



S. 938-A.45

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Quatrième Série.

TOME VII.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR 1853-1854.

<i>Président.</i>	M. le contre-amiral LAPLACE.
<i>Vice-Présidents.</i>	{ MM. le général AÉVRAY.
	CLAUDE GAY.
<i>Scrutateurs.</i>	{ MM. PAULIN TALABOT.
	CONSTANT PRÉVOST.
<i>Secrétaire.</i>	M. ALFRED MAURY.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA COMMISSION CENTRALE

POUR 1854.

<i>Président.</i>	M. JOMARD.
<i>Vice-Présidents.</i>	MM. D'AVEZAC et DE LA RUQUETTE.
<i>Secrétaire général.</i>	M. CORTAMBERT.
<i>Secrétaire adjoint.</i>	M. V.-A. MALTE-BRUN.

Section de Correspondance.

MM. A. d'Abbadie.	MM. Imbert des Mottelettes
Callier.	Lafond.
Cochelet.	Lebas
Duflot de Mofras.	Meissas.
D'Escayrac.	Noël-Desvergers.
Ferry.	Poulain de Bossay.

Section de Publication.

MM. Albert-Montémont.	MM. Maury.
Daussy.	Morel-Fatio.
de Froberville.	Prévost (Constant).
Gay.	de Santarem.
Jacobs.	Sédillot.
Mauroy.	Ternaux-Compau.

Section de Comptabilité.

MM. Ed. de Brimont.	MM. Guigniaut.
Duchauoy.	Isambert.
Garnier.	Löwenstein.

Archiviste-bibliothécaire.

M.

Trésorier de la Société.

M. Meignen, notaire, rue Saint-Honoré, 370.

Membres adjoints.

MM. D'Eichthal.	M. Michelot.
Hecquard.	

M. Noirot, agent de la Société, rue Christine, 3.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

RÉDIGÉ PAR LA SECTION DE PUBLICATION

ET MM. CORTAMBERT,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMMISSION CENTRALE,

ET

MALTE-BRUN,

SECRÉTAIRE ADJOINT.

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME SEPTIÈME.

ANNÉE 1854

JANVIER — JUIN.



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE MONTFERRIÈRE, N° 21.

1854.

LISTE DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ DEPUIS SON ORIGINE.

MM.	MM.	MM.
De LAPLACE.	J.-B. EYRIÈS.	De LAS CASES.
De PASTORET.	L'amiral de RIGNY.	VILLEMAIN.
De CHATEAUBRIAND.	DUMONT D'URVILLE.	CUNIN-GRIDAIN.
CHABROL DE VOLVIC.	DUC DECAZES.	L'amiral ROUSSIN.
BEQUERY.	De MONTALIVET.	L'amiral de MACKAU.
ALEX. DE HUMEOLDT.	De BARANTE.	Le vice-amiral HALCAN.
CHABROL DE CROESOL.	Le général PELET.	WALCKENAER.
Georges CUVIER.	GUIZOT.	MOLÉ.
HYDE DE NEUVILLE.	De SALVANDY.	JOMARD.
De DOUDEAUVILLE.	TUPINIER.	Le contre-amiral MATHIEU.

LISTE DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS DANS L'ORDRE DE LEUR NOMINATION.

MM.	MM.
H. S. TANNER, à Philadelphie.	Ferdinand DE LUCA, à Naples.
W. WOODBRIDGE, à Boston.	Le docteur BARUFFI, à Turin.
Le lt-col. EDWARD SABINE, à Londres.	Le lieutenant-col. FR. COELLO, à Madrid.
Le docteur REINGANUM, à Berlin.	Le professeur MUNCH, à Christiania.
Le docteur RICHARDSON, à Londres.	Le gén. ALBERT DE LA MARMORA, à Turin.
Le professeur RAFFN, à Copenhague.	Fulgence FRESNEL, à Mossoul.
AINSWORTH, à Edinbourg.	Ch. SCHEFFER, à Constantinople.
Le colonel LONG, à Louisville, Ky.	Le professeur PAUL CHAIX, à Genève.
Le capitaine MACONCHIE, à Sydney.	J. S. ABERT, colonel des ingénieurs-topographes des États-Unis.
Le conseiller de MACEDO, à Lisbonne.	Le professeur ALEX. BACHE, surintendant du <i>Coast-Survey</i> , aux États-Unis.
Le professeur KARL RITTER, à Berlin.	LEPSIUS (Richard), à Berlin.
Le cap. JOHN WASHINGTON, à Londres.	DE MARTIUS, à Munich.
P. DE ANGELIS, à Buenos-Ayres.	KIEPERT (Henri), à Weimar.
Le docteur KRIEGER, à Francfort.	PETERMANN (Augustus), à Londres.
Adolphe ERMAN, à Berlin.	
Le docteur WAPPAÛS, à Goettingue.	

LISTE DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS QUI ONT OBTENU LA GRANDE MÉDAILLE.

MM.	MM.
Le capit. sir J. FRANKLIN, à Londres.	Le capitaine G. BACK.
Le capitaine GRAAH, à Copenhague.	Le capitaine James Clark Ross, à Londres.
Le capitaine sir JOHN ROSS, à Londres.	

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JANVIER 1854.

Mémoires,
Notices, Documents originaux, etc.

FRAGMENTS D'UN VOYAGE AU PARAGUAY

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT,

LUS A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 23 DÉCEMBRE 1853,

PAR

M. ALFRED DEMERSAY (1).

Considérations sur l'origine de la population du Paraguay. — Les
Indiens Payaguàs.

Au Paraguay, comme dans la plupart des colonies
européo-américaines, une observation superficielle
suffit pour constater, au sein de la population, la pré-
sence d'éléments hétérogènes, pour y faire reconnaître
l'existence simultanée de trois races séparées par des

(1) Ces fragments sont extraits d'un ouvrage en préparation, et
qui paraîtra sous ce titre : *La République et les Missions du Paraguay*;
description géographique, situation politique, économique, reli-
gieuse, et considérations historiques appuyées de documents inédits.
3 vol. in-8°, avec atlas et cartes.

différences profondes dans leurs caractères zoologiques, leur origine, leurs aptitudes et leurs instincts. La race guaranie, presque mongolique par son organisation, autochtone, et maîtresse du sol au moment de la découverte, constitue le plus important de ces éléments ; viennent ensuite la race latine ou conquérante, sortie de l'Espagne, et la race nègre, importée par celle-ci des rivages de l'Afrique. Il est assurément plus aisé de se figurer que de décrire les mélanges à tous les degrés, les croisements nombreux et presque infinis, qui ont dû naître du contact de ces trois variétés de l'espèce humaine, vivant ainsi pêle-mêle depuis plusieurs siècles. Je ne m'y arrêterai pas : je craindrais de répéter hors de propos des définitions trop connues (1).

Disons-le en passant, l'Afrique n'est jamais entrée que pour une faible part dans la population du Paraguay, à laquelle elle a cependant fourni, à une autre époque, son contingent d'esclaves. Mais la position méditerranéenne de la province, l'absence de communications directes avec le littoral, l'obligation imposée aux habitants de tirer les nègres de Buenos-Ayres, en doublant leur valeur, ont de tout temps fait obstacle à leur introduction sur une large échelle. Après la chute du gouvernement colonial, le docteur Francia, par la séquestration du pays, coupa court à l'importation des noirs ; et ceux-ci, en s'alliant avec leurs métis, et de préférence avec les femmes indiennes, afin de procurer la liberté à leur descendance, n'ont

(1) Personne n'ignore la signification des mots *mulâtre*, *métis*, *quarteron*, *sa'to-atlas*, etc.

pas tardé à se fondre dans la masse de la population (1). On y chercherait en vain des nègres de la côte (Bosales) (2). Toutefois la même observation se répète dans des contrées voisines, où j'ai été frappé de l'entière disparition du sang africain. Mais si l'effet est le même, combien les causes sont différentes ! Tandis qu'au Paraguay il y a eu mélange intime et fusion, sur les bords du Rio de la Plata il y a eu anéantissement de la race importée : moins d'un demi-siècle aura suffi à cette œuvre de destruction, que peu de mots vont expliquer.

Il faut en convenir, au risque de froisser quelques amours-propres, la cause de l'indépendance doit beaucoup à la race nègre ; et les Hispano-Américains trouvèrent en elle des éléments puissants de résistance à opposer aux troupes envoyées pour les réduire. Au moment où ils proclamèrent leur séparation d'avec la métropole, les Paraguayos, n'ayant rien à redouter de leurs esclaves, trop peu nombreux pour devenir un sujet d'inquiétude, ne songèrent point à modifier leur condition d'ailleurs assez douce, et les circonstances ne les obligèrent jamais à s'en faire un appui contre le dehors. L'idée de les affranchir ne leur vint donc pas. Mais dans les villes argentines, où le nombre des hommes de couleur, presque égal à celui des

(1) L'enfant né d'un père esclave et d'une femme libre a suivi, de tout temps, la condition de la mère. On sait aussi que les Indiens n'ont jamais été considérés en droit, sinon toujours de fait, comme esclaves ; bien que l'institution des *commanderies* fût, au fond, une forme de servage à peine déguisé.

(2) Il n'existe que deux bourgades peuplées presque exclusivement de nègres créoles en petit nombre, et de mulâtres de toutes nuances.

blancs, pouvait faire craindre une répétition des scènes de Saint-Domingue, et où l'on était en quête de soldats, on se hâta d'en former des régiments qui, bientôt façonnés aux exigences de la discipline militaire, après avoir bravement combattu pour une cause qui n'était pas la leur, achèvent de disparaître au milieu des révolutions qui, depuis la fondation des républiques de la Plata, rougissent incessamment les eaux du *grand fleuve*. Spectacle digne d'intérêt ! aussi est-ce avec l'intention d'y revenir que j'abandonne ce sujet, pour rentrer dans le cadre que je me suis tracé.

La race latine se personnifie dans cette poignée d'aventuriers intrépides sortis de la péninsule Ibérique, à la suite de Sébastien Cabot, d'Ayolas, et d'Alvar Nuñez *Cabeça de Vaca*.

Lorsque ces *découvreurs* audacieux remontèrent le Paranà et le Rio Paraguay, en quête du roi d'argent (Rey Plateano), ils trouvèrent les rives de ces deux fleuves au pouvoir d'un peuple puissant, partagé en de nombreuses tribus que beaucoup d'écrivains ont à tort considérées comme autant de nations distinctes, et qui s'étendait presque sans interruption du 34° au 16° degré de latitude sud, en couvrant les provinces de Corrientes, du Paraguay, et la partie méridionale du Brésil. C'était la nation guaranie, dont le nom tient une large place dans l'histoire des peuples aborigènes de ce demi-continent (1). Mais sur cette vaste étendue,

(1) Nous ne donnons pas le parallèle de 16 degrés comme l'extrême limite *nord* de cette nation, car on retrouve des traces de ses migrations dans notre hémisphère, sur les rives de l'Orénoque, dans les plaines de Cumanà, et jusque dans l'archipel des Antilles. Il y a plus : des hordes paraissent s'être détachées à différentes époques

les Guaranis ne formaient pas un corps homogène, soumis à l'autorité d'un chef commun, obéissant à une même direction ; et ce fractionnement en tribus souvent hostiles, le défaut d'union ou la rivalité des chefs, en affaiblissant leur résistance, rendirent leur défaite plus facile à des hommes qu'aucun obstacle n'arrêtait dans des luttes continuelles avec la nature terrible du désert. On le sait, la force ne fut pas d'ailleurs leur unique point d'appui, et de nombreuses unions avec les femmes indigènes, unions dont Martinez de Irala fut l'ardent promoteur, constituent peut-être le plus puissant levier de la conquête de ce brillant fleuron de la couronne d'Espagne.

Tandis qu'à Buenos-Ayres la race latine, dédaignant de s'allier aux Indiens peu nombreux ou hostiles des Pampas, se conservait sans mélange et pour ainsi dire dans toute sa pureté, ou se renouvelait seulement à l'aide des recrues fournies par l'Europe, au Paraguay elle était contrainte, par les circonstances, à moins de hauteur et de fierté. Ce fut, en effet, une nécessité à la fois politique et physiologique, pour les hardis soldats des expéditions centrales de l'Amérique du Sud, de s'allier à la race qu'ils allaient soumettre. D'un côté, leur nombre ne fut jamais en rapport avec celui de leurs ennemis ; et de l'autre, le chiffre des femmes qui émigrèrent dans l'intérieur demeura, à toutes les époques, dans d'insuffisantes proportions. En choi-

du corps principal, pour se diriger vers l'ouest, et se fixer au pied des Andes boliviennes. Il faudrait donc prendre pour limites extrêmes en longitude le littoral de l'Atlantique, d'une part, et, de l'autre, les frontières de l'empire des Incas.

sisant des épouses parmi les Indiennes, en déclarant Espagnols les métis qui naquirent de ces alliances, les conquérants firent faire à la colonisation de rapides progrès, car ils créèrent dans leurs établissements, pour les défendre, un peuple nouveau, orgueilleux de ses ancêtres, jaloux de conserver la gloire, et d'étendre encore les immenses domaines dont il héritait.

Tel est le point de départ de la population du Paraguay, qui conserve profondément gravée l'empreinte de son origine maternelle. Il convient d'ajouter que les races américaines, en général, se prêtent admirablement à ces mélanges intimes avec le sang européen. Ainsi, tandis que certains caractères physiques du nègre, par exemple l'état crépu des cheveux, la grosseur et la saillie des lèvres, persistent souvent au delà de la quatrième génération, ceux de l'Indien, très affaiblis dès la première, disparaissent presque entièrement à la troisième. Aussi, toutes les fois que des circonstances analogues à celles dont je viens de parler se sont présentées, le même fait remarquable d'assimilation s'est-il produit. Et ce résultat, si intéressant pour l'ethnologie, on peut le constater géographiquement : en effet, à mesure que l'on s'éloigne du littoral, l'élément européen diminue, et l'élément indien augmente, pour finir par dominer. C'est ainsi que, minorité sur les côtes du Pérou et du Chili, il devient majorité à Cochabamba, à La Paz et à Chuquisaca ; mais nulle part, je pense, cette prédominance n'est plus saillante et mieux caractérisée que dans les plaines du Paraguay, où la race des vaincus a pour ainsi dire absorbé celle des vainqueurs, à laquelle elle a imposé son langage et ses habitudes. C'est d'ailleurs,

comme on l'a fait judicieusement observer (1), c'est le propre des colonies d'origine latine, d'offrir de nombreux mélanges des nations conquérantes avec les nations conquises; tandis que la race du Nord, le sang anglo-saxon s'est conservé pur dans le nouveau monde, comme dans l'Inde, sans se croiser jamais avec celui qu'il était appelé à dominer. Cette remarque n'a pas besoin de commentaires; et toutes les explications que pourrait fournir de cette opposition l'étude des influences climatiques, ou l'examen des institutions civiles et politiques, disparaissent de vant une cause qu'il faudrait appeler la loi du sang, car, partout supérieure aux lois sociales et à l'action des agents extérieurs, elle suffit à déterminer le caractère primordial des races.

Si le peuple guarani n'est pas le peuple belliqueux par excellence, en dépit de l'étymologie de son nom (2), il n'est pas vrai non plus qu'il ait accepté sans combattre l'état de demi-servitude que lui apportaient les Européens, auxquels il fallut plus d'un siècle pour triompher de sa résistance. Mais, de nos jours, quelques nations luttent encore pour leur indépendance, et, plus heureuses, ont su la conserver. A côté des hordes insoumises du Grand-Chaco, si remarquables par leurs belles proportions, au milieu même des Guaranis, vit une peuplade peu nombreuse, ennemie redoutée des

(1) Benjamin Poucel, *Des émigrations européennes dans l'Amérique du Sud*. Paris, 1850.

(2) *Guarani*, corruption probable du mot *guarini*, guerre, guerrier. P. de Angelis fait dériver *guarani* de *gua*, peinture, *ra*, tacheté, et de *ni*, signe du pluriel; littéralement : *les tachetés de peintures*. *Coleccion de obras y documentos*, etc. Buenos-Ayres, 1836, t. I^{er}.

unes et des autres, dont les rangs s'éclaircissent chaque jour, mais qui, près de disparaître, a légué intactes à la génération actuelle ses croyances, ses coutumes et les glorieuses traditions de ses ancêtres.

A l'époque de la découverte, les Payaguàs, tel est le nom de cette nation vaillante, partagés en deux tribus, les *Cadigués* et les *Magachs* (1), vivaient sur les rives et les îles nombreuses du Rio Paraguay, vers 21° et 25° de latitude. Ces résidences n'avaient rien de fixe. Maîtres du fleuve, et jaloux de son empire, ils naviguaient depuis le lac des Xarayes (2), et faisaient de lointaines excursions sur le Paraná, jusqu'à Corrientes et Santa-Fé, d'un côté, et jusqu'au *Salto-Chico*, de l'autre.

On a donné comme étymologie assez rationnelle du nom de ces Indiens les deux mots guaranis *paï* et *aguaà*, qui veulent dire « attaché à la rame ; » ce qui est tout à fait en rapport avec leurs habitudes. Allant plus loin, on a voulu voir dans l'expression *Paraguay*, appliquée comme dénomination à la rivière, avant de l'être à la province, une corruption de *Payaguà*, corruption assez légère, et plus admissible, à coup sûr, que beaucoup de celles dont toutes les langues offrent de si fréquents exemples (3).

Quoi qu'il en soit de cette supposition, que nous

(1) Et par altération, *Sarigués* et *Agaces*. Les créoles appelèrent aussi ces derniers Tacumbùs (Tacoumbous), du nom du district qu'ils habitaient.

(2) Latit. moy. du lac des Xarayes, 17° 50'.

(3) Il existe, à l'égard de l'origine du mot « Paraguay », d'autres versions que nous ferons connaître. Il serait sans intérêt, quant à présent, d'en apprécier la valeur.

n'avons, pour le moment, ni le temps ni le désir de discuter, cette nation indomptable et rusée fut pendant deux siècles le plus redoutable adversaire des Espagnols. Les écrivains de la conquête (1), l'ouvrage d'Azara, l'essai historique du doyen Funes, et de nombreuses pièces conservées dans les archives de l'Assomption, contiennent le récit de leurs entreprises audacieuses. On les voit attaquer successivement les hordes du Chaco, les établissements des Espagnols situés dans le voisinage de la capitale, les Portugais qui revenaient chargés d'or de Cuyabà à Saint-Paul, et les *Réductions* des Guaranis ; mais il devaient succomber dans ces luttes inégales. Vaincus à leur tour, une dernière défaite que leur fit essuyer le gouverneur D^e Rafael de Moneda, vers 1741, les détermina à conclure avec lui une paix qu'ils ont toujours fidèlement gardée ; moins, comme on serait tenté de le croire, par suite d'un commencement de civilisation, ou de l'adoucissement de leur caractère, que par le sentiment de leur propre faiblesse. Dès cette époque, la tribu des *Tacumbùs* s'est fixée aux portes de l'Assomption, où elle a reçu dans son sein, en 1790, celle des *Sarigués*, sans renoncer tout à fait, malgré cette

(1) Nous nous contenterons de citer les suivants :

P. Guevara, *Historia del Paraguay, Rio de la Plata y Tucuman*, p. 21.

D^e Martin del Barco centenera, *La Argentina*, etc., p. 43.

Rui Diaz de Guzman, *Historia Argentina del descubrimiento, poblacion y conquista de las provincias del Rio de la Plata*, écrite en 1812, et publiée pour la première fois à Buenos-Ayres en 1835.

L'ouvrage de Funes a pour titre : *Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman*. 3 vol. in-8°. Buenos-Ayres, 1816.

élection de domicile, à sa vie nomade. Les Payaguás se dispersent souvent sur les bords du fleuve, par familles ou par groupes. Il n'est pas rare d'en rencontrer près de Villa-Real, de Neembucu, ou de San-Pedro, sur le Jeju.

Quel était leur nombre dans la première moitié du xvi^e siècle? Il est impossible de le dire avec certitude; mais les anciennes relations, qui paraissent ne pas mériter sur ce point le reproche d'exagération qu'on leur a plus d'une fois et à juste titre adressé, ne l'estiment pas au delà de plusieurs milliers de combattants. Du temps d'Azara, la peuplade tout entière comptait à peine mille âmes: de nos jours, elle n'en a pas deux cents.

A quelle division ethnographique faut-il rattacher les Payaguás?

Dans son ouvrage sur l'*Homme américain*, M. d'Orbigny les a placés parmi les nations du rameau qu'il appelle *Pampéen*; et, s'il m'était permis d'en parler, je dirais que mes propres observations viennent à l'appui de la classification adoptée par cet éminent naturaliste.

Cette circonstance, en me permettant d'omettre certains caractères qui leur sont communs avec les nations voisines; la crainte d'encourir les reproches qu'un voyageur illustre adresse, avec sa modestie et sa rude franchise habituelles, à ceux qui tentent de décrire des sauvages (1); et plus que tout cela,

(1) « Je ne m'étendrai pas beaucoup, pour éviter l'ennui, et pour
• ne pas ressembler à ceux qui, pour avoir vu une demi-douzaine
• d'Indiens sur la côte, en font une description peut-être plus com-
• plète qu'ils ne pourraient faire d'eux-mêmes. Ajoutez à cela que je

l'heure avancée de la séance, m'obligent à ne traiter que les points essentiels et caractéristiques de l'organisation de ces Indiens.

Leur taille est remarquable. Elle surpasse incontestablement celle de la plupart des nations du globe. *Magna corpora*, dit Tacite en parlant des habitants de la Germanie. Les mesures suivantes de huit individus pris au hasard justifieraient l'application de cette épithète aux Payaguàs.

Ainsi l'un d'eux, âgé de 20 ans, avait 1^m,81.

Un autre. 18 — 1^m,74,3.

» — 1^m,75.

» — 1^m,77.

Quatre d'un âge mûr. » — 1^m,79.

» — 1^m,79.

» — 1^m,79,5.

» — 1^m,80.

Moyenne : 1^m,78,1^{mm}.

En outre, un jeune garçon de 14 ans avait 1^m,63, et un enfant de 7 ans, 1,38.

Comme corollaire de cette première donnée, il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que le minimum de taille, fixé par la loi du recrutement en France, est de 1^m,56, et que la taille moyenne des conscrits déclarés propres au service, établie pour les départements les plus riches, c'est-à-dire dans ceux qui réunissent les conditions les plus favorables à son développement, ne dépasse pas 1^m,682^{mm}.

• n'aime point les conjectures, mais les faits, et que je n'ai pas autant d'instruction et de talents que d'autres. »

(Azara, *Voyages dans l'Amérique méridionale*, t. II, chap. x.)

Chez les femmes, les proportions ne sont pas moins avantageuses. Ainsi, 4 femmes de plus de 20 ans m'ont offert :

La première. 1^m,55.

La seconde. 1^m,55.

La troisième. 1^m,60.

Et la quatrième. 1^m,62.

Moyenne : 1^m,58.

On peut tirer plusieurs conséquences de cette double série de mesures. En comparant la taille moyenne des Payaguàs à celle de l'homme en général, que les physiologistes s'accordent à fixer vers 1^m,66, on voit que la différence, tout à l'avantage des premiers, n'est pas inférieure à 12 cent. 4 millim.

Si l'on prend ensuite pour points de comparaison les mesures observées par des voyageurs exacts, sur les peuples qui passent pour les plus grands de l'univers, sur les Patagons par exemple, on trouve comme moyenne donnée par M. d'Orbigny, 1^m,73 ; ainsi les Payaguàs surpassent encore de 5 cent. 4 millim. cette nation à laquelle on a, de tout temps, attribué une stature fabuleuse.

La seconde conséquence à déduire des tableaux précédents, c'est l'uniformité des résultats qui y sont consignés ; et cette uniformité a lieu pour les deux sexes. Ainsi, chez les hommes, la différence entre le plus grand et le plus petit n'est que de 6 cent. 7 millim., et chez les femmes, elle ne s'élève pas au delà de 7 cent. : d'où il suit que non seulement ces Indiens sont supérieurs sous ce rapport aux Patagons, mais que chez eux tous les individus sont très grands.

Je l'avouerai, la même remarque a été faite à l'égard

d'autres races de l'Amérique du Sud, et de patientes recherches ont démontré qu'entre la taille moyenne et la taille extrême, il y avait, en général, pour chaque nation, beaucoup moins de différences qu'en Europe. On regarde l'état de nature dans lequel vivent les Indiens comme la cause probable de ces différences presque insensibles. A cette explication très admissible, ne conviendrait-il pas d'ajouter l'absence d'unions entre les Payaguàs et les nations qui les entourent, le soin avec lequel ils repoussent toute alliance étrangère? Faut-il y voir encore un argument contre ceux qui croient à l'abâtardissement des races, et à la nécessité pour elles de se croiser avec d'autres, sous peine de dépérissement?

Le corps des Payaguàs, toujours élancé, ne présente jamais d'obésité, excepté chez les femmes. Les épaules sont larges; et les muscles de la poitrine, des bras et de la partie postérieure du tronc, offrent un développement en partie dû à l'exercice fréquent de la rame: car ils vivent dans leurs pirogues. En revanche, cette prédominance de l'appareil musculaire dans les membres supérieurs fait paraître grêles et effilées les extrémités inférieures.

La peau, lisse et douce au toucher, comme celle des indigènes du nouveau continent, est d'une couleur brun olivâtre, et il serait assez difficile d'en définir la nuance plus rigoureusement. Elle paraît un peu plus claire que celle des Guaranis, dont elle n'offre pas les reflets jaunâtres ou mongoliques (1).

(1) S'il paraît démontré que les différences d'intensité dans la coloration du derme tiennent à des conditions primitives d'organisation, conditions propres à chaque race, il ne l'est pas moins que

Les Payaguàs portent haute leur tête volumineuse, couverte de cheveux abondants, longs, plats ou légèrement bouclés. Ils les coupent sur le devant du front ; ne les peignent jamais, et les laissent croître et retomber en désordre. Les jeunes guerriers seuls les rassemblent en partie sur l'occiput, où ils les retiennent attachés à l'aide d'une petite corde rouge, ou d'une lanière découpée dans la peau d'un singe. Ainsi sont les Guatos de Guyabà, qui, pour le dire en passant, se rapprochent plus de cette peuplade que des Guaranis, à côté desquels ils ont été placés dans une savante classification (1).

Les yeux petits et vifs, légèrement bridés mais non relevés à l'angle externe, expriment la finesse et l'astuce. Le nez long, un peu arrondi, rappelle par ses lignes, la conformation caucasique.

Les pommettes sont à peine saillantes ; la lèvre inférieure dépasse la supérieure, ce qui donne à leur physionomie sérieuse et froide, une expression de fierté dédaigneuse, en rapport avec le caractère de ce peuple indompté.

Les Payaguàs s'épilent. A l'exemple des autres In-

l'insolation suffit seule à produire une teinte plus ou moins foncée de la peau, chez les individus d'une même race qui s'exposent à l'action prolongée des rayons solaires ; tandis que des circonstances opposées, toutes choses égales d'ailleurs, donnent lieu à des phénomènes contraires. Ici, à côté de la réverbération des feux d'un soleil tropical par un réflecteur aussi puissant que le milieu sur lequel vivent les Payaguàs, il y a l'influence d'une atmosphère chaude et saturée d'humidité, un état hygrométrique de l'air, qui peut expliquer, jusqu'à un certain point, l'intensité moindre de la couleur de ces Indiens, comparée à celle des Guaranis.

(1) D'Otigny, *ouvr. cit.*, p. 350, t. II.

diens, ils s'arrachent les sourcils et les cils, afin de mieux voir. Sur les autres parties du corps, dans les deux sexes, le système pileux reste toujours à l'état rudimentaire.

La taille moyenne des femmes, les chiffres que j'ai donnés l'attestent, égale au moins celle des Espagnoles, et pourtant, comparée à celle des hommes, elle présente une différence en moins de 201 millimètres. Or, ce résultat, assez conforme à ceux qui se trouvent consignés dans les ouvrages de MM. Quetelet (1) et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (2); paraît contredire les observations faites par M. d'Orbigny (3) sur d'autres nations du rameau pampéen, chez lesquelles les femmes ont des proportions relativement plus grandes que celles qui existent en Europe entre les deux sexes. S'il y a ici anomalie, par quelles causes est-elle produite? A quelles circonstances locales, particulières, l'attribuer? Nous posons ces questions sans chercher à les résoudre.

Dans la jeunesse, les femmes, sans être sveltes, sont bien proportionnées. Mais elles engraisent de bonne heure; leurs traits se déforment, et bientôt leur corps

(1) *Sur l'homme et le développement de ses facultés*, t. II, p. 42. Le savant directeur de l'observatoire de Bruxelles admet comme limites à l'accroissement de l'homme, 1^m,722, et à celui de la femme, 1^m,579 : différence, 143 millimètres.

(2) On lit cette phrase dans l'*Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation*, t. I^{er}, p. 236 :

« Les femmes sont beaucoup plus petites, proportion gardée avec les hommes, dans les contrées où ceux-ci atteignent une taille très élevée. »

(3) *Loc. cit.*, t. I^{er}, p. 105.

devient trapu et ramassé. En revanche, les pieds et les mains conservent toujours une petitesse remarquable, quoiqu'elles marchent pieds nus, et qu'elles ne prennent aucun soin de leur personne. J'ai retrouvé cette conformation délicate, cette distinction si enviée des Européennes, dans les nations du Chaco, qui sont, avec les Payaguâs, les plus belles de l'Amérique, et peut-être du monde entier.

En vérité, après ce qui précède, on éprouve quelque embarras à rappeler les préjugés nombreux qui ont poursuivi les peuples autochtones du nouveau continent ; préjugés dont le temps et la science ont fait justice. Certes, nous sommes loin de l'époque où l'on discutait gravement, à la suite de Thomas Ortiz, évêque de Sainte-Marthe, et de Herrera, la question de savoir si les Indiens, malgré l'excellence de leurs proportions, n'étaient pas des orangs-outangs, c'est-à-dire une espèce intermédiaire entre l'homme et les animaux, et où il fallait une bulle du souverain pontife, pour leur octroyer le droit de cité dans l'espèce humaine (1). L'opinion du P. Barthélemy de las Casas a prévalu, et grâce aux voyageurs modernes, il ne reste rien des préventions injustes et des exagérations de Paw et d'Antonio Ulloa.

Mais passons.

(1) Cette bulle célèbre fut promulguée par Paul III, le 9 juin 1536, sur les sollicitations de deux moines, Fray Domingos de Minaya, et Fray Domingos de Betamos. Plus tard, au concile de Lima tenu en 1583, la chose fut remise en question, et l'on discuta longuement pour savoir si les Américains possédaient l'intelligence nécessaire à la participation aux sacrements de l'Eglise. Cette fois encore leur cause triompha.

Les femmes laissent flotter leurs cheveux sur les épaules, et ne les attachent jamais. Elles ont le sein bien placé, et ses proportions n'offrent rien d'exagéré avant le mariage. Une fois mères, elles en altèrent les formes, en les déprimant de haut en bas, à l'aide d'une ceinture. Ainsi allongé, elles le donnent à l'enfant, par-dessous le bras, ou par-dessus l'épaule.

Lorsqu'une jeune fille s'aperçoit du signe certain de sa nubilité, elle en instruit sa famille, et subit alors un tatouage qui atteste qu'elle est passée de l'enfance stérile à l'âge fécond de la puberté. A l'aide d'une épine et du fruit du genipayer (1), on lui trace une raie bleuâtre large d'un centimètre, laquelle commence à la racine des cheveux, traverse le front, et descend perpendiculairement sur le nez, jusqu'à la lèvre supérieure exclusivement. Au moment de son mariage, on prolonge cette bande sur la lèvre inférieure jusque sous le menton. Sa nuance varie du violet au bleu-ardoise, et ses nuances sont indélébiles. Quelques femmes ajoutent à celle-ci d'autres lignes et des dessins tracés avec la teinte enflammée de l'*urucu*; mais cette mode, générale il y a un demi-siècle, et qu'Azara décrit en détail, devient de plus en plus rare.

Les Payaguàs vont nus dans leurs tentes (*toldos*); mais, lorsqu'ils se rendent en ville, hommes et femmes portent une petite couverture ou mante de coton, qui les entoure à partir du creux de l'estomac jusqu'au-

(1) *Ñandipa*.

L'*Urucu* ou *rocou* est une couleur rouge, que l'on obtient des fruits de l'arbuste connu en botanique sous le nom de *Bixa orellana*. Cette matière, précieuse par ses applications à l'industrie, figure parmi les exportations de la Guyane française.

dessous du genou. Cette pièce d'étoffe, qu'ils croisent sur leur corps à la manière du *chiripa* des créoles, est un des rares produits de leur industrie. Les femmes sont chargées du soin de sa fabrication, pour laquelle elles emploient le seul secours des doigts, sans se servir de navette et de métier. D'autres se contentent d'endosser une chemisette sans col ni manche, assez semblable au *tipoy* des Guaranis. Toutefois, l'usage des vêtements semble leur devenir à tous de jour en jour plus familier; et, parmi ceux que j'ai vus vaguer dans les rues de l'Assomption, aucun ne s'était contenté, comme autrefois, de se couvrir de peintures, figurant des vestes et des culottes. Sous ce rapport, le docteur Francia a su les plier aux exigences de la bienséance, et le gouvernement actuel paraît peu disposé à se relâcher de la juste sévérité du dictateur.

Quelques anciennes coutumes ont encore disparu : telle est celle qu'avaient les hommes de porter soit le *barbote* (1), soit une petite baguette d'argent analogue au *tembeta* des Guaranis sauvages ou Caayguàs. D'autres ne sont reprises qu'à de rares intervalles, ou à certaines époques; alors on voit reparaître, en ces

(1) Morceau de bois léger, arrondi, de dimensions variables, qui se place dans une ouverture pratiquée à la lèvre inférieure. Les Botocondos, les Lengus, etc., semblent renoncer aussi à cet affreux ornement autrefois très usé.

Le *tembeta* est une baguette de gomme jaune et transparente, de la dimension d'une grosse plume, destinée à être portée de la même manière que le *barbote*. Le *tembeta* se termine en pointe par son extrémité libre. A l'autre, on soude, avec de la gomme liquide, une pièce transversale qui, par sa position dans l'intérieur de la bouche, empêche la baguette de s'échapper par l'ouverture de la lèvre.

jours solennels, les longues aigrettes de plumes, fixées sur le sommet de leur tête; les tatouages variés et de couleurs tranchantes; les dessins bizarres dont ils se couvraient le visage, les bras et la poitrine; les colliers de verroterie ou de coquillages; enfin, les bracelets d'ongles de cerf, enroulés autour des poignets et des malléoles. Mais la tradition de cette *ornementation* compliquée, nous le verrons bientôt, a été religieusement conservée par le *paye* ou médecin de la tribu (1).

Les Payaguàs vivent sur la rive gauche du Rio Paraguay, qu'ils ne quittent jamais, pour aller s'établir du côté opposé, où les Indiens du Chaco, avec lesquels ils sont toujours en guerre, ne manqueraient pas de les attaquer. Leur hutte principale (*tolderia*), élevée sur le bord du fleuve (2), consiste en une grande case allongée, haute de 3 à 4 mètres, faite de bambous placés sur des fourches et que l'on a recouverts de nattes de jonc non tressées. Des dépouilles de jaguars, de *capivaras*, étendus sur le sol, servent de lits; des armes, des ustensiles de pêche et de ménage sont accrochés aux perches qui soutiennent la frêle toiture de l'habitation, ou gisent pêle-mêle avec des vases de terre dans quelque coin.

La poterie que fabriquent ces Indiens est mal cuite, se brise facilement, et ne doit résister que faiblement à l'action du feu. L'argile en est noirâtre et assez grossière; mais les formes qu'ils savent lui donner et les

(1) *Pa-ye*.

(2) Cette partie du rivage est appelée *el Banco*. Elle sert de lieu de promenade le dimanche.

dessins dont ils la revêtent, dénotent de l'adresse et du goût.

Ils se servent encore habituellement de calebasses (*porongos*), très communes dans le pays, dans lesquelles ils rapportent de la ville l'eau-de-vie de canne, dont ils font abus toutes les fois qu'ils en ont les moyens ; car ils ne connaissent d'autre fête, d'autre distraction, que l'ivresse ; et ils dépensent de cette sorte tous les bénéfices de leur commerce avec les habitants de l'Assomption, auxquels ils fournissent le bois, le poisson, et le fourrage de leurs chevaux (*pasto*). Autrefois, l'Indien ivre était accompagné, dans les rues, par sa femme ou par un ami, qui souvent parvenait à le ramener dans sa demeure, avant la perte entière de l'usage de ses jambes. Mais il est maintenant défendu, sous des peines sévères, de le laisser boire dans les boutiques (*pulperías*), et le Payaguá muni de sa précieuse liqueur doit rentrer chez lui, pour se livrer en toute liberté à sa passion favorite. Avant l'adoption de cette mesure, il se passait fréquemment, sur la voie publique, des scènes dont la décence avait fort à rougir. Il est juste d'ajouter que jamais, en cet état, ils n'ont commis de plus graves délits, et que, depuis la paix qu'ils ont signée avec les blancs, rarement les autorités ont eu à s'occuper d'eux. La plupart des jeunes gens et des femmes s'abstiennent de boissons alcooliques ; les hommes mariés ont seuls le privilège d'en user largement, et ce goût, chez eux comme partout, s'accroît et se développe avec l'âge.

L'industrie très bornée des Payaguás constitue cependant leur unique ressource ; car ils ne connaissent aucune culture, et ne récoltent ni maïs, ni patates, ni

tabac. Ils sont pêcheurs, passent leur vie sur l'eau, et deviennent de bonne heure de très habiles mariniens. Tantôt on les voit à l'arrière d'une pirogue s'abandonner au courant en suivant leur ligne ; tantôt, debout sur une file, ils rament en cadence, et font glisser l'embarcation avec la rapidité d'une flèche. Longues de 4 à 5 mètres, leurs pirogues sont creusées dans le tronc d'un *timbo*, et se terminent aux deux extrémités en pointe aiguë. La largeur varie de 2 pieds et demi à 3 pieds ; et leur pagaie, acérée comme une lance, devient entre leurs mains une arme redoutable, à laquelle il faut ajouter l'arc, les flèches et la *macana*. A la guerre, ils sont cruels, et ne font de quartier qu'aux femmes et aux enfants. Leur manière de combattre n'offre rien de particulier. Ils attaquent les Indiens du Chaco, en fondant sur eux à l'improviste afin de les surprendre ; mais ils se gardent bien de s'éloigner des rivières, car ils seraient facilement vaincus en rase campagne par ces tribus si redoutables à cheval.

Déjà on l'aura pressenti, cette nation vit dans un état de liberté absolue et de complète indépendance, vis-à-vis du gouvernement de la république paraguayenne, qui ne lui impose ni taxe ni corvée. Loin de là, il paie aux Payaguás les services qu'il réclame d'eux, soit lorsqu'il les envoie en courriers sur le fleuve, soit lorsqu'il s'en sert comme de guides dans les expéditions dirigées contre les hordes sauvages qui errent sur la rive droite. Le docteur Francia avait su tirer parti de leur concours, pour fermer le plus hermétiquement possible son malheureux pays, en les chargeant de la surveillance de la rivière, seule voie par laquelle il

fût possible de s'en échapper ; et les Payaguás ne firent jamais défaut, dit-on, à l'exécution des consignes rigoureuses qu'il leur donna.

Libres vis-à-vis du gouvernement, ils le sont aussi entre eux. Quoique réunis en communauté, ils ne reconnaissent ni chef, ni hiérarchie. Jamais ils n'ont voulu se soumettre au christianisme, et tous les efforts de ses apôtres ont échoué. Le seul personnage de la tribu est le médecin ou *paye*, dont les fonctions ne restent jamais vacantes, car elles ne sont pas sans profit.

Désireux de connaître et de pouvoir dessiner à mon aise, au milieu de tout le luxe sauvage de son accoutrement, celui qui était chargé de ce rôle, j'obtins qu'il se rendrait, revêtu des attributs de sa haute dignité, dans ma maison, en compagnie de quelques autres Indiens. La promesse d'une certaine quantité du précieux breuvage et la perspective d'une soirée d'ivresse avaient eu promptement raison de ses hésitations.

Au jour dit, le *paye* vint me trouver avec un jeune garçon et deux femmes. C'était un vieillard, courbé par les années, mais dont la physionomie n'avait rien de repoussant, malgré la déformation des traits, toujours précoce et si remarquable chez les indigènes. Ses cheveux, encore noirs, étaient retenus sous une résille bordée de verroterie. Une aigrette surmontait la résille, et des plumes de *nandù* flottaient derrière sa tête ; un collier de coquillages bivalves entourait son cou, auquel pendait, comme trophée, un sifflet taillé dans l'os du bras d'un ennemi. Entièrement nu sous sa chemisette sans col ni manches, faite de deux peaux de jaguar, il portait autour des malléoles des

chapelets d'ongles de *capivaras*. Enfin, il tenait dans la main droite une courge allongée, et, dans la gauche, un long tube de bois dur, que j'eus quelque peine à reconnaître pour une pipe.

La scène s'ouvrit. Le sorcier donna la pipe à son compagnon pour l'allumer, et, l'ayant reprise, il aspira plusieurs bouffées de fumée qu'il lança bruyamment dans la calebasse par l'orifice dont elle était percée; puis, sans l'éloigner de ses lèvres, il se mit à crier tantôt lentement, tantôt vite, en faisant entendre alternativement les syllabes *ta ta*, et *to to to*, avec des redoublements et des éclats de voix extraordinaires, inexprimables. En même temps, il se livrait à de violentes contorsions, à droite, à gauche, et exécutait des sauts en cadence, tantôt sur un seul pied, tantôt sur les deux réunis.

Ce manège ne dura pas longtemps, et, sous prétexte de fatigue, il ne tarda pas à s'arrêter. Il fallut une rasade pour le remettre debout, et son chant monotone recommença aussitôt.

Lorsqu'il s'agit de la guérison d'un malade, le médecin ajoute à celles-ci d'autres jongleries. Elles sont spirituellement racontées par le P. Guevara, dans l'ouvrage que nous avons cité vers le milieu de ce récit. Ensuite, le patient est mis à la diète, et l'on devine que le régime n'a pas la moindre part dans des cures qui rapportent beaucoup de considération, quelques privilèges et les moyens de vivre dans l'abondance de toutes choses. En revanche, en cas de mort, une correction sévère vient souvent punir l'homme de l'art de l'impuissance de sa thérapeutique.

Enfin, mes dessins achevés, je levai la séance, à la

satisfaction générale de mes hôtes, et je les congédiai, après avoir acheté au *paye* sa pipe et son sifflet.

Faite de bois dur et pesant, cette pipe est converte de grecques régulières, gravées superficiellement, avec une assez grande perfection. Longue de 50 centimètres, elle est ornée de clous dorés, et percée d'un conduit évasé par un bout, et terminé par un bec à l'autre. On retrouve cet instrument chez d'autres nations voisines, chez les Tobos et les Matacos des bords du Pilcomayo. Il donne une idée assez nette de ces énormes cigares, faits avec la feuille roulée du palmier et le *petun*, lesquels jouaient un grand rôle au Brésil dans les cérémonies des Tupinambas, chez les Caraïbes des Antilles, toutes les fois qu'il fallait décider de la paix ou de la guerre, évoquer les mânes des ancêtres, etc..., et que les premiers navigateurs prirent pour des torches.

.

Maintenant, un mot pour terminer cette notice, sur le langage des Payaguàs. On va le comprendre, des détails de cette nature peuvent, à la rigueur, se traduire par des lettres et se lire : on ne saurait ni les prononcer ni les entendre. Cet idiome, très dur et guttural, offre, en effet, des difficultés de prononciation à désespérer un philologue. Il semble posséder le *th* des Anglais, le *ch* des Allemands et le *j* (jota) des Espagnols. On croit souvent entendre, dans le même mot, la réunion de ces consonnes composées, d'une articulation si difficile, alors même qu'elles sont prononcées isolément.

Les sons viennent à la fois du nez et de la gorge, et leur association paraît tout à fait étrange à des oreilles

européennes. Sifflants dans les premières syllabes, ils sont courts et saccadés dans les syllabes finales. J'ai retrouvé dans les langues du Chaco (1), mais rarement à un degré aussi saillant, cette absence complète d'euphonie, due aux redondances fréquentes des doubles consonnes *gt*, *kl*, *gd*, etc.; quoique les terminaisons en *ec*, en *ic* et en *oc*, y soient d'ailleurs moins nombreuses que dans l'idiome *toba*.

Si le langage de ces Indiens diffère des dialectes du Grand-Chaco, dont il se rapproche cependant beaucoup, par une gutturation forte, une grande analogie dans la structure des mots, et les règles grammaticales; il s'éloigne bien davantage du guarani, langue euphonique, douce et même harmonieuse, quoique remplie de diphthongues et de contractions. C'est donc à tort que des écrivains ont confondu ces deux idiomes, et il est regrettable de trouver cette erreur reproduite dans un ouvrage moderne, rempli de documents précieux pour l'histoire des provinces de l'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres. Il suffirait de comparer ensemble un seul terme usuel, pris au hasard dans les deux langues, pour l'éviter. Par exemple, le mot *petỹ*, lequel, notons-le en passant, est bien le même que le *petun* du Brésil et des plaines de l'Amazonie, signifie en guarani *tabac*. Or, *tabac* se dit en payaguà, *acatchougou*.

Enfin, autre trait de conformité avec les nations du rameau pampéen, à joindre à ceux que nous connais-

(1) Un voyageur instruit a écrit de ces langues : *Elles ont des mots qui ressemblent à de profonds gémissements.* (Dr Weddell, *Voyage dans le sud de la Bolivie.*)

sons : les noms de toutes les parties du corps commencent par la même syllabe *hi* (1).

Ainsi que la plupart des hordes qui les entourent, les Payaguâs possèdent un système de numération très incomplet et rudimentaire. Comme les Guaranis, ils ne comptaient, au moment de la découverte, que jusqu'à *quatre*. Les besoins d'échange et de commerce, conséquence de leur contact avec les Espagnols, les ont obligés à emprunter à ces derniers les noms de nombre dont ils se servent au delà de cette quantité.

Voici les quatre expressions fondamentales, primitives, du payaguâ et du guarani. On appréciera mieux encore, en les comparant, l'éloignement et la disparité des deux langues.

<i>Payaguâ.</i>	<i>Guarani.</i>
1. Hes!é.	Petel.
2. Tiaké.	Mekol.
3. Tiakeslarna.	Mbolapý.
4. Tipegas.	Yrundý (2).

Encore une remarque, et ce sera la dernière, à l'endroit des incroyables difficultés de prononciation que présente le langage de ces Indiens.

(1) Il en est de même chez les Puelches.

(2) Pour exprimer 5, les Guaranis disent : *peteípo* (une main); 10, *mokoípo* (deux mains). Au delà, ils ne connaissent plus de quantités absolues, et se contentent de termes de comparaison. Ainsi, ils emploient les mots *hetà*, qui signifie *beaucoup*; *hetà-hetà*, une grande quantité; *ndipapahabi*, innombrables.

Le son de la voyelle *y*, surmontée de ce signe (~), tient le milieu entre l'*u* et l'*i*, et sa prononciation est une des difficultés de la langue. Celle du *j* (jota) des Espagnols offre avec elle quelque analogie, et peut en donner une idée imparfaite.

Les missionnaires, dont les travaux ont rendu d'éminents services à la linguistique américaine, ne l'ont jamais pris pour sujet de leurs observations, car ils ne paraît pas qu'ils aient tenté, à aucune époque, malgré un voisinage de tous les instants, de consigner dans des ouvrages spéciaux quelques recherches philologiques. De nos jours encore, on ne rencontre, dans la capitale du Paraguay, aucun habitant qui ait pu en apprendre quelques mots. Aussi est-il resté le patrimoine exclusif des individus de cette nation. En revanche, il est assez ordinaire de trouver un Payaguá sachant le guarani, et même un peu l'espagnol ; c'est à l'aide d'interprètes choisis dans ces deux catégories, et avec les ressources tout à fait insuffisantes de notre alphabet, que je suis parvenu, non sans peine, à composer le vocabulaire d'où j'ai tiré les brèves considérations que la Société vient d'entendre.

**Analyses, Extraits d'ouvrages,
Mélanges, etc.**

RAPPORT

DE M. ISAMBERT

SUR LES VOYAGES DE MM. LYNCH ET DE SAULCY.

Deuxième partie.

ANALYSÉE DEVANT LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, DANS SA SÉANCE
DU 16 DÉCEMBRE 1853.

Suite.

La Galilée supérieure; — les sources du Jourdain, la Cœlésyrie, et le complément de la côte de Phénicie.

La ville et la position de Safed appartiennent évidemment à la Galilée supérieure. L'historien Josèphe, en donnant la division en deux parties de cette province, qu'il a gouvernée avec distinction au milieu du 1^{er} siècle de notre ère, au moment de l'invasion romaine, sous Néron, n'en a pas déterminé les limites.

A quelque distance de cette ville, à l'ouest ou au nord-ouest, est un village appelé Merûm, qui paraît à Robinson le Beth-Meron dans lequel les talmudistes placent les tombeaux des célèbres rabbins, antérieurs et postérieurs au commencement de notre siècle, Hillel, Schammaï, et Simon-ben-Jochaï, auteur du *Zohar*. On y met aussi le tombeau du prophète Osée. M. de Sauley y voit la ville du livre de Josué, que l'hébreu écrit Jirône, les Septante Keroë, et la Vul-

gate Ieron. Eusèbe et Jérôme, au iv^e siècle, n'ont pu découvrir la position de ce lieu biblique. Notre compatriote l'appelle Zaraôun; mais les cartes modernes placent ce dernier lieu assez loin au nord de Merom.

Nous préférons voir dans le Merôm d'aujourd'hui le Merôth de l'historien Josèphe (1).

M. de Sauley n'hésite pas non plus à voir dans le village moderne El-Jist (el-Djieh) le Giscala des rabbins, et le Gischales de Josèphe (2). C'est en effet l'opinion antérieurement professée par Kiepert et Zimmermann, et nous n'y faisons pas d'objection. Cette ville était sur la route de Safeh, à Tyr, à l'est du village de Sasa, que notre compatriote appelle Souf-Saheh. Elle fut prise par Titus, après Jotapata, où Josèphe s'était fortifié. Elle était murée et importante.

Dans sa nomenclature des écrivains ecclésiastiques, Jérôme dit que Gischales fut la patrie de saint Paul, qui, après la prise de cette ville par les Romains, se réfugia avec ses parents à Tarse de Cilicie, ce qui plus tard l'autorisa à se dire citoyen romain. Mais dans son commentaire de l'épître de l'Apôtre à Philémon, le même Père de l'Église affirme que cette tradition était une fable : lequel croire ?

Dans tous les cas, Jacotin, et surtout M. Gallier, placent ses ruines à Aïn El-Zeitoün, baignée par une rivière ; Kiepert les rapproche beaucoup plus de Safed, ainsi que Zimmermann et M. de Sauley.

(1) *Guerre des Juifs*, II, 20, 6.

(2) *Guerre des Juifs*, ibid.; et IV, 1, 4; — 2, 5; et *Vie de Jos.*, § 38.

Notre voyageur s'est rendu de Safed à la hauteur du lac Bahr-el-Houlèh, et a traversé auparavant un large cours d'eau, qu'il appelle l'Ouad-Feraeum (Furam). Au nord-ouest, à gauche de sa route, il aperçut à l'est-sud-est, environ à 8 ou 9 kilom., des ruines considérables consistant en blocs de lave, dont il n'a pu découvrir le nom ancien, en vue d'un monticule rond, appelé El-Mantar, et enfin au sud-sud-est, une colline longue et étroite avec deux forts mamelons, accompagnés de ruines considérables, dont M. de Saulcy n'a pu approcher qu'à 2 kilom. Il croit que ces secondes ruines sont celles de Séleucie.

Mais cette ville dont Robinson n'a pu d'ailleurs retrouver les traces, était dans la Gaulanitide. Au commencement de la guerre, elle suivit le drapeau des Romains contre les Juifs, et celui d'Agrippa II. Il est vrai qu'elle était située près du lac Samochonitis (1), et qu'elle avait été fortifiée par Josèphe lui-même, alors gouverneur de la Galilée (2). Mais cet historien indique clairement qu'elle était du côté de Gamala, par conséquent à l'est du Jourdain, qui séparait évidemment cette province de la Gaulanitide. Nous aimerions mieux voir de ce côté le bourg de Thella, que le même historien (3) désigne comme limite de la Galilée, à l'est, près du Jourdain.

M. Lynch a remonté la rive droite de ce fleuve, à partir du lac de Tibériade, et n'a trouvé sur cette route d'autre ruine que quatre arches du pont appelé Jisr-Benat-Yacob (pont de la fille de Jacob). Ce pont est sur la

(1) Josèphe, *Guerre des Juifs*, IV, 1, 1.

(2) *Ibid.*, II, 20, 6; — et *Vie de Jos.*, § 37.

(3) *Guerre des Juifs*, III, 3, 1.

partie rapide du Jourdain, et du côté oriental il y a un khan ruiné, dans lequel l'officier américain, sobre de conjectures, ne trouve pas les souvenirs de Séleucie. Cependant cette ville avait de l'importance, et elle était dans ces parages.

A la pointe nord-ouest du petit lac qu'on a décoré autrefois du nom de mer de Merôm (1), M. de Saulcy signale une fontaine dite El-Belatah (source des grosses pierres), et il en conclut que là, dans l'antiquité, il a dû y avoir au moins une petite ville; mais il ne la désigne pas.

La Merôm de la Bible est évidemment le Semecho-nitis, que l'historien Josèphe appelle avec tant de raison *lac marécageux*. Il l'est à un aussi haut degré qu'on ne sait, à cause des marais qui l'environnent, où il commence et où il finit, ni s'il est plus large que long. Josèphe compte 120 stades du lac Gennesar (Tibériade) à ce lac; sur la carte de Zimmermann, on ne trouve pour cette distance que 9 minutes géogr., valant 15,659 mètr. ou 85 stades juifs de 185 mètr. Mais peut-être Josèphe a-t-il pris son point de départ du milieu du petit lac, à cause de l'impossibilité d'en fixer le bord. Ainsi on aurait 2 milles géogr. de plus, ce qui ferait 105 stades. Il y aurait encore déficit d'une quinzaine de stades, ou 2 kilom. et demi; mais qui peut, dans l'état imparfait de nos connaissances sur cette localité, rien affirmer sur ces mesures? M. de Bertou compte du milieu de ce marais à la pointe nord du lac de Tibériade 20 000 m. ou 108 stades. C'est le colonel

(1) Josué, ch. XI.

Jacotin qui le premier en a donné la figure ; il n'avait pu en lever le plan. M. Callier, dans sa carte, a réduit de moitié sa largeur et augmenté sa longueur du sud au nord. On trouverait sur sa carte 111 stades entre les deux lacs, ce qui se rapproche du chiffre de Josèphe, peut-être donné en nombres ronds. Mais la carte de Lynch lui rend la largeur de celle de Jacotin. Robinson n'en a parlé que sur une vue lointaine, d'après le rapport des gens du pays et les souvenirs de M. Smith, son compagnon de voyage.

C'est un des *desiderata* de la géographie de la Palestine, d'autant plus urgent à combler, que M. de Saulcy croit avoir découvert autour de ses rivages des ruines importantes.

Indépendamment de la source El-Belatah, ce voyageur signale au bas de la colline du hameau Basamoun des ruines qu'il juge considérables, et dont M. de Bertou a fixé la position à 1460 mètr. de Belatah ; ensuite au Karbet-el-Aamoudièh d'autres ruines ; et enfin à un khan, qu'il croit l'Ardh-ed-Zouk de Bertou, une enceinte polygone et les débris d'une ville immense.

Une carte topographique pourrait seule expliquer cette partie très-obscur de la narration, entrecoupée de citations tirées des livres bibliques et de l'historien Josèphe.

Dans le premier de ces livres, au chapitre XI de Josué, commence le récit de la coalition du roi d'Hatzor (Jabin) et des autres rois chananéens contre Josué ; de la bataille remportée par le chef des Hébreux sur les bords du Mérôm ; de la poursuite des vaincus

jusqu'à Sidon; du retour de Josué et de la ruine d'Hatzor, ville la plus considérable des royaumes de ces contrées, qui fut brûlée (1). Néanmoins, dans le partage des enfants de Nephthali, le même livre compte Hatzor et Enè-Hatzor comme subsistantes (2). Mais dans les Septante, la seconde est seulement qualifiée de *fontaine*.

Dans le livre des Juges, il est parlé d'une autre expédition des Israélites contre les Chananéens, du roi d'Azor, Jabin, et de la ruine de cette ville. L'historien Josèphe, qui avait des documents qui nous manquent, a réduit les deux expéditions à une seule, en donnant à l'armée chananéenne le chiffre de plus de 300,000 combattants: nous pensons que Josèphe est plus historique; le second des livres bibliques surtout est tout à fait poétique, et revient sur les actes de Josué. Josèphe, au reste (3), donne à la ville de Jabin le nom d'Asôros, et la place au nord du lac Semechronitide, ce qui convient au village moderne d'Azur, que Zimmermann place sur les contre-forts de la rivière Belatah, et non à Ez-Zouk, où les voyageurs précédents n'ont pas trouvé de ruines, surtout de polygone, et qu'ils appellent un misérable village.

Azur n'est qu'à 3 kilom. au nord-est de Kedès, dans lequel on s'accorde à reconnaître le Kedesch ou Kadès-Barné du livre de Josué, et le Kedesès ou Kydisa de Josèphe (4), près de Beroth.

(1) Josué, XI, 13.

(2) XIX, 37, 38.

(3) *Archéol.*, V, 5, 1.

(4) *Arch.*, V, 1, 18; et IX, 11, 1.

Quant à la ville d'Hézer, que bâtit Salomon (1), M. de Sauley l'assimile à Hatzor ou Asor de la Galilée, appartenant à la tribu de Nephthali, d'après la mention qu'en a faite l'historien Josèphe (2) comme d'une ville très fortifiée ; mais est-ce bien de l'antique cité de la Galilée que parle le livre des Rois ?

Saint Jérôme et Eusèbe (3) parlent de l'Azor de Josué, comme d'un bourg ou d'une cité radicalement ruinée, tandis qu'il y en avait une florissante (sans doute Azotus), près d'Ascalon. C'est l'Asor de la tribu de Juda ou de Benjamin (4).

Si l'antique Azor avait été rétablie (5) du temps de Tiglat-Phalassar, roi d'Assyrie, comme on le prétend, ses habitants furent emmenés en captivité ; et si elle se retrouve encore avec une population *innombrable* (cette exagération est commune dans les écrits orientaux) sous Naboukadrazor, roi de Babylone, c'est qu'elle n'avait été que démantelée précédemment. Le prophète Jérémie (6) dit qu'elle fut encore détruite, et qu'il n'y resta ni portes ni verrous. Comment plus de vingt-quatre siècles après, M. de Sauley en aurait-il découvert de si grandes ruines ?

N'est-ce pas plutôt aux ruines de Dan, existant du temps d'Eusèbe sous le titre de bourg, et du temps de Jérôme sous celui de *Viculus*, qu'il aurait dû appliquer les ruines qu'il a vues ?

(1) III Rois, IX, 15.

(2) *Arch.*, VIII, 6, 1.

(3) *Onomasticon*.

(4) Josué, XV, 23, 25 ; II Esdras, XI, 33.

(5) Josèphe, *Arch.*, IX, 11, 1.

(6) XLIX, 28.

Dan doit sa déchéance à la fondation de Panéas, qui n'en était qu'à 4 milles romains ou 6 kilom. Panéas fut appelée Césarée, en l'honneur d'Auguste, par le tétrarque Philippe, fils d'Hérode; elle reçut de l'accroissement du roi Agrippa le Jeune, qui la dédia à Néron sous le nom de Néronias.

Il est sensible, en effet, que deux villes de quelque importance n'ont pas dû subsister si près l'une de l'autre

Mais M. de Saulcy prétend (1) que c'est une absurdité de confondre les ruines d'El-Souq (ou Ez-Zouk), avec celles de Dan, parce qu'il y aurait une distance entre les deux points de 12 à 13 kilom.; c'est ce qu'il aurait dû exprimer soit par une carte des lieux, soit par les distances marquées sur son itinéraire. Mais à ne voir que sa carte générale, il semble que l'extrémité des ruines qu'il mentionne touche à la vallée de Tell-el-Qadhi, où l'on place Dan. Car le pont El-Rhadjar, qui réunit les deux parties de la vallée, en donnant passage à la rivière d'Hasbeya, n'est qu'à une demi-heure de marche au nord des deux points que nous venons de nommer.

D'après Zimmermann, Ez-Zouk n'est qu'à 4 milles géogr. de Banias, qui est aujourd'hui fort restreinte; et certes, dans leur état ancien, Césarée et Dan se rapprochaient bien davantage par leurs extrémités: le point El-Qadhi, qui n'est qu'à 2 milles géogr. de Banias, est trop engagé dans la vallée marécageuse que traverse en cet endroit le bras principal du Jourdain, pour avoir servi de sol à une grande ville.

Il y a donc les plus fortes raisons d'identité entre

(1) II, 556.

les ruines vues par M. de Saulcy à Souq ou Zouk, et les ruines de Dan ; celles d'Hasor, plus rapprochées du lac, avaient depuis longtemps disparu, dès avant le commencement de notre ère ; dans tous les cas, il faut sur ce point de nouvelles vérifications.

Notre voyageur paraît d'ailleurs dominé par une illusion biblique, quand il croit avoir vu à Gadish (ancienne Kadès) ou Gali, les ruines du veau doré ou d'or, élevé par Jéroboam à Dan, aux faux dieux, il y a trois mille ans. On est d'accord sur le nom grécisé de Dan, avec Danè ou Danos, et Daphné de Josèphe (1).

C'était la limite de la Judée de ce côté ; on disait : de Dan, jusqu'à Bersabée, Beersheba ou Bethsamaïè (2) (puits du Serment), pour indiquer toute l'étendue de la Palestine : ce qui demande une explication. Un lieu du même nom fut donné par Josué, tantôt à la tribu de Juda, tantôt à celle de Siméon (3) ou de Benjamin, ce qu'Eusèbe et Jérôme expliquent, d'abord par la prise de possession de la tribu de Juda, et par une rétrocession ultérieure du lieu aux autres tribus. C'était d'ailleurs un grand bourg, à 20 milles romains, au sud d'Hébron (4). Mais il y avait aussi un Bersabée au sud de la Galilée.

Le *Deutéronome* (5), en disant que Dieu montra à Moïse avant sa mort toute la terre de *Gilead*, jusqu'à

(1) *G. Jud.*, IV, 1, 1 ; *Arch.*, I, 10, 1 ; V, 31 ; VIII, 8, 4.

(2) II Samuel, ou *Rois*, XVII, 11 ; et *Onomasticon*, hoc verbo et v^o *Laïsa*.

(3) Josué, XV, 28 ; et XIX, 2.

(4) *Onomasticon*. — V. carte de Kiepert, dans les recherches de Robinson.

(5) *Deut.*, XXXIV, 1.

Dan, indiquait par les premiers mots la partie sud de la Galilée ou le nord de la Samarie ; c'est ce que nous expliquerons plus bas.

Dan était appelée Laïsa, Lesœ ou Lesem, avant d'être prise par les enfants du patriarche Dan, qui formèrent une tribu, et s'y établirent, en se divisant plus tard. Elle était près d'une des sources du Jourdain, mais il ne faut pas la confondre comme Bomfrerius, avec Panéas, puisque Eusèbe et Jérôme la placent à 4 milles romains de distance, sur la route de Tyr. Mais les sources sont multiples en cet endroit ; il y en a du côté de l'orient, celle de Panéas, et du côté de l'occident, celles de Dan (1), et on les confond à cause de leur voisinage. Josèphe appelle expressément la source près de Dan, le petit Jourdain, pour le distinguer de la branche principale (2) qui avait sa source 120 stades plus haut.

Jérôme atteste (3) que le mot *Jourdain* se composait de deux racines, *Jor*, qui signifie cours d'eau, *Πεῖρον*, et qui s'applique à la branche principale, et *Dan*, qui est le petit bras. Mais Robinson (4) n'hésite pas à dire que cette étymologie est absurde, parce que Jordanès n'est que le mot hébreu *Jarden* grécisé, nom qui ne reproduit pas celui de Dan ; il ajoute que le nom *Jarden* remonte au temps d'Abraham, et est par conséquent bien antérieur à l'arrivée des fils de Dan dans le pays. Burckhardt, cependant, dit avoir appris sur les lieux que l'ancien nom du Jourdain

(1) *Onomasticon*, v° *Dan* et v° *Laïsa* ; et Josèphe, *Arch.*, I, 10, 1.

(2) *Arch.*, VIII, 8, 4 ; — *Guerre des Juifs*, IV, 1, 1.

(3) V° *Dan*, par addition à l'article d'Eusèbe ; et *Comm.* sur Matthieu, XVI, 13.

(4) Note 2 (III, 352).

était Jûr, et que la source de Tell-el Qadhi était appelée Dan. Gésénius (1) paraît être le premier qui ait soutenu que les modernes comprenaient mieux l'hébreu ancien même que Jérôme, qui l'a pourtant appris en Palestine, 1400 ans auparavant eux, et qui le savait si bien, qu'il a traduit l'ancien Testament en latin. Les hébraïsants d'aujourd'hui persistent dans cette opinion, et soutiennent qu'il y a aussi dans l'historien Josèphe, des interprétations de l'ancien hébreu qui prouvent qu'il ne le comprenait pas. C'est assurément une prétention bien extraordinaire que la science seule peut justifier ; car Josèphe avait écrit en hébreu l'histoire de la guerre des Juifs ; il était d'une des premières familles sacerdotales de Jérusalem ; il avait sous les yeux les archives du temple encore subsistant, et il cite bien des ouvrages perdus. Comment un pareil homme, si instruit des antiquités judaïques, n'aurait-il pas mieux compris l'ancienne langue que les savants modernes, et se serait-il laissé dominer par la version des Septante et par les Juifs hellénistes ?

M. de Sauley ne paraît pas disposé à céder sous ce rapport à Gésénius, Robinson et autres ; ou du moins il propose (2) une autre explication. C'est que le mot *Jourdain*, qu'on décompose en Yor et Dan, se composait en réalité de deux mots hébreux, ne signifiant autre chose que rivière de Dan : les Arabes, dit-il, ne prononcent pas le nom du fleuve autrement que *Ordan*, ce qui est bien voisin de Jordan, et s'écarte par conséquent de Iarden.

(1) Notes sur Borch., p. 496.

(2) Note 2, p. 560, t. II.

Reland ne combat pas spécialement le témoignage de saint Jérôme (1).

L'argument tiré de la préexistence du nom de Iarden ne nous paraît pas décisif; car on a des preuves nombreuses d'interpolations de noms récents, dans le *Pentateuque*, lors de la révision des livres qui le composent. Comment en effet Dan, fondé du temps de Josué ou même des Juges, serait-il déjà nommé dans le *Deutéronome*, au lieu de Laïsa ou Lesem, son nom antérieur?

Quoi qu'il en soit, revenons à Bersabée de Galilée. Josèphe dit expressément (2) qu'à la nouvelle de la prochaine irruption de cette province, les Juifs fortifièrent entre autres Jotapata et Bersabée, et il le savait d'autant mieux que c'est lui qui en fut chargé comme gouverneur (3). Elle était dans la Galilée inférieure, mais sur les limites de la Galilée supérieure, du côté de Baca (4). Il ne faut donc pas confondre cette ville avec celle du sud de la Judée, malgré la similitude du nom, qui vient sans doute de ce que l'une et l'autre avaient été fondées selon l'usage de l'Orient, près d'un puits abondant ou source. Ni l'*Onomasticon*, ni Robinson, n'ont parlé de celle de la Galilée; Reland les distingue par l'orthographe. Jusqu'à présent, on n'en a pas retrouvé l'emplacement.

Il en est de même de beaucoup d'autres lieux de l'ancienne Galilée, nommés par Josèphe, dont on ne parviendra à fixer la position que quand on connaîtra mieux l'intérieur du pays.

(1) Tome I, ch. XLIII.

(2) *Guerre des Juifs*, II, 20, 6.

(3) *De vita*, § 37.

(4) III, 5, 1.

On trouve dans les Évangiles cette expression, la *Galilée des nations*; cela veut dire, sans doute, que les villes de cette contrée étaient en partie habitées par des Syriens, des Arabes, des Phéniciens, des Grecs, comme par des Juifs, quoique ceux-ci y fussent sans doute en majorité.

Elle était séparée de la Phénicie par la chaîne naissante du Liban, et de ce côté se trouve la tribu d'Azer, qui quelquefois envahit le littoral du côté de Tyr et de Sidon. Au nord était la longue vallée qui sépare le Liban de l'Anti-Liban, et qu'on appelle la Syrie creuse, (Cœlésyrie), dont Hérode I^{er} fut gouverneur pour les Romains avant de devenir roi des Juifs. Au nord-est se trouvaient la Trachonidite, l'Iturée et la Décapole, qui formèrent souvent un tétrarchat, ou royaume séparé, sous Philippe fils d'Hérode, et Agrippa le Jeune. La vallée du Jourdain supérieur jusqu'à sa source près d'Hasbeya, et les pays à l'est de l'Anti-Liban, jusqu'à Damas, étaient en dehors de la Galilée. Les Danites s'étendirent de ce côté; mais quand ils furent resserrés du côté de la tribu de Nephthali, jusqu'à Cades, où était la montagne du même nom, ils durent demander à leurs coreligionnaires une place au sud-ouest.

Pour ne plus revenir à la Galilée, dont Josèphe a fait une description plus ample que la Bible elle-même, il est une foule de positions qu'on ne peut encore fixer, telles que celles de Garis, ville qui était située non loin de Sepphoris (1).

Même la ville de Jotapata, si célèbre par la défense

(1) *Guerre des Juifs*, III, 6, 3.

héroïque de Josèphe et des Galiléens contre les Romains, qu'il serait si convenable de placer à *Safed*, nous sommes obligés de déclarer notre incertitude; car on ne peut ni la placer au plateau Yaraoun, au nord-ouest de Gischala, puisqu'elle appartenait à la Galilée inférieure, du côté de Turan, ni à Kalat-Jeddin, sur un mamelon baigné par une rivière sans nom, qui se rend à la mer Phénicienne, ainsi que l'a proposé Kiepert, parce que ce point est trop près de la limite de la Phénicie, et trop au nord.

On est aussi dans l'incertitude relativement à Selamin, peut-être Sekenin, Capharencho (peut-être Kefr-Amar), — Sigof, — la roche d'Achabares, — Seph, Jamnith et Meroth.

Peut-être Tibnin, point moderne fortifié au sud du Leontès, indiqué sous le nom de Toron, qui lui fut donné par les croisés, et que Guillaume de Tyr (1), place à 10 milles de la cité tyrienne, d'où son seigneur faisait des incursions sur le territoire de cette ville, était-il encore dans les limites de l'ancienne Galilée?

Mais, nous le répétons, ces pays n'ont pas encore été suffisamment explorés.

Pays au nord de la Galilée.

Revenons à la source principale du Jourdain et au pays à l'est de Bânicas, qui se rattachent encore par tant de souvenirs à la Palestine.

L'historien Josèphe dit que la source principale du Jourdain était à 120 stades de Panéas (2), ou Césarée,

(1) V, 5.

(2) *Guerre des Juifs*, III, 10, 7.

dont la position est bien connue, et se retrouve à Banias d'aujourd'hui.

Cette distance de 120 stades ou 22 kilom. 200 M., nous reporte bien loin de Panéas, où se trouve une caverne, et d'où sort l'une des sources du Jourdain, celle dont nous avons déjà parlé. Si nous la prenons dans le sens de la vallée, qui s'étend au nord, entre la Cœlésyrie et les grandes pentes de l'Anti-Liban, nous trouvons une ville moderne assez importante, du nom d'Hasbeya, à 11 milles géogr. de Banias, ou 20 362 mètres.

M. Lynch a donné la latitude de cette ville à 33° 25' 13", c'est-à-dire à 1 mille géogr. ou 2 kilom. environ plus au sud que la carte de Zimmermann.

Au nord-ouest, près d'Hasbeya, du côté de la petite chaîne qui sépare cette vallée de celle du Leontès, qui est à proprement parler la Cœlésyrie, est une source qu'on peut considérer comme l'une de celles qui forment principalement la rivière Hashany ou le Jourdain supérieur.

A ce point, les deux rivières ne sont séparées que par un intervalle d'à peine 2 1/2 milles géogr., ou 4 500 mètr. entre Khanes-Suk et le pont de Burghasr. — Ceci explique l'erreur commise par Strabon, qui n'avait pas vu l'intérieur du pays, et qui a confondu le Leontès et le Jourdain, quoique l'un aille se jeter au sud-ouest dans la mer de Phénicie, et l'autre au sud, dans le lac de Tibériade et la mer Morte.

Dans cette vallée, aussi du côté de l'ouest, est un village marqué sur les cartes de Kiepert et Zimmermann, appelé Ibel-el-Hwa, dans lequel ils croient apercevoir l'ancienne ville d'Abela.

Il y a une telle confusion dans la géographie de la Palestine à cause de la répétition du nom d'Abela ou Abila, que Reland n'a pu indiquer la position de chacune d'elles. La découverte d'inscriptions a fait connaître que l'une (celle de Lysanias) était dans l'Anti-Liban, au nord-ouest de Damas.

On paraît aujourd'hui fondé à en séparer Abela, puisque dans une lettre, un évêque du vi^e siècle, donnant les noms de ses collègues au concile de Jérusalem, parle de Jordanos, évêque d'Abila, et d'un autre nom pour Abela; — d'un autre côté, Eusèbe et Jérôme, dans l'*Onomasticon* (1), parlent d'un vignoble célèbre de ce nom dans la Batanée. La vallée que nous décrivons est probablement cette Batanée, dont aucun écrivain ancien n'a déterminé les limites par rapport à la Trachonite, ou Trachonitis de l'historien Josèphe, et à l'Iturée, qui se confond avec l'Auranitide.

Robinson a donc proposé de placer cette Abela à Ibel, et il pense (2) qu'il y a identité entre elle et Abel-Beth du *Livre des Rois* (3) (en hébreu), ou Abel-Maacha (des Septante et de la Vulgate). On ne signale aucune ville antique à Hasbeya, malgré la beauté de sa position.

M. Lynch, qui a parcouru cette vallée, ne fournit à ce sujet aucun éclaircissement; M. de Saulcy n'y eût pas manqué, s'il n'avait pris une autre route pour se rendre de Banias à Damas.

Vers le plus haut point de la vallée que nous décrivons, est une autre ville de quelque importance,

(1) V^o Ασταρωθ.

(2) III, App., p. 137.

(3) XV, 20.

Rasheya, d'où part une route qui se rend de la vallée du Leontès et de la Phénicie à Damas. Tout près de là, selon M. Callier, au revers de la montagne, un lac demi-circulaire.

Rien ne conviendrait mieux que ce lac à la description que donne Josèphe de la source principale du Jourdain, avec lequel un lac, nommé Phialé, entretenait une communication souterraine, ce qui fut vérifié par Philippe le tétrarque (1), qui y jeta des objets que l'on retrouva flottant dans le Jourdain.

Malheureusement pour l'authenticité de ce rapprochement, il y a entre Rasheya avec son lac, et Banias, ou Césarée, qui est la source reconnue du petit Jourdain, une distance de 19 milles géogr., environ 35 kilomètres, sans compter les détours; alors il aurait fallu que Josèphe plaçât le Phialé à 200 stades et non à 120. La difficulté subsiste donc. Où était le Phialé de Josèphe? Était-ce sur la route du nord ou sur la route de l'est, pour ceux qui se rendaient de Césarée-Panéas à Damas?

Au reste, selon la carte de M. Callier, l'Hasbany, qui forme le Jourdain supérieur, n'aurait pas sa source même à Rasheya et au lac voisin, mais plus haut encore, à une fontaine, dans les défilés d'un pays montueux.

Jusqu'alors les cartes faisaient tomber les cours d'eau de ce haut pays, non dans le Jourdain, mais dans le Leontès, le grand fleuve de la Coélésyrie, dont aujourd'hui ils sont séparés par un contre-fort de l'Anti-Liban.

Quoi qu'il en soit, et jusqu'à des éclaircissements nouveaux, il est difficile de ne pas considérer ce haut pays comme répondant à l'ancienne Trachonite, ou

(1) Josèphe, *Guerre des Juifs*, III, 10, 7.

Trachonitide, qui contenait beaucoup de cavernes, et se rapprochait de la plaine de Damas.

C'est par ce pays que les populations juives communiquaient avec l'Abilène de Lysanias, nommée dans l'Évangile de saint Luc, et qui figure plusieurs fois dans l'histoire de Josèphe.

Si l'on rejette, malgré l'autorité de MM. Callier, Bertou et Lynch, et l'étude des lieux, l'opinion qui place la plus haute source du Jourdain dans cette longue vallée, avec le lac Phialé, pour chercher ce lac et les 120 stades de l'historien Josèphe, sur la seconde route qui conduit au nord-est de Césarée-Panéas, à Damas, par l'Auranitis ou le Hauran, sur le revers oriental de l'Anti-Liban, il faudra examiner les arguments de M. de Saulcy, qui a suivi cette route.

Là se présente la montagne appelée autrefois le Paneion, consacrée au dieu Pan, d'où sortait l'une des sources du Jourdain, qui passe à Banias (Césarée-Panéas), et va se joindre dans la vallée aux sources venant du côté de Dan, et à la branche principale appelée Hasbany, qui descend du nord.

Nous n'avons rien de plus à dire que MM. Robinson et de Saulcy, sur Césarée-Panéas et sur cette source du *petit* Jourdain.

Vient ensuite, du côté de l'est, le défilé d'Aïn-el-Hazouri, où M. de Saulcy (1) retrouve un souvenir de la ville ou du royaume de Hatzor, quoique nous soyons évidemment hors du territoire de Nephthali et de Dan, et par conséquent de la Judée.

(1) M. de S., II, 555.

Dans la plaine de Merdj-el-Afourèh, au sud de la route de Damas, notre voyageur aperçoit, quoique d'assez loin, un étang vaste, où il place le lac Phialé de Josèphe. C'est, en effet, la distance d'environ 120 stades; mais l'état physique des lieux, la largeur de la chaîne des montagnes qui sépare cette plaine de la vallée de Banias et de Dan, s'opposent à ce que l'on se prête à la fiction d'une communication souterraine des eaux. Du moins, on ne rapporte aucun fait à l'appui. Mais cette opinion s'appuie aussi des cartes de Kiepert et de Zimmermann. Pour nous, en attendant la vérification du fait du tétrarque Philippe, nous préférons la réalité aux fictions.

Dans le village de Medjdel eth-Chems, sur le revers oriental de l'Anti-Liban, M. de Saulcy croit voir (1) le Beit-Chems de la tribu de Nephthali. Le nom hébreu de Josué (2) est Beth-Schemun; des Septante, Baïthaned; et de la Vulgate, Bethsamè. Quel rapport y a-t-il entre ces noms et celui de Medjdel, qu'ailleurs, pour l'histoire évangélique du lac de Tibériade, on traduit par Mâgdala?

La demi-tribu de Manassé, seule, paraît s'être élevée de ce côté, dans le pays de Hauran, où M. G. Robinson a fait en 1830, après Burckardt, une excursion intéressante; seulement l'ouvrage est bien pauvre pour la géographie comparée, et fort en arrière des travaux de l'Américain M. Ed. Robinson.

A Beit-Jenn, plus au nord, M. de Saulcy place

1) II, 560.

(2) XIX, 38.

l'Abela, que l'*Onomasticon* d'Eusèbe et de Jérôme placent entre Panéas et Damas; nous ne voyons pas qu'aucun géographe ait adopté cette opinion, et l'auteur n'y insiste pas. On a vu plus haut que nous plaçons, avec M. Ed. Robinson, cette Abela dans la Balanée, ou vallée de l'Hasbany.

M. de Sauley se livre ensuite à une longue discussion pour prouver que le village de Kefh ou Kafr Hauwar, ou Haouar, près duquel, sur une colline, est une sorte de bâtiment carré que les Arabes appellent Qobi-Nimroud, ou tombeau de Nimroud, représente une ville ancienne. Au milieu du village même, il trouve un stylobate de marbre blanc, avec une inscription grecque, où se trouve le nom d'Atargatè, déesse assyrienne. Il en conclut que c'est l'emplacement de Ære-ad-Aminontem (Ænos), que les itinéraires anciens placent entre Damas et Neve.

Savoir :

Celui d'Antonin, n° 48, à. . .	32 milles romains.
Le même itinéraire, n° 49. . .	33 —
La table de Peutinger. . . .	28 —
Et l'itinéraire de Damas à	
Jérusalem, à.	27 —

120 milles romains.

Moyenne. 30 mil. ou 44 k. 1/2.

A raison de l'analogie qu'il trouve entre Ære ou Ænos, et Haouar, notre compatriote ne doute pas qu'il n'ait retrouvé l'emplacement de cette ancienne ville. A la vérité, il n'y a pas de rapport entre Ænos et Ad-Montem; mais entre Haouar et le village de Beitina,

dit-il, sont un ravin et une petite rivière appelée par Zimmermann Moiedeb - Herane ; c'en est assez pour en conclure, vu d'ailleurs qu'il y a sur ce *ruisseau* un beau pont antique de deux arches, l'identité de ces deux points,

Reste leur distance à Damas ; elle n'est que de 17 milles géogr. ou 30 kilom. : un quart au moins au-dessous de la moyenne des quatre itinéraires. Aussi Lapie, qui, dans son travail détaillé sur les itinéraires, publié en commun avec M. Miller, a appliqué à la localité d'Aahère, probablement Haouar, le chiffre 32 du premier de ces itinéraires, trouva un déficit de 17 milles romains. Il faudrait plutôt placer Ære à Mezraa de la carte de M. Callier, sur la rivière Beit-el-Djenn. D'Anville distingue Ænos de la localité d'Ad-Montem, et ne parle pas d'Ære.

Cette discussion prouve que la proposition de M. de Saulcy n'est encore qu'une conjecture. Il faudrait que le terrain fût fouillé, et qu'on rapportât quelque inscription au nom d'une des trois villes de l'itinéraire, pour faire passer sur la différence énorme qui existe dans les distances.

Au reste, M. de Saulcy pense (1) que la carte de Zimmermann est ici très défectueuse ; Haouar et Beitima, à peine distantes l'une de l'autre d'un kilom., y sont beaucoup trop rapprochées d'Artouz ou Arsoude, puisque selon lui, il y a quatre heures de marche de distance. Cela rapprocherait en effet beaucoup Haouar et Beitima de Beit-Jenn ou de Mezra.

(1) II, 574.

Notre compatriote, d'ailleurs, dit avoir trouvé un grand tronçon de colonne et de belles pierres de taille, à Beitima, ce qui annonce une ancienne localité.

Près d'Artouz même, il signale (1) deux mamelons couverts de grands édifices ayant l'apparence de manoirs féodaux. On est là à l'entrée de la belle plaine de Damas; c'est ce qu'exprime la carte de M. Callier, et non la carte muette de M. de Sauley.

Nous en avons fini de l'Auranitis ou Haouran, imparfaitement décrit par M. G. Robinson.

A Damas, le cimetière musulman présente des sarcophages, exactement conformes à ceux que notre voyageur appelle les tombeaux des rois de Juda, en dehors de Jérusalem. Cette observation de sa part (2) ne diminue-t-elle pas beaucoup l'importance que lui-même a attachée à ces tombeaux? Comme il n'a sur Damas rien à dire de nouveau, il poursuit sa route vers Balbeck (Héliopolis), par la vallée du Barrada, la plus forte des rivières qui arrosent la capitale de la Cœlésyrie et de l'ancien royaume des Arabes.

M. Lynch remarque que Damas, loin d'être au milieu d'une plaine, est située à la base de l'Anti-Liban (3).

En passant près du pont romain qui ouvre le passage des deux rives du Barrada, le commandant américain signale, sur la rive orientale et sur la hauteur,

(1) II, 576.

(2) II, 578.

(3) *Journey*, p. 485.

des tombes creusées dans le roc, et les ruines d'un aqueduc romain, avec une inscription latine, dont il ne s'occupe pas autrement (1). M. Gallier avait indiqué cette localité sous le nom de *Souq*, et c'est là qu'on s'accorde à placer les ruines d'Abila de Lysanias, chef-lieu d'une principauté. Une médaille récemment découverte a fait connaître que Lysanias (fils de Ptolémée) en était tout à la fois tétrarque et grand-prêtre. M. de Sauley ne pouvait manquer de la visiter ; il a même copié l'inscription, qui est double, et qui prouve qu'en effet c'était l'emplacement de la ville des Abiléniens. Selon cette inscription, « la route avait été enlevée dans une crue du torrent, et, sous le règne des empereurs Marc-Aurèle, Antonin et Vêrus, elle fut rétablie par ordre du gouverneur de la Syrie, et par les soins du commandant de la XVI^e légion. » — M. de S. a trouvé, de plus, des restes d'une inscription grecque, mais trop mutilée, pour qu'on y ait reconnu une date historique.

La description de M. de Sauley est un service rendu à la science, quoique l'inscription latine ne fût pas inconnue (2), et que les doutes sur l'existence, en ce lieu, de l'Abila de Lysanias fussent levés. C'est un point important pour la géographie, à cause des autres villes de la Palestine qui portent le même nom.

M. de Sauley a d'ailleurs signalé une erreur assez importante dans la carte de Zimmermann, relative à un affluent du Barrada.

(1) Page 494.

(2) Robinson III, 146, en attribue la découverte à M. Banks-Hogg, *Journey*, I, 301, et à Gensius sur Burckhardt.

La distance d'Abila à Damas est portée par l'itinéraire d'Antonin à 18 milles romains, ainsi que dans la table de Peutinger. Sur la carte de M. Gallier, elle est de 12 milles géogr., et, en comptant les détours occasionnés par les méandres du fleuve, d'environ 14, c'est-à-dire de 26 kilom.; cela répond merveilleusement aux 18 milles romains. M. de Saulcy repousse l'opinion de ceux qui placent Abila à Nabi-Abet. Ce village n'est qu'à 2 kilom. au nord-ouest de Souk, et certes une ville de l'importance d'Abila pouvait s'étendre de l'un à l'autre.

A Zebdany, plus haut vers le nord, notre compatriote a signalé des débris antiques, qu'il n'a pu examiner. M. Lynch s'est borné à mentionner la tradition qui place en ce lieu le tombeau d'Adam, et, dans les montagnes, l'endroit où l'arche de Noé se serait arrêtée.

Il y a aussi à Zebdany une fontaine sacrée, très visitée par les musulmans.

A Balbeck, M. de Saulcy a retrouvé une inscription déjà publiée par Bœckh, et qu'il complète, en constatant (1) que Zénodore (dont l'histoire est racontée par l'historien Josèphe) avait acquis la tétrarchie de Lysanias, qu'il était un des fils de Lysanias, et qu'il avait un frère du même nom que leur père commun. C'est un point important pour l'histoire, et il en résulterait, ce qu'on ne savait pas *historiquement*, que, du temps de Tibère, il a existé un Lysanias II, devenu tétrarque, comme son père, de l'Abilène,

(1) II, 624.

quoique cette principauté paraisse avoir été donnée par les Romains au tétrarque Philippe.

Au village Aïn-Hour, notre compatriote signale des excavations sépulcrales, en assez grand nombre pour constater la nécropole d'une ville antique.

Excité par les souvenirs d'Héliopolis, M. de Sauley s'est livré à de grandes investigations sur les antiquités, et pense avoir découvert la véritable position du temple du Soleil, avec le surnom de Balanios (1), qui rappellerait l'alliance du culte de ce dieu avec celui de Baal.

Il ajoute une observation géographique assez curieuse. On a publié dans le *Magasin pittoresque* une vue du village de Baalbeck, avec des barques élégantes et agitées, qui sillonnent la petite rivière de Ouadi-Nahlé, laquelle, après avoir arrosé les ruines, se jette dans le Nahr-Kasmieh (le Léontès). Cette vue n'est autre que celle d'un village du Bosphore de Constantinople. La rivière de Baalbeck n'est qu'un ruisseau.

Nous n'avons presque aucun renseignement sur les nombreuses villes qui ont dû s'élever sur les deux versants du Liban et l'Anti-Liban, et dans la vallée du Léontès, c'est-à-dire dans la Coelésyrie. Malheureusement, nous avons perdu l'*Histoire universelle*, rédigée en plus de 130 livres, par Nicolaïs de Damas, contemporain et historien d'Auguste et d'Hérode I^{er}. Si cet ouvrage, dont on apprécie le mérite par le précieux fragment récemment découvert, existait, nous y trouverions des documents géographiques égaux à ceux

(1) II, 631.

que nous a donnés l'historien Josèphe sur les provinces judaïques.

M. de Saulcy rappelle que, selon la Bible, Salomon fut le fondateur de Tadmor, qu'on croit être la Palmyre du désert, rivale d'Héliopolis par ses ruines. L'historien Josèphe a consacré cette tradition nationale (1); mais il est bien douteux que, dans une excursion aussi rapide que celle qu'il fit en Syrie, Salomon, malgré son opulence, y ait fondé les monuments qui ont bravé les âges. Ces monuments sont très probablement de l'époque de Zénobie, et postérieurs à ceux d'Héliopolis, qui, d'après les inscriptions, datent de Septime-Sévère.

Zimmermann place Balbeck à 33° 43' de long. orientale du méridien de Paris, tandis que Kiepert, Callier et Lynch lui donnent 33° 49' à 50' du même méridien. Nous ne nous expliquons pas cette divergence de 5 à 6 minutes.

De Baalbeck à Beyrouth, M. de Saulcy n'a rien signalé d'important pour la géographie. Seulement, nous constatons que les noms des villages modernes, à l'exception de Zahleh, sont peu reconnaissables, ainsi que les cours d'eau, d'après les noms nouveaux qu'il leur donne. Une carte topographique pourrait seule expliquer les différences.

M. de Saulcy a fait une excursion sur le fleuve Lycus (Nahr-el-Kelb), lieu célèbre par les bas-reliefs assyriens et égyptiens qui y étaient signalés.

Quant aux caractères égyptiens gravés, dit-on, par ordre de Sésostris, notre compatriote n'hésite pas à

(1) *Arch.*, VIII, 6, 1.

dire que les figures qu'on en a publiées sont de pure invention; c'est une imposture archéologique. Mais il n'y en a pas moins des inscriptions latines, dont l'une, consacrée à Marc-Aurèle, atteste des travaux faits sur le Lycus; de plus, M. de Sauley croit à l'existence d'un stèle assyrien, dont le texte a disparu, et de beaucoup d'autres qu'il décrit soigneusement (1). C'est par là que se termine son itinéraire. Nous terminerons nous-mêmes cet article par quelques observations sur la Phénicie.

Plin place le Lycus entre Léonton-polis et Palæbyblos (2). Ptolémée semble même lui donner le nom de Léôn ou Léontos; mais il est impossible de le confondre avec le grand fleuve Léontès, que Strabon a évidemment confondu avec le Jourdain (3). Il est étonnant qu'une aussi petite rivière que le Lycus ait été prise pour un fleuve navigable par ce prince des géographes; s'il en était ainsi, il n'eût pas été le Kelh des cartes modernes. Josèphe et les écrivains bibliques n'en ont pas parlé, ce qui semble prouver qu'il était sans célébrité. Cependant la profondeur de la rade où cette rivière se jette semble annoncer un fleuve remarquable.

M. de Sauley dit un mot des inscriptions de Beit-Mery et de Deir-el Qalaab, trouvées sur la rivière de Beyrouth. — Robinson y voit comme des temples sis au milieu des ruines (4). Selon Letronne, on y avait

(1) II, 650 à 652.

(2) *Hist. nat.*, V, 20.

(3) Liv. XVI, § 13, p. 216 de la trad. française, note 4 de Letronne.

(4) III, 441.

découvert la trace d'un aqueduc, à 3 ou 4 lieues de la ville. On dit que cet éminent critique a été trompé par une copie défectueuse de l'estampage du texte, et que la pierre, vue de plus près, ne permet pas d'adopter la leçon si habilement conçue par cet helléniste.

Si un critique aussi sévère et aussi expérimenté que Letronne a été trompé ou s'y est trompé, combien ne faut-il pas se défier des conjectures prodiguées dans les ouvrages des voyageurs (1) !

Berytus, appelée par Auguste *Julia Felix*, selon Pline, pourrait être, selon Robinson, la Berothai ou Bérothah de la Bible ; mais l'*Onomasticon* n'en parle pas.

A Zaleh, à Deir-el-Kamar, et à Jezzin, dans le Liban, il y a absence d'indications, quoique les anciens aient dû y avoir des postes importants.

M. de Bertou voit dans la rivière El-Barouck, qu'il appelle à son embouchure (près de Sidon) El-Ewaly, le Sabbaticus des Hébreux, mentionné par l'historien Josèphe. Mais cette dernière rivière, remarquable par son intermittence, est expressément placée par cet écrivain (2) entre Araea, qui avait appartenu au roi Agrippa, et Raphanées. Titus la traversa dans sa route de Beryte à Antioche, et nous savons qu'une ville du nom d'Arcé avait été fondée, en même temps que Sidon et Aradus, par un fils de Chanaan. Hiéroclès la

(1) M. Pézetié vient d'envoyer au musée du Louvre un sarcophage de marbre blanc, trouvé près de Beirouth et que M. Ad. de Longperre regarde comme un monument phénicien. (*Athén. franç.*, 1854, p. 226-227.)

(2) *Guerre des Juifs*, VII, 5, 1.

place entre Orthosia et Tripoli, selon Lapie (Itinéraires) et d'Anville. On ne peut donc la confondre avec l'Arcé ou Ecdippus mentionnée aussi par Josèphe (1); celle-ci est placée à Zib ou Aczib, à 9 milles romains au nord de Ptolémaïs, dans l'*Onomasticon*. C'était probablement l'un des chefs-lieux des gouvernements constitués dans ce pays, lors des conquêtes de Salomon, entre la Galilée supérieure et la Galilée inférieure (2). Elle était maritime, tandis que celle du fils de Chanaan était dans le Liban.

Le Sabbaticus est mis par l'historien juif, avec trop de précision, dans la Syrie, près de Tripoli, pour qu'on puisse la confondre avec la rivière près de Sidon, qui n'est autre que le Bostrenus. Au reste, les rapprochements de M. de Bertou sont trop souvent fautifs pour qu'il ait autorité dans la géographie comparée; son mérite est ailleurs.

M. de Lamartine s'est aussi mépris, dans son *Voyage en Orient*, au sujet du Bostrenus. En quittant le château de lady Stanhope, pour se rendre au nord, à Deir-el-Kamar, résidence de l'émir Béchir, il franchit un fleuve profond; il s'agit évidemment du torrent Barouck et du Bostrenus. Mais l'illustre poète lui a donné (3) le nom de Belus, inconnu de ce côté, et qui ne peut s'appliquer qu'à la rivière de Ptolémaïs ou de Saint-Jean-d'Acre.

Le même écrivain appelle Dptedin, le château fortifié de l'émir, qui est séparé par un ravin de la ville

(1) *Guerre des Juifs*, I, 11, 1.

(2) Josèphe, *Arch.*, VIII, 2, 3.

(3) I, 226.

capitale des Druses appelé Deir-el-Kamar ; ce ne peut être que Bleddin de la carte de Zimmermann.

Quant à la ville des Druses, à laquelle il accorde généreusement une population de 10 à 12 000 âmes, Zimmermann la réduit, avec vraisemblance, à 5 000. Nous remarquons ici que l'illustre voyageur a fréquemment changé les noms les plus connus de ces contrées, au point de les rendre presque méconnaissables. Il a négligé de vérifier les voyageurs et les cartes les plus modernes et les plus exactes.

Il appelle Djioun le château habité par lady Stanhope, cette nièce célèbre de Pitt, qui se retira dans le Liban et qui y mourut, en 1840, dans l'abandon, après avoir essayé d'y jouer le rôle de prophétesse. — Le voyageur G. Robinson appelle sa résidence Mar Elias, et, en la quittant, il se dirigea aussi sur le Bostrenus, qu'il appelle Awaly (1) ; l'Américain Ed. Robinson place cette résidence au même lieu, à trois heures de chemin au sud-est de Sidon ; et on la trouve sous ce nom dans la carte de Kiepert. Nous devons reconnaître l'impuissance où nous nous sommes trouvés de retrouver le Djioun de M. de Lamartine sur les cartes.

Nous signalerons dans le Liban, sur les frontières de la Phénicie, le château appelé Kalat-ès-Schukif, qui, malgré l'avantage de sa position, n'est signalé que par le rôle qu'il a joué pendant les croisades de 1189 à 1240, sous le nom de château de Belfort (2) : il domine un coude du Latany ou Léontès, à la même

(1) I, 365.

(2) Robinson, III, 380.

latitude que Hasbeya de la Batanée. M. Lynch n'en dit qu'un mot.

Les points remarquables au sud du Léontès, tels que Tibnin et autres, nous paraissent appartenir à la Galilée : nous en avons parlé.

Il nous restera à rendre compte des travaux beaucoup plus importants de MM. de Saulcy et Lynch sur le cours jusqu'ici inconnu du Jourdain inférieur, et sur la mer Morte.

MOUVEMENT

DU COMMERCE GÉNÉRAL FRANÇAIS EN 1852.

Résumé par pays de destination et par pays de provenance.

(D'après le tableau général publié par l'administration des douanes.)

PAYS.	EXPORTATIONS.	IMPORTATIONS.
<i>Europe.</i>	francs.	francs.
Russie { Baltique et mer Blanche. . .	13 639 248	29 831 552
{ Mer Noire.	3 972 634	24 037 547
Suède.	1 125 114	6 498 569
Norvège.	2 093 095	14 902 917
Danemark.	1 420 417	1 024 073
Angleterre (y compris Malte, les îles Ioniennes et Gibraltar).	349 075 129	135 800 619
Association commerciale allemande.	55 635 837	64 472 506
Mecklenbourg-Schwerin.	114 309	»
Villes hanséatiques.	16 578 957	7 357 725
Hanovre.	515 832	»
Pays-Bas.	23 771 126	23 885 011
Belgique.	132 944 887	223 057 708
Suisse.	119 536 296	149 859 185

PAYS.	EXPORTATIONS.	IMPORTATIONS.
	francs.	francs.
Portugal (y compris Madère, les îles du Cap-Vert et les Açores).	6 268 878	2 042 141
Espagne (y compris les îles Canaries et les îles Baléares).	87 206 986	49 579 974
Autriche (y compris le royaume lombard-vénitien).	13 872 871	10 459 211
États sardes et Monaco.	95 249 324	106 809 364
Toscane.	21 825 721	18 287 402
États romains, Lucques.	5 141 756	2 191 540
Deux-Siciles.	21 709 344	33 061 036
Grèce (y compris ses îles de l'Archipel).	2 694 370	1 275 050
Turquie (y compris ses îles de l'Archipel).	28 910 711	55 667 253
<i>Afrique.</i>		
Égypte.	9 166 017	17 731 387
États barbaresques (Tunis, Tripoli et Maroc).	8 678 840	11 533 061
Côte occidentale (du Maroc au cap de Bonne Espérance, non compris le Sénégal).	3 591 467	17 309 446
Possessions anglaises (cap de Bonne-Espérance et île Maurice).	5 495 744	45 682
Autres pays (y compris l'île de Madagascar).	104 550	2 596 259
<i>Asie et Océanie.</i>		
Indes { Comptoirs anglais et Nouvelle-Galles du Sud.	4 133 493	41 107 904
{ Comptoirs hollandais (Java et Sumatra).	699 680	6 588 503
Philippines.	127 537	1 652 738
Chine, Cochinchine et div. îles de l'Océanie.	200 551	932 019
<i>Amérique.</i>		
États-Unis { Océan Atlantique.	263 040 830	190 089 276
{ Océan Pacifique.	8 883 977	1 056
Mexique.	19 013 156	6 707 637
Guatemala.	1 318 085	658 827
Nouvelle-Grenade.	4 222 633	2 191 294
Venezuela.	6 127 177	5 086 485
Brésil.	44 885 439	23 324 310

PAYS.	EXPORTATIONS.	IMPORTATIONS.
	francs.	francs.
Uruguay (Montevideo).	11 213 521	8 016 045
Rio de la Plata (Buenos-Ayres). . . .	17 470 148	11 021 839
Équateur.	193 148	578 337
Pérou.	21 754 553	3 370 631
Bolivia.	126 376	"
Chili.	17 968 243	1 299 424
Haïti.	8 697 938	9 411 440
Antilles { espagnoles (Cuba, Porto- Rico.	18 569 970	17 820 854
anglaises (y compris le Ca- nada et la Guyane, la Ja- maïque, la Trinité, etc.).	880 069	107 046
danoises (St-Thomas, etc.).	7 544 880	27 891
hollandaises (y compris la Guyane, Saint-Eustache, Curaçao).	50 984	40
<i>Colonies françaises.</i>		
Ile de la Réunion.	18 763 549	21 488 474
Guyane française.	4 102 310	1 102 106
Martinique.	25 607 925	16 356 544
Guadeloupe.	20 775 945	11 159 654
<i>Autres possessions françaises hors d'Europe.</i>		
Algérie.	104 483 144	18 332 911
Sénégal. { Saint-Louis.	8 318 320	5 175 369
{ Gorée.	4 322 270	2 675 507
Sainte-Marie de Madagascar, Mayotte et Nossi-Bé.	272 890	99 862
Établissements français dans l'Inde. .	495 730	12 871 665
St-Pierre, Miquelon et grande pêche.	6 841 078	9 644 891
Epaves et sauvetages.	"	165 105
Totaux.	1 681 465 071	1 438 173 009

Dans le montant des exportations, les produits naturels figurent pour 534 192 362 fr., et les objets fabriqués pour 1 147 272 709 fr. Dans les importations, le chiffre des matières nécessaires à l'industrie est de 896 399 544 fr., celui des objets de consommation de 541 773 465 fr., dont 225 765 546 fr. d'objets naturels et 316 007 919 fr. d'objets fabriqués.

CÈDRES DE L'ASIE MINEURE

ET VÉGÉTATION DU MONT ARGÉE.

On s'imagine généralement qu'il n'y a des cèdres du Liban que sur la montagne de ce nom. M. Pierre de Tchihatcheff détruit complètement cette erreur dans sa belle description de l'Asie Mineure. En remontant le Zamanta-sou jusqu'à Farach (à l'extrémité nord-est de l'Ala-dagh), et en franchissant les montagnes qui séparent le Zamanta-sou du Seihoun, ce voyageur a traversé pendant plusieurs jours les plus belles forêts de cèdres qu'on puisse voir. Il a observé, en parcourant le domaine du cèdre, deux arbres associés constamment à ce dernier, et dont l'un paraît être d'une espèce nouvelle, et l'autre est inconnu en Europe : le premier est un *Abies*, dont les feuilles sont semblables à celles de l'*Abies pectinata*, et qui est caractérisé par des cônes d'une longueur gigantesque ; l'autre est le *Juniperus drupacea*.

M. de Tchihatcheff a présenté à l'Académie des sciences, dans la séance du 23 janvier 1854, une note sur la végétation du mont Argée, en Cappadoce. Ce géant de l'Asie Mineure est formé de quatre plateaux, dont l'un, à l'est, est de 2 148 mètres, et les trois autres, au sud, échelonnés et conduisant au sommet de la montagne, à 3 841 mètres au-dessus du niveau de la mer. La limite de la végétation frutescente serait à environ 2 600 mètres de hauteur ; mais on trouve une belle végétation jusqu'à 3 000 mètres. D'ici jusqu'au sommet de l'Argée, le sol est nu, reconvert de

neiges et de cendres; cependant on retrouve dans les fissures des roches sept espèces de plantes, et parmi celles-ci l'*Euphorbia* de Nice et le *Solidago virga aurea*.

E. C.

CLIMAT DE LA CÔTE ORIENTALE DES ÉTATS-UNIS.

L'atmosphère de la côte orientale des États-Unis est d'une extrême sécheresse, comparativement à celle de la côte européenne située vis-à-vis. On y habite sans danger les bâtiments neufs; on place sans inconvénient dans ces bâtiments les objets qui craignent l'humidité; le linge récemment lavé sèche en très peu de temps; enfin on a remarqué que ces cheveux blonds de la race anglaise, qui, en Europe, sont doux et soyeux, deviennent roides et durs dans l'est de l'*Union*.

Cette sécheresse du climat s'explique par la fréquence des vents d'ouest: ces vents sont dominants en Amérique, comme en Europe; mais, dans cette dernière, ils arrivent chargés de l'humidité dont ils se sont saturés au contact de l'Océan, tandis qu'aux États-Unis, ils n'arrivent à la côte atlantique qu'après avoir traversé tout le continent.

E. C.

Nouvelles géographiques.

ASIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. OPPERT, DATÉE DE BABYLONE, LE 3 NOVEMBRE 1853, ET ACCOMPAGNÉE D'UNE CARTE DE CETTE VILLE DRESSÉE AU 200000^e PAR CE VOYAGEUR. (*Communiqué par M. de la Roquette.*)

« Je vous adresse ci-jointe une petite carte de Babylone, calquée en hâte sur l'original que j'en ai fait, et la première de ce genre qui ait été dressée. Extrêmement exacte, elle est le résultat de cinq cents observations astronomiques, d'innombrables mesurages et d'un grand nombre de recherches minutieuses que j'ai faites dans ces lieux pendant plus de deux ans. Je prépare en ce moment une carte plus grande et plus détaillée de Babylone, dont l'échelle sera au $\frac{1}{100000}$.

» Je viens de terminer un assez long mémoire sur l'étendue de l'ancienne Babylone. Je crois avoir trouvé que le stade babylonien avait 189 mètres. Or, d'après Hérodote et Nabuchodonosor, l'enceinte de cette ville était longue de 480 stades, ce qui donnerait une étendue de plus de 90 kilomètres. Quelle cité gigantesque ! »

Mission russe en Chine.— Les membres de la mission russe à Pé-king publient des Mémoires très intéressants sur la Chine. Ils ont déjà fait paraître deux volumes, rédigés d'après des documents chinois. Parmi

les articles de ces mémoires, on en distingue un sur l'art médical dans l'empire céleste, par M. Iatarinov, médecin de la mission.

AFRIQUE.

Nouvelles du docteur Vogel.—*La Gazette générale allemande* publie des lettres du docteur Ed. Vogel, datées de décembre 1853. D'après ces lettres, M. Vogel était à Tedjerry, entre Mourzouk et Bilma ; on y fit une halte de plusieurs jours pour acheter des vivres, parce qu'on se trouvait à l'entrée d'un grand désert presque complètement inculte, dont la traversée devait exiger dix journées de marche. L'hiver avait commencé, c'est-à-dire que la chaleur s'était peu à peu adoucie ; mais cet agréable changement avait été précédé d'épouvantables ouragans de sable et de tourbillons, qui avaient si complètement effacé toute trace de la route, que l'arrière-garde de la caravane, conduite par un beau-frère du pacha de Mourzouk, s'était égarée pendant trois jours entiers, et que la principale caravane eût éprouvé certainement le même sort, si elle n'avait eu dans le prince de Bornou, qui s'était joint à elle, un guide tout à fait expérimenté. Pendant le séjour de notre voyageur à Gadrone, entre Mourzouk et Tedjerry, la grande caravane de Bornou arriva, avec quatre ou cinq cents esclaves, dont la plus grande partie se composait de jeunes filles et de jeunes garçons de dix à douze ans. Ce fut la première fois, écrit M. Vogel, que j'eus une idée complète et juste de ce que c'est que l'esclavage. Les malheureux captifs, obligés tous, sans exception, de porter sur leurs têtes une charge d'environ 25 livres,

avaient non seulement perdu les cheveux, mais même la peau sur le sommet de la tête. En outre, il leur fallait faire, avec les fers aux pieds, une route excessivement pénible; ils étaient traités d'une manière vraiment révoltante, et ne recevaient qu'une nourriture insuffisante et mauvaise. Avec cette caravane, arriva aussi un autre prince de Bornou, qui apporta la nouvelle qu'on n'avait rien appris à Kouka du docteur Barth depuis le mois d'août, mais que cependant on avait des raisons de croire qu'il avait continué son voyage jusqu'à Sakkatou; en même temps, on reçut par la même voie l'importante nouvelle que la guerre avait éclaté entre les peuples de Bornou et les Fellatah, et que le sultan de Bornou avait envoyé une armée dans l'ouest pour occuper le Kano, la plus importante province des Fellatah, et, s'il était possible, pour conquérir la capitale de ce nom, la place la plus considérable du Soudan. Par suite de cet état de choses, les relations sont interrompues, et la communication avec le docteur Barth est devenue plus difficile, sans qu'il y ait cependant à craindre de plus grands dangers pour lui. Il y a lieu plutôt d'espérer qu'il continuera son voyage à Tombouctou; de là se dirigera, par Yacoba, vers le sud, cherchera à gagner la Tchadda et le Bénoué, pour, de ce point, se réunir à M. Vogel et à la nouvelle expédition qui doit partir en mai d'Angleterre.

Expédition de M. Anderson. — Une lettre récente du Cap contient ce qui suit : « Vers la fin de novembre, ont été reçues des nouvelles de l'entreprenant voyageur Anderson, qui a pénétré jusqu'à 22° 56' de latitude et

20° 45' de longitude, et qui espérait atteindre, *avant la fin de cette lune*, le grand lac intérieur de N'gami. Il décrit le pays qu'il a traversé comme plongé dans un épouvantable état de barbarie, mais il avait jusqu'alors passé sans embarras, bien que souffrant beaucoup de la stérilité et de la sécheresse du sol. Il annonce que des troupes de chasseurs d'éléphants ont maintenant atteint le lac par l'ouest, en venant du pays des Griquas. Le docteur Livingston se trouve aussi sur le point de faire une expédition d'exploration dans le cœur du pays. *(Galignani's Messenger.)*

AMÉRIQUE.

Voyage de M. Wagner à Costa-Rica. — MM. Maurice Wagner et Charles Scherzer font dans le Costa-Rica une exploration scientifique. M. Wagner écrit à la date du 28 août :

« Depuis le 28 avril, je parcours l'Amérique centrale et je jouis des riches aspects des régions tropicales, qui enchantent véritablement dès l'abord tout ami de la nature. Je me suis rendu, des bords de l'Atlantique dans l'intérieur de Costa-Rica, par l'étroit chemin suivi par des mules à travers les bois. Je demeurai quelques semaines sur le plateau, et j'explorai ensuite la magnifique côte de l'océan Pacifique entre Punta Arenas et Tarcoles, où je fis une abondante récolte de plantes et d'insectes, mais où j'éprouvai d'effroyables chaleurs. Pour la beauté de la végétation, on ne peut rien se figurer de plus admirable que les montagnes couvertes de forêts qui sont près de Tarcoles. Mais, hélas ! le climat, à cause de sa chaleur continue et de

son humidité, est très malsain, même meurtrier, et je jugeai dès lors prudent de regagner le plateau central des Cordillères, bien que les phénomènes naturels y soient beaucoup moins intéressants. »

(*Gazette d'Augsbourg.*)

Communication entre les deux océans. — La jonction des deux océans par des chemins de fer se poursuit sur plusieurs points de l'Amérique : indépendamment du chemin de Panama, à peu près terminé aujourd'hui, on peut signaler celui qui, parcourant le Honduras, ira de Puerto-Cabello au golfe de Fonseca, sur une étendue de 147 milles ; — celui de l'isthme de Tehuantepec, qui, sous la direction du colonel Sloo, concessionnaire américain, doit être commencé en planches immédiatement, mais sera bientôt muni de rails de fer ; — enfin ceux qui, dans les États-Unis, sont destinés à franchir les monts Rocheux. Le choix flotte entre trois routes principales projetées dans ce dernier but : l'une se maintiendrait dans une zone qui court entre 46 et 48 degrés de latitude ; la seconde se trouverait entre 35 et 38 degrés ; la troisième descendrait à 34, et remonterait jusqu'à 36 degrés. Déjà le Missouri a commencé un chemin qui doit bientôt unir Saint-Louis, sur le Mississipi, à Independence, sur un développement de 260 milles, et qui deviendrait ainsi la tête de la route moyenne. La Louisiane, de son côté, a entrepris un chemin qui est destiné à se prolonger par le Texas jusque dans la Californie méridionale, et qui se maintiendrait entre le 30° et le 32° degré de latitude.

E. C.

Exploration de l'Amazonie. — Le steamer brésilien *Marajo* a fait un voyage d'exploration sur tout le parcours du fleuve des Amazones, depuis son embouchure jusqu'à Nauta, dans le Pérou, au pied des Cordillères.

Parti de Para le 10 septembre, le steamer *Marajo* était arrivé à la barre du Rio Negro le 20. Deux jours après, il partait pour Nauta, emportant les malles de dépêches pour différentes localités sur son passage. Il avait à son bord, pour tout passager, le comte Florestan, commissaire du gouvernement brésilien, et pour tout chargement 5 000 faix de bois et 40 tonnes de charbon de terre. Ce steamer a touché successivement à Coary, à Ega, à Fonte-Boa, à Amatura, à San-Paulo et à Tabalinga, extrême frontière brésilienne, où il est arrivé le 5 octobre. Dans le Pérou, il a visité Loreto, port déclaré *fianc* par le gouvernement péruvien; Cochequina, Pebas, Pulcana, Iquito, et enfin Nauta, où il est parvenu le 14 du même mois. Nauta, sur la rive droite de l'Amazonie, à quelques lieues seulement de l'embouchure de l'Ucayali, est destiné par sa position géographique à un magnifique avenir commercial. Nauta a été, ainsi que Loreto, sur la rive gauche, déclaré port franc.

Dans tous ces points de son parcours, le steamer *Marajo* a pris du bois : la quantité en est évaluée à 42600 ahas, soit 890000 kilog., des meilleures espèces.

Son arrivée a causé partout un grand étonnement, et quelquefois une indicible terreur. Cependant çà et là beaucoup de riverains se sont rendus à bord, d'autant plus que le passage du steamer coïncidait avec l'époque où toutes les populations sont assemblées sur les plages de l'Amazonie pour la fabrication du beurre

de tortue. A Fonte-Boa, les femmes se sont enfuies dans les bois, en emportant leurs enfants, et, de là, elles observaient avec stupeur les mouvements de cette machine extraordinaire dont elles ne pouvaient se rendre compte.

En revanche, à Loreto, le *Marajo* a été accueilli au bruit de toutes les cloches des églises. On était fort préoccupé au sujet de deux bateaux à vapeur péruviens destinés à l'exploration des fleuves Ucayali et Guayaga. Ces deux bateaux, dont les machines ont été apportées des États-Unis par le trois-mâts *Star of East*, sont en ce moment en construction dans l'arsenal de cette province.

A Ega, à Tabatinga, on a trouvé du charbon de terre; à Loreto, à Pebas et à Iquito, on en a reconnu des gisements considérables.

Tous les lieux visités par ce steamer ne sont encore que des villages habités par des Indiens. Mais on ne peut douter de l'importance commerciale qu'ils sont destinés à acquérir, le jour où l'activité du commerce européen s'y sera portée. On a remarqué un certain contraste entre l'état de bonheur et de prospérité des populations péruviennes et la désolation qui régnait sur les rives du Solimoëns, partie de l'Amazone comprise entre la barre du Rio Negro et la frontière brésilienne à Tabatinga.

OCÉANIE.

Prise de possession de la Nouvelle-Calédonie par la France en 1853.—Conformément aux instructions qui lui avaient été transmises, le contre-amiral Febvrier-

Despointes, après s'être assuré que le pavillon d'aucune nation maritime ne flottait sur la Nouvelle-Calédonie, a pris solennellement possession de cette île et de ses dépendances, y compris l'île des Pins, au nom et par ordre de S. M. Napoléon III, empereur des Français.

Voici la copie des procès-verbaux de la prise de possession en date des 24 et 29 septembre 1853 :

« Ce jourd'hui, samedi, vingt-quatre septembre mil huit cent cinquante-trois, à trois heures de l'après-midi.

» Je soussigné, Auguste Febvrier-Despointes, contre-amiral commandant en chef les forces navales françaises dans la mer Pacifique, agissant d'après les ordres de mon gouvernement, déclare prendre possession de l'île de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances, au nom de S. M. Napoléon III, empereur des Français.

» En conséquence, le pavillon français est arboré sur ladite île (Nouvelle-Calédonie), qui, à compter de ce jour vingt-quatre septembre mil huit cent cinquante-trois, devient, ainsi que ses dépendances, colonie française.

» Ladite prise de possession est faite en présence de MM. les officiers de la corvette à vapeur *le I hoque* et de MM. les missionnaires français, qui ont signé avec nous.

» Fait à terre au lieu de Balade (Nouvelle-Calédonie), les heure, jour, mois et an que dessus.

» Ont signé : E. de Bovis, L. Candeau, A. Barazer, Rougeron, Forestier, J. Vigouroux, A. Cany, Muller, Butteaud, Mallet, L. Dépériers, A. Anet, L. de Marcé, le contre-amiral commandant en chef Febvrier-Despointes. »

« Ce jourd'hui, jeudi, vingt-neuf septembre mil huit cent cinquante-trois.

» Je soussigné, Auguste Febvrier-Despointes, contre-amiral commandant en chef les forces navales françaises dans la mer Pacifique, agissant d'après les ordres de mon gouvernement, déclare prendre possession de l'île des Pins, au nom de S. M. Napoléon III, empereur des Français.

» En conséquence, le pavillon français est arboré sur ladite île des Pins, qui, à compter de ce jour vingt-neuf septembre mil huit cent cinquante-trois, devient, ainsi que ses dépendances, colonie française.

» L'île continuera à être gouvernée par son chef, qui relèvera directement de l'autorité française.

» Ladite prise de possession faite en présence de MM. les missionnaires français, des officiers du *Phoque* et du chef Ven de Gon, qui ont signé avec nous.

» Fait à terre, en double expédition, baie de l'Assomption, les jour, mois et an que dessus.

» Ont signé : E. de Bovis, A. Barazer, L. Candeau, A. Gany, L. Dépériers, Mallet, Muller, Chapuy, Goujon, A. Gellé, A. Amet, le chef de l'île V. X., le contre-amiral commandant en chef Febvrier-Despointes. »

NOUVELLES DIVERSES.

Il vient de se former à Constantinople une Société orientale, qui paraît devoir rendre d'importants services à la géographie ; voici quelques uns des articles de son statut organique :

1. — La Société orientale de Constantinople s'occupe de recueillir et de répandre des notions scientifiques relatives à tous les pays de l'Orient, et surtout à l'empire ottoman. Elle embrasse dans ses recherches :

L'histoire naturelle et physique ,
 La géographie ancienne et moderne ,
 L'histoire ancienne et moderne ,
 Les langues ,
 Les littératures ,
 Les antiquités ,
 Les sciences et les arts des pays ci-dessus désignés.

2. — La Société exclut toute polémique relative aux questions religieuses et politiques des temps actuels. Elle veille à ce que les mémoires qui lui sont présentés sur les objets qui forment son but ne soient pas mêlés de discussions qui pourraient se rapporter à de pareilles questions.

3. — La Société orientale de Constantinople se compose de membres ordinaires, de membres honoraires et de membres correspondants, sans distinction de nationalité ni de religion.

4. — Les membres ordinaires sont proposés au Conseil de la Société par deux autres membres ordinaires, dans une des séances mensuelles de la Société. Ils sont admis sur l'avis du Conseil, qui en décide à la majorité et fait connaître sa décision dans la séance régulière qui suit.

5. — Chaque membre ordinaire contribue aux frais de la Société par une cotisation annuelle de douze colonnates ou piastres fortes d'Espagne, payables par semestre et d'avance.

21. — La langue française est la langue de la Société.

Toutefois la Société aidera de tous ses moyens, dans la rédaction de leurs communications, les membres qui n'auraient pas la pratique de cette langue.

M. Aug. Petermann prépare une intéressante publication sur l'expédition de l'Afrique centrale. Ce travail contiendra : 1° Une carte générale d'une partie de l'Afrique, de 3° à 34° de latit. N., et de 2° à 22° de longitude E. ; 2° une vue des ruines romaines de Gharial; 3° une vue de Ghat; 4° une vue de Mourzouk; 5° une vue du lac Tchad; 6° des portraits de Richardson et des docteurs Overweg, Barth et Vogel; 7° une carte de l'Afrique centrale, de 4° à 16° de latitude N., et de 6° à 22° de longitude E., à l'échelle de $\frac{1}{2110000}$; 8° un résumé des progrès de l'expédition jusqu'en novembre 1853.

La télégraphie électrique fournit un moyen nouveau et très sûr de détermination ou de rectification de la différence des méridiens, et le Bureau des longitudes s'est occupé depuis plusieurs mois de l'application de cet important moyen, déjà mis en usage, dans le même but scientifique, en Angleterre et aux États-Unis.

M. Airy, l'illustre astronome, vient d'annoncer qu'il a opéré la jonction d'un fil partant de l'observatoire de Greenwich avec le câble sous-marin qui va de Douvres à Calais, et qu'il est prêt, en ce qui le concerne, à commencer les observations astronomiques

qui doivent fixer d'une manière définitive la différence de longitude entre Greenwich et Paris.

De son côté, le Bureau des longitudes, conjointement avec l'administration des télégraphes, a établi depuis longtemps une communication entre l'Observatoire de Paris et le Ministère de l'intérieur; il ne reste plus maintenant qu'à prendre quelques dispositions administratives pour que la communication soit complète et directe entre les deux observatoires principaux de France et d'Angleterre.

Le Bureau des longitudes a nommé une commission chargée de surveiller l'exécution des travaux.
(*Journal général de l'instruction publique.*)

En 1848, par suite de l'éboulement d'une montagne à Madagascar, dans le pays des Sakalaves, on découvrit des œufs et des ossements qui révélèrent à l'ornithologie le plus grand volatile connu jusqu'à ce jour. Peut-être ces objets, d'une dimension énorme, appartenaient-ils à ces oiseaux qui, suivant les naturalistes Picquot, Desjardins et leurs devanciers à l'île de France, furent trouvés d'abord par les premiers habitants des îles Mascareignes, puis quittèrent ces contrées commençant à se peupler.

En 1850, deux œufs et des fragments d'os furent envoyés en France. Le Muséum d'histoire naturelle de Paris s'empressa d'en faire l'acquisition. L'étude à laquelle M. Geoffroy Saint-Hilaire soumit les œufs et les ossements dont il s'agit lui fit reconnaître le type d'un genre nouveau dans le groupe des rudipennes ou brévipennes, et il donna à l'oiseau le nom d'*Epyornis*.

M. Armange, capitaine au long cours, qui, dans ses lointaines excursions, s'est déjà souvent signalé par son dévouement aux intérêts de la science, et dont un rapport nous fournit ces différents détails, nous apprend dans quels termes, à l'un de ces derniers voyages, il a entendu s'exprimer de vieux Malgaches, qui essayaient de lui faire comprendre d'une manière frappante l'énorme dimension et la force fabuleuse de l'*Epyornis*. « Quand cet oiseau volait, disaient-ils, il ressemblait à un nuage. Tombait-il sur un bœuf ! d'un coup de bec il le tuait, puis il l'enlevait dans ses serres sur les plus hautes montagnes. »

Les Malgaches assurent que cet oiseau existe encore dans l'intérieur de Madagascar ; il a cependant échappé jusqu'ici à toutes les recherches. Depuis la découverte des objets trouvés en 1848, et dont nous avons parlé plus haut, leur propriétaire, séduit par le caractère d'intérêt tout nouveau qu'ils présentaient pour la science, a ordonné à grands frais des investigations restées infructueuses, quoiqu'elles aient été poursuivies avec ardeur et dans une assez vaste étendue de pays.

« J'ai reçu deux de ces œufs, continue M. le capitaine Armange ; l'un représente un volume d'environ un litre et demi de plus que ceux qui ont été acquis par le Muséum. » (Id.)

On écrit de Rome qu'un savant helléniste de la bibliothèque du Vatican vient de faire une découverte importante pour la topographie antique et l'explication d'un passage de l'*Odyssée*.

En 1850, en démolissant une maison de la rue Gra-

ziosa, sur le mont Esquilin, près de Sainte-Marie-Majeure, on découvrit six tableaux, dont cinq dans un état parfait de conservation. Ils représentaient les divers épisodes du voyage d'Ulysse. Ces peintures, détachées avec soin, sont maintenant au musée du Capitole.

Après avoir étudié ces tableaux, le savant a cru pouvoir, d'après l'interprétation d'un vers de l'*Odyssée*, émettre l'opinion que la première peinture, dont le sujet est l'arrivée d'Ulysse chez les Lestrygons, représente les environs de Terracine. Ce vers (le 104^e du vi^e livre) et le tableau sont en effet d'accord avec la perspective que présente encore aujourd'hui ce port de mer. Ainsi se trouverait éclairci un point jusqu'alors fort obscur de la géographie antique ; car on ignorait jusqu'ici où se trouvait exactement le port des Lestrygons. *(Revue de l'instruction publique.)*

On a découvert à Lignières, dans le département du Cher, un globe terrestre de métal, gravé à la main et exécuté avec une perfection admirable. On y voit qu'il a été fait à Rouen, mais rien n'indique l'année, ni le nom de l'artiste. Il avait appartenu à M. l'abbé Lecuy, chef de l'ordre des Prémontrés à Paris ; tombé dans la succession d'une famille de Lignières, il était relégué depuis longtemps dans un grenier, lorsque la refonte des cloches de l'église de cette commune, ayant donné lieu à l'achat de tous les vieux cuivres de l'endroit, a fait apparaître ce beau travail.

E. G.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 6 janvier 1854.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Le procès-verbal de la séance du 16 décembre est lu et adopté, et il est donné communication de celui de la séance générale du 23 décembre.

Le secrétaire général donne lecture de la correspondance.

M. le baron de Lagarde-Montlezun écrit pour annoncer l'envoi d'un exemplaire de la traduction qu'il vient de faire, de l'anglais, du voyage agricole et horticole en Chine par Robert Fortune. M. le baron de Brimont dépose sur le bureau cet ouvrage de la part l'auteur.

M. Henri Kiepert adresse des remerciements pour sa nomination de membre correspondant étranger, et fait hommage de plusieurs de ses cartes.

On donne lecture de la liste des ouvrages offerts.

M. de la Roquette offre, de la part de M. le capitaine de vaisseau Inglefield, un opusculé sur les causes physiques du magnétisme terrestre et les aurores boréales. Il présente ensuite un rapport verbal sur les ouvrages que M. de Barbosa Canaes, conservateur général des bibliothèques de Lisbonne, demande à échanger contre le *Bulletin*. Sur la proposition de M. de la Roquette, appuyée par M. d'Avezac, la Société accepte cet échange,

et décide qu'on enverra à M. de Barbosa la collection du *Bulletin*.

On procède au renouvellement du Bureau et de la Commission centrale pour l'année 1854; sont nommés : M. Jomard , président ; MM. d'Avezac et de la Roquette, vice-présidents ; M. Cortambert, secrétaire général ; M. Malte-Brun, secrétaire adjoint.

On élit ensuite deux membres adjoints de la Commission centrale ; sont nommés : MM. d'Eichthal et Michelot.

M. Jomard communique une lettre de M. le docteur Krapf, qui remercie la Société, en son nom et au nom de M. Rebmann , de la médaille accordée à ces voyageurs pour leurs découvertes dans l'intérieur de l'Afrique orientale.

M. d'Avezac annonce un travail important de M. Guillain sur la côte d'Afrique, depuis Mozambique jusqu'à la mer Rouge.

M. Lourmand exprime l'intention qu'il a de suivre désormais avec assiduité les séances de la Société, auxquelles des travaux nombreux l'avaient empêché d'assister régulièrement depuis longtemps. Il présente quelques observations sur le récent travail que M. Cortambert a consacré à la distribution géographique des Français illustres. Il a remarqué, dit-il, dans la liste des géographes, l'omission du nom de M. Brué. M. Cortambert répond qu'il a, de lui même, reconnu cette omission et l'a réparée dans un second tirage.

Séance du 20 janvier 1854.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

On donne lecture de la correspondance : M. Milutine, secrétaire de la Société impériale géographique de Russie, adresse le compte rendu de la dernière assemblée générale de cette Société.

M. de la Roquette communique l'extrait d'une lettre de M. Oppert, avec une carte manuscrite des ruines de Babylone; la Commission centrale exprime le vœu que cette carte soit insérée au *Bulletin*.

M. Achille Jubinal, député de l'arrondissement de Bagnères, adresse la première publication de la Société académique des Hautes-Pyrénées, et demande à la Société de géographie de vouloir bien faire à la bibliothèque de Bagnères le don des publications qu'elle croirait pouvoir lui offrir. Après une discussion à laquelle prennent part MM. Maury, d'Avezac, G. Lafond et Cortambert, la demande de M. Jubinal est renvoyée à la section de comptabilité.

M. Cochelet écrit pour s'excuser de ne pas prendre part aux travaux de la Commission centrale : les occupations qui le retiennent au conseil d'État l'empêchent de se réunir à ses collègues.

On procède à la nomination de la Commission du concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie ; sont nommés : MM. d'Avezac, Daussy, Isambert, Jomard et Poulain de Bossay.

On passe à la nomination de la commission du prix

d'Orléans pour l'importation la plus utile à l'agriculture, à l'industrie et à l'humanité ; sont nommés : MM. Garnier, Jomard et G. Lafond.

M. Augustus Petermann est ensuite élu correspondant étranger, à la place vacante par le décès de M. le colonel Jackson.

M. Amédée Barbié du Bocage est admis membre de la Société.

M. Anatole Vaquez est présenté comme candidat, par MM. Jomard et Cortambert, pour être admis dans la Société.

M. Albert-Montémont annonce que la section de publication s'est réunie pour le renouvellement de son président et de son secrétaire. Elle a nommé président M. Albert-Montémont, et secrétaire M. Alfred Maury.

M. Isambert, président de la section de comptabilité, se prépare à lire un rapport sur le budget de 1854. M. de la Roquette présente plusieurs observations, et pense que les éléments de ce rapport n'ont pas été suffisamment débattus par la section de comptabilité. Après une discussion à laquelle prennent part presque tous les membres, M. Isambert lit son rapport, qui est approuvé par la Commission centrale.

Une nouvelle discussion, à laquelle prennent part MM. de Brimont, de la Roquette, Isambert, Jomard, G. Lafond et quelques autres membres, s'élève sur la question de savoir si le tableau du budget sera inséré dans tous les exemplaires du *Bulletin*, ou s'il sera envoyé seulement aux membres de la Société. La décision de cette question est renvoyée à une autre séance.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LES SÉANCES DES 6 ET 20 JANVIER 1854.

OUVRAGES.

EUROPE.

Titres des ouvrages.

Donateurs.

Lettres sur l'Adriatique et le Montenegro, par X. Marmier. 2 vol. in-8°. ARTHUS BERTRAND.

ASIE.

Le Japon. Histoire et description. Rapports avec les Européens. Expédition américaine. Par M. Edouard Fraissinet. 2 vol. in-8°.

ARTHUS BERTRAND.

Voyage agricole et horticole de Robert Fortune en Chine, traduit de l'anglais par M. le baron de Lagarde-Montlezun, 1 broch. in-8°.

DE LAGARDE-MONTLEZUN.

Mémoire sur la mission de Siam, par Mgr. Pallegoix. 1 broch. in-12.

M^{gr} PALLEGOIX.

MÉMOIRES, RECUEILS ET JOURNAUX PÉRIODIQUES.

Annales du commerce extérieur, novembre 1853.

MIN. DE L'AGRIC. ET DU COM.

Jahresbericht des geographischen Vereins zu Frankfurt. 1852-53.

SOC. GÉOGR. DE FRANCFORT.

Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg; sciences mathématiques et physiques. Tome V. 5^e et 6^e livr. 1 br. in-4° — Bulletin de la classe physico-mathématique. Tome XI. 1 broch. in-4°. — Bulletin de la classe historico-philologique. Tome X. 1 broch. in-4°. AC. IMP. DES SC. DE ST.-PÉTERSBOURG.

L'Athenæum français. — Revue de l'Orient, Janvier 1854. — Bibliothèque universelle de Genève. Novembre 1853. — Archives des sciences physiques et naturelles. Novembre 1853. — Journal des missions évangéliques. Décembre 1853. — Journal d'éducation populaire, Décembre 1853. — The literary World. N° 361.

LES ÉDITEURS

MÉLANGES.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Astronomical observations made by the Rev. Thomas Catton. London, 1853. 1 broch. in-4°.

SOC. ASTRON. DE LONDRES.

Prologomènes des tables astronomiques d'Oloug-Beg, traduction et commentaire par M. Sédillot. Paris, 1853. 1 vol. in-4°.

M. SÉDILLOT.

The Theory of the physical causes of terrestrial magnetism, by commander Inglefield.

M. INGLEFIELD.

Catalogue des livres, tableaux, aquarelles et autres objets d'art, donné par M. Achille Jubinal ou par son entremise, à la ville de Bagnères-de-Bigorre, pour former une bibliothèque et un musée.

In-8°, 1853. — Catalogue du musée de peinture et de sculpture

donné par M. Achille Jubinal à la ville de Bagnères-de-Bigorre.

In-12, 1853. — Règlement de la Société académique du département des Hautes-Pyrénées. 1853.

M. ACHILLE JUBINAL.

Les chevaux arabes de la Syrie, par J. Mazoillier, vice-consul de France à Tarsons. Paris, 1854. 1 broch. in-8°.

M. J. MAZOILLIER.

The U. S. Grinnell expedition in search of sir John Franklin. A personal narrative by Elisha Kent Kane. New-York, 1853. 1 vol. in-8°.

M. KANE.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

(Voyez aussi les ouvrages offerts à la Société.)

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

Voyages anciens et modernes, ou choix des relations de voyage les plus intéressantes et les plus instructives, depuis le v^e siècle avant J.-C. jusqu'au xix^e siècle; par M. Ed. Charton. Voyageurs anciens. Paris, 1853.

EUROPE.

Carte agricole et climatologique de la France, par Gendre-Duchuy. Paris, 1853.

Carte géologique du département de la Charente-Inférieure. Paris, imprimerie impériale, 1853.

L'Alsace illustrée, par Jean Daniel Schoepflin; traduit par M. Ravennaz. Tomes IV et V. Paris, 1853.

Plan de la ville de Toulon et de ses environs, par Bougier. Toulon, 1853.

Annuaire statistique, administratif, etc., de la Haute-Marne, par Haas. In-8°. Chaumont, 1853.

Carte de l'arrondissement de Mauléon (Basses-Pyrénées), dressée d'après les plans du cadastre et autres documents, par M. A. Perret; gravée par MM. Avril. Paris, 1853.

Histoire de la ville de Guise et de ses environs, par M. l'abbé Pécheur. 2 vol. in-8°. Vervins, 1853.

Etat actuel de l'Espagne, par M. Gumprecht (dans le *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, 2^e cahier, 1853).

Schweiz. Natur und Menschenleben. Von A. Buddeus. In-8°. Leipzig, 1853.

Iles de la Grèce, par L. Lacroix.

Carte de l'Archipel, dressée d'après les travaux de MM. Copeland, Graves et Brock, par M. Robiquet.

Instructions nautiques sur le détroit des Dardanelles, la mer de Marmara et le Bosphore, par M. Le Gras, lieutenant de vaisseau; in-8°, avec 4 cartes. Paris, 1853.

Pilote de la mer Noire. Applications aux cartes sous-marines du système de topographie sous-marine, par M. de Montagnac. Paris, 1853.

Dziennik Podróży do Tatrów, przez autora Sobótki (Journal d'un voyage dans les Tatres [au mont Tatra, dans les Karpathes]), par l'auteur des Feux de la Saint-Jean. Saint-Pétersbourg, 1853.

Montenegro and the Slavonians of Turkey, by V. Krasinski. In-12. London, 1853.

ASIE.

Notice of the Religion of the Cambojans, by Mgr Miché. — Notice of Pinang (articles du *Journal of Indian Archipelago*, nov. 1852).

Annuaire des établissements français dans l'Inde, pour 1853, par F. E. Sicé. Pondichéry.

- Journal d'un voyage en Chine en 1843-1846, par Jules Itier. 3 vol. in-8°. Paris, 1853.
- La Syrie, la Palestine et la Judée, pèlerinage à Jérusalem; par Lahorty-Iladji. Grand in-8°, avec planches. Paris, 1853.
- Index to books and papers on the physical geography, antiquities, and statistics of India, by G. Buist. Bombay, 1852. In-8°. (C'est un guide précieux pour tous ceux qui cherchent des renseignements sur la géographie d'une partie quelconque de l'Inde.)
- The three Presidences of India : their rise, progress, and present condition : a complete review of the British Indian possessions; by John Capper. In-8°. London, 1853. Avec carte.
- Carte physique et politique de l'Asie, publiée par M. Andriveau-Goujon. Paris, 1853.
- Chine moderne, ou description historique, géographique et littéraire de ce vaste empire, par MM. Pauthier et Bazin. Paris, 1853, in-8°.
- The adventures of a lady in Tartary, Thibet, China and Kashmir, by mistress Hervey. London, 3 vol. in-8°, avec gravures et cartes.
- Diary of a journey through Sikim to the frontiers of Thibet, by Dr A. Campbell. (Article du *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, tome VI de 1852.)
- Notes géographiques, ethnographiques et commerciales sur l'île de Chypre, par M. Herrenburger. (Article du Bulletin de la Société géographique de Berlin, X^e vol., 1852-1853.)

AFRIQUE.

- Mœurs et coutumes de l'Algérie; Tell, Kabylie, Sahara, par le général Daumas.
- Carte de la régence de Tunis, par M. Pélessier. Paris, 1853.
- Aperçu d'un voyage de Korosko à Abou-Hammed, à travers le désert de Nubie, par M. Abeken. (Article du Bulletin de la Société géographique de Berlin, X^e vol., 1852-1853.)

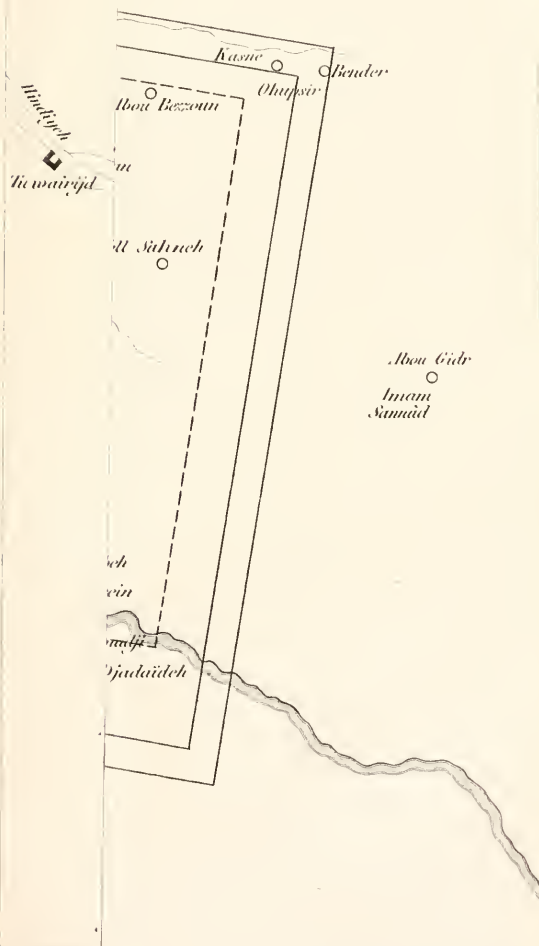
(La suite de la bibliographie au prochain numéro.)

ARTE DE BABYLONE

Dressée en 1855 au 200,000¹

(Le Kilomètre représenté par 1 mil)

par M^r J. Oppert





BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

FÉVRIER 1854.

**Mémoires,
Notices, Documents originaux, etc.**

LES BERBÈRES ET LES ARABES

DES BORDS DU SÉNÉGAL,

PAR

M. FAIDHERBE,

Capitaine du génie à Saint-Louis (1).

Les Maures : c'est par ce nom qu'on désigne au Sénégal les peuplades nomades de la rive droite du fleuve, peuplades qui ont été jusqu'à présent si peu étudiées, quoique nous commercions avec elles depuis plusieurs siècles, qu'il n'existe pas même la carte la plus informée de leur pays et de ses divisions, ni, à plus forte raison, des pays limitrophes au nord et à l'est, sur lesquels il serait cependant facile d'avoir des renseignements, Saint-Louis étant continuellement rempli de voyageurs qui parcourent cette partie de l'Afrique.

(1) Voyez, page 129, une lettre de M. Faidherbe à M. le président de la Commission centrale.

On peut admettre, comme on l'a dit, que le mot *Maure* (*Maurusi*) vienne du mot hébreu *Mahurin*, occidentaux, de même que le mot *Maugrebin*, qu'on employait autrefois dans le même sens, n'est que le mot arabe *Mar'ezbin*, qui a la même signification que *Mahurin*. Quoi qu'il en soit de cette qualification purement occidentale d'un peuple, les Romains en ont fait un nom de peuple, et nous les avons imités. Il en est naturellement résulté en tout temps beaucoup d'incertitudes pour savoir à quel peuple convenait ce nom, qui n'en est pas un. Aujourd'hui le mot *Maure* s'applique, dans différentes contrées, à des gens qui n'ont de commun que d'ignorer complètement le nom qu'on leur impose.

Sur les bords de la Méditerranée, on appelle aujourd'hui *Maures* les habitants musulmans des villes, ces paisibles marchands de baboudj ou de pipes, de race mêlée de sang européen, aux traits nobles et réguliers, auxquels une belle barbe donne une expression de majesté remarquable, et qui passent leur vie accroupis dans leur boutique, grande comme une niche, et vêtus de costumes riches et élégants. Ces Maures-là ont une peau très-blanche; ils sont assez souvent obèses, par suite de leur vie sédentaire, et la seule langue dont ils se servent est la langue arabe.

Au Sénégal, on donne le même nom à des peuplades errantes et misérables, amalgame inextricable d'Arabes et de Berbères, gens à peine vêtus de mauvais calicot bleu, de race blanche, mais tellement bronzés par le soleil, qu'on les prendrait pour des mulâtres s'ils n'avaient pas les traits de la race caucasique et de belles chevelures soyeuses, quoique bouclés.

Avant notre conquête d'Alger, le mot *Maure* avait pour le vulgaire une autre signification : il désignait tous les habitants du nord de l'Afrique ; car on ne faisait pas de distinction entre les Turcs, les Maures des villes, les Arabes et les Kabyles. De plus, on les croyait tous noirs comme des nègres. Un Maure c'était un homme noir, coiffé d'un turban blanc et adorateur de l'idole Mahon. De là cette idée baroque de barbouiller en noir l'acteur qui remplit le rôle d'Othello sur les théâtres anglais ; fâcheux contre-sens, qui n'a pu exister dans l'idée de Shakspeare et qui rend invraisemblable le plus beau des chefs-d'œuvre dramatiques.

Supposez qu'Othello soit réellement un de ces beaux types de la race arabe, de cette race enthousiaste, poétique et passionnée, que tout le monde connaît maintenant en France par ces députations de chefs qu'on a envoyés, à plusieurs reprises, visiter Paris, et le drame d'Othello est une œuvre parfaite. Mettez à sa place un nègre aux cheveux crépus, et tout devient faux et contre nature ; tout l'intérêt s'en va avec la vraisemblance, et Desdémone n'est plus qu'une espèce de monstre aux goûts dépravés.

Il doit être bien pénible pour une créole d'assister à une représentation d'Othello en Angleterre ; elle ne doit pas avoir assez de pitié pour le malheureux Brabantio, déshonoré par sa fille, et même les derniers gémissements de Desdémone dans cette admirable scène, qui tire des larmes des yeux les plus secs, ne doivent pas désarmer son indignation contre la douce victime du jaloux Africain. Tout en ne partageant pas les préjugés créoles, on ne peut s'empêcher d'être

choqué à l'idée d'une jeune patricienne de Venise éprise d'un homme dont les jeunes filles de nos contrées ne peuvent voir les pareils sans effroi.

Pour en revenir à nos Maures du Sénégal, si nous voulons savoir ce qu'ils sont, voyons quelles sont les langues qu'ils parlent. Or, ils parlent deux langues entièrement différentes, qu'ils appellent *klam el arab* et *klam ezzenaga*, l'arabe et le zenaga. Leur arabe est un dialecte presque identique avec celui de l'Algérie. Il est plus pur de mots européens, plus mêlé de mots berbères et un peu plus corrompu sous le rapport de l'orthographe.

Quant au zenaga, c'est un dialecte berbère, presque identique avec celui des Chellouah du sud du Maroc.

Nous retrouvons donc au delà du tropique ce qui se rencontre partout dans l'Afrique septentrionale : les Berbères à côté des Arabes.

On a beaucoup parlé, quand on n'avait encore étudié que superficiellement les choses, de la complication de races et de langues de cette partie du monde. On a voulu faire intervenir dans la question les Mèdes, les Arméniens, les Perses, les Phéniciens, les Romains, les Byzantins et les Vandales. Nous croyons que c'est à tort.

Les Espagnols et les Turcs, que nous avons vus de notre temps disparaître de ces contrées, après y avoir possédé, comme tous les peuples que nous venons d'énumérer, des établissements plus ou moins florissants, n'y ont pas laissé de traces sensibles. Quelques mots espagnols et turcs, bien faciles à compter, sont, il est vrai, encore en usage dans les villes du littoral que ces peuples ont quitté d'hier ; mais, pour peu que

vous pénétriez dans le pays, vous reconnaissez que les tribus ont conservé leur langage à peu près pur de tout mélange étranger. Il ne faut donc pas s'exagérer la place que peuvent occuper parmi les populations de l'Afrique les faibles débris qu'y ont laissés les diverses colonies établies sur les côtes depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours.

Il nous semble qu'en laissant là l'histoire et en ne tenant compte que des faits existants, la question se simplifie singulièrement. De la Méditerranée au 15° de degré de latitude nord, et de l'océan Atlantique au grand désert de Libye, parcourez l'Afrique en tous sens, quelles langues y trouverez-vous ? L'arabe et le berbère ; partout cela et rien que cela.

Les dialectes arabes diffèrent très peu entre eux, parce que l'arabe est une langue écrite et consacrée par la religion. Ces deux caractères manquant à la langue berbère, elle a donné naissance à des idiomes qui diffèrent beaucoup plus entre eux.

Deux langues, donc deux peuples. Or le peuple arabe, on sait d'où il est venu et quand il est venu ; quant à cette race berbère, c'est évidemment celle que les Romains ont appelée Gétules. Les Chellouah (*Gétuli Darce*), Berbères du sud du Maroc, qui ont échappé à la domination de tous les envahisseurs de l'Afrique sans exception, sont là pour témoigner de leur antique nationalité. Leur dialecte doit, il nous semble, être le berbère le plus pur, et c'est de celui-là que le zenaga se rapproche le plus.

Maintenant, que des ethnologues, se basant sur une phrase trouvée dans les anciens historiens, fassent descendre les Berbères des Hébreux ou des anciens

Arabes, ou qu'ils les fassent venir d'Égypte, d'où ils auraient été chassés deux mille ans avant J.-C. par Amœnophis, roi de Thèbes, ce sont des questions à approfondir en leur lieu.

Ce qui nous paraît incontestable et ce qu'il était important de constater, c'est que cette race parlant le berbère, race blanche, énergique, laborieuse, aux goûts sédentaires, quand cet instinct n'est pas contrarié par les circonstances, race douée de plus de bonne foi que les Arabes, mettant la femme beaucoup plus haut dans son estime que ces derniers, et par suite très peu portée à la polygamie; ce qu'il y a de certain, disons-nous, c'est que ce peuple a été envahi, vaincu, refoulé et dispersé, à partir du ^{vii}^e siècle, par les bandes arabes à qui l'enthousiasme religieux donnait une force irrésistible.

Voyons maintenant ce qu'est devenu ce peuple, après avoir embrassé la religion du vainqueur et partagé d'abord ses brillantes destinées, puis ses revers en Espagne, en France et en Afrique. Ses débris se trouvent aujourd'hui disséminés dans toutes les parties de l'Afrique septentrionale; et ils y ont subi les vicissitudes diverses qui sont le partage d'un peuple vaincu, jusques et y compris des retours de fortune et d'indépendance.

Dans les montagnes escarpées du Djurjura et de l'Aurès, il s'est constitué en républiques puissantes et libres, parlant les dialectes kabyles et chaouia, rendant aux Arabes plomb pour plomb, haine pour haine, mépris pour mépris, et pratiquant avec tiédeur la religion musulmane, qui n'est pas celle de leur race et qui ne convient pas à leurs instincts actuels.

Sur les versants de ces mêmes chaînes et dans les chaînes de montagnes moins inaccessibles, nous trouvons des tribus berbères de race et de nom qui, ayant subi plus complètement l'influence des Arabes par suite de leur frottement continu avec eux, ont adopté leur langue et plus ou moins leur genre de vie et leur fanatisme.

Plus au sud, sous le nom de Beni-Mزاب, les Berbères ont presque formé un schisme à l'islamisme (*khamisia*, disent les Arabes); leur langue s'est beaucoup altérée et ils sont adonnés uniquement au commerce, au point d'être assimilés aux Juifs.

A Tunis, nous retrouverions les mêmes circonstances qu'en Algérie. Au Maroc, nous voyons des Kabylies sur le littoral; et, dans le sud, au Darah et à Tafilet, les Chellouah, le noyau invaincu de la race berbère, nation guerrière et sauvage, qui fait métier d'escorter les caravanes moyennant salaire.

Dans la partie du désert qui s'étend du cap Blanc à Tombouctou, partout des tribus berbères sont mêlées aux tribus arabes.

La fraction de cette race qui s'est fait le sort le plus extraordinaire, c'est sans contredit les Touareg, qui sont bien certainement des Berbères, puisqu'ils se comprennent avec toutes les peuplades qui parlent les dialectes de cette langue. Ceux-là ne se sont crus en sûreté qu'au milieu des vastes solitudes du Sahara, où ils ont conservé, dans les montagnes qui leur servent de retraite et qui ne sont probablement pas aussi arides qu'on le pense, une haine implacable contre les Arabes, dont ils sont l'effroi.

Enfin, comme nous l'avons dit, nous venons de re-

trouver des Berbères sur les bords du Sénégal; ceux-ci ont-ils été entraînés par l'avant-garde des premières invasions arabes en Afrique, ou bien, d'abord seuls réfugiés dans ces brûlantes contrées, y ont-ils été re-joints postérieurement et subjugués par des tribus arabes fugitives au moment des revirements de fortune que les musulmans essuyèrent à la fin du ^{xv}^e et dans le ^{xvi}^e siècle? Nous penchons pour cette dernière hypothèse, les Zenaga passant pour être les plus anciens dans le pays.

Les Berbères des bords du Sénégal et du Niger sont donc ceux que les guerres et les invasions ont rejetés le plus loin de leurs montagnes natales; car, ce peuple n'ayant habité qu'à l'ouest de la Petite Syrte, nous ne croyons pas que des fractions en aient été entraînées avec le courant arabe qui a poussé le long de la côte orientale jusqu'à Madagascar.

Nous ferons remarquer en passant que le mot *Sénég*, par lequel les Français ont désigné le fleuve et qu'on écrivait, il y a cent cinquante ans, *Sénéga* ou *Zénéga*, est tout bonnement le nom de la famille berbère que nos premiers navigateurs dieppois trouvèrent établie sur ses rives.

Les Trarza, les Aïdou-el-Hadj, les Brakna et les Douâch occupent, à partir de la mer, la rive droite du fleuve jusqu'à la limite de nos comptoirs, à 250 lieues de l'embouchure.

Ces tribus nomades ont un mouvement annuel qui correspond parfaitement à celui des tribus sahariennes de l'Algérie. Ainsi, tandis que celles-ci vont tous les ans, pendant la sécheresse, dans les plaines du Tell, pour y trouver des pâturages et y acheter du blé,

celles-là viennent tous les ans, pendant la saison sèche, chercher des pâturages et acheter du mil sur les bords du Sénégal; puis, quand vient l'hivernage, c'est-à-dire la saison des pluies, fuyant les inondations, elles s'enfoncent dans le désert, où elles trouvent dans cette saison l'herbe nécessaire à leurs troupeaux et un air que n'empoisonnent pas les miasmes des bords marécageux du Sénégal.

On ne retrouve pas chez ces peuples cette égalité de condition assez générale dans les pays arabes. Les tribus y sont ou indépendantes, ou tributaires, ou asservies à différents degrés.

Les unes sont puissantes et guerrières; on les désigne par le nom de *Hassan*, adjectif arabe qui signifie beau, bon, et qu'on a traduit au Sénégal par *prince*.

D'autres sont tributaires, rançonnées par les premières, plus ou moins impitoyablement, suivant qu'elles sont plus ou moins susceptibles de résister à de trop lourdes exigences. On les appelle *Zenaga*; mais il faut bien remarquer que, quoique ce nom et leur condition semblent prouver qu'elles proviennent pour la plupart du peuple vaincu, elles en ont presque toutes oublié la langue et ne parlent qu'arabe, absolument comme ces tribus de montagnards en Algérie dont nous avons parlé.

Ces tribus *zenaga* se font la guerre entre elles, et elles s'unissent aux tribus *Hassan*, dont elles dépendent dans les guerres que se font celles-ci.

Enfin il existe une troisième catégorie très remarquable : celle des tribus de *Marabonts*. La langue dont ils se servent entre eux est le *zenaga*, et eux seuls le savent; ce qui n'empêche pas qu'ils ne sachent aussi

l'arabe, mieux même que les Hassan, puisqu'en leur qualité de Marabouts ils se livrent à des études que les autres négligent absolument. Les tribus de Marabouts ne font jamais la guerre. Cette circonstance et l'usage du zenaga prouvent clairement qu'elles proviennent aussi du peuple vaincu. Ce sont des fractions qui ont voulu reconquérir, par le savoir et la religion, la considération que leur refusait leur condition de vaincus.

Ils ont en effet su prendre beaucoup d'influence sur les chefs des tribus de Hassan. Cependant, comme un musulman, s'il ne peut se dire chérif, c'est-à-dire descendant de Fatima, fille de Mohammed, tient au moins à honneur d'être du peuple qui a donné le prophète au monde, les Marabouts zenaga glissent à l'oreille des nègres qui vont apprendre chez eux le koran, qu'ils sont, eux, de vrais Arabes; que le zenaga est la langue des Hassan, ces Hassan pillards et turbulents qui sont leurs bêtes noires à eux, paisibles marchands de gomme; que les Hassan ont laissé leur langue pour l'arabe, et que les Marabouts ont adopté alors le zenaga, afin d'avoir un moyen de communiquer entre eux sans être compris des autres. Fable grossière, bonne pour des nègres, mais qu'ils n'oseraient certainement pas débiter tout haut devant les Hassan.

Ces Marabouts sont très commerçants. Outre la récolte et la vente des gommes qu'ils font presque exclusivement, ils vont en caravane chez les noirs de la rive gauche pour acheter du mil, et ils transportent au loin, dans le nord et dans l'est, la guinée qu'ils tirent de nos esclaves. Ils ont surtout des relations suivies avec le pays d'Adrar, pays renfermant des oasis, un

peu au nord du cap Blanc, à sept journées du lac Aleg.

Les noms des tribus de la rive droite du Sénégal donnés par Golbery, Caillié et les autres voyageurs sont complètement inexacts. Outre que les noms arabes y sont tout à fait estropiés, ils donnent comme noms de tribus les noms de quelques douars voisins, comme cela arrive à tous ceux qui ne sont pas initiés à la constitution de la société arabe, et ne savent pas employer les mots qui signifient tribus, fractions, villages, pour obtenir des renseignements exacts.

Il y a au Sénégal une autre cause d'erreurs et d'étranges illusions. C'est l'abus des titres et des dignités qu'on applique aux moindres chefs du pays, à l'imitation des premiers marchands qui s'y sont établis et du Père Labat, leur facétieux historien. On a décoré des titres les plus pompeux des malheureux qui n'ont pas même une idée des dignités que ces titres expriment. Ainsi, depuis le Père Labat, on a continué à appeler rois les cheikhs de ces peuplades, de manière qu'en entendant parler des rois maures du Sénégal, des personnes pourraient se figurer qu'il y a là quelque chose d'analogue aux anciens rois de Grenade ou de Cordoue; et l'on donne le nom de ministre à l'espèce de serviteur qu'ils nous envoient pour se faire payer le tribut que nous appelons *coutumes* (1).

(1) On appelle *coutumes* les quantités de marchandises déterminées par les traités, que nous payons aux chefs du pays pour qu'ils protègent le commerce que nous faisons avec leurs sujets. Dans les traités, le mot arabe qui désigne les coutumes est *amkoubel*, et les Arabes et les nègres y attachent le sens de tribut forcé, payé par nous pour qu'on nous laisse occuper les points où nous avons des établisse-

Les tribus de Hassan sont appelées les tribus de princes. On est même tenté d'assimiler les Marabouts aux dignitaires de l'Église catholique : nous avons vu un tableau où l'on appelle l'almamy du Bondou, espèce de chef électif sans pouvoir, dont on se débarrasse quelquefois au bout de quelques mois en le noyant ou en le pendant, où on l'appelle, disons-nous, le *pape des nègres*. Puis, en descendant la hiérarchie, le même auteur y découvre des archevêques, des évêques, des curés,... etc...

Quand il s'agit de femmes, cela choque peut-être plus encore. Ainsi, on décore du nom de reine du Oualo une vieille négresse malpropre, ivre du matin au soir, qui se nourrit en prenant avec ses mains dans une grossière écuelle de bois une bouillie de farine de mil et de poisson, qu'on trouve toujours une pipe à la bouche, et dont on n'est bien reçu que si on lui porte une bouteille d'eau-de-vie. Tel est le portrait peu séduisant, mais fidèle, de sa gracieuse majesté la

ments et y faire du commerce. Mais il paraît qu'entre eux, il leur arrive même d'employer le mot *djézia*, qui veut dire le tribut auquel les musulmans doivent condamner les chrétiens après les avoir vaincus, pour leur permettre de suivre leur religion. L'outrecuidance de ces Bédouins irait jusque-là ! Voici le verset du Koran d'où est tiré le mot *djézia* :

« Qatilon ella dina la iouminouna biallahi oua la biliaoumi el akhiri oua la iouharrimouna ma harrama allabou oua rasoulouhou oua la iadinouna dina el haqqi mina elladina aoutou el kitaba batta ionathon el *djiziata* an iddin oua houm sar'irouma. » C.-à-d. : Combattez ceux qui ne croient pas en Dieu ni au jour dernier ; qui ne se conforment pas aux ordres de Dieu et de son Prophète au sujet des choses défendues (le vin et la viande de porc) ; à ceux qui, ayant reçu des livres saints (les juifs et les chrétiens), ne suivent pas la vraie religion (l'islamisme), jusqu'à ce qu'ils payent le *djézia* et qu'ils soient humiliés.

reine Detéialla, qui a succédé à sa mère, Guimbotte I^{re}.

Comme nous l'avons dit, ce travers date de loin. Le Père Labat, en parlant du siratik, chef nègre du Fouta, qui habitait sous une hutte de paille comme tous ses pareils, nous montre ses grands et ses petits officiers, les seigneurs et les dames de la cour, le grand écuyer, le grand houquenet et le surintendant des finances et de la maison du roi. Le Père Labat, homme de beaucoup d'esprit et très porté à l'ironie, se moquait évidemment de ses lecteurs, comme il le fait à chaque instant dans son livre. Ses plaisanteries ont été prises au sérieux, et tous ces titres pompeux sont restés en usage. Peut-être que si l'on rétablissait la vérité dans les mots, cela ferait juger autrement certaines questions relatives au pays et ramènerait la vérité dans les faits, en montrant les choses sous leur vrai jour.

Un fait saillant et qui semble provenir de l'influence de l'élément berbère chez les peuplades de la rive droite du Sénégal, c'est que la polygamie, quoique autorisée par l'islamisme, y est très rare, tandis qu'elle est commune chez les nègres leurs voisins. En revanche, le divorce y est très fréquent et les maris n'y connaissent guère cette jalousie proverbiale des vrais Arabes. On remarque la même chose chez les Kabyles de l'Algérie.

Nos possessions du nord de l'Afrique ayant initié presque tout le monde en France à l'organisation de la société arabe, une nomenclature détaillée des tribus d'une de ces peuplades ne sera peut-être pas sans intérêt, et en même temps elle fera toucher au doigt ce mélange des deux peuples, ces rapports de domi-

nation et de dépendance, indices certains d'une lutte entre un parti resté vainqueur et un parti vaincu.

Trarza.

On ne peut pas dire que les Trarza forment une tribu ni une nation. C'est une confédération ou plutôt une agglomération de tribus des deux races. Cette agglomération est plus ou moins compacte et puissante, suivant que son chef a su établir plus ou moins solidement son autorité.

Ce chef s'appelle cheikh, comme chez tous les Arabes. Relativement aux rapports qu'il a avec nous, on lui donne encore quelquefois le titre d'amodjar (de *djar*, protéger), parce qu'il surveille et protège les esclaves. Ce titre est exclusivement donné à celui qui reçoit nos coutumes, et, comme marque de sa dignité, il a seul le droit de s'habiller tout en blanc.

Le cheikh actuel, Mohammed-el-Habib, âgé de quarante-deux ans, possède le pouvoir depuis vingt-cinq ans. C'est un homme adroit, politique, persévérant, qualités grâce auxquelles il est devenu très puissant, peut-être même un peu trop pour nos intérêts. Il nomme et dépose presque à son gré le cheikh des Brakna, qui sont affaiblis par leurs divisions.

Sous la protection de ce pouvoir bien établi, l'ordre règne dans les États de Mohammed-el-Habib, et nos traitants y trouvent toute la sécurité désirable.

On dit que les Trarza ont 12 000 fusils. Ils vendent leurs gommés à l'escale du désert, près du village de Diekt.

Les tribus (*qbila*) dominantes des Trarza descendent de Daman, père d'Ahmed, père d'Addi, père d'Ali-

Chandoura. Ce dernier était cheikh des Trarza vers 1700 , pendant nos guerres avec les Hollandais à Arguin et à Portendik. Portendik est une corruption des mots *port d'Addi*. Dans le pays, ce lieu s'appelle Mersa-Djour. Ce mot arabe *mersa* , qui signifie port, est toujours employé pour désigner les escales, même dans le fleuve.

Ces tribus sont : 1° Les Ouled-Ahmed-ben-Daman , tribu de Mohammed-el-Habib ;

2° Les Ouled-Daman, qui se subdivisent en deux fractions (*afkhat*), les Hal-Attem et les Ouled-Sasi ;

3° Les Hal-Aboulla ;

4° Les Hal-Agmoutar.

Deux autres tribus marchent sur la même ligne que les précédentes, c'est-à-dire ne payent d'impôts à personne ; ce sont :

5° Les Ouled-bou-Alia, descendants de Terroug, qui a donné son nom aux Trarza ;

6° Les Moussat.

D'autres enfin, sans être soumises à des impôts fixes comme des tributaires, sont quelquefois rançonnées par des fractions plus puissantes ; ce sont :

7° Les Aleb ;

8° Les Boudat.

Les Boudat sont les descendants d'une troupe de soldats (*mehassa*) envoyée par un sultan du Maroc, sous les ordres d'un nommé Khadir, vers le commencement du xvi^e siècle. Quant à l'origine de leur nom, les Arabes racontent une de ces petites anecdotes qu'ils aiment tant et qu'il faut se garder de prendre pour de l'histoire. Quand cette armée retourna vers le nord, un des hommes qui la composaient eut la main tranchée

comme voleur. Il resta dans le pays, où on lui donna le sobriquet de Bou-Id (le père la main), et ses descendants furent nommés Boudat, forme plurielle de Bou-Id. On a fait sur eux cette plaisanterie, parce que cette tribu est très pillarde.

Nous ne donnons pas sans intention ces détails presque puérils ; ils font bien voir l'identité de ces populations sous le rapport de la langue et du caractère avec celles de l'Algérie, dont nous avons aujourd'hui une connaissance intime.

9° Les Ouled-Iguig, descendants de forgerons, ce qui est un déshonneur dans le pays. C'est aujourd'hui une tribu guerrière, qui accompagne toujours le roi.

Le père de cette tribu était un pauvre diable réfugié d'un pays lointain. Leur nom indique cette origine peu distinguée (les enfants du maigre).

10° Les Azouna, qui se divisent en Ouled-Akchar et Ouled-Beniouk, souvent en guerre entre eux. C'est cette tribu qui commet le plus de dévastations et de pillages sur la rive gauche, dans le Oualo, qu'elle habite pendant la saison sèche, malgré les traités nombreux par lesquels nous avons voulu leur arracher ce pays.

11° Les Ouled-Rezg, qui établissent aussi leurs campements dans le Oualo. Ils se divisent en Ouled-bou-Ali et en Dakhalif. Ces derniers se sont presque identifiés avec les nègres Yolofo du Oualo, qu'ils ne quittent jamais, même pendant l'hivernage. Une autre fraction des Ouled-Rezg, les Ktibat, qu'on appelle par dérision les Klibat (petits chiens), habite aussi la rive des noirs entre les Trarza et les Brakna, et sont rançonnés par les uns et par les autres.

Les Ouled-Rezg passent pour la plus ancienne tribu

hassan du pays, qu'ils prétendent avoir entièrement possédé. Leur position sur la rive gauche semblerait indiquer qu'ils ont été refoulés par l'arrivée de nouvelles migrations venant du nord.

Toutes les tribus précédentes (tribus hassan) ne parlent que l'arabe ; comme, avec cela, elles sont les dominatrices des autres, il est tout naturel d'admettre, ainsi qu'elles le disent du reste, qu'elles sont arabes de race.

A quelle époque sont-elles venues et d'où viennent-elles ? C'est ce que nous chercherons à découvrir dans des études postérieures.

Voyons maintenant les tribus appelées *Zenaga*, nom propre qui est devenu un qualificatif auquel on a attaché le sens de tributaire ; à tel point qu'on appelle *Zenaga* des tribus ne parlant pas cette langue, et qu'on ne donne pas ce nom aux tribus marabouts parlant *zenaga*, parce qu'elles ne sont tributaires de personne.

Ce sont : 1° Les *Rhahla*, tribu très nombreuse, dont certaines fractions sont tributaires des autres, celles-ci l'étant des *Ouled-Ahmed-ben-Daman* ;

2° Les *Arouidjat* ;

3° Les *Sbiaât* ;

4° Les *Ouled-el-Far'i*, qui ont si mauvaise réputation, qu'on a fait sur eux ce dicton, fondé sur la ressemblance de leur nom avec le nom arabe de la vipère cornue (vipère céraste), dont la morsure est mortelle : « *Ila rit el Fâri ou el lefaâi qtel el Fâri ou khelli el lefaâi* » : Si tu rencontres un *Fâri* et une vipère cornue, tue le *fâri* et laisse la vipère cornue.

5° Les *Mradin*, dont on dit : « *Il Mradin bla din qata-*

lin naseur ed din , » parce qu'on les accuse d'avoir assassiné un fameux marabout de ce nom ;

6° Les Ouled-Aïd ;

7° Les Zoumag ;

8° Les Ouled-Abd-el-Ouahad ;

9° Ouled-Rahmoun ;

10° Les Zambouti, descendants d'esclaves affranchis des Ouled-Ahmed-ben-Daman ;

11° Les Bafor, qui passent la saison sèche sur la rive gauche.

12° Vient enfin une tribu zenaga qui n'a pas oublié sa langue et qu'on appelle les Nirzig. Ils prétendent qu'ils étaient maîtres du pays quand les Européens parurent sur ces côtes. Ce seraient eux par conséquent qui auraient fait donner au fleuve le nom de Sénégal.

Les Nirzig se divisent en deux portions : les Tar'erdjent et les Dagbadj, portions turbulentes et pillardés, qui se livrent, comme cela a souvent lieu dans les guerres intestines, des combats acharnés où les atrocités ne sont épargnées ni d'un côté ni de l'autre. Il y a quelques années, les Tar'erdjent, ayant assassiné le cheikh des Dagbadj et craignant des représailles, nous firent des propositions d'alliance dans un moment où la guerre avec les Trarza était imminente.

Viennent enfin les tribus de marabouts.

Ce sont : 1° Les Ouled-Diman, tribu nombreuse, savante, vénérée, faisant un grand commerce de gommes qu'elle récolte dans un pays nommé Iguidi (1) et dont

(1) Tous les auteurs ont répété les uns après les autres : on récolte les gommes dans trois forêts nommées Sahel, Lebïar, el Fatakh. Il n'y a pas de forêts de ce nom. Le mot *sahel* est un nom commun, dont la signification est bien connue en Algérie. Tout le monde dit le

on dit : « Sebâhoum dib oudjâ houm djoua. » Il ne s'y trouve en fait de lions que des chacals; on n'y contracte en fait de maladies qu'un bon appétit. On dit encore : « Diman fi ennassi tibroun on rirhoum kel fakhar. »

« Fioum houm iouin âid ou lailhoum kelnhaz. »

« Fihouma imin el zouaïl ou r'irhoum kelisar. »

« Les Ouled-Diman sont parmi les hommes comme un morceau d'or pur ; les autres ne sont que des morceaux de pots cassés. Leur jour est une fête, leur nuit est un jour. Ils sont la droite des Zaouia, les autres Marabouts en sont la gauche. » Il semblerait par là que la modestie ne figure pas parmi leurs nombreuses vertus.

Leurs fractions sont les Ouled-Sidi-el-Fadhli, les Aïd-Aboum (ce mot *Aïd* est le Ait des tribus kabyles, il représente le Beni ou le Ouled des tribus arabes) ; les Ouled-Baba-Ahmed, les Aïd-Oudadj, les Aïd-Koudj et les Hal-Abi-Tiab (ceux du père converti), fraction hassan qui s'est faite marabout et s'est réunie aux Ouled-Diman.

2° Les Koumlaïlen, qui vont faire le commerce dans

sahel d'Alger. Ce mot a la même signification au Sénégal ; de plus, à cause de sa position occidentale du sahel des Trarza, ce mot y a pris la signification de ouest. Ainsi la réponse des indigènes aux questions des voyageurs a été celle-ci : les Darmancours récoltent les gommés dans les forêts de l'ouest. Le second nom, *lebiar*, est le mot *el biar* mal écrit, et ce n'est pas plus un nom propre que *sahel* : dans la partie des forêts de gomme exploitées par les Ouled-Diman, il y a des puits (*el biar*) si profonds, que l'eau en est tirée par un chameau attelé à une corde passant sur une poulie ; le nom de cette partie des forêts de gomme est Iguidi. Quant au mot *el Fatukh*, nous ne savons s'il y a réellement un lieu ainsi nommé.

le Cayor, dont les esclaves alimentent les marchés de Saint-Louis en beurre, lait, œufs, etc., et que les autres traitent de chrétiens pour les insulter.

3° Les Tendr'a, grande tribu, renommée par la pureté avec laquelle elle parle le zenaga, et qui s'étend le long de la mer depuis Saint-Louis, où elle vend du laitage, jusqu'à Portendik, où elle vend des gommes aux Anglais.

4° Les Ntabou, divisés en Ntabou-el-Biodh (blancs), sur la rive droite, et Ntabou-el-Khol (noirs), sur la rive gauche. Ils ont oublié le zenaga.

5° Les Tachedbit, chez lesquels quelques vieillards savent seuls le zenaga.

6° Les Aid-R'madjik, Marabouts médiocres, mais parlant très bien le zenaga. Ce qu'on exprime dans le pays en disant qu'ils parlent comme les Berbères du nord (Kif-el-Braber-el-Tel), c'est-à-dire comme les Chellouah. Ils ont la réputation d'avoir les premiers lâché pied dans les anciennes guerres des Zenaga contre les Arabes. Ils se sont aussi attiré des plaisanteries par la manière mesquine dont ils s'acquittent des devoirs de l'hospitalité.

7° Les Tagounanet, tribu riche et commerçante, possédant beaucoup d'esclaves. Quelques uns disent que ce sont des Cheurfa, mais ce titre leur est contesté.

8° Les Asguiat, espèce de Marabouts, marchands de gommes, qui ne savent pas le zenaga.

9° Les Cheurfa-Hal-Sidi-Iarf. Leur père, Sidi-Iarf, chérif compagnon d'Ali-Chandoura, fut chargé d'aller chercher au Maroc la troupe dont descendent les Bouïdat. Quand il arriva dans le sud du Maroc, un plaisant, pour faire un calembour sur son nom, lui

dit : « Ia sidi iarf, aeh tarf ? » Eh ! monsieur *qui sait*, que sais-tu ? « Narf nnek chlahi. » — Ce que je sais, c'est que tu es un grossier Chlouah, un Berbère, un homme parlant très mal l'arabe, répondit le chérif, qui s'aperçut tout de suite, à la prononciation du mauvais plaisant, qu'il avait affaire à un barbare.

En dessous des tribus hassan , de marabouts et de zenaga , il y a les tribus de Ahrathin , composées de mulâtres , anciens esclaves affranchis ; ils prennent le nom de la fraction à laquelle ils appartenaient. Ainsi on dit les Ahrathin des Ouled-Ahmed-ben-Daman. Ils prennent parti pour leurs patrons dans les guerres. On les désigne souvent par le mot Yolof-Pourogne. Nous avons entendu dire que la plupart d'entre eux étaient de race serrère, nation nègre dont on retrouve des restes dans le Baol , aux environs du cap Vert.

Enfin viennent les esclaves nègres que les Arabes et Zenaga achètent ou volent sur la rive gauche. On distingue les esclaves nommés Abid-Naneima , qui sont nés dans la famille, qu'on ne vend jamais et pour lesquels on a certains égards ; les Abid-Teurbia , qui ont seulement été élevés dans la famille et qu'on vend rarement ; et les simples Abid , qu'on achète et qu'on vend comme des bœufs et dont on donne quelquefois vingt ou trente pour un beau cheval.

L'esclave concubine s'appelle Djaria ; si elle a un enfant de son maître , on la désigne par le nom de Om-el Ouled , et elle devient libre.

Aïdou-el-Hadj.

Une tribu de Marabouts intercalés dans les Trarza , les Aïdou-el-Hadj , auxquels nous avons donné le nom

baroque de Darmancours, nous vend ses gommes à une escale particulière, à une demi-lieue de celle des Trarza. Son chef prend le titre de chems. Cette tribu parle le zenaga ; cette circonstance et son nom indiquent bien qu'elle est berbère.

Les Aïdou-el-Hadj du Sénégal se divisent en Ouled-el-Mokhtar et Hal-Deffar'-Aoubeq.

Une autre fraction, les Bou-Dir, étaient autrefois leurs tributaires ; mais, étant devenus de bons Marabouts, ils vivent maintenant avec eux sur le pied de l'égalité.

Les Aïdou-el-Hadj sont très commerçants ; outre le commerce des gommes, ils envoient encore des caravanes dans le Cayor et jusqu'à la rivière de Salun.

Au nord du pays des Trarza, dans l'Adrar, se trouvent aussi des Aïdou-el-Hadj, gens renommés par leur savoir, qui habitent une oasis nommée Ouadan, très riche en palmiers. Ouadan veut dire les deux rivières, et les habitants, fiers de leur réputation et de leurs richesses, disent qu'il s'y trouve en effet deux rivières : une rivière de science et une rivière de dattes : « Ouadan moumitian à leman oua tameran. »

D'autres Aïdou-el-Hadj habitent le Tagant, oasis du pays des Donaïch, à six journées au nord de Bakel. Comme ceux-là se recrutent souvent de Donaïch convertis, ils ont pris d'eux un caractère guerrier et sont redoutables les armes à la main.

Brakna.

Chez les Brakna qui s'étendent le long du fleuve, de Gaé à Modinassa, l'élément arabe domine plus que chez les Trarza ; aussi sont-ils plus cavaliers et plus

guerriers. On y trouve du reste les mêmes catégories. Nous croyons inutile de donner les noms des tribus. Les Brakna vendent leurs gommes à l'escale du Coq, à soixante lieues de Saint-Louis.

Douâïch.

Les Douâïch sont, comme l'indique le D initial de leur nom, qui n'est que l'abréviation de Aïd, une tribu d'origine berbère. On dit dans le pays, et ils disent eux-mêmes, qu'ils sont les Zenaga les plus purs de ces contrées. Mais ils ont secoué le joug, sont devenus de très bons guerriers et d'excellents cavaliers. Ils l'emportent même à cet égard sur les Brakna et les Trarza. Ils possèdent le tagant, et vendent des gommes à Bakel.

Après eux viennent, en allant vers le nord-est, les Ouled-el-R'ouizi, les Ouled-Embark, les Tichit, les Brabich, etc. Au nord des Trarza, se trouve la tribu des Ouled-bou-Sebâ. Toutes ces tribus ne sont connues que de nom.

Dialecte zenaga.

Comme échantillon du dialecte berbère nommé le zenaga, en voici la numération : *Ioun, chinan, karat'* (le *t* final est le *t* arabe surmonté de trois points, il a la prononciation du *th* anglais, et est très fréquent dans le zenaga), *akouz, chammouch, choulouch, ichcha, ittem, touza, mérég* (*g* dur). Le système est décimal : *loun id mérég, chinan id mérég,...* etc. Vingt se dit *tèchinda*; trente, *karat' de' tmérin*; quarante, *akouz de' tmérin,.....* et ainsi de suite; cent, *tmati*.

Si l'on met ces noms de nombre en regard des mots correspondants hébreux et arabes, on reconnaît des

analogies évidentes pour les nombres deux, cinq, six, huit, neuf. D'autres analogies qui existent entre la conjugaison berbère et les conjugaisons hébraïque et arabe portent à admettre les données d'Abou-el-Feda, à savoir, que la nation berbère est une nation sémitique dont le premier berceau aurait été entre la Palestine et l'Arabie, et qui se serait répandue dans le nord de l'Afrique à la suite des conquêtes de David. — Comme rapprochement de noms assez curieux, Abou-el-Feda cite parmi les chefs de l'émigration berbère, après la mort de Goliath, un nommé Zenhaga.

David ayant conquis l'Idumée, ne serait-ce pas là le berceau de la race berbère? L'initiale de ce mot *Idumée*, n'est-ce pas cet *id*, *aïd*, *aït*, *idou*, *aïdou*, qui précède généralement les noms des tribus de cette race?

Quoi qu'il en soit de ces questions, nous le répétons pour conclure : on peut admettre comme un fait constaté que toutes les populations blanches et musulmanes, depuis le Sénégal jusqu'à l'Oned-Noun, et depuis l'océan Atlantique jusqu'au désert de Libye, sont, de même que celles des États barbaresques, un amalgame d'Arabes et de Berbères, dans lequel ces deux éléments se trouvent combinés de toutes les manières possibles, comme on le voit clairement d'après les quelques détails que nous avons donnés sur les Trarza.

Saint-Louis, le 2 avril 1853.

L. FAIDHERBE,
Capitaine du génie.

Analyses, Rapports, Extraits d'ouvrages, Mélanges, etc.

RAPPORT SUR LE VOYAGE AGRICOLE ET HORTICOLE EN CHINE

DE M. ROBERT FORTUNE ,

PAR M. POULAIN DE BOSSAY.

MESSIEURS ,

M. le baron de Lagarde de Montlezun vient de faire paraître, et M. le baron de Brimont a déposé sur votre bureau, un volume ayant pour titre : *Voyage agricole et horticole en Chine*. Ce volume est extrait de deux ouvrages publiés récemment en Angleterre par M. Robert Fortune.

Chargé par la Société d'horticulture de Londres de se rendre en Chine, M. Fortune partit en 1843, explora cette contrée pendant près de trois ans au point de vue de la botanique et de l'horticulture, et, de retour en Angleterre, il publia la relation de son voyage sous le titre de : *Trois années d'excursions dans les provinces du nord de la Chine*. En 1848, M. Fortune entreprit un second voyage d'après les instructions qui lui avaient été données par le bureau de la Compagnie des Indes ; il devait rechercher en Chine tout ce qui se rapporte à la culture de l'arbre à thé, ainsi qu'à la préparation du thé, aux moyens d'introduire cette culture et cette préparation dans les établissements anglais de l'Inde, puis réunir tous les renseignements qu'il pourrait se procurer sur l'agriculture et l'horticulture des Chinois.

Le voyageur consacra deux années à parcourir les

principales provinces du Céleste Empire. Il visita des contrées et des districts à thé où nul Européen n'avait jamais pénétré. Le résultat de ce deuxième voyage est contenu dans un second ouvrage qui a paru en 1852 et qui a pour titre : *Les contrées à thé de l'Inde et de la Chine*.

Tout en se livrant à ses recherches spéciales, M. Fortune a pu étudier les mœurs, les usages, les caractères, et les a dépeints en observateur consciencieux et véridique. Ce n'est pas la partie la moins intéressante de son ouvrage ; c'est celle dont j'aimerais surtout à entretenir la Commission centrale ; mais, il ne faut pas l'oublier, en traduisant les extraits qui composent le *Voyage en Chine*, M. de Lagarde de Montlezun s'est conformé au désir exprimé par la Société d'agriculture de Paris, et, d'après le plan qui lui était tracé, il n'a dû traduire que la partie purement agronomique.

Dans l'ouvrage dont je viens vous entretenir, ne cherchez pas, Messieurs, l'itinéraire exact du voyageur, le récit pittoresque d'une longue exploration ; vous éprouveriez une grande déception. Ce n'est point un touriste, encore moins un poète qui parle : c'est un très intelligent et très consciencieux horticulteur. Partant, peu d'impressions de voyage, mais beaucoup de renseignements fort utiles, ce dont la Compagnie des Indes lui saura plus de gré, je n'en doute pas. Ce n'est pas, Messieurs, que M. Fortune se borne uniquement à parler de la culture des plantes ; on trouve aussi dans ses ouvrages de précieux et d'ingénieux aperçus sur la climatologie comparée de diverses parties de la Chine et des collines de l'Himalaya, sur la composition géologique des contrées où l'arbre à thé se cul-

tive avec le plus de succès. Mais ces renseignements rentraient dans le cadre qu'il s'était tracé et qu'il a si habilement rempli.

Pendant cinq ans de voyages en Chine et dans l'Inde, M. Fortune a visité souvent les mêmes lieux ; plusieurs fois , après de longues excursions, il a séjourné à Canton et à Chang-haï, à deux points du Céleste Empire très éloignés l'un de l'autre. Dans ces excursions incessantes , il a parcouru et exploré de la manière la plus heureuse les provinces maritimes de Canton , de Fo-kien, de Tche-kiang , qui avaient déjà été visitées par d'autres voyageurs ; il s'est avancé dans la province de Hwuy, qui produit le meilleur thé vert et le produit en très grande quantité ; enfin, s'éloignant des côtes et des contrées connues, le premier il a pénétré jusqu'au delà du lac Po-yang, en traversant la ville de *Tchao* (*Chow*, suivant l'orthographe anglaise), à 200 milles de *Ning-po* ; *Wae-ping*, ville de 150 000 âmes, à 300 milles de *Chang-haï* ; puis *Tunche*, près du Sung-lo, où l'arbre à thé a été découvert pour la première fois ; ensuite, *Tsong-gan* ; et il est arrivé à *Ho-kao* (*Ho-kow*), sur le Kin-kiang, qui se jette dans le lac Po-yang. M. Fortune sait voir, et tout ce qu'il a vu il le décrit d'une manière attachante et de la manière la plus utile sous le rapport du commerce. Voilà ce qui recommande ses ouvrages à l'attention du géographe et ce qui donne de l'intérêt à ses voyages , quand bien même il n'aurait pas rapporté des renseignements si précieux au point de vue agronomique.

On doit, en effet, à M. Fortune les renseignements les plus positifs sur la culture de l'arbre à thé et sur la préparation des feuilles de cet arbre.

Il existe deux variétés de l'arbre à thé : le *Thea viridis* et le *Thea Bohea*. Cette dernière variété croît spécialement dans les environs de Canton et dans les parties méridionales de la Chine. Le *Thea viridis*, qui est de beaucoup préférable, croît dans toutes les parties septentrionales de l'Empire. Longtemps on avait cru que le thé vert provenait des feuilles du *Thea viridis* et que le *Thea Bohea* servait à faire le thé noir ; c'est une erreur. Avec les mêmes feuilles, soit de l'une, soit de l'autre variété, on peut faire du thé vert ou du thé noir. La différence de couleur tient exclusivement à la manière de le préparer. C'est entre le 27° et le 31° degré de latitude nord qu'en Chine les plantations de l'arbre à thé (*Thea viridis*) donnent les plus beaux et les meilleurs résultats. Quant à la préparation, le voyageur l'a dégagée du prestige mystérieux qui l'environnait, et il a fait voir qu'elle se réduit à des procédés bien simples, et qui partout peuvent être facilement imités.

Mais, Messieurs, tout n'est pas bon à imiter dans la préparation du thé par les Chinois. Pour donner au thé vert une teinte plus brillante, ce que les Anglais appellent *la fleur*, ils emploient un mélange de bleu de Prusse et de plâtre auquel ils ajoutent quelquefois du kaolin ; quelquefois encore le bleu de Prusse est remplacé par la racine de curcuma ou par l'*Isatis indigota*. Ce n'est encore qu'à la fin du xviii^e siècle qu'ils ont commencé à employer le bleu de Prusse : ils se servaient précédemment de poudre d'indigo. Le bleu de Prusse et le plâtre pulvérisés sont mélangés dans la proportion de quatre parties de plâtre contre trois parties de bleu de Prusse. Cette matière colo-

rante est appliquée au thé pendant la dernière période du chauffage, cinq minutes avant de retirer des bassines les feuilles de thé.

On emploie environ 250 grammes de ce détestable mélange pour teindre 50 kilogrammes de thé.

Les ouvriers agitent et retournent très vivement les feuilles avec les deux mains, qui ne tardent pas à devenir toutes bleues.

« En les voyant faire, je pensais, dit M. Fortune, » que si quelques uns de nos compatriotes, buveurs » de thé, avaient pu assister à cette manipulation, leur » goût, à l'endroit des thés colorés, se serait, sans au- » cun doute, modifié, et je crois pouvoir dire amélioré.

» Un jour, à Chang-haï, un Anglais, s'entretenant » avec quelques Chinois des contrées à thé vert, leur » demanda quel motif ils avaient pour teindre ainsi » leur thé, et s'ils ne pensaient pas qu'il serait meilleur en le laissant dans son état naturel. Ils lui répondirent que sans doute cette teinture, loin de le » bonifier, le gâtait, et qu'en Chine on ne se servait » jamais de thés ainsi colorés. — Mais, ajoutèrent-ils, » puisque les étrangers préfèrent une addition de » plâtre et de bleu de Prusse, qui donne à ce produit » une plus belle apparence, nous ne voyons aucune » difficulté à leur en fournir, d'autant plus que, d'une » part, ces ingrédients sont fort bon marché, et que, » de l'autre, les thés ainsi traités se vendent plus cher. »

Les précieux renseignements contenus dans les ouvrages de M. Fortune sur la culture et la préparation du thé, renseignements reproduits en entier dans le *Voyage en Chine* de M. le baron de Lagrenée, sont destinés, je n'en doute pas, à apporter de grands change-

ments dans le commerce des thés. Si, après avoir été avertis de la manière dont les Chinois préparent les thés verts destinés à l'exportation, nous persistions à les préférer aux thés naturels que consomment les habitants du Céleste Empire, nous mériterions, il faut en convenir, le titre de *barbares* qu'ils nous donnent si libéralement. D'un autre côté, d'après les essais faits sur les collines de l'Himalaya, l'Angleterre peut espérer fournir à sa consommation, et n'être plus, pour cette denrée, tributaire de la Chine; et la France peut concevoir la même espérance, quoique plus éloignée, depuis les expériences faites en Algérie, près de Blidah, dans les gorges des montagnes du petit Atlas, par M. Liantaud, chirurgien de la marine.

M. Liantaud et tous ceux qui seront tentés de propager la culture de l'arbre à thé auront sans doute beaucoup à profiter des renseignements fournis par M. Fortune; mais, je le crains, ce qui arrêtera l'essor à donner à cette culture, ce sera le prix de revient qui laissera l'avantage au thé chinois, n'en eût-il pas d'autre, attendu qu'en Chine la main-d'œuvre se paye au moins trois fois, souvent cinq fois moins cher que chez nous.

Dans les possessions anglaises de l'Inde, la culture de l'arbre à thé a fait de très grands progrès, et l'on n'en est plus à quelques essais faits par des particuliers. M. Fortune a compté 500 000 pieds d'arbres à thé dans une seule ferme en 1850; et, grâce à la graine et aux pieds d'arbres qu'il a apportés par ordre de la Compagnie des Indes, la culture de l'arbre à thé s'est prodigieusement accrue depuis cette époque vers les collines de l'Himalaya; en même temps, la préparation

s'est perfectionnée à l'imitation des ouvriers chinois qu'il a amenés et établis dans cette contrée.

L'exportation annuelle du thé chinois est de 95 000 000 de livres : 58 000 000 de livres sont exportés pour l'Angleterre, 19 000 000 de livres pour les États-Unis d'Amérique, 4 000 000 de livres pour l'Europe continentale, sans compter la Russie, qui tire directement 5 000 000 de livres par la voie de terre.

L'Angleterre consomme annuellement 36 000 000 de livres et réexporte le reste.

La production annuelle en Chine doit atteindre le chiffre de 1 895 000 000 de livres, d'où il résulte que l'exportation viendrait à diminuer ou même à manquer, ou bien elle viendrait à augmenter dans de très grandes proportions, il n'en résulterait aucune baisse ni une hausse bien sensible dans le prix du thé en Chine.

Actuellement il vaut de 50 c. à 1 fr. 25 c. la livre. Arrivé à Calcutta, les meilleures qualités se vendent de 5 à 6 francs. Si les plantations de l'Inde prospèrent, comme tout porte à le croire, le thé indien pourra probablement être livré à 60 c. à Calcutta.

Jusqu'ici, Messieurs, je ne vous ai entretenus que de la culture du thé. C'était en effet l'objet principal de la mission du voyageur anglais et la partie la plus importante de ses ouvrages; mais ce n'est pas la seule qui soit pleine d'intérêt. J'aurais du plaisir à le suivre avec vous dans ses occupations de botaniste, à vous faire connaître ses remarques sur la culture du coton et du riz, sur la sériciculture, sur l'arboriculture, sur la flore de tous les lieux qu'il a parcourus; mais je dois savoir mettre des bornes à ce rapport, n'oubliant

pas que je parle devant des géographes et non devant des membres des Sociétés d'agriculture et d'horticulture. Je dirai seulement qu'on doit à M. Fortune l'introduction en Europe de plusieurs fruits, entre autres la pêche Chang-haï, d'un assez grand nombre d'arbustes, principalement des mahonia et des spirées, de plusieurs espèces de pivoines en arbre qui sont venues enrichir la collection déjà nombreuse de cette plante magnifique. Mais, dans ce genre, l'importation capitale est celle du *Cupressus funebris*, délicieux arbre vert que nous avons pu admirer à Paris aux expositions d'horticulture de 1853.

Messieurs, il y aurait de l'injustice à ne point parler avec éloge du travail de M. le baron de Lagarde de Montlezun. Sa traduction est claire, élégante, et l'on sent si peu le travail du traducteur, qu'on pourrait croire le *Voyage agricole et horticole en Chine* originellement écrit en français, s'il laissait moins à désirer sous le rapport de la composition. En effet, Messieurs, ce livre n'est point, à proprement parler, un voyage; on n'y trouve rien de suivi; il ne contient que des extraits qui manquent souvent de liaison entre eux, et dans lesquels les mêmes choses sont répétées plusieurs fois dans des termes à peu près identiques. Néanmoins, tel qu'il est, cet ouvrage est destiné à rendre de grands services en popularisant en France des connaissances que tout le monde ignorait avant les publications de M. Fortune, et que nous continuerions d'ignorer si M. de Lagarde de Montlezun n'avait bien voulu se charger de les faire connaître.

3 février 1854.

POULAIN DE BOSSAY.

COMPTE RENDU DES TRAVAUX

DE LA

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE RUSSE DE GÉOGRAPHIE.

La Société impériale russe de géographie a tenu, le 28 octobre (9 novembre) dernier, une assemblée générale, la première après les vacances d'été, sous la présidence de M. le lieutenant-général Mouravieff, membre du Conseil de l'Empire, son vice-président.

M. le vice-président a ouvert la séance par la lecture du compte rendu suivant des travaux de la Société pendant les six mois écoulés :

« Messieurs,

» A l'occasion de la réouverture de nos séances habituelles, je crois devoir venir vous exposer en peu de mots les travaux de la Société pendant les mois d'été, ainsi que sa situation actuelle.

» Pendant les vacances, l'impression des diverses publications entreprises par la Société s'est poursuivie sans interruption, et il a été expédié dans toutes les localités de l'Empire des programmes nouvellement rédigés à l'effet de recueillir des notions sur tels objets concernant l'ethnographie et la statistique russes. Les correspondants de la Société dans l'intérieur lui ont fourni, du 1^{er} juin au 1^{er} octobre, tant à la suite de ces programmes que de leur propre mouvement, plus de 30 articles sur divers sujets. Plusieurs des manuscrits sont encore, à l'heure qu'il est, l'objet d'examens

sérieux, d'autres ont déjà été revus. Parmi ces derniers, il s'en trouve un assez grand nombre qui méritent à tous égards d'être insérés dans nos publications. A cette catégorie se rattachent surtout : la *Description géographique des provinces sino-mandoues Khey-loundzian et Tszirine*, rédigée par M. Sytchevsky, et envoyée par la section sibérienne ; la *Description de la forêt de Bélovége*, par M. Dalmatoff ; la *Description de diverses localités du gouvernement de Perm*, par le yéromonaque Macarie ; le *Journal d'un voyage de Bukou à Astrakhan et à Saint-Petersbourg*, de M. Spassky-Avtonomoff ; les premiers chapitres d'un grand ouvrage de M. de Lindegreen, intitulé : *Description médico-topographique et statistique du district de Tchistopol* ; un *Aperçu de statistique morale de la Finlande*, par M. Baranovsky ; une *Dissertation de M. Afanassiéf, sur la vie d'outre-tombe, selon les traditions slaves* ; et plusieurs autres articles. En outre, la Société a continué, comme par le passé, à recevoir des notions ethnographiques, dont le nombre s'est considérablement accru à la suite de la distribution d'une seconde édition, revue et augmentée, du programme ethnographique ; ainsi que des notions météorologiques, statistiques, sur le commerce intérieur en général et sur le commerce du fer en particulier. Les programmes nouvellement distribués par la Société demandent des renseignements sur les eaux minérales de la Russie, sur le commerce des pelleteries et sur des données propres à éclaircir l'origine de la race intéressante et jusqu'à présent énigmatique des Oudines du Caucase. Enfin, dans le courant des mêmes mois d'été, il a été publié au nom de la Société un appel pour qu'on lui fit

parvenir des dessins d'objets ethnographiques divers, pour servir à former un Album ethnographique de la Russie. Nous avons déjà reçu, à la suite de cette invitation, plusieurs offrandes, parmi lesquelles un recueil de dessins très exacts, dû à M. Garéline, mérite une mention particulière. Ces dessins, d'une exactitude parfaite, représentent les maisons et les ustensiles de ménage des paysans des gouvernements de Kostroma, Yaroslaff et Vladimir.

» Outre les articles que je viens de citer, la Société possède encore plusieurs travaux scientifiques plus ou moins importants qui lui ont été envoyés antérieurement. Tels sont, par exemple, les articles de M. Nébolsine, *sur le commerce de la Russie avec l'Asie Mineure*; de M. Markévitch, *sur l'hydrographie du gouvernement de Poltava*; de M. d'Arkas, *sur l'usine de Lougansk*; de M. Abramoff, *sur le climat de Bérézoff*; de M. Vischnesky, *sur la langue tchouvache*. Tous ces articles paraîtront incessamment dans les publications de la Société, sur lesquelles il ne sera pas inopportun de communiquer ici les notions suivantes. Dans le courant de l'été dernier, a paru la 8^e livraison des *Mémoires*, contenant un travail de M. Névoline sur les piatines et paroisses de Novgorod; les 3^e et 4^e livraisons du *Bulletin*; la traduction allemande du 1^{er} volume des travaux de l'expédition de l'Oural; et la traduction française du compte rendu de la Société pour 1852. La 9^e livraison des *Mémoires*, dont l'impression se poursuivait sous la direction de M. D. Milutine, paraîtra très incessamment, et vous sera, selon toute probabilité, soumise à la prochaine séance. On a déjà commencé l'impression de la 10^e livraison,

dont la rédaction appartient à M. J. Arapétoff. Les livraisons ultérieures du *Bulletin* pour l'année courante seront publiées en temps opportun. Le 2^e volume du *Recueil ethnographique* paraîtra au commencement de l'année prochaine. Quant aux publications qui sont sous presse, mais dont l'époque de l'apparition ne peut être précisée, ce sont : le 2^e volume des *Travaux de l'expédition de l'Oural*, en langues russe et allemande; le 2^e volume du *Recueil statistique*; la 1^{re} partie des *Monuments de la langue et de la littérature russes populaires*, et le *Code des notions climatiques* fournies à la Société, recueilli par M. Poroschine. Dans le courant de ce mois, la Société se propose encore de procéder à l'impression de la 1^{re} livraison de l'*Aperçu du commerce intérieur*, ouvrage pour lequel tous les matériaux nécessaires se trouvent déjà réunis. Enfin, pour ce qui concerne la traduction de la *Géographie de Ritter*, entreprise par la Société, la première des trois parties en est complètement terminée, et est en ce moment soumise à l'examen d'une commission spéciale, nommée par le Conseil.

» Parmi les entreprises cartographiques de la Société, la publication qui se poursuit avec le plus de succès est celle de l'*Atlas du gouvernement de Tver*, dont la 2^e livraison a paru dans le courant de l'été. Les livraisons subséquentes seront publiées très incessamment, et tout l'ouvrage doit être terminé pour l'été prochain. Nous espérons aussi faire paraître au commencement de 1854 les cartes, dressées par M. Khanykoff, des environs du lac d'Issyk-Koul, et des points astronomiques dans la partie nord-ouest de l'Asie centrale. Nous procéderons en outre, sous peu,

à la publication des cartes de la région de la Petchorâ, dressées par M. de Krusenstern, et mises à la disposition de la Société par son auguste président. Malheureusement, notre activité touchant la cartographie doit forcément souffrir de la perte douloureuse que nous avons éprouvée dans la personne de M. A. Bolotoff, ce qui nous oblige à suspendre aujourd'hui, entre autres, la publication de la carte de la partie nord-ouest de l'Asie centrale, que la Société avait chargé notre honorable collègue de préparer conjointement avec M. Khanykoff. Quatre feuilles de cette carte sont entièrement achevées; la cinquième est attendue de M. Khanykoff; mais la sixième, à peine commencée par feu M. Bolotoff, exige encore quelques corrections et additions. Le conseil de la Société a l'intention de prendre les mesures les plus efficaces pour mener à bonne fin ce travail utile, ainsi que pour accélérer la publication de la *Carte générale d'Asie*, commandée, comme on sait, à M. Froriep à Weimar.

» Outre la continuation des publications commencées et la réunion des matériaux nécessaires à cet effet, notre Société, vous le savez, considère comme une de ses principales obligations l'envoi périodique d'expéditions scientifiques pour l'exploration des diverses parties de la Russie. Dans le courant de l'été dernier, nous avons terminé une de ces expéditions, nous en avons commencé une seconde, et nous avons adopté toutes les mesures préparatoires nécessaires pour l'envoi d'une troisième. M. de Pacht, maître ès arts de l'université de Dorpat, auquel la Société a confié l'exploration géologique de l'espace situé entre le Volga, la Voronèje et le Don, s'est mis en route à la

fin d'avril, et, de retour depuis quelques jours, il nous a présenté un rapport général sur les principaux résultats de ses investigations. Notre collègue, M. Koutorga, vous donnera lecture de ce rapport avant la fin de cette séance. Une autre expédition, équipée par les efforts combinés de la Société et du ministère des domaines de l'Empire, pour l'exploration des pêcheries de la mer Caspienne, a commencé ses opérations au printemps dernier. Malheureusement, il ne nous est encore parvenu aucun rapport de M. de Baer, chef de cette expédition. Quant à la grande expédition projetée pour l'exploration de la Sibérie orientale, nous avons lieu d'espérer que tous les obstacles qui s'opposaient jusqu'à présent à son équipement définitif, seront incessamment écartés. Dans une de nos prochaines séances, j'aurai l'honneur de vous donner un exposé détaillé des actes du conseil sous ce rapport, ainsi que des résultats obtenus. Enfin, je crois devoir porter encore à votre connaissance la proposition du comité institué pour la publication de l'aperçu du commerce intérieur de la Russie, proposition d'après laquelle le Conseil a résolu d'expédier, à la fin de l'année courante, un explorateur spécial qui sera chargé de recueillir des notions détaillées sur le mouvement commercial de nos foires les plus importantes.

» Vous n'ignorez pas que, l'année dernière, la Société avait proposé plusieurs problèmes scientifiques, pour la solution desquels elle avait assigné des primes en argent. Le 4^{or} juillet dernier avait été fixé pour terme de la présentation des solutions des problèmes relatifs aux sections d'ethnographie et de géographie

mathématique. Mais ces premières tentatives n'ont pas été couronnées du succès désiré : nous n'avons reçu au terme fixé aucune solution ; c'est pourquoi nous avons engagé les sections à énoncer leur avis sur la question de savoir s'il serait plus utile de proposer les mêmes problèmes pour une seconde épreuve, ou bien de les remplacer par d'autres.

» Les relations de la Société avec les habitants des provinces et les correspondants à l'étranger n'ont pas été interrompues pendant les mois d'été. Nous avons communiqué, entre autres, à tous nos collègues à l'étranger la traduction française du compte rendu de la Société, et aujourd'hui nous leur expédions la traduction allemande du 1^{er} volume des travaux de l'expédition de l'Oural.

» Les sections de la Société, chacune dans la sphère qui lui est assignée, poursuivent activement leurs travaux pour atteindre le but proposé. La section sibérienne nous a fait parvenir le compte rendu détaillé de ses travaux, qui a été inséré dans la 4^e livraison du *Bulletin*. Il résulte des renseignements fournis par la section caucasienne, que, dans ce moment, elle s'occupe principalement de la publication de la 2^e livraison de son *Bulletin*. »

Il a été ensuite soumis à l'assemblée un compte rendu succinct présenté par M. de Pacht, maître ès arts de l'université de Dorpat, touchant ses explorations de la région dévonienne entre la Voronège, le Volga et le Don, exécutées par ordre et aux frais de la Société. Cette région embrasse, comme on sait, presque tout le centre de la Russie d'Europe et s'étend depuis la mer Blanche, à travers les gouvernements d'Olonetz,

de Saint-Petersbourg, de Novgorod, de Pskoff, et plus loin jusqu'à Voronège. Sur la carte connue de Murchison, elle n'est désignée qu'en traits généraux. La Société, jugeant nécessaire de l'étudier en détail, avait déjà expédié dans ce but, en 1850, M. de Helmersen, membre effectif, dans quelques uns des gouvernements appartenant à cette région. M. de Pacht a été chargé, en avril dernier, de compléter et de terminer les explorations exécutées par M. de Helmersen. Ayant consacré les quatre mois d'été à l'exécution de la commission qui lui était confiée, M. de Pacht a exposé, dans le compte rendu présenté, les observations faites par lui tant sur la région dévonienne elle-même que sur les formations contiguës, houillères, jurassiques, crétacées, tertiaires, ainsi que sur la terre franche (*humus*), et les pierres erratiques (*silex*): M. de Pacht a reconnu que ces dernières s'étendaient infiniment plus loin au sud que ne le supposait Murchison. Il a également recueilli, sur la terre franche de nos gouvernements fertiles, beaucoup de données intéressantes, qui prouvent son identité avec les alluvions, c'est-à-dire avec ces masses poreuses transportées jadis par les forêts à leurs gisements actuels. A la fin de son compte rendu, l'explorateur a présenté les résultats les plus importants de ses observations sur la température des eaux et des puits profonds dans les localités qu'il a visitées. En ce moment, M. de Pacht s'occupe, avec M. de Helmersen, de la rédaction d'un recueil général et détaillé de tous les matériaux rassemblés à ce sujet par ordre de la Société depuis 1850.

A la fin de la séance, M. V. Milutine, secrétaire de

la Société, a donné lecture d'un court aperçu des découvertes géographiques les plus importantes et des voyages exécutés dans toutes les parties du monde dans le courant de l'année 1852.

LETTRE DE M. FAIDHERBE

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA COMMISSION CENTRALE
DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Saint-Louis, le 12 mars 1853.

MONSIEUR,

Me trouvant au Sénégal comme chef de service du génie et ayant l'intention d'y demeurer quatre ou cinq ans, je désirerais vivement profiter de ce séjour prolongé pour faire faire, si c'était possible, quelques pas à la géographie et à l'ethnologie de l'Afrique septentrionale.

J'ai habité l'Algérie six ans, dont deux tout à fait dans le sud, à Bou-Saada; j'y ai acquis une connaissance assez complète des mœurs et de la langue arabe; j'ai ensuite parcouru la Kabylie pendant un an.

Le désir de m'occuper de la géographie et de l'histoire de l'Afrique septentrionale est un des principaux motifs qui m'ont fait demander la résidence du Sénégal. J'ai déjà trouvé un sujet d'études très intéressant dans les tribus de la rive droite, qu'on a toujours désignées sous le nom de Maures.

C'est un mélange de tribus arabes et de tribus ber-

bères. On y parle deux langues : l'une est l'arabe ; c'est un dialecte presque identique avec celui de l'Algérie ; l'autre est un dialecte berbère, que j'étudie en ce moment et qu'on appelle *zenaga*.

Les deux races vivent côte à côte dans des rapports singuliers dont elles n'offrent pas un seul exemple en Algérie, où elles se touchent partout.

L'histoire des faits qui ont amené cette combinaison des vainqueurs et des vaincus doit être curieuse, et j'espère obtenir assez de renseignements et de fables pour démêler un peu la vérité.

Si vous aviez la bonté de me donner quelques conseils, de m'indiquer quelles sont, dans l'état actuel de la science, les questions à étudier, les problèmes à résoudre, les quelques années que je dois passer au Sénégal et les voyages dans l'intérieur que mon service me force à entreprendre souvent, me mettraient peut-être à même de me rendre utile aux sciences que j'aime le plus et auxquelles je consacre tout le temps que me laisse mon service.

C'est à cause de l'intérêt que vous leur portez et des services signalés que vous leur avez rendus que j'ai pris la liberté de m'adresser à vous (1).

J'ai l'honneur d'être, etc.

L. FAIDHERBE,

Capitaine du génie à St-Louis.

(1) Voyez le mémoire de M. Faidherbe, inséré au commencement de ce numéro, page 89.

LES ILES IONIENNES.

(Extrait du *Moniteur*, article de M. Marino Vreto.)

D'après des rapports officiels, la population des Iles Ioniennes, non compris 9 500 étrangers environ et 3 000 hommes de garnison anglaise, s'élève à 219 687 habitants, ainsi répartis :

ILES.	Superficie en milles carrés anglais.	Population.
Corfou.	227	64 566
Céphalonie. . . .	348	69 984
Zante	161	38 929
Sainte-Maure. . .	180	18 676
Ithaque	44	10 821
Cérigo.	116	11 694
Paxo.	26	5 017
Total. . .	1 102	219 687

Corfou, l'ancienne Corcyre, est le siège du gouvernement de ce petit État. Cette ville compte une population de 16 000 âmes; elle possède une université, une bibliothèque, un séminaire, un collège et plusieurs écoles. Il s'y publie plusieurs journaux, entre autres l'*Ami de la vérité*, rédigé en grec et en français. On y remarque de beaux édifices, parmi lesquels il faut citer le palais du lord haut-commissaire, qui domine la vaste place d'armes connue sous le nom de *Spianata*. Sur cette place s'élève la statue de Schulumbourg, qui défendit l'île de Corfou contre les Turcs en 1716. La langue grecque est devenue, depuis 1850,

la langue officielle du gouvernement, et l'italien, vestige de la longue domination vénitienne, tend de jour en jour à disparaître; le peuple, d'ailleurs, ne l'avait jamais parlé. La campagne de Corfou a toujours fait l'admiration des étrangers; tout le pays est sillonné de routes carrossables; on jouit, en certains endroits, de points de vue magnifiques. L'olivier et la vigne sont les principaux objets de culture.

Il subsiste peu de vestiges de l'ancienne Corcyre: ce sont des ruines d'un temple de Neptune et quelques tombeaux, entre autres le cénotaphe de Ménécrate, découvert il y a une dizaine d'années. L'inscription grecque que porte le cénotaphe en fait un objet d'un haut intérêt pour la science; elle est rangée parmi les meilleures qu'on connaisse, et date d'avant la guerre du Péloponèse. On fait voir, au nord-ouest de l'île, un rocher qui a la forme d'un vaisseau antique, et que, pour ce motif, on a baptisé du nom de *Vaisseau d'Ulysse*: on sait que c'est à Corcyre qu'Homère fait faire naufrage à son héros.

Les îles les plus importantes après Corfou sont Céphalonie ou Céphallénie, au sol pierreux, mais produisant en abondance d'excellent raisin de Corinthe; Zante, terre fertile, surnommée *Fiore di Levante* (la fleur de l'Orient). Viennent ensuite Sainte-Maure, l'ancienne Leucadie, célèbre dans l'antiquité pour son *saut*, où les amants malheureux venaient chercher une guérison sûre et infailible, et où Sapho ne trouva que la mort, grâce à la maladresse des bateliers chargés de venir à son aide. On retrouve près de la ville de Sainte-Maure, que les tremblements de terre ont grandement endommagée, des restes de murs de l'ancienne ville

de Nericos, dont il est déjà fait mention dans Homère. L'île de Sainte-Maure était autrefois unie au continent; le détroit qui l'en sépare a peu de largeur; depuis plusieurs années on a entrepris de grands travaux pour rendre possible la navigation de ce canal aux grands vaisseaux, qui ne seraient plus obligés de doubler le cap de Sainte-Maure et de gagner la haute mer. Ithaque est encore plus insignifiante que Sainte-Maure; on y voit les traces du palais d'Ulysse. Cérigo, l'ancienne Cythère, n'est presque qu'un rocher exposé à tous les vents, en face du cap Matapan.

Les îles Ioniennes se trouvent sur l'itinéraire des bateaux à vapeur du Llyod autrichien de Trieste. Des bateaux à vapeur anglais desservent la ligne de Malte, Zante, Patras et Corfou. Des bateaux à vapeur ioniens font le service des îles.

NOTE SUR LA GUTTA-PERCHA.

(Extrait des leçons de M. Payen au Conservatoire des arts et métiers.)

Cette gomme, appelée dans le pays *gutta-taban*, s'extrait d'un arbre de la famille des *Saponaire*s, dont les genres *Achias* et *Bassia* font partie, à tort, suivant quelques auteurs.

L'arbre en question, originaire des Indes, a de 20 à 25 mètres d'élévation sur 60 centimètres à 1 mètre de diamètre. Par son port, son aspect, il ressemble beaucoup au *Durioribethinus*. Il en diffère par ses caractères botaniques, que nous négligerons ici. Il est très difficile d'ailleurs de se procurer de ses fleurs et de ses

fruits. Le bois est de nulle valeur. Le fruit donne une huile dont les naturels de l'archipel Indien se servent pour assaisonner leur nourriture. Il croît en abondance dans l'île de Singapour, dans les forêts de Djohore, à l'extrémité de la péninsule malaise, sur la côte sud-est de Bornéo, à Kéli, à Senarock, où on l'appelle *niato*.

Le premier mode d'extraction était aussi simple que fâcheux : on abattait l'arbre, d'où l'on retirait seulement de 10 à 15 kilogrammes de gomme. Ce procédé désastreux fut heureusement remplacé par celui des *incisions*. Mais ce produit précieux restait toujours d'un mince usage, quand MM. Montgomery et Joseph d'Almerida songèrent à en envoyer à la Société royale des sciences de Londres, qui accorda une médaille d'or au premier.

Jusqu'en 1844, le commerce européen ignorait les avantages de la gutta-percha, qui n'avait servi dans le pays qu'à faire des manches d'une espèce de cognée appelée *parang*. Mais, quatre ans et demi après, Singapour en avait expédié 1 303 656 kilogrammes, représentant une valeur de près de 2 millions de francs.

A partir de cette époque, les recherches se multiplièrent, les autorités locales spéculèrent sur cette nouvelle richesse, qui fut monopolisée par les souverains.

L'Angleterre commença par accaparer la plus grande partie de ce produit, pour l'emploi duquel les premiers brevets furent pris en France; mais aujourd'hui nous sommes bien loin d'être tributaires de nos voisins, et notre industrie sait en tirer un excellent parti.

SUR LA COUPOLE D'ARINE,

DITE LE DOME DE LA TERRE.

Par M. le baron de Hammer-Purgstall.

Il y a quatorze ans que MM. Reinaud et M'Guckin de Slane ont recueilli dans leur édition d'*Aboul-Feda* (p. 376) différents passages de géographes arabes qui ont rapport au dôme de la Terre (*Koubet-al-erdh*), dite aussi la coupole d'*Arine*. Un an plus tard, M. le docteur Sprenger en a parlé dans une note de son édition de l'histoire de *Masoudi* (p. 196). Dans les derniers temps, M. Reinaud en a parlé fort au long dans ses prolégomènes de la traduction d'*Aboul-Feda*, et M. Sédillot dans ses *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux* (p. 657-731). Aucun d'eux n'a consulté le *Ferhengue Chouourî* (1), dans lequel (p. 293) se trouve l'article suivant tiré du *Nuzhet-ol-Koloub*, qui est, comme l'on sait, une des meilleures géographies persanes :

« Dans ce livre, nommé *Nuzhet-ol-Koloub*, il est écrit que *Guengue-Bihischt* est un lieu en Orient qu'on appelle en arabe *Koubet-al-erdh*, c'est-à-dire la coupole de la Terre. Cet endroit est la résidence des Péris; c'est là que le jour et la nuit sont égaux; les années et les mois le sont de même. Le cheikh *Nisami* dit dans l'*Iskender-Namé* (poème sur Alexandre), que *Guengue-Bihischt* est une ville aux frontières de l'Orient, et que dans cette ville il y a un sanctuaire ancien connu sous le nom de *Kandahar*. Voici ces vers :

(1) Imprimé à Constantinople. (S.)

Une autre fois il se rendit aux frontières de l'Inde ,
 Il passa comme le vent sur le jardin ;
 De là il tourna ses bannières vers l'Orient ,
 Un mois entier il traversa les déserts et les montagnes.
 Par ce chemin diabolique (tissu par l'enfer),
 Qui aurait ruiné le dos du croissant ,
 Il vint à la ville céleste
 Que les Turcs nomment *Guengue-Bihischt*.
 L'air y était frais comme celui du printemps.
 Il y trouva le sanctuaire nommé *Kandahar*.

Dans le cinquième volume du *Hefi K'olzoum*, p. 8,
 il y a sous l'article *Guengue-Bihischt*, qui est aussi
 l'endroit où Iohak bâtit la ville de Babylone, la ligne
 suivante :

« C'est aussi le nom d'une ville aux frontières du
 » pays des Turcs, connue par la beauté de ses habi-
 » tants; dans cette ville il y a un oratoire nommé
 » *Kandahar*. »

Observations de M. Sédillot sur la note précédente.

La communication faite par M. de Hammer à la
 Société de géographie confirme un fait déjà connu,
 puisque Hyde, dans son *Histoire de la religion des an-
 ciens Perses* (p. 470 et suiv.), nous apprend que les
 dénominations de *Behishti Ghangh* (Paradisus Gangis)
 et *Ghangh-diz* (Castellum Gangis) s'appliquaient à la
 coupole d'*Arim* ou d'*Arine*, à la coupole de la Terre, à
 une ville, enfin, située à l'extrémité orientale des terres
 habitables et où se trouvait un oratoire appelé *Cau-
 dahar*.

Seulement M. de Hammer, à l'exemple de Hyde,

confond deux ordres de faits entièrement distincts au point de vue géographique.

On sait que les peuples de l'antiquité ont donné le nom de coupole de la Terre à des lieux très différents ; mais cette coupole de la Terre, dont il est fait mention dans les passages rapportés par Hyde et M. de Hammer, a-t-elle quelque rapport avec la coupole d'*Arine* adoptée par les Arabes comme premier méridien dans l'énonciation des longitudes et coïncidant avec le point d'intersection du 90° degré de Ptolémée et de l'Équateur ? Là est toute la question, et cette question doit être résolue négativement.

C'est en 1834, c'est-à-dire il y a vingt ans, que nous avons le premier fait connaître, par notre édition d'Aboul-Hassan, une table de longitudes terrestres rapportée au méridien de la coupole d'*Arine*. Bien des hypothèses ont été mises en avant pour expliquer l'étymologie du mot *Arine*, dans lequel on a cru voir une corruption d'*Ougein*. Mais les géographes arabes savaient très bien que la ville indienne d'*Ougein* n'est point située sur l'Équateur, et nous avons constamment soutenu qu'*Arine* était un terme purement systématique. Il serait possible, ajoutons-nous, que la coupole d'*Arine* ou d'*Ourine* fût l'île d'Uranus que Diodore de Sicile place à l'orient de l'Afrique, et dont la position s'accorde parfaitement avec celle du premier méridien des Arabes. C'était là, d'après les récits mythologiques, qu'Uranus faisait ses observations astronomiques, et il était tout naturel de faire de ce point fictif la coupole de la Terre dont on avait besoin pour le raccordement des longitudes terrestres.

Cette opinion, que nous avons présentée sous forme

de doute, vient de recevoir une éclatante confirmation par l'adhésion de M. Lelewel, qui s'exprime ainsi dans son bel ouvrage sur la géographie du moyen âge (Prolégomènes, p. 27) :

« Pour retrouver le berceau d'*Arine*, la curiosité mit
 » à contribution de vastes régions du continent asia-
 » tique, d'où sortit une foule d'hypothèses qui périrent
 » avec leur naissance..... M. Reinaud a cru retrouver
 » l'origine d'*Arine* dans Oudjein, Ozene; nous avons
 » partagé son opinion chap. XXII; mais nous n'hési-
 » tons point à donner la préférence à l'opinion plus
 » probable qui expliquerait l'origine de l'appellation
 » *Arine*. M. Sédillot (*Matériaux*, t. II, p. 667) indique
 » à cet effet une île de l'invention grecque très ana-
 » logue dans son existence, sans s'attacher sérieuse-
 » ment à son induction. A mon avis, elle vient pour
 » disperser toutes les hypothèses continentales. »

S.

Nota. — On donnera dans un prochain numéro le résultat des conférences tenues à Bruxelles sous la présidence de M. Quetelet et sur la provocation du L^t Maury, directeur de l'observatoire de Washington, en août et septembre 1853, par les délégués des dix principales nations maritimes, pour établir un mode uniforme d'observations météorologiques.

Nouvelles géographiques.

ASIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. OPPERT, DATÉE DE BAGDAD
LE 6 JANVIER 1854. (*Communiqué par M. de la Roquette.*)

Votre mission étant finie, je redouble d'efforts pour mettre à profit chaque instant qui me reste avant mon départ pour la France. Ce sont surtout mes recherches sur les mesures des anciens Babyloniens que je continue avec une grande assiduité, et des combinaisons nombreuses et en partie nouvelles m'ont fait obtenir, je crois, un heureux résultat. En entreprenant cette tâche pénible, je n'ai reculé devant aucun labeur, et j'ai examiné, par exemple, par rapport à la métrologie chaldéenne, et comparé entre elles, 550 briques provenant de différents monuments. On n'avait jusqu'à présent que des notions vagues sur cette matière, et l'on émettait les opinions les plus erronées. Les mesures données par les auteurs anciens ne pouvaient être mises en harmonie avec celles que nous présentent les différents monuments eux-mêmes. Je crois avoir découvert la véritable valeur du pied, de l'aune et du stade babyloniens, et je suis agréablement surpris du parfait accord que je découvre à chaque instant, en appliquant mes données. Voici ce que j'ai pu constater. L'ancien pied babylonien avait 315 millimètres, l'aune en avait 525. — 600 pieds ou 360 aunes faisaient un stade, qui équivalait ainsi à 189 mètres. Le

mur extérieur de Babylone, formant un carré régulier, était de chaque côté long de 22 680 mètres, c'est-à-dire de 72 000 pieds, ou 43 200 aunes, ou 120 stades. La circonférence totale du mur de cette ville grandiose était donc de 90 720 mètres, ou bien 288 000 pieds ou 172 800 aunes, ou 480 stades. Le *Kasr* passa longtemps pour l'emplacement des fameux jardins suspendus. Mais ce palais n'avait que 380 mètres de longueur, ce qui ne donnerait qu'un peu plus de 2 stades. J'ai constaté le premier que ces jardins se trouvaient sur la colline d'*Amran*, longue de 570 mètres, c'est-à-dire d'un peu plus de 3 stades, précisément le chiffre donné par les auteurs anciens.

AFRIQUE.

Des lettres que vient de recevoir M. Jomard apprennent que M. le docteur Barth est arrivé à Tombouctou le 7 septembre 1853. Nous donnerons, dans le numéro de mars, des détails sur les nouvelles explorations de ce courageux voyageur.

NOUVELLES DIVERSES.

Un arrêté du 31 janvier érige un Institut néerlandais de météorologie, dont le siège est établi à Utrecht. Le but de cette institution est de faire avec uniformité des observations météorologiques sur les différents points du royaume, dans les possessions d'outre-mer et sur les vaisseaux des flottes de guerre et marchande; de réunir et de publier les résultats de ces observations et de celles qui seront faites à l'étranger.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 3 février 1854.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

On donne lecture de la correspondance.

M. le ministre de l'instruction publique exprime le vœu que la Société puisse compléter la collection de son *Bulletin* dans la bibliothèque des Sociétés savantes qui vient d'être formée au ministère. Sur la proposition de M. le président, il est décidé que l'agent de la Société se transportera dans les bureaux du ministère pour s'assurer des *Bulletins* qui manquent et compléter la collection, s'il y a lieu.

M. Grosselin adresse à M. le président une lettre de remerciements pour son admission au nombre des membres de la Société.

Le président du comice cantonal et de la Société des sciences, agriculture et belles-lettres de Montauban adresse à la Société une demande d'envoi d'arbres, de plantes et de graines. On décide qu'il ne peut être donné une réponse favorable à cette lettre, dont l'objet ne rentre pas dans les attributions de la Société.

M. Faidherbe, par sa lettre datée de Saint-Louis le 24 novembre dernier, et adressée à M. le président, autorise l'impression de son mémoire dans le *Bulletin* ;

il se propose de compléter ses travaux relatifs aux langues des tribus du Sénégal et du Soudan.

M. Petermann adresse à M. Jomard une lettre pour remercier la Commission centrale de sa nomination comme membre correspondant étranger de la Société. Il annonce que son ouvrage sur l'expédition d'Afrique sera probablement terminé dans trois semaines.

M. Jomard lit une lettre de M. Rebmann, dans laquelle le savant missionnaire accuse réception de la médaille qui lui a été décernée par la Société. Il entre dans quelques détails sur les travaux des missionnaires en Afrique; un extrait de sa lettre sera inséré au *Bulletin*.

M. de Pongerville est présenté par MM. Jomard et Cortambert pour être admis dans la Société. MM. François Bazin et Félix Cadet, professeurs, sont présentés aussi par MM. Cortambert et Jomard.

L'admission définitive de M. Anatole VAQUEZ comme membre de la Société est prononcée.

On donne lecture de la liste des ouvrages offerts.

M. Poulain de Bossay lit un rapport sur le *Voyage horticole et agricole en Chine* de M. Robert Fortune, traduit de l'anglais par M. de Lagarde de Montlezun. Cet intéressant rapport, qui a captivé l'attention des auditeurs, est renvoyé au comité du *Bulletin*.

M. d'Avezac donne lecture d'un article du *Galigani's Messenger* contenant des nouvelles récentes du voyageur Anderson et du docteur Livingston.

Au même membre avait été renvoyé, avec une notice sur Benjamin de Tudèle présentée par M. Eliacin Carmoly, l'examen de l'offre faite à la Société, par ce docte hébraïsant, de ses travaux manuscrits sur la re-

lation du voyageur israélite du xii^e siècle. M. d'Avezac rend un compte verbal sommaire de la mission qui lui était confiée à cet égard.

Après un rapide coup d'œil sur les reproductions successives plus ou moins fidèles d'un texte unique publié pour la première fois à Constantinople en 1543, sur les traductions qui en ont été faites depuis Arias Montanus jusqu'à Asher, et sur les études historiques et géographiques dont cette relation a été l'objet de la part de divers commentateurs, entre lesquels le précoce Baratier est toujours au premier rang, M. d'Avezac croit devoir s'arrêter particulièrement sur les lettres de Joachim Lelewel à M. Carmoly, successivement publiées de 1845 à 1847, réunies aujourd'hui dans la *Géographie du moyen âge* du savant Polonais et reproduites à la suite de la notice de M. Carmoly. C'est là, suivant le rapporteur, le meilleur travail géographique fait jusqu'à ce jour sur Benjamin, sans qu'il puisse cependant être regardé comme définitif dans ses détails. Pour n'en donner qu'un exemple, M. d'Avezac fait remarquer la synonymie erronée encore suivie pour le *Canistoli* de Benjamin, qui est pourtant représenté sans contestation possible par *Canistro*. Mais le résultat important des études de MM. Carmoly et Lelewel, c'est la coupure tranchée entre les observations directes de Benjamin et les ouï-dire par lui rapportés, et la détermination du terme réel de son voyage, qui n'aurait pas dépassé le tombeau d'Ezéchiël, non loin à l'ouest de l'ancienne Babylone.

Outre une collection presque complète des diverses éditions de Benjamin, M. Carmoly en possède un manuscrit daté de 1455, qu'il considère comme une pa-

raphrase hébraïque plutôt que comme une copie fidèle du texte, et qui porte le nom d'Izhaq ben Salomoh Dalbâry. M. d'Avezac pense qu'une nouvelle édition de la relation de Benjamin, telle que serait à portée de la donner M. Carmoly avec tous ces matériaux, serait très convenablement placée dans le Recueil des mémoires de la Société, dont elle pourrait terminer le 7^e volume. Elle devrait comprendre et la reproduction textuelle de l'édition princeps de Constantinople, et la paraphrase d'Izhaq; ces textes, leur traduction, l'introduction biographique et bibliographique, et les commentaires auxquels il faudrait ajouter une carte générale et quelques plans de détail, rempliraient environ 200 pages in-4°. Le rapporteur conclut à ce que les offres de M. Carmoly soient prises en considération, et que les sections de publication et de comptabilité soient invitées à en délibérer.

Ce rapport est écouté avec intérêt, et les conclusions en sont adoptées. La section de publication invitera M. Carmoly à lui remettre en communication son travail manuscrit, et elle se concertera ensuite avec la section de comptabilité pour aviser, s'il y a lieu, aux moyens d'exécution.

Séance du 17 février 1853.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté; on donne lecture de la correspondance.

M. le ministre de l'instruction publique écrit au pré-

sident pour l'informer que , par arrêté du 13 février, il a attribué à la Société une somme de six cents francs, en échange de 50 exemplaires du *Bulletin* qui seront fournis au ministère en 1854.

Par la même lettre, M. le ministre témoigne le désir que l'on dépose dans les bureaux du ministère un exemplaire des tomes II et VII de la Collection des mémoires de la Société, pour que la commission chargée de la répartition des souscriptions ministérielles puisse, après examen, décider s'il y a lieu ou non d'accueillir la demande que lui a faite la Société de souscrire à ces deux volumes.

De plus, M. le président de la Société est prié de faire retirer dans les bureaux du ministère plusieurs ouvrages envoyés par des Sociétés savantes par l'intermédiaire du ministère de l'instruction publique.

Il sera fait droit aux désirs de M. le ministre, et des remerciements lui seront adressés au nom de la Société.

M. Bosson écrit, à la date du 14 février, à M. le président pour lui demander un emploi de secrétaire dans une expédition scientifique.

On donne lecture de la liste des ouvrages offerts.

M. d'Avezac fait un rapport verbal sur un travail de M. Edwin Norris relatif à la langue bornou ou kanouri, d'après les dialogues et autres spécimens recueillis à Tripoli par le zélé voyageur James Richardson, et qui remplissent avec leur traduction un cahier annexe, autographié en caractères arabes. M. Norris, bien connu par d'intéressants travaux antérieurs sur les langues anciennes et modernes de l'Asie et de l'Afrique, avait coopéré d'une manière active au petit

vocabulaire africain publié pour l'expédition de Trotter et Allen sur le Niger, et à la suite duquel étaient reproduits les échantillons précédemment donnés par Mistress Hannah Kilham, de plusieurs langues africaines, parmi lesquelles celles du Bornou commencent alors à se montrer. D'autres voyageurs avaient aussi recueilli des listes plus ou moins étendues de mots et de phrases bornouans. M. Kœnig, dont la Société de géographie a publié les vocabulaires dans le Recueil de ses mémoires; Burckhardt, Lyon, Denham, avaient successivement fourni leur contingent, et Jules Klaproth avait tenté un premier essai grammatical d'après les matériaux rapportés par Denham. M. Norris a mis à profit tout cela, en composant lui-même, sur les matériaux bien plus étendus envoyés par Richardson, une grammaire véritable, déjà achevée quand est parvenu à sa connaissance un travail analogue de M. Kœlle, publié en Allemagne à la fin de 1849, et dont la comparaison est venue ratifier plutôt qu'infirmer les résultats du philologue anglais. La Société de géographie doit ses remerciements et ses éloges à M. Edwin Norris pour cette nouvelle publication.

Ce rapport, qui est écouté avec une attention soutenue, donne lieu à M. Jomard de rappeler à la Société que M. Edwin Norris a signalé, le premier, l'existence d'un pays du nom de Vey, vers la colonie de Libéria, où l'on parle une langue particulière, laquelle s'écrit avec des caractères demeurés jusqu'ici inconnus et s'enseigne dans les écoles publiques. Les seules langues écrites connues jusqu'à ce jour en Afrique étaient le copte, l'éthiopien l'arabe et le libyen.

L'admission définitive de MM. de Pongerville, Bazin

et Cadet, proposés comme membres de la Société, est prononcée.

M. Isambert lit une lettre de M. Petermann, insérée dans un journal anglais, qui donne quelques nouvelles sur le voyage de M. le docteur Barth en Afrique, notamment au pays d'Adamawa. A ce propos, M. Jomard fait remarquer qu'il a déjà entretenu la Société, à la dernière séance, du contenu de l'article dont on donne lecture. Il ajoute que le docteur Barth, qui s'est dirigé sur Tombouctou, avait le projet, en quittant cette ville, de retourner à Yola, dans l'Adamawa; mais qu'on n'a pas encore de nouvelles de son arrivée dans l'un ou l'autre de ces pays : la lettre de M. Petermann ajoute seulement quelques détails à ce qu'on savait du voyage fait en 1854.

MM. les rapporteurs qui se sont chargés de rendre compte de quelques uns des ouvrages offerts sont invités à déposer le plus promptement possible leurs rapports sur le bureau. M. le président rappelle que, dans certains cas, on pourrait se contenter d'un rapport verbal; mais alors MM. les rapporteurs voudraient bien rédiger une note substantielle qui entrerait dans le procès-verbal.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LES SÉANCES DES 3 ET 17 FÉVRIER 1854.

O U V R A G E S.

EUROPE.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

- Varias antigüedades de España, Africa y otras provincias, por Doctor Bernardo Aldrete. 1614. 1 vol. in-4º. M. BARBOSA DE CANAES.
- Historia de las grandezas de la ciudad de Avila, por Padre Fray Luys Ariz. 1607. 1 vol. in-fº. Id.
- Teatro de las grandezas de la villa de Madrid, por Gil Gonzales de Avila. Madrid, 1623. 1 vol. in-fº. Id.
- Historia de Cataluña, por Bernardo Desclot; traduzida de su antigua lengua catalana en romance castellano, por Raphael Cervera. Barcelona, 1619. 1 vol. in-4º. Id.
- Historia de la muy noble y leal ciudad de Cuenca, por Juan Pablo Martyrriço. Madrid, 1629. 1 vol. in-fº. Id.
- Historia de la imperial nobilissima, inclita y esclarecida ciudad de Toledo, por D. Pedro de Roias. 1654 à 1663. 2 vol. in-fº. Id.
- Poblacion general de España, sus trofeos, blasones, y conquistas heroycas, etc., por Rodrigo Mendez Silva. Madrid, 1645. 1 vol. in-fº. Id.
- Historia dell' augusta citta di Torino proseguita da Gio. Pietro Girolldi, por D. Emanuele Tesauo. Torino, 1679. 1 vol. in-fº. Id.

ASIE.

- Historia general y natural de las Indias, islas y tierra firma del mar Oceano, por el capitan Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes. Madrid, 1608. 1 vol. in-4º. Id.
- Asia Portuguesa, por Manuel de Faria y Sousa. Lisboa, 1666 à 1675. 3 vol. in-fº. Id.
- Imperio de la China y cultura evangelica en el por los religiosos de la compañía de Jesus, por Manuel de Faria y Sousa. Lisboa, 1731. 1 vol. in-fº. Id.

AFRIQUE.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Anales de Egipto, por Salih Gelil, traducidos de la lengua turca en castellano por D. Vicente Bratuti, Madrid, 1678. 1 vol. in 4°.

M. BARBOSA DE CANAES.

AMÉRIQUE.

Historia del descubrimiento y conquista de las provincias del Peru, etc por Augustin Carate. Sevilla, 1577. 1 vol. in-f°. Id.

Primera y segunda parte de la historia del Peru, por Diego Fernandez. Sevilla, 1571. 1 vol. in-f°. Id.

Historia de la conquista de Mexico, poblacion y progressos de la America septentrional, conocida por el nombre de Nueva España, por D. Antonio de Solis. Madrid, 1684. 1 vol. in-f°. Id.

OCÉANIE.

Conquista de las islas Molucas, por Bartolome Leonardo de Argensola. Madrid, 1609. 1 vol. in-f°. Id.

MÉMOIRES, RECUEILS ET JOURNAUX PÉRIODIQUES.

Annales du commerce extérieur. Décembre 1853.

MIN. DE L'AGRIC. ET DU COM.

Bulletin de la Société géologique de France. Décembre 1853.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE.

Journal asiatique, 4^e série, tome XX.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

The Journal of the Bombay branch of the royal asiatic Society, Juillet 1853.

SOC. ASIATIQUE DE BOMBAY.

Archives des missions scientifiques et littéraires. III^e volume, 7^e et 8^e cahiers.

LES ÉDITEURS.

Revue de l'Orient. Février 1854.

Id.

Revue coloniale. Janvier 1854.

Id.

Nouvelles Annales des voyages. Novembre et décembre 1853.

Id.

L'Athenæum français, n^{os} 5 et 6 de 1854.

Id.

L'Investigateur, journal de l'Institut historique. Octobre et novembre 1853.

Id.

Annales de la propagation de la foi, n^o 152.

Id.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Journal d'éducation populaire. Janvier 1854.	LES ÉDITEURS.
Le Spectateur. Revue encyclopédique des sciences, des lettres et des arts. N° 2, 5 février 1854.	Id.
Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, n° 4-6. Octobre à décembre 1853.	Id.

MÉLANGES.

Souvenirs sur Gaspard Monge et ses rapports avec Napoléon, suivi d'un appendice relatif au monument qui lui a été élevé par sa ville natale, ainsi qu'à l'expédition d'Égypte et à l'école polytechnique, par M. Jomard. In-8°. Paris, 1853.	M. JOMARD.
Chronologia universale Venetia appresso i Giunti, per Girolamo Bardi. 1581. 2 vol. in-f°.	M. BARBOSA DE CANAES.
Agiologio Lusitano dos sanctos e varoens illustres em virtude do reino de Portugal, por George Cardoso. Lisboa, 1651 à 1744. 4 vol. in-f°. (<i>Nota.</i> Le dernier volume a été composé par D. Antonio Caetano de Sousa.)	Id.
Thesaurus geographicus, per Abrahamus Ortelius. 1587, 1 vol. in-f°.	Id.
Claud. Ptolom. Geographicæ enarrationis libri octo ex Bilibaldi Pirkeymberi translatione a Michaelle Villanovano secundo recogniti. Lugdun., 1541. 1 vol in-f°.	Id.
Rerum toto orbe memorabilium thesaurus locupletissimus (C. Julius Solinus). 1538. 1 vol. in-f°.	Id.
Strab. Geographicorum libri XVII à Courado Heresbachio recogniti. 1539. 1 vol. in-f°.	Id.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE (SUITE) (1).

(Voyez aussi les ouvrages offerts à la Société.)

AMÉRIQUE.

Reise nach Brasilien, durch die Provinzen von Rio de Janeiro und Minas Geraes, von H. Burmeister. Mit 1 karte. Berlin, 1853, in-8°.

Wanderbilder aus central Amerika, Skizzen eines deutschen Malers, mit einem Vorwort, von Fr. Gerstaecker. Leipzig, in-8°.

État actuel du Vénézuéla et de la colonie allemande de Tovar, par M. Blume. (Article de la Société géographique de Berlin, X^e vol., 1852-1853.)

A new and complete Gazetteer of the United States of America, founded and compiled from official, federal and State returns, and the seventh national census, by Richard Swainson Fisher. In-8°. Boston, 1853.

The Annals of Tennessee to the end of the XVIIIth century, by J.-G.-M. Ramsay. In-8°, New-York, 1853, avec carte.

Océanie.

Native races of the Indian Archipelago: Papuans. By Earl, 2 vol. in-8°.

— Report on the geological phenomena of the island of Labuan and neighbourhood, by J. Motley. — A trip to mount Ophir. — Ethnology of the Indo-Pacific islands, by Logan. — Ceram-Laut isles. (Tous ces articles sont dans le *Journal of Indian Archipelago*, octobre, novembre et décembre 1852.)

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET HISTORIQUE.

Das Roemische Bayern in seinen Schrift und Bildmalen, von D^r Joseph von Hefner, in-8° et atlas, 3^e édition. Munich, 1852.

Mémoire sur l'ancien Tauricum, ou Recherches archéologiques,

(1) Voyez le *Bulletin* de janvier.

- topographiques et historiques sur cette colonie phœnéenne, par M. l'abbé Giraud. Paris, 1853, in-8°.
- Voyages d'Ibn-Batoutah, texte arabe, accompagné d'une traduction, par MM. C. Defrémery et le docteur Sanguinetti. Tome I^{er}, in-8°. Société asiatique. Paris, 1853.
- Chronique de Maguelone, Villeneuve-lez-Maguelone, par M. A. Germain. Montpellier, 1853.
- Atlas des principales batailles de la République, du Consulat et de l'Empire, in-4°. Paris, 1853.
- Guerres maritimes sous la République et l'Empire, par M. Jurien de la Gravière; avec le plan des batailles du cap Saint-Vincent, d'Aboukir, de Copenhague, de Trafalgar, et une carte du Sund, par Dufour. 2 vol. in-8°. Paris, 1853.
-

Portrait de M. Walckenaer.

Nous sommes heureux d'offrir aux souscripteurs du *Bulletin* le portrait de M. le baron Walckenaer, notre très regrettable et illustre confrère, et l'un des fondateurs de la Société, auquel nous avons consacré une notice biographique dans le *Bulletin* de janvier 1853. Ce portrait est une réduction de celui qui a été gravé sur un dessin de M. Ingres et dont un exemplaire orne la salle des séances de la Commission centrale.



Remercier à Paris

Ingres del 1826.

A large, stylized signature of 'Walckenaer' enclosed within an oval frame.

LE B.^{on} WALCKENAER

SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES LETTRES



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MARS ET AVRIL 1854.

**Mémoires,
Notices, Documents originaux, etc.**

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 7 AVRIL 1854.

ALLOCUTION DE M. LE VICE-AMIRAL LA PLACE,
PRÉSIDENT.

MESSIEURS,

Il y a quelques mois que, dans cette même enceinte, je vous remerciais de l'honneur que vous m'aviez fait en me nommant votre président. Aujourd'hui je viens résigner ces fonctions et vous témoigner ma gratitude pour les sentiments bienveillants que vous m'avez montrés. J'aurais voulu rendre plus de services à notre association : je ne l'ai pu, le temps m'a manqué pour cela. Je n'ai donc plus que des vœux à former ; mais, messieurs, ils sont ardents, sincères, pour que la Société de géographie prospère, continue à se recruter d'hommes distingués comme vous ; pour que le choix du successeur que vous allez me donner, tombe sur

un homme d'une haute capacité, d'un rang élevé, et par conséquent capable sous tous les rapports de faire le bien que je n'ai pu accomplir. Enfin, messieurs, veuillez être convaincus que le temps que j'ai passé parmi vous, que l'honneur d'avoir été votre président, prendront place pour toujours au nombre de mes souvenirs les plus doux, les plus flatteurs.

PRIX ANNUEL

POUR

LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE EN GÉOGRAPHIE.

(ANNÉE 1851.)

RAPPORT DE LA COMMISSION SPÉCIALE.

Commissaires, MM. D'AVEZAC, DAUSSY,
ISAMBERT, POULAIN DE BOSSAY et JOMARD, rapporteur.

MESSIEURS,

Le rapport de la *Commission du prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie* sera, cette année, moins étendu que de coutume, non que l'année 1851 n'ait pas vu s'accomplir plusieurs découvertes intéressantes, mais parce que, dans son rapport annuel, le secrétaire de la Société rappellera tous les progrès de la géographie et entrera dans les développements qu'exige l'histoire de la science. La Commission se bornera, aujourd'hui, à passer rapidement en revue plusieurs voyages qui se rapportent à l'époque prescrite : nous n'insisterons que sur les deux explorations qui nous paraissent mériter à un plus haut point que les autres l'attention de la Société.

On sait que le docteur John Rae a exploré avec succès les terres appelées Wollaston-Land et Victoria-Land, la première pendant le mois de mai 1851, la seconde pendant les mois de juillet et août; il est ainsi parvenu au delà du 70^e degré de latitude et les points qu'il a découverts embrassent 16 degrés de longitude, de la pointe Pelly à l'est au cap Back à l'ouest. Cette exploration à l'est et à l'ouest du détroit de Dease complète la reconnaissance des grandes terres de Victoria et Wollaston, et celle du détroit du Dauphin et de l'Union, peu éloigné de l'île Baring et de la route qu'a suivie plus tard le capitaine Mac Clure dans sa récente et mémorable découverte. Celles du docteur J. Rae ont donc contribué à avancer les connaissances et à préparer l'important résultat que la marine anglaise vient d'atteindre; de plus, l'explorateur a fait de bonnes observations sur le climat, sur les Esquimaux, sur les animaux propres à la nourriture des voyageurs. Qu'on nous permette de mentionner aussi la petite île située au 102^e degré de longitude (68° 52' latitude), à laquelle le docteur a donné le nom de *Jenny Lind*, en signe d'hommage adressé à une personne dont les sentiments généreux et la voix merveilleuse ont été célébrés, de nos jours, dans toutes les langues.

M. Hecquard, voyageur français, aujourd'hui consul en Albanie, a accompli, en Afrique, pendant les années 1850 et 1851, un voyage intéressant; il est allé à Timbo, où il a fait son entrée avec l'almami le 9 mars 1851, et il a parcouru, non sans courir de grands dangers, une partie de la route qu'avait suivie, en 1818, M. Mollien, et, depuis, René Caillié se rendant à Tom-

bouctou. Cette partie du continent africain, le Fouta Dhialon, pays très commerçant, n'est pas bien éloignée de nos possessions du Sénégal et il importerait de relier ensemble Timbo, les mines de Bouré, le haut Bâfing et la chute de Felou, par une exploration continue. Le Bâfing ou haut Sénégal n'a pas moins de 100 mètres de large à peu de distance de Timbo. M. Hecquard a déterminé la source du Bâfing à 10° 16' latitude nord et 13° 19' longitude ouest. Les itinéraires qu'il a rapportés, avec l'orientation et les distances en milles, seront d'une grande utilité pour remplir plusieurs lacunes de la carte.

Sur un autre point de l'Afrique, la région du Nil, M. le comte d'Escayrac de Lauture s'est fait remarquer par une étude approfondie, non seulement de ce qui regarde le Kordofan, mais sur les routes du désert et toutes les questions sur lesquelles il importe d'être éclairé quand on veut traverser les plaines brûlantes de l'Afrique ; le livre qu'il a publié joint à beaucoup d'intérêt le mérite de renfermer des conseils pratiques et le fruit d'une assez longue expérience.

D'importantes explorations ont été faites dans l'Asie orientale sous les auspices de la Société impériale russe de géographie : le secrétaire général en donnera connaissance dans son rapport annuel.

C'est en 1851 que l'Anglais Penny, baleinier, a découvert la terre dite du Prince Albert, à l'extrémité nord du canal Wellington, par 77 degrés de latitude, 95 de longitude ouest Greenwich. Il semblerait résulter de l'examen fait, en Amérique, par la Société géographique et statistique nouvellement instituée à New-York (laquelle correspond avec nous), que cette terre

n'est autre chose que Grinnell Land, ainsi appelée du nom de Grinnell, riche et généreux négociant de New-York, qui avait envoyé à ses frais, en 1850, le navire *the Rescue*, capitaine de Haven (1); on se fonde sur la situation du mont Franklin, déterminée par les deux explorateurs; mais il reste des doutes et c'est le cas de dire *adhuc sub judice lis est*.

Le voyage du navire *le Prince Albert* (capitaine Kennedy) dans les mers arctiques n'a été achevé qu'en 1852; mais il a commencé en 1851 et nous ne pouvons nous dispenser de le mentionner, d'autant plus qu'à bord du navire était notre brave Bellot, que vous entendiez ici même, il y a moins de quinze mois, raconter le récit de l'expédition d'une manière si dramatique, avec tant d'énergie et de modestie à la fois. Le lieutenant Bellot s'embarqua sur *le Prince Albert* au mois de mai 1851 à Aberdeen. On sait quel résultat eut cette première expédition; elle servit à rétrécir le cercle des directions que dut suivre sir John Franklin (ce sont les expressions de Bellot), et à prouver, selon lui, que sir John s'est porté au nord du canal Wellington en quittant l'île Beechey. Il serait superflu d'entrer ici dans d'autres développements: ce serait répéter un récit que personne n'a oublié; cette fois notre compatriote n'alla pas au delà du 100° degré de longitude, c'est-à-dire de la terre du Prince de Galles; pour le voyage suivant, chacun en sait la déplorable issue. Les parages de l'île Beechey, où sont les dernières traces connues de sir John Franklin, ont vu suc-

(1) Voyez un écrit du colonel Force, et *Report Americ. geogr. and statist. Society*, décembre 1853. New-York.

comber glorieusement notre infortuné compatriote. Ce n'est pas en vain que notre Société aura fait appel aux admirateurs de son courage en provoquant l'érection d'un monument en son honneur. En terminant ici ce court aperçu des expéditions aux terres arctiques, reconnaissons, avec M. Augustus Petermann, que le plus grand danger de ces voyages est dans les accidents causés par l'accumulation des glaces, ou bien leur subite rupture, et non pas, comme quelques uns l'ont pensé, dans le manque absolu d'alimentation ; car la vie animale est loin d'y être éteinte, et, quand on approche du pôle, on remarque que le thermomètre tend à remonter.

Nous passons sans transition au continent africain. M. Francis Galton a exploré, pendant le cours de l'année 1851, la région sud-ouest de l'Afrique, et vu des contrées qu'aucun blanc n'avait visitées ou décrites avant lui ; c'est le pays des Ovaherero ou Damaras, situé sous le tropique du capricorne. Il était parti du cap de Bonne-Espérance, et avait débarqué à la baie Walfisch, par 23° sud. De là il a pénétré dans l'intérieur du pays, suivi le cours des rivières, franchi les points culminants jusqu'à 6 000 pieds de hauteur au-dessus de la mer, et déterminé la position d'un très grand nombre de points, de manière à remplir un assez grand nombre de vides de la carte d'Afrique. Le nombre de ses observations de latitude et de longitude (depuis le 48° degré S. jusqu'au 23° degré, et du 15° degré de long. E. au 19°) approche de soixante. Les longitudes ont été relevées par des distances lunaires. On sait que l'un des plus grands progrès de la géographie et des principaux *desiderata* de la science,

consiste dans la détermination mathématique de la position des lieux. M. Galton a parcouru plus de 2000 milles à travers un grand nombre de difficultés et de privations, il a déployé un zèle rare, une ardeur infatigable, et il a accompli tout ce pénible voyage à ses propres frais. Loin de négliger l'étude des populations, celle des mœurs et des coutumes, il a recueilli une foule d'observations de nature positive, qui nous permettent d'avoir une idée juste du degré de civilisation des Damaras; degré encore bien bien peu avancé et bien inférieur à celui des Ovampos et du pays de Benguela au nord, même des Namaquas et des riverains du fleuve Orange au midi; par exemple, il paraît que les Ovaherero ou Damaras ne savent pas compter au delà de cinq. Cependant, ils forment une nation puissante par le nombre des habitants; le pays est fertile et fournit des bestiaux qu'on embarque à Walvisch-Bay pour Sainte-Hélène. Quand M. Galton a commencé à pénétrer dans l'intérieur, le pays était troublé par une attaque violente des Namaquas, qui livraient tout au pillage, et tuaient les Damaras. D'autres empêchements encore arrêtaient le voyageur; mais il eut le bonheur de se procurer des interprètes, à la fois dévoués et familiarisés avec les idiomes damara et hottentot et d'autres encore, et il triompha ainsi d'un des plus grands obstacles que rencontrent les explorateurs des pays inconnus.

Au mois d'août, il était à Barmen, au centre du pays, sur la rivière principale, le Swakop. Après avoir achevé ses observations à la fontaine de l'Éléphant, il fit une exploration avec un chef hottentot jusqu'à Tounobis, point de sa course le plus à l'est (long. 21° O.).

M. Galton, dans sa relation, fait remarquer que les lieux ont deux, trois et jusqu'à quatre noms différents; il décrit, avec soin, le climat, les sables, les pâturages, les rivières, les savanes et, en général, la nature du sol, où l'on remarque dans la conformation du terrain des singularités curieuses; enfin, les épais bois épineux de ces contrées, qui sont un bien cruel tourment pour les voyageurs.

Un trait curieux de géographie physique, c'est que les rivières sont *périodiques*; l'une d'elles, une fois, est restée sept ans sans atteindre jusqu'à la mer. Le contraste est des plus saillants entre le pays des Damaras et celui des Ovampos, que visita ensuite M. Galton, notamment à Ondonga, où l'agriculture est florissante, où les champs sont couverts de riches moissons; ajoutons les magnifiques bois de palmiers, les gras pâturages, les villages où semblent respirer l'aisance et le bien-être.

On ne connaît pas les embouchures de certaines rivières du pays; M. Galton déduit de judicieuses conséquences sur leur cours, de la présence des hippopotames. Enfin, il donne les renseignements qu'il a recueillis des naturels sur les pays qu'il n'a pas visités; le plus intéressant de tous est la région du lac N'gami, découvert, il y a peu d'années, par MM. Livingston et Oswell; il a été, d'ailleurs, en relation avec ce dernier; à Tounobis, M. Galton n'était pas à plus de 120 milles géographiques du lac, et il avait le projet de s'y rendre. On sait que la rivière appelée *Zouga* communique avec le lac N'gami à son extrémité orientale, et reçoit elle-même une autre grande rivière nommée *Tso* (ou Beribé, en sechuana): or, selon les

assurances données par les indigènes à M. Galton, le *Tso* ne se jette pas dans les eaux du lac ; il en sort au contraire : M. Oswell, étant sur les lieux, doit avoir vérifié ce point de géographie.

C'est ainsi, messieurs, que la science fait de nouveaux et grands pas dans l'intérieur de la terre mystérieuse, et que, de proche en proche, les pionniers de la géographie, partis, les uns du nord et les autres du sud, et convergeant tous vers la ligne équinoxiale, finiront par se rejoindre, peut-être en même temps que ceux qui sont venus de l'Orient, c'est-à-dire les courageux missionnaires qui ont pris pour point de départ Mombas dans la mer des Indes, et à qui l'on doit déjà d'importants résultats que vous avez récompensés par vos médailles.

Nous voici arrivés à la principale découverte de l'année 1851 : c'est encore l'Afrique qui en a été le théâtre. On connaît trop bien, pour la rappeler ici, la mission qu'avait eue du gouvernement anglais James Richardson, en 1849, homme parfaitement préparé par son voyage à Ghadamès ; il avait cependant senti le besoin de s'associer deux compagnons de voyage, instruits dans les sciences naturelles et dans l'art d'observer, le docteur Overweg et le docteur Barth. Les deux premiers, hélas ! ont succombé sur le champ de bataille des découvertes. M. Barth a résisté à toutes les fatigues, à toutes les épreuves ; isolé du reste de la mission, il a tenté et réalisé un voyage qu'aucun Européen n'avait fait avant lui. Le nom d'Adamawa était inscrit sur les cartes ; mais nul ne savait s'il y avait là un État florissant, une ville capitale, un centre de commerce. On ignorait quelle était la population du pays ; si elle

était soumise aux Fellatah, ou si elle avait résisté à l'invasion de ces nouveaux dominateurs du Soudan. Le docteur Barth partit de Kouka, sur les bords du lac Tchad, le 29 mai 1851; après une marche de 155 milles géographiques, à travers les terres du Bornou, il atteignit Uba, première position d'Adamawa, lieu situé sous le parallèle de 10° 20', à 35 milles ouest du mont Mendefi. Le voyageur fut frappé de la superbe végétation du pays, de ses magnifiques prairies et des nombreux troupeaux qui y paissent. Toute la contrée porte l'aspect de l'aisance et de la richesse; les cabanes sont bâties plus solidement que dans la partie de l'Afrique plus au nord; il est vrai que la saison pluvieuse y dure sept mois. Le pays est très peuplé, on y voit de grandes villes, toutes les trois ou quatre heures, outre les villages intermédiaires habités par les esclaves des Fellatah. Ces esclaves exécutent tous les travaux, et le plus pauvre des Fellatah en a de deux à quatre sous son autorité. Yola est la capitale du royaume; le commerce consiste principalement en esclaves et en ivoire; on tire celui-ci de Baya, à douze journées au sud d'Yola, et où les éléphants sont en grand nombre. L'importation fournit du sel, des verroteries et d'autres marchandises. On ne se sert pas de cauris pour les échanges, mais de bandes étroites d'étoffes de coton appelées gebbega. A 52 milles d'Uba est un grand marché, appelé Saraw; c'est la principale ville du nord du royaume. Jamais un chrétien n'avait mis le pied dans ce pays; quand le docteur Barth y passa, on l'accueillit avec toutes sortes de marques de respect, et comme un être d'une espèce supérieure. Le 18 juin, le docteur arriva au point où le Benué se

joint au Faro, et forme une rivière grande et imposante. Le lieu s'appelle Taêpe (1). Le Benué (ou la mère des eaux) est la plus grande des deux rivières; elle avait un demi-mille de large et 9 pieds $\frac{1}{4}$ de profondeur, quand le docteur la traversa pour la première fois; au retour, elle avait cru de 7 pieds $\frac{1}{4}$: profondeur totale près de 17 pieds; le courant porte à l'ouest et est très fort; il se rend dans le Quorra ou Kouara. Le voyageur passa le Faro à gué, et le Benué dans une barque longue de 30 pieds. On lui assura que la source du Benué est à neuf jours de marche d'Yola, au sud-est, et celle du Faro à sept jours, au rocher appelé *Labul*.

Pendant la saison pluvieuse, les deux rivières débordent et l'inondation s'étend au loin; elle est à son maximum à la fin de juillet, et garde ce niveau quarante jours durant. La crue est de 40 à 50 pieds; après quoi les eaux baissent. Les crocodiles y abondent; le Benué charrie de l'or. C'est le 22 juin que le docteur Barth entra dans la capitale.

Aucune découverte géographique de l'année 1851 ne saurait le disputer, pour l'intérêt et l'importance, à celle du docteur Barth; il nous a révélé l'existence d'un vaste pays, riche par la culture et par la population, ainsi que celle de deux rivières qui s'unissent pour former le grand affluent du Quorra connu sous le nom de Tchadda et qu'on ne connaissait guère que par son embouchure ou jusqu'à Foundah; il a par là pour

(1) Ce point est situé par 9° 2' lat. N., 14° E Greenwich, à 235 milles géographiques de Kouka, et 415 milles N.-E. du confluent de la Tchadda et du Kouara.

ainsi dire ouvert à l'Europe une communication facile avec l'Océan. Sous le rapport purement géographique, et quant aux cours d'eau, cette découverte n'est pas d'une moindre importance, et elle vient corroborer une conjecture émise depuis longtemps sur le véritable cours du Niger (1).

M. Barth a, de plus, adressé des renseignements d'un grand intérêt sur les points qu'il n'a pas vus par lui-même (2).

Il n'est pas de notre sujet de parler des conséquences futures de cette découverte, ni même du voyage de M. Vogel, jeune astronome, parti de Morzouk pour rejoindre l'expédition, qui était malheureusement réduite à un seul membre par la mort de Richardson et d'Overweg; mais il convient d'ajouter que M. Barth a résolu de retourner à Yola pour compléter son exploration, et cela après avoir tenté d'atteindre Tombouctou (3).

Par le même motif, nous ne dirons rien du missionnaire Livingston, de M. Oswell, son compagnon de voyage, de M. Anderson, qui fut celui de M. Francis Galton, de MM. Krapf et Rebmann, tous restés ou retournés en Afrique pour continuer les travaux que notre Société a distingués les années précédentes. Plusieurs d'entre eux ont d'ailleurs envoyé en Europe

(1) Voyez le *Bulletin*, année 1851, t. II, p. 323, *Remarques au sujet du voyage du docteur Barth dans l'Adamawa* et ailleurs.

(2) Un cheikh a dit à M. Barth qu'il avait fait le voyage du lac Nyassi en partant de Mozambique.

(3) On apprend aujourd'hui même (29 mars) l'heureuse arrivée du docteur Barth à Tombouctou, où il est entré le 7 septembre 1853, accompagné par le frère du cheikh, gouverneur de la ville.

de nouveaux documents qui seront l'objet d'un examen ultérieur.

C'est ainsi, messieurs, que l'Afrique se dévoile de plus en plus à l'œil impatient de l'Européen, curieux de la connaître enfin tout entière. Le cercle de l'inconnu se rétrécit par degrés ; la carte d'Afrique, avant un quart de siècle peut-être, ne fera plus voir de grand vide, et ces *prodiges toujours nouveaux*, que le mystérieux continent, au dire de la docte antiquité, recèle en son sein depuis un temps immémorial, nous seront enfin dévoilés. Qu'un hommage éclatant soit rendu à ces hommes intrépides, qui, à travers mille fatigues, au péril de leur vie, ont procuré tant de brillantes découvertes ; gloire à eux ! et que les ombres des Mungo-Park, des Beaufort, des Laing, des Denham, des René Caillié, se réjouissent de tous ces progrès, qu'on leur doit autant qu'à leurs successeurs actuels.

Conclusion. — La Société de géographie de Paris, pleine d'admiration pour la constance et le courage qu'a déployés le docteur Barth, depuis trois ans, dans son exploration des contrées centrales de l'Afrique, lui décerne sa grande médaille d'argent pour son voyage au pays d'Adamawa, et, en même temps, un hommage de souvenirs et de regrets à la mémoire de James Richardson, le chef de la mission, et à celle du docteur Overweg, morts tous deux victimes de leur dévouement pour la cause des découvertes. La médaille, aujourd'hui décernée au docteur Barth, n'exclut point son droit au grand prix annuel pour un voyage postérieur à 1851.

La Société décerne aussi sa médaille d'argent à

M. Francis Galton pour son exploration au pays des Damaras, et elle vote un témoignage d'estime et de félicitation au voyageur Suédois M. Anderson, dont le zèle s'est associé à celui de M. Francis Galton.

JOMARD,
Rapporteur.

PRIX D'ORLÉANS,

POUR L'IMPORTATION LA PLUS UTILE A L'AGRICULTURE,
A L'INDUSTRIE OU A L'HUMANITÉ.

Rapport de la Commission spéciale : *Commissaires*, MM. GABRIEL
LAFOND, GARNIER et JOMARD, *rapporteur*.

MESSIEURS,

Le prix offert aux voyageurs par la Société de géographie pour l'importation la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité, n'a pas été assez connu dans l'origine, et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles ce prix n'a pas été encore décerné; un autre motif était la difficulté de remplir la condition la plus importante, savoir : le succès de l'importation.

Ce n'est pas assez en effet d'avoir fait une heureuse découverte, et même d'avoir introduit en France ou dans nos colonies un végétal utile, une plante textile ou tinctoriale, un animal nouveau jugé susceptible de se domestiquer, ou bien encore un remède ou une pratique salubre; enfin, un procédé étranger à la France et fait pour enrichir les arts ou l'industrie; il faut encore que l'expérience ait prononcé sur les avantages de cette importation; tel est l'esprit dans lequel a

été créé ce prix par le fondateur, telle est la condition à laquelle il a chargé la Société de le décerner.

Aujourd'hui que la nature de cette haute récompense est plus généralement connue, certains résultats faits pour intéresser la Société lui sont communiqués assez fréquemment ; on lui a fait connaître plusieurs inventions , plusieurs acclimations , plusieurs essais plus ou moins heureux. Vous avez accordé, messieurs, des médailles d'encouragement à M. Charles Renard et à ses trois collègues, délégués comme lui en Chine, par le commerce français. Le premier avait déjà rapporté d'utiles indications ; cette année, il a soumis à la Société plus de vingt procédés chinois, dont plusieurs paraissent neufs et avantageux. Tous, il s'en faut, ne sont pas d'une égale importance. La plus intéressante de ces communications est relative à la culture du riz de la Chine ; M. Charles Renard s'est procuré du riz des régions du nord ; l'analogie de ce climat avec celui des Landes de Gascogne a permis d'établir dans les Landes des rizières qui paraissent avoir prospéré ; on a suivi la méthode très détaillée qu'avait publiée , en 1847, M. Renard, et le riz récolté a été jugé supérieur à celui du Piémont et de la Lombardie ; ce peut être un jour pour notre agriculture une céréale de plus. On sait d'ailleurs que le riz a réussi dans la Camargue, et que ce genre de culture appartient désormais à la France. Le mémoire que M. Charles Renard nous a communiqué sur la culture du riz en Chine est assez complet ; il nous instruit sur la préparation de la terre, les engrais, l'ensemencement, le repiquage, l'irrigation et la récolte ; c'est un service rendu, qui, sans mériter le prix à nos yeux, a droit à une mention honorable et à un

rappel de médaille, d'autant plus que le mémoire renferme vingt-sept autres procédés dont plusieurs pourraient être appliqués à nos arts.

M. Jules Itier, à qui vous avez accordé aussi une médaille pour son voyage en Chine en 1846, a importé en France plusieurs plantes textiles, avec lesquelles on fabrique dans le céleste Empire des tissus aussi fins que solides; il est parvenu depuis à naturaliser et à acclimater les espèces suivantes : le *Lo-ma*, ou *Cannabis gigantea*, le *Tsing-ma*, ou *Corchorus textilis*, le *Chou-ma*, ou *Urtica nivea*, et une malvacée du genre *Sida*. Les deux premières ont été semées à Marseille et à Montpellier au Jardin botanique, en 1847 et 1848, et ont parfaitement réussi à donner de la graine en abondance; elles ont atteint une hauteur de 5 et même de 7 mètres (1). La troisième plante a également réussi à Montpellier; la reproduction de toutes les graines a été assurée. L'année d'après, 1849, a produit des résultats encore plus grands; les graines ont été semées en toutes sortes d'expositions, à Castelnau, à Montpellier, à Marseille, à Perpignan, dans les hautes et dans les basses Alpes. Toutes les graines ont levé, les plantes ont résisté à un froid de — 4 degrés. Le produit, sur un terrain d'un demi-are, a été une filasse assez fine, souple et soyeuse, du poids de 14 kilogrammes, ce qui ferait en proportion 2 800 kilogrammes par hectare; c'est aussi la proportion du poids de la graine récoltée. Le chanvre dit *Lo-ma* n'a pas moins bien réussi en Algérie. L'*Urtica nivea* (*Chou-ma*) a été propagée par boutures; il paraît que dans les pays plus

(1) Rapport à la Société d'agriculture de l'Hérault, février 1849.

au nord , y compris le Dauphiné , la graine n'arrive pas à maturité.

Si le tissage des fils de ces végétaux avait été exécuté en grand , et avait produit des étoffes aussi fines et aussi belles que les tissus qu'on obtient en Chine , la France serait en possession d'une nouvelle richesse végétale , et M. Jules Hier aurait acquis , dès ce moment , un titre à une grande récompense ; en attendant que ce résultat soit réalisé , la commission reconnaît , avec empressement , qu'il a droit à un rappel de médaille pour le zèle , pour les efforts et pour la constance qu'il a déployés.

Personne n'a oublié l'envoi qu'a fait à la Société M. de Montigny , consul de France à Shan-ghaï et Ning-po (Chine septentrionale) , de graines du nord et du centre de la Chine , provenant de plantes tinctoriales , de végétaux textiles , d'arbres à fruit , de tubercules , de légumes , etc. , plantes qu'il désirait voir acclimater sur notre territoire ; il priait la Société de se charger elle-même de la distribution de ces graines en France et en Algérie ; de même que le fondateur du prix d'Orléans avait chargé la Société de décerner la récompense , objet du présent concours. La Société s'est acquittée religieusement de cette honorable tâche : elle a fait parvenir les graines de la Chine sur une quarantaine de points différents , indiqués par des personnes compétentes ; elle a ouvert une correspondance suivie avec toutes les Sociétés d'agriculture et d'horticulture , avec les directeurs de pépinières , de fermes-écoles et de jardins d'acclimatation ; elle s'est adressée à MM. les ministres ; enfin , elle n'a rien négligé pour mener à bien l'entreprise

patriotique que lui confiait le consul de France. Malheureusement il n'avait pas envoyé de documents sur la manière de préparer le sol, l'époque des semis, le mode de culture; la plupart des directeurs de jardins ont réclamé ces renseignements. Toutefois, il résulte des réponses demandées à tous ceux qui avaient reçu les graines, que partout le chanvre du nord de la Chine a réussi; le fil obtenu manque de finesse, faute sans doute de notions suffisantes sur la manière de cultiver; la même chose était arrivée à M. Lher, avant qu'il eût lui-même pris en main les essais de culture. Ce sont toujours les plantes du nord de la Chine qui ont le mieux réussi, entre autres la canne à sucre du nord, dont la graine a levé et s'est reproduite à la ferme-école de Montaurone (Bouches-du-Rhône), à Mas-le-Comte (Gard), à Toulon (Var), et à la ferme-école de Mandoul (Tarn); dans ce dernier endroit on a obtenu du sucre en assez grande quantité. Parmi les autres graines qui ont levé, on peut citer le chou de Mongolie, des espèces d'aubergine et une espèce d'indigo. M. de Montigny a mérité de la Société une médaille pour la sollicitude éclairée dont il a fait preuve en procurant plusieurs espèces végétales propres à doter notre agriculture de richesses nouvelles. Il est à regretter que le nouveau service qu'il vient de rendre, en amenant ici, ces jours derniers, à force de soins et de sacrifices, douze *yacks* de la Chine, ne puisse être compris dans le jugement du concours; l'année prochaine, à pareille époque, cette importante acquisition ne peut manquer d'être grandement distinguée par la Société de géographie. En attendant, que M. de Montigny, qui n'a pas reculé devant les plus grands sacrifices pour enrichir

la France par ses importations , reçoive , avec notre médaille , les remerciements de la Société et nos hautes félicitations pour le zèle patriotique dont il est animé.

Messieurs , au moment où nous remplissons une mission qui n'est pas sans difficultés , nous devons nous réjouir d'assister à la formation d'une Société nouvelle qui va prendre en main l'importation et la naturalisation des espèces propres à enrichir notre territoire , la *Société zoologique d'acclimatation*. Le savant qui , depuis seize ans , avait provoqué l'attention publique sur cette importante amélioration , M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire , a réussi à organiser une association nombreuse , déjà puissante par le concours des citoyens zélés et éclairés qui secondent ses efforts. Les règlements sont sous vos yeux. On connaît le rapport lumineux adressé , en 1849 , au ministre de l'agriculture et du commerce par le savant naturaliste , sur la naturalisation et la domestication des animaux utiles ; c'est le point de départ des travaux de la nouvelle Société , travaux qui s'ouvrent sous d'heureux auspices , puisque M. de Montigny lui apporte , dès le début , une moisson des plus riches. Il ne nous appartient pas d'exposer les avantages de cette récente importation ; chacun pourra en juger par ses yeux en visitant les parcs du Muséum d'histoire naturelle , où les douze yacks de la Chine attirent déjà tous les regards. Ceux qui se rendront dans ces parcs verront en même temps l'hémione de l'Inde , parfaitement acclimaté et naturalisé par les soins de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire , à ce point que l'on possède aujourd'hui la troisième génération , née à Paris. Cette pensée de l'acclimatation des espèces utiles remonte à Colbert ; il n'a guère fallu

moins de deux siècles pour amener la question au degré où elle est parvenue. Un grand ministre donna l'impulsion, et le plus grand de nos naturalistes, Buffon, lui donna la vie.

Plus tard, l'émule de Cuvier, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, fit d'heureux essais à la ménagerie qu'il avait créée, essais que son fils continue dignement aujourd'hui, avec plus de succès encore.

Ce fait, que l'hémione est devenue nos jours presque un animal domestique, se reproduit dans les lamas, qui se multiplient aussi facilement; ces animaux ont été élevés dans les mêmes parcs que les autres animaux du Muséum : les hémiones ont vécu pendant l'hiver dans des lieux non chauffés, et ils ont parfaitement résisté à de grands froids. D'autres animaux encore sont en voie de domestication ou d'acclimatation; notre collègue, M. le comte de Castelnau, consul à Bahia, a contribué à ce progrès par l'envoi d'animaux d'Amérique. En même temps, de nouveaux oiseaux d'ornement s'introduisent chaque jour dans nos volières. Un objet plus important est la pisciculture; on sait quels pas a faits cette nouvelle industrie. Enfin, le règne végétal fournit de nouvelles espèces remarquables pour l'utilité ou pour l'agrément, soit des fruits, soit des fleurs, ou bien des arbres pittoresques pour l'embellissement de nos jardins.

La nouvelle Société que préside M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, possédant dans son sein un grand nombre de personnes également versées dans la pratique et dans la science de la zoologie, doit infailliblement accélérer les résultats qu'on désire et dont la France attend de précieuses ressources alimentaires;

telle était la destination, tel était le but de la récompense que la Société de géographie a été chargée de décerner, et qu'elle sera heureuse d'adjuger bientôt au voyageur éclairé qui aura procuré l'importation la plus utile à l'agriculture ou aux arts.

Conclusion. — La Société décerne la médaille d'argent à M. de Montigny, consul de France à Shang-haï et Ning-po, pour l'importation de plusieurs plantes de la Chine, sans préjudice pour les nouveaux droits qu'il aura acquis au prix d'Orléans.

La Société accorde un rappel de médaille à M. Jules Itier, pour la naturalisation des plantes textiles de la Chine, et le même rappel de médailles à M. Charles Renard, pour la communication de plusieurs procédés agricoles et industriels, pratiqués par les Chinois, notamment en ce qui regarde la culture du riz du nord de la Chine.

Mars 1854.

JOMARD,
Rapporteur.

LES POPULATIONS PRIMITIVES

DU NORD DE L'HINDOUSTAN.

PAR

M. L.-F. ALFRED MAURY.

NOTICE LUE DANS LA SÉANCE DU 7 AVRIL 1854.

On avait longtemps considéré les Hindous comme le type de la nation la plus anciennement établie sur son

sol, la plus immuable dans ses croyances, la plus stationnaire dans son organisation sociale. Une étude approfondie de leurs monuments littéraires a bien changé les idées. On n'a pas tardé à reconnaître que les possesseurs actuels du sol étaient descendus dans la vallée du Gange des plaines de la Bactriane et des flancs du Paropamisus. C'étaient des tribus nomades et guerrières qui parlaient le sanscrit et professaient un sabéisme mêlé à des restes d'un fétichisme plus grossier, dont le Rig-Véda nous a conservé la vivante image. Les tribus indigènes furent repoussées dans les montagnes à l'est et au sud, et leur nombre et leur importance déclinerent rapidement devant les progrès des nouveaux conquérants. Les unes se mêlèrent aux vainqueurs, en constituant les castes inférieures ; les autres formèrent des communautés à part répandues en différents points du sol indien.

La géographie vient en aide à l'histoire pour éclairer l'obscurité mystérieuse qui environne ces prédécesseurs des Aryas dans la vaste plaine du Bengale. Elle nous a fait retrouver dans ces derniers temps les descendants encore bien reconnaissables des indigènes de l'Hindoustan, réduits en majorité à la condition de hordes sauvages ou abâtardies, en opposition de langue et d'institutions avec les peuples qui les entourent.

Ces débris de la nationalité indienne primitive sont distribués dans trois parties distinctes de la presqu'île. Les uns se rencontrent au sud du Mahmuddy jusqu'au cap Comorin. Ce sont les *Bhiles*, les *Toudas*, les *Meras*, les *Coles*, les *Koudes*, les *Sourahs*, les *Paharias*, etc. Les seconds habitent la partie septentrionale vers l'Himalaya : tels sont les *Radjis* ou *Dous* et les *Brahouis*.

Les troisièmes occupent l'angle qui sépare les deux presqu'îles de l'Inde et qui est désigné sous le nom d'Assam, ainsi que la bande montagneuse qui constitue la frontière entre le Bengale et le Tibet.

Les diverses peuplades de la première catégorie ont été l'objet de recherches intéressantes, dont les plus anciennes remontent déjà à plus de douze années. Ce sont les Coles, qui ont donné leur nom au Kholwan, les Bhiles, qui ont imposé leur nom au Bhilwan et au Bhilvara; les Mans ou Mangs, dont le *Mandesa* tire le sien; les Beders, qui ont laissé le leur à la cité de Beders; les Gonds ou Khonds, dont le nom se reconnaît dans celui de Gondouana; les Orias ont donné le nom à la côte d'Orissa, les Bhars, au Behar, les Mers, au Menwar ou Merwar, les Ahirs, au Ahirwan (1). Quant aux peuplades qui font partie de la seconde catégorie, l'attention n'a été appelée sur elles que depuis une époque beaucoup plus récente, et leur nom est encore peu familier aux géographes français. Aussi est-ce de ces dernières que je veux vous entretenir un instant, frappé non seulement de ce que leur étude a en elle-même de curieux, mais des lumières que leur connaissance peut jeter sur les lois de la distribution des races en Asie et sur la marche des premières migrations de notre espèce.

Je ne dirai donc que peu de chose des tribus répandues dans les Ghâtes et les monts Vindhias. La majorité de ces tribus paraît appartenir, suivant la remarque d'un des ethnologistes contemporains les plus distingués, M. J. Logan, à une race intermédiaire entre les

(1) Voyez J. Briggs, *On the aboriginal tribes of India*, dans le *Report* de l'association britannique pour l'avancement des sciences. XX^e année. 1851, p. 169.

Iraniens et les Touraniens, mais se rapprochant plus des premiers que des seconds. Leur type physique offre une analogie frappante avec le type nègre ou africain. Ils sont, en effet, plus petits que les hommes de la famille touranienne, ont le nez plus plat, la face plus large et plus proéminente, les lèvres plus épaisses (1). Ces tribus sont les véritables indigènes de la partie méridionale de la presqu'île gangétique. Mêlées à des peuplades tibéto-indiennes qui occupèrent la vallée du Gange et la partie alpine de l'Hindoustan, à d'autres peuplades africo-tamouliennes qui occupèrent l'ouest, elles perdirent graduellement leur pureté primitive.

Cette révolution, comme le remarque M. J. Logan, doit avoir été déterminée par un afflux des tribus de type quasi-iranien venant du N.-O. et d'autres du type tibétain venant du N.-E.

Parmi les populations qui offrent à un plus haut degré le type de cette race croisée de Noirs-Hindous et de Malais, il faut placer les *Chenchuvars* ou *Chenchoucoulam*, dont les restes réduits à environ 1 200 habitants se rencontrent dans les Ghâtes orientales, entre le Kistnah et le Pennaur. Ces sauvages, qui apparaissent dans la partie la plus reculée des forêts, habitent des huttes dont la forme rappelle celle de roches, et qui sont construites, comme celles des tribus assamaïses, avec des claies. Les hommes sont dans un état de nudité presque complet et vivent de chasse, tandis que les femmes préparent les aliments.

Le type des Chenchuvars, qui rappelle le type des

(1) *Journal of the Indian archipelago*. 1850. August, p. 450. 381, 482.

Tamouls dont ils parlent un dialecte, le telougou, se rapproche plus du type nègre que celui des Telougous purs (1).

Dans cette petite contrée de l'Assam, que traverse dans toute sa longueur le Brahmapoutre, dont elle n'est en réalité que la vallée, nous trouvons réunies les trois grandes familles de races de l'Asie méridionale : 1° les Hindous de la souche aryane ; 2° des peuplades parlant la langue dravida (2) et qui sont les débris des indigènes de l'Hindoustan, dont il vient d'être question ; 3° des tribus à idiomes monosyllabiques et alliées de très près à la famille chinoise (3). Le souvenir de quatre races distinctes habitant l'Assam paraît s'être conservé dans les anciennes traditions du Kamroup ou Bas-Assam. Il y est dit que le pays était jadis partagé entre quatre tribus sauvages : les *Plov* ou Bhoutiens (la race tibétaine), les *Saumar* ou Assamais (la race indo-chinoise), les *Kuvatch* ou *Kocchs* (la race tamoule) ; les *Yavans* ou Barbares de l'ouest (sans doute les Aryas) (4). Mais les peuplades de ces trois familles différentes ne sont pas disséminées au hasard et indistinctement mê-

(1) Voyez l'article intitulé : *The Chenchwars*, par le capit. Newbold, dans le *Journal of the royal asiatic Society of Bengal*, vol. VIII, p. 271. Année 1846.

(2) Les principales langues de la souche dravida, sont le tamoul, le telougou, le canara, le malayâlam et le toulou, toutes parlées dans le sud de la presqu'île du Gange.

(3) J'avais consacré à l'étude des langues des populations primitives de l'Hindoustan, un chapitre à part de ce travail ; le temps ne m'a pas permis de le lire dans la séance publique, et j'ai dû le réserver pour un mémoire spécial que je communiquerai bientôt à la Société.

(4) Voyez la note de M. Th. Pavie, dans le *Tarikh-i-Asham*, traduit de l'hindoustani, p. 278.

lées entre le 26° et le 27° degré de latit. N. Elles se sont cantonnées chacune dans une région spéciale ; en sorte que, quand même les caractères physiques et la différence de langage ne mettraient pas en évidence la diversité d'origine de ces tribus, leur position géographique annoncerait suffisamment qu'elles sortent de berceaux différents. Une ligne tirée du nord au sud, qui coupe le Brahmapoutre, longe à peu près le cours du Dhansri et descend au midi, en laissant à l'ouest le pays de Kachar, paraît former la limite entre les peuples à langue monosyllabique et ceux de langue dravida. Les montagnes qui longent la vallée au nord sont occupées dans la région orientale par des peuplades indo-chinoises, telles que les Daphlas, les Akas, les Bors, les Abors, les Michmis, les Miris et autres. Dans la vallée de l'Assam, à côté de populations hindoues, on trouve des tribus telles que les Dhekras, les Kacharis et les Kocchs, qui bien que parlant aujourd'hui le bengali, se reconnaissent par leur type pour une race tamoule. Mais c'est lorsqu'on s'avance de Goalpara à l'extrémité sud-est de l'Assam vers Aliganj dans le Morang, en traversant, pendant une distance d'environ 150 milles, la lisière des montagnes du Bhoutan et du Sikim, que l'on rencontre les aborigènes de pure race tamoule : les Kocchs ou Kouchis, les Bodos, les Dhimals, les Rabhas, les Atajongs, les Kudis, les Batars ou Bors, les Kébrats, les Pallahs, les Gan-gais, les Malrahas et les Ehanouks.

L'œil saisit bien vite la différence de conformité des races de sang tamoule et de celles de sang arya. Chez l'Hindou, issu des Aryas, les lignes du visage sont allongées, les formes légères et symétriques. La face

est ovale, le front large, la bouche de grandeur modérée, le menton rond et en ligne perpendiculaire avec le front ; les pommettes ni les mâchoires n'offrent de saillies bien marquées ; l'œil est large et allongé, le nez régulier, les narines elliptiques, les traits fins ; et, sauf la couleur foncée de la peau, tout rappelle en lui un Européen.

Chez le Tamoule, les formes sont plus ramassées, les lignes moins symétriques ; le visage, au lieu d'être ovale, a la forme d'un losange à raison de la proéminence des pommettes ; le front est étroit, les yeux sont petits, les narines rondes, les oreilles larges, les lèvres épaisses, la barbe rare. La couleur de la peau est encore plus foncée que celle de l'Hindou. C'est le type mongole, en un mot, enlaidi, s'il est possible et auquel est venue se joindre la coloration du Malais. Ce même type se retrouve chez les races indigènes du centre et du sud de la presqu'île. Mais la teinte de la peau varie de tribu à tribu ; chez les montagnards, la couleur est généralement plus foncée ; elle s'éclaircit dans la plaine. Ainsi les Coles sont de véritables nègres, tandis que les Bodos, les Dhimals et les Kocchs ont une peau beaucoup moins noire.

Le type des populations à langue monosyllabique de l'Assam rappelle celui des tribus tamoules, quoique s'en distinguant par des caractères assez saisissables. Leur stature est petite, leurs formes athlétiques, leurs physionomies farouches ; presque toutes portent les cheveux courts, ne laissant à l'extrémité du crâne pousser qu'une longue mèche. Elles n'ont point de barbe ; le nez est épaté, les yeux sont obliques, mais moins qu'on ne l'observe chez les Chinois.

Le genre de vie et le caractère moral servent encore à distinguer les tribus de race tamoule et celles de race tartare et chinoise. Un savant orientaliste et judicieux observateur anglais, M. Hodgson, nous a fourni sur les premières et notamment sur les Kocchs, les Bodos et les Dhimals, des renseignements précieux qui font contraste avec ceux dont nous sommes redevables à M. William Robinson et à un officier de la Compagnie des Indes pour les tribus de la famille indo-chinoise.

Les Kocchs, les Bodos et les Dhimals constituent une population essentiellement agricole, dont les mœurs sont douces, dont la vie est active et industrielle, les habitudes morales, les idées religieuses assez arrêtées. Leur état social offre cela de particulier qu'il a la plus grande analogie avec celui des Aryas, les ancêtres des Hindous, au moment où ils vinrent s'établir dans la vallée du Bengale. Tous les faits que M. Hodgson a recueillis sont autant de souvenirs de la vie primitive, de la vie patriarcale de l'Inde et c'est ce qui ajoute tant d'intérêt aux documents dont nous lui sommes redevables. La civilisation a tellement modifié l'homme, surtout l'homme de notre race, la plus civilisable de toutes, qu'il est précieux de rechercher ce qu'il a été à son origine. Qu'étaient les enfants de la grande famille humaine, avant que, transportés sur des points si divers, ils fussent devenus des hommes? La Genèse nous l'apprend pour la race sémitique, les Védas nous le disent pour la race aryane, le témoignage du savant M. Hodgson va nous l'enseigner pour la race tamoule. Les indigènes qui se sont réfugiés au nord-est de l'Hindoustan ont eu moins à souffrir de la poursuite des vainqueurs que les tribus qui se retirèrent au sud.

Protégés par leurs montagnes et leurs forêts, ces peuples conservèrent longtemps leur indépendance et se préservèrent, par là, davantage de la misère qui ramène à la barbarie. La partie septentrionale du Bengale vers Dalimkot semble être demeurée jusqu'à la fin du ^{xviii}^e siècle le siège d'un état kocch, c'est-à-dire tout tamoule. En 1773 la Compagnie des Indes annexa à son territoire ce royaume qui, s'étendant du 25^e au 27^e degré de latitude nord, comprenait, d'un côté, la moitié occidentale de l'Assam et de l'autre la moitié orientale du Morang. La capitale de cet État, qui a aujourd'hui complètement disparu de la carte, était Kocch-Bihar (1).

Les tribus indo-chinoises, qui vivent dans les montagnes situées à l'orient des peuplades tamoules, sont plongées dans un état de sauvagerie et dans des habitudes de cruauté et de malpropreté, dont les Kocchs, les Bodos et les Dhimals sont fort éloignés. Si les uns sont les hommes primitifs, les hommes de la nature douce et bienfaisante, les autres sont ceux de la nature farouche et sauvage. Tandis que les tribus tamoules se soumettent à des observances diététiques, sanctionnées par la religion, ayant pour but de se préserver des maladies qui résultent de l'intempérance et de la voracité, les autres mangent indistinctement tout ce qui

(1) Il a existé jusqu'à nos jours dans le midi de l'Hindoustan quelques états exclusivement tamoules : tel est par exemple le petit royaume de Kodaga (dans les Ghâtes), dont les habitants parlent un idiome dravida particulier. On peut consulter sur l'ancien royaume Kocch-Bihar, le curieux ouvrage intitulé : *Tarikh-i-Asham* (Récit de l'expédition de Mir-Djumlah au pays d'Assam, traduit sur la version hindoustani de Mir-Hugaini, par Th. Pavie). Paris, 1845.

leur tombe sous la main. Ainsi, les Bodos, les Dhimals et les Kocchs s'abstiennent de la viande du bœuf, du chien, du chat, ils ne mangent ni grenouilles ni reptiles. Mais un fait curieux et qui montre que l'abstention de ces aliments tient maintenant pour eux à des idées dont ils ont oublié la nature et la portée, c'est que les Kocchs, au lieu de regarder comme impurs les peuples qui ne sont pas soumis aux mêmes observances qu'eux, les tiennent, au contraire, pour supérieurs. Cette loi somptuaire constitue à leurs yeux une sorte d'esclavage auquel ils sont condamnés et ils paraissent envier le sort de leurs voisins, les barbares, qui se passent toutes leurs fantaisies. En des jours de rude abstinence on a vu des moines regretter le sort de ceux qui n'avaient point à supporter la règle, mais au moins le religieux se console par le sentiment qu'il a du mérite de son acte et de sa supériorité morale. Le Kocch n'a pas cette consolation et un attachement aussi désintéressé à des pratiques traditionnelles ne prouve que mieux combien les usages restent immuables chez les races demeurées à l'abri du mélange.

Les Garos recherchent, au contraire, les viandes des animaux dont s'abstiennent le plus les tribus tamoules. Les chats, les chiens, les grenouilles et les serpents sont pour eux la viande la plus délicate. Ils sont surtout très friands des jeunes chiens, goût que partageaient jadis avec eux certains insulaires polynésiens. Les Nagas sont encore moins scrupuleux; non seulement ils mangent les chats, les chiens et les reptiles, mais ils dévorent jusqu'aux insectes, et ce régime alimentaire dégoûtant, joint au peu d'usage qu'ils font

de nourriture végétale, engendre chez eux les plus affreuses maladies cutanées.

L'agriculture constitue, avons-nous dit, la seule occupation des populations tamoules du nord de l'Hindoustan, mais cette agriculture est extrêmement simple et véritablement primitive. Le mot qui rend chez ces peuples l'idée de culture, ne signifie rien autre chose qu'*abattage de la forêt*. Cultiver, en effet, pour eux, c'est incendier ou abattre la jungle, et dans le sol, fertilisé par les cendres, jeter quelques semences. Ils ne connaissent point d'autres engrais et ignorent l'art des assolements. Aussi, quand le sol est épuisé par la culture d'une ou de deux années, l'abandonnent-ils pour aller ouvrir un champ nouveau. Leur existence est donc agricole et nomade à la fois. Ils changent de culture et de villages. Jamais les Bodos et les Dhimals ne demeurent plus de quatre à six ans dans les mêmes habitations. Souvent ils retournent à leurs anciens champs, si toutefois la jungle, dans ce pays de végétation vigoureuse, n'a point repris son domaine, ou s'ils n'ont point été devancés par d'autres colons ; mais ils ne réhabitent jamais les huttes qu'ils avaient auparavant occupées. Leurs habitudes nomades sont telles qu'ils attacheraient à cette réinstallation une idée de malheur et de mauvais augure. La forêt s'offrant encore à eux sans limites et son sol ne faisant jamais défaut à leurs besoins, ces tribus préfèrent généralement une clairière nouvelle à une qui a été déjà cultivée.

Une autre preuve de l'extrême attachement de ces races à leurs habitudes antiques, c'est que, bien qu'environnées de populations qui entretiennent d'immenses troupeaux de buffles et de vaches, elles ne

cherchent point à en posséder et se bornent à nourrir, pour leur alimentation, quelques animaux domestiques, qui sont confiés à la garde des jeunes garçons.

Les instruments aratoires des Bodos et des Dhimals consistent en une hache qui leur sert à abattre les arbres de la forêt, en une sorte de serpe pour couper le petit bois, et qu'ils emploient aussi à creuser la terre; en un plantoir, bâton de bois long de plus d'un mètre, affilé à son extrémité; enfin, quelquefois ils font usage de la bêche. Les Kocchs, et spécialement les Panikocchs, tribu la plus pure de cette race, cultivent la terre à la houe, avec beaucoup plus de soin que ne le font avec la charrue leurs voisins de souche aryane; car ils sarclent leurs champs, usage qui est inconnu à ces derniers.

Les Bodos et les Dhimals construisent eux-mêmes leurs maisons, qui sont longues de 12 à 16 coudées et larges de moitié. A l'opposé de chaque habitation est élevée une maison plus petite qui est destinée aux bestiaux. Si la famille est nombreuse, une ou deux demeures supplémentaires sont bâties à côté de l'habitation principale. Ce sont toutes des huttes dont les parois sont maçonnées avec l'herbe des jungles, retenues et consolidées entre deux treillages de bois de bambou. Le toit est formé de la même matière, un peu moins solidifiée, et présente un pignon fort élevé. La hutte comprend deux chambres: l'une est la cuisine et l'autre la chambre à coucher. Il n'y a ni ouverture pour le passage de la fumée, ni baies, ni fenêtres pour donner du jour. La porte tient lieu de tout. C'est là, comme on voit, une construction toute patriarcale; la tente de l'Arabe et la kibitka du Cosaque

sont des monuments d'architecture de même force. Dix à quatorze maisons ainsi faites composent un village. Le mode de construction de ces huttes nous fournit encore un véritable caractère ethnologique. Jamais les tribus de race tamoule n'assoient leurs demeures sur une sorte d'échafaud ou de pilotis, système qui est, au contraire, fort usité chez les peuplades indo-chinoises.

Les Kocchs, les Bodos et les Dhimals se vêtent d'étoffes de coton que leurs femmes fabriquent, et qui sont généralement de bonne condition; car ces cotonnades sont teintes avec l'indigo, la cochenille et quelquefois la garance. Jamais ils ne portent d'étoffes de laine. Les femmes bodos ont aussi quelquefois des vêtements de soie. La chaussure de ces peuplades est une sorte de sandale de bois.

Les Kocchs sont habiles à travailler les métaux, et ce sont eux qui fournissent aux Bodos et aux Dhimals les boucles d'oreilles et de nez, les bracelets et les anneaux qui servent de parure aux femmes.

Les habitudes agricoles de ces diverses tribus sont tellement invétérées, que, malgré l'abondance du gibier dans les forêts qu'elles habitent, elles ont, à la différence des peuplades indo-chinoises, peu d'aptitude pour la chasse et la pêche, qui fournissent cependant pour une bonne partie à leur alimentation. Leur nourriture principale est, comme celle des Hindous, le riz. Les Bodos et les Dhimals ignorent jusqu'au nom du froment et de l'orge. Ils ne connaissent pas davantage le *ghui* ou le beurre fondu, qui joue, sous le nom de *ghrita*, un si grand rôle chez les Aryas. Cela tient évidemment à ce qu'ils n'ont point de bestiaux, et

c'est là un indice de plus que les populations primitives de l'Inde étaient non pastorales, comme leurs conquérants venus de la Bactriane, mais agricoles; et c'est probablement d'eux que les Hindous apprirent à cultiver le riz.

Les Kocchs, les Bodos et les Dhimals extraient tous du riz une boisson fermentée; les Bodos l'appellent *jo*, et les Dhimals *pu*. Ces deux derniers peuples retirent aussi du millet une boisson analogue. Toutes les tribus de race tamoule ignorent l'art de distiller, elles ne connaissent donc pas les *esprits* dans la véritable acception du mot. C'est en le brassant, que les femmes, auxquelles ce soin est dévolu, fabriquent ces liqueurs fortes, dont l'abus ne se remarque pas, du reste, chez les Tamoules, autant que chez leurs voisins de race indo-chinoise.

Les armes jouent un faible rôle chez des populations aussi pacifiques. Les Kocchs ne connaissent que la lance, et, quoique leurs instruments agricoles soient de fer, leur intelligence ne s'est point appliquée à inventer, soit pour la chasse, soit pour la guerre, d'autres moyens de destruction.

La condition des femmes, d'ordinaire si dégradée chez les tribus sauvages, est au contraire facile et respectée. Les Bodos et les Dhimals n'ont pas cette douceur de mœurs, qui n'est qu'une sorte d'abâtardissement de l'énergie, qu'un amollissement du caractère et qui se lie à la faiblesse et à la timidité. Il y a chez eux du nerf et de la décision, et les égards qu'ils ont pour leurs épouses tiennent, non à un caractère débonnaire qui cherche à tout prix la paix du ménage, mais à un sentiment vrai de la valeur et des droits de

la femme. Chez les Kocchs , les prérogatives du sexe vont beaucoup plus loin ; c'est la femme qui possède et par laquelle la possession se transmet. L'héritage passe de la mère aux filles , et suit toujours ainsi la ligne féminine. Quand un homme se marie , il se place sous la direction de sa belle-mère qui demeure avec les nouveaux mariés. Chez quelques populations malayes, la femme jouit de prérogatives analogues. Ainsi chez les Malays du Menangkabou, l'épouse n'entre pas dans la famille de son mari , elle continue d'appartenir à la sienne. L'homme a pour héritiers les filles de sa sœur. Cet usage remarquable a été introduit chez les Malays par des colons du Malabar. Chez les hautes familles de ce pays, ce système est encore en usage (1). Il est très vraisemblable que c'est là un reste de la législation des peuples tamoules , chez lesquels l'épouse était beaucoup plus indépendante que chez les Aryas et les Indo-Chinois.

La religion de ces races est un naturalisme des plus simples, qui rappelle ce que nous savons des croyances des anciens peuples de l'Italie : c'est l'adoration des objets de la nature , ou , si l'on veut , c'est la reconnaissance de divinités spéciales veillant à la garde des diverses parties du monde. Ce sont surtout les rivières qui sont l'objet principal de la dévotion des Bodos et des Dhimals. Ce culte de l'eau , du feu, des montagnes, de la terre , rappelle le Rig-Véda. Non pas que le naturalisme tamoule ait rien de ces formes poétiques et de ces allégories brillantes qui ont été chez les Aryas

(1) Voyez J. Logan, *A sketch of Sumatra*, dans le *Journal of the Indian Archipelago*. Juin 1849, p. 364.

le point de départ du brahmanisme. Mais dans le *livre des hymnes* on reconnaît facilement les vestiges d'un naturalisme plus grossier, plus élémentaire, d'un véritable fétichisme qui ne se donne pas la peine de prêter aux objets des formes mythologiques, et qui adore les éléments, les rivières, le feu, le soleil, la terre, dans leur simplicité. C'est ce fétichisme-là qui constitue la religion tamoule, et peut-être n'a-t-il pas été sans quelque influence sur celle des Aryas. Cette vénération profonde des Hindous pour le Gange, ils la tiennent vraisemblablement des peuples qu'ils ont remplacés, puisque nous voyons les Tamoules conserver précieusement le même respect pour les rivières qui baignent leur seconde patrie.

Ces peuples ont aussi des divinités domestiques, sortes de Lares, dont ils célèbrent de temps en temps la fête en commun. Il est un autre trait de ressemblance entre le culte védique et la religion de ces peuples, qui montrent entre eux et les Aryas une affinité de rites et de croyances résultant très certainement de l'influence des vainqueurs sur les vaincus.

Un des grands dieux bodos se nomme *Batho*. On le représente par la plante, appelé *Sij*, qui est une euphorbe, et on lui donne pour épouse Mainang. Comment ne pas reconnaître là le *Soma*, cette plante fameuse, qui fournit dans les Védas à la libation sa liqueur, et qui, entourée d'un respect religieux, s'est élevée graduellement à la condition d'une divinité souveraine, devant laquelle s'éclipsent toutes les autres? On sacrifie à Batho un coq, et à Mainang un cochon. C'est, comme on le voit, tout à fait le culte des Lares. Mainang est représentée, dans l'intérieur de

chaque demeure, par un poteau de bambous, haut de 1 mètre, et surmonté d'une petite coupe de terre, remplie de riz.

Les Dhimals donnent à leurs dieux suprêmes le nom de *Warang-Berang*, c'est-à-dire d'anciens, d'ancêtres, et cette épithète rappelle celle qui, dans le Rig-Véda, est donnée au ciel et à la terre, les grands parents du genre humain. Les Kocchis reconnaissent pour divinités suprêmes Richi et sa femme Jago.

Les prières de ces deux peuples sont courtes et simples ; on demande aux dieux leur protection et leur appui, on réclame d'abondantes moissons et la multiplication des animaux domestiques ; on cherche à conjurer leur colère, si la contagion, la sécheresse, l'épizootie, la rouille ou la nielle viennent à sévir, ou si des bêtes féroces multiplient leurs ravages. Car tout cela est attribué au courroux divin ; on rend des actions de grâces aux dieux qui ont exaucé les prières ; on leur offre du miel, du lait, du riz bouilli, des œufs, des fruits, des fleurs, de l'oxyde rouge de plomb et de la cochenille. Les sacrifices sanglants passent pour avoir plus de vertu que ces naïves offrandes. Tous les animaux domestiques sont immolés en l'honneur des dieux ; le sang leur appartient, le sacrificateur se réserve la chair de la victime. Ces peuples ne connaissent ni temples ni idoles, et leurs fêtes, comme celles de presque toutes les populations primitives, ont un caractère presque exclusivement agricole. Ils célèbrent par des chants, des danses et des cérémonies analogues, l'époque de la récolte du coton et celle de la maturité du riz. Ils ne connaissent aucun de ces rites barbares, si ordinaires chez les populations nègres,

les sacrifices humains et ces supplices volontaires qui font horreur dans le brahmanisme.

Le prêtre n'appartient point à une caste à part, et rien ne le distingue des autres hommes. Il intervient dans les mariages et les funérailles pour offrir le sacrifice. A son défaut, il est remplacé par un ancien de sa tribu. Il existe, au reste, une véritable hiérarchie sacerdotale. Chaque district a son *dhami* ou grand-prêtre, et chaque village son *déochi*. Il y a, de plus, des sorciers ou des exorcistes, appelés *ojhas*. Ces différents ordres de prêtrise se consacrent entre eux. L'*ojha*, qui passe pour être en communication avec les puissances surnaturelles, est très redouté. On lui suppose le pouvoir de jeter des charmes et de donner des maladies; car tous les maux sont attribués par ces peuples, de même que chez les autres peuplades sauvages, aux influences d'un esprit, d'un agent divin.

Ce système de croyances et d'organisation sacerdotale offre la plus grande analogie avec ce qui a été signalé chez les Khonds. Ces peuples, qui habitent la partie déserte du district de Ganjam, avoisinant le lac Chilka, et dans les environs de Bustar par 19° 40' de latitude N., ne connaissent point de caste sacerdotale, et professent un fétichisme naturaliste de la même espèce que les Bodos et les Dhimals (1). Seulement les dieux des rivières sont moins exclusivement adorés, et ils ont été associés à ceux des forêts, de la terre, de la lune, des montagnes, des fontaines, de la chasse, des

(1) Sam. Chart. Macpherson, *An account of the religious opinions and observances of the Khonds of Goomsur and Boad*, dans le *Journal of the royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland*, n° 13. Mars 1842.

naissances. Leurs fêtes religieuses sont tout à fait du même caractère que celles des races tamoules de l'Assam et du Bhoutan.

Tel est l'état de ces races, distribuées dans les forêts par petites communautés de trente à quarante familles. Chacune d'elles est sous le commandement d'un chef, qu'ils appellent *gra*, et dont l'autorité est plutôt acceptée volontairement qu'imposée. En cas de difficulté grave, les *gras* des différents villages tiennent conseil. Toute infraction aux usages est punie d'une réprimande, d'une amende ou d'une sorte d'interdiction, suivant la gravité du délit. C'est, du moins, ce qui s'observe chez les Bodos et les Dhimals ; car chez les Kocchs les mœurs sont un peu moins primitives.

Le mariage n'est qu'un simple contrat ; le mari paie aux parents de la femme un prix qui est restitué en cas de divorce, et chez les Bodos et les Dhimals, à la différence de l'usage kocch, les filles n'ont ni dot ni droit à l'héritage. Le partage se fait également entre les fils légitimes et les adoptés ; car l'adoption est fréquente. La polygamie est tout à fait inconnue.

Le genre de vie de ces tribus, leur nourriture saine, en font une population vigoureuse. Aussi voit-on la femme vaquer aux travaux domestiques, quatre ou cinq jours après qu'elle s'est délivrée elle-même, et allaiter son enfant jusqu'à deux ou trois ans ; voilà pourquoi il n'est pas rare de rencontrer une mère ayant au sein deux nourrissons, d'âge différent, sans paraître fatiguée de cette double maternité.

Que tous ces usages tranchent avec notre civilisation ! Que nous sommes forcés de reconnaître que, si notre intelligence a grandi, notre corps s'est affaibli

et étiolé ! Et ne voyons-nous pas là la preuve que le progrès n'est jamais absolu, et que l'humanité ne gagne sur un point que pour perdre sur un autre ? Il y a dans nos destinées une sorte de loi de balancement. La Providence n'a pas voulu que tout fût donné à l'homme civilisé, et qu'il n'existât aucune compensation pour la vie sauvage. Ces débris de l'ancienne nationalité tamoule, qui errent dans le « *Saul forest* » entre le Sûrná et le Dhansri, qui peuplent le Chardwar et le Noudwar, malgré leur état de sujétion et d'abaissement, portent encore haut leur nom et leur réputation, tandis que la maladie décime annuellement le Bengali, qu'elle frappe incessamment l'Européen, assez hardi pour s'aventurer dans ces contrées malsaines ; toutes ces races, issues des premiers habitants de l'Hindoustan, les Dhimals, les Bodos, les Kichaks, les Tharns, les Denwars, les Bhiles, les Goles, les Khonds, bravent l'humidité méphitique de l'air et les exhalaisons mortelles de la forêt. Ils sont là sur leur terrain et sur leur sol, et ce seul fait prouve qu'ils en sont les plus anciens possesseurs. Fiers de leur nationalité, ils refusent obstinément de se mettre à la solde ou au service des autres races. Sujets du Népal, du Sikim, du Bhoutan ou de la Grande-Bretagne, ils se bornent à payer à ces États un léger impôt, et conservent le plus qu'ils peuvent leur indépendance nationale. C'est entre Bijni et Morang que se rencontrent les Dhimals, qui ont le plus résisté aux influences étrangères. Le nombre des hommes connus de cette race n'excède guère 15 000 ; les Bodos sont plus nombreux ; en certains lieux, ils sont mêlés aux Dhimals, mais ils ont des villages distincts, et ne s'unissent jamais à eux

par des mariages. Leur chiffre peut être évalué de 150 000 à 200 000, en ne comprenant que ceux qui habitent le canton borné à l'ouest par les Kocchs, à l'est et au sud par les Kacharis. Jadis les Dhimals étaient établis à l'ouest du Bengale septentrional, et les Bodos à l'est. Un district de la contrée, qui s'étend entre Konki et le Mahananda, porte encore aujourd'hui le nom de Dhimali ; un district plus important, limité par les monts Garos et le grand coude du Brahmapoutre, a conservé le nom de *Mechpara*, c'est-à-dire pays des Mechs ou des Bodos ; car les Mechs constituent une tribu aujourd'hui fort réduite qui appartient à la même race que les Bodos.

Encore quelques siècles, et ces races auront disparu. Déjà chez les Dhimals, les chefs appartiennent tous à un autre sang, tandis qu'il y a soixante ans, lorsque cette population constituait encore dans le Morang, sur les bords du Kaval, une nation distincte, tous ses chefs étaient de sa race. Les Bodos sont aussi gouvernés par des étrangers.

Nous venons de tracer le portrait des tribus tamoules, répandues sur le versant méridional de l'Himalaya, dans les forêts qui bordent son premier étage. Passons maintenant à l'est du Dhansri, et nous allons rencontrer les peuplades indo-chinoises au visage plat et étroit, dont nous avons opposé plus haut l'état social à celui des populations tamoules. Parmi elles règnent une foule de dialectes, comme chez les descendants des indigènes de l'Hindoustan. Ces dialectes sont presque tous monosyllabiques, et ils ont été moins étudiés que les idiomes dravidas, qui constituent encore aujourd'hui des langues importantes, et ont

exercé sur l'Hindoustani une influence notable. Malheureusement l'histoire nous fait défaut pour les uns et pour les autres. Si les Tamoules n'ont ni légendes, ni dogmes bien arrêtés, ni notions de l'état futur, les populations des montagnes de l'Assam n'en ont pas davantage. Les besoins de la vie physique ont absorbé toute leur activité, et leur existence guerrière a encore moins favorisé la réflexion et le travail de l'esprit que chez les Bodos et les Dhimals. Ainsi, chez ces derniers, les noms de nombre ne s'élèvent pas au delà de 7 ou 8, et si 200 est le *nec plus ultra* du chiffre qu'ils puissent se figurer par la combinaison de vingtaines ou *biza*, qu'on juge de l'état des idées chez les montagnards assamais !

Qu'on ne croie pas, cependant, que l'état que nous venons de décrire soit encore celui des peuplades primitives du nord de l'Inde, les moins avancées dans l'état social. Dans les épaisses forêts du Népal, à l'O. de la grande vallée, on rencontre clair-semées, et dans un état bien plus primitif, des tribus appelées les *Tchépang* et les *Kusounda*, qui sont, elles, restées à la condition de chasseurs. Elles vivent du gibier qu'elles tuent avec leurs arcs et leurs flèches, et de fruits sauvages ; elles habitent sous des branchages et ne savent pas même filer.

Mais ces populations, à la couleur brun foncé, au ventre proéminent, à la tête allongée, à la bouche large et protubérante, aux pommettes saillantes, aux yeux petits, ne sauraient être regardées comme de la souche tamoule pure. Elles appartiennent, soit à la famille tartare dont nous allons parler, soit plutôt à cette race quasi nègre qui précéda dans l'Hindoustan

l'établissement des Tamoules, et, à plus forte raison, celui des Aryas. M. Hodgson, qui nous les a fait connaître, les regarde comme les descendants des indigènes du Bhoutan (1).

Les civilisations tibétaine et chinoise ont, il est vrai, exercé quelque influence sur ces tribus sauvages, qui rappellent les barbares des montagnes, que les anciens historiens de la Chine nous présentent comme en lutte avec les colons fixés sur les bords du Hoang-ho.

Mais les peuples établis le long du fleuve Jaune exercèrent sur les peuplades indigènes une influence plus assimilatrice que les Aryas et les Tibétains. Les premiers habitants du sol se fondirent de bonne heure avec les Chinois. Toutefois, au sud de la vallée du Yang-tsé-kiang et dans l'ancien royaume de Ming-li, la civilisation, venue du nord, quoique ayant profondément pénétré, a laissé encore subsister un langage natif, et dans les montagnes du Nang-Lin la race locale s'est conservée dans toute sa pureté et son indépendance (2). C'est à cette race qu'appartiennent les tribus de l'Assam, dont je vais maintenant vous entretenir.

Ces tribus ne constituent pas de corps de nation, et paraissent avoir été toujours distribuées comme toutes les populations malaises par clans séparés. Leur organisation offre assez d'analogie avec celles des

(1) *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, t. XVII, part. 2.

(2) De même le Yun-nan était jadis un royaume Lao, et les Lolos n'ont été définitivement soumis qu'il y a deux siècles (Voy. Logan, article cité, p. 480, 481.)

diverses tribus de sang malais, qui forment une partie de la population indigène de Sumatra (1).

La plus avancée à l'est, la seule de ces tribus qu'on rencontre du côté des populations tamoules, est celle des Garos ou Garous, qui vit dans les montagnes situées parallèlement à la rivière Manass. Les Garos sont divisés en un grand nombre de clans, et l'extrême fertilité de leur sol les a rendus agriculteurs. Ils cultivent le coton et tiennent des marchés réguliers; mais, à part cette industrie, tout respire chez eux la barbarie la plus complète. Ils n'ont d'autres vêtements qu'une ceinture autour des reins. Ils rejettent généralement leurs cheveux en arrière, les fixant par une sorte d'ornement de métal, ce qui leur donne l'aspect le plus farouche. D'autres se coupent les cheveux ou se les roulent autour de la tête. Les femmes sont petites, trapues et horriblement laides, malgré l'abondance d'anneaux et d'ornements dont elles parent leur cou et leurs oreilles. Les hommes sont aussi de petite taille, mais leurs formes sont herculéennes. Les boucles d'oreilles des femmes sont tellement lourdes qu'elles finissent par amener le lobe jusqu'aux épaules, ce qui passe chez cette tribu pour une grande beauté.

Les Garos font usage de flèches empoisonnées; ils célèbrent les funérailles de leurs parents par le massacre de tous les êtres inoffensifs qu'ils peuvent rencontrer. Malheur à qui tombe la nuit dans leur embuscade; il doit apaiser les mânes du défunt. Cette tribu brûle ses morts, comme le font aussi les Kocchs,

(1) Voyez *A general sketch of Sumatra*, par J. Logan, dans le *Journal of the Indian Archipelago*, June 1849.

mais ce n'est point ainsi qu'eux, sur les bords d'une rivière. Ils élèvent une sorte d'échafaud; ils placent dessus le cadavre, qui y demeure exposé pendant quatre jours, dans une bière ouverte, ayant la forme d'un bateau, puis la combustion a ensuite lieu.

Cette méthode d'exposition des morts rappelle les usages de la Polynésie, et il n'est pas le seul trait de ressemblance qui rattache les tribus de l'Assam aux insulaires du Grand Océan.

L'usage d'enterrer caractérise, au contraire, davantage la race tamoule. Mais les habitudes nomades des Bodos et des Dhimals les empêchent d'attacher une grande importance aux tombeaux des leurs. Ils se bornent à amonceler quelques pierres au-dessus de la fosse qui vient d'être couverte; puis ils déposent à côté quelques aliments et un breuvage. La famille du défunt est réputée impure pendant trois jours. Au bout de ce laps de temps, les parents se baignent et se rasent, se font asperger de l'eau sainte et célèbrent le repas funèbre. C'est à la suite de ce repas, qui est terminé par un sacrifice, que l'on va porter au mort un peu de boisson et de nourriture : « Prends et mange, » dit le plus proche parent : « autrefois tu avais mangé et bu avec nous, mais maintenant tu ne peux plus le faire; tu as été un des nôtres, tu ne le seras plus désormais; nous ne viendrons plus vers toi, ne viens donc plus vers nous. » Et alors toute l'assistance se retire en jetant sur le tombeau un bracelet de cordes que chacun porte au poing; on va se purifier dans l'eau d'une rivière, puis on revient célébrer un nouveau repas.

Tels sont les rites funèbres des Bodos et des Dhi-

mals. On ne retrouve pas chez les Garos la même solennité.

Les Khassias ou Koçyas habitent au sud de l'Assam, dans les montagnes qui séparent ce pays du Kachar et du Sâilhet. Leur contrée présente à peu près la forme d'un parallélogramme irrégulier, qui a, du nord au sud, environ 70 milles anglais de long et 50 de large. Quoique voisins des Garos, les Khassias n'ont avec eux aucune analogie physique. Non moins sauvages que ceux-ci, ils n'ont ni leur activité ni leur industrie, et, en dépit de leur constitution vigoureuse, passent le temps dans une oisiveté dont le besoin seul peut les arracher. Dès qu'ils ont suffi, par la chasse ou par la pêche, à leurs besoins les plus pressants, ils retournent à leur paresse naturelle. La guerre seule a pour eux de l'attrait, et sur ce point ils ne le cèdent pas à leurs voisins les Garos.

On le voit, l'indolence que l'on peut reprocher à certains peuples ne saurait être regardée comme étant toujours l'effet du climat. Voici deux peuplades, placées dans les mêmes conditions climatologiques, habitant le même pays, et qui diffèrent notablement à cet égard. Qu'on ne croie pas cependant que cette paresse soit le fruit des institutions, puisque la forme de gouvernement des Khassias est la même que celle des Garos. Cette forme est toute républicaine. Les diverses tribus constituent des États confédérés. Chacun d'eux a son chef ou son *radjah*. Le plus important de ces États est celui d'Ossimli, dont le chef est connu sous le nom de Nunklow-Radjah. L'autorité de ces radjahs est plutôt nominale que réelle, car chaque village a aussi son chef, qui relève sans doute du radjah,

mais a une grande liberté d'action. Dans les affaires importantes, le peuple est réuni dans des assemblées générales par ordre du chef, et c'est la majorité qui décide.

Les Khassias ont aussi un petit commerce d'échange qui fournit à leurs besoins. Leur caractère est plus enjoué que celui des Garos; c'est en même temps une population plus morale. La législation de ces deux nations est très simple : les grands crimes sont punis de mort, les moindres délits donnent lieu à des amendes. Chez les Garos, qui ne sont pas moins amateurs des liqueurs fortes que les Khassias, l'offensé consomme en boissons enivrantes l'amende qui lui a été payée.

La religion de ces deux tribus est extrêmement vague ; elle consiste dans l'adoration d'un être suprême assez mal défini, de bons et de mauvais esprits, dont on apaise la colère par des sacrifices, et que l'on suppose la cause de tous nos maux.

Les Khassias n'enterrent pas non plus leurs morts, ils les brûlent comme les Hindous ; et de même que les Garos, ils gardent deux ou trois jours les cadavres avant de procéder à la combustion. Jamais des individus de tribus différentes ne sont réunis ensemble dans les obsèques : voilà pourquoi le mari et la femme, qui n'appartiennent jamais à la même tribu, ne doivent point avoir un même bûcher funèbre.

Les habitations des Khassias ressemblent à des espèces de granges, dont la toiture descend presque jusqu'à terre, sans doute afin de préserver ceux qui y demeurent de l'action terrible des ouragans. Elles sont divisées en deux ou plusieurs chambres, dont l'une sert de grenier.

La danse est le grand amusement des Khassias et des Garos. Les premiers forment une sorte de cercle au milieu duquel les femmes viennent danser et sauter, tandis que leurs époux battent la mesure et font force gesticulations. Chez les seconds, le genre de danse rappelle un peu celui des Polynésiens. Une bande de vingt ou trente hommes, placés à la file, sautent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, en suivant la mesure et en se tenant chacun par la ceinture. Les femmes exécutent une figure analogue, mais elles élèvent et abaissent tour à tour les mains, en suivant le mouvement de la mesure, qui est marquée par une musique rauque et sauvage. Les deux peuples ont aussi des danses guerrières, dans lesquelles ils s'accompagnent de leurs armes.

Les ressemblances et les oppositions qui existent entre les peuplades des Khassias et les Garos font croire que les premiers se sont mêlés à des tribus de sang tamoule, tandis que les seconds sont demeurés plus purs. Il est à noter que chez les Khassias c'est par la mère que se transmet l'héritage ; les enfants appartiennent toujours à la tribu de la ligne féminine, usage qui rappelle ce que nous avons observé chez les Kocchs.

À l'est du pays des Khassias, au delà de l'Assam méridional et du pays de Fuliram, est une chaîne de montagnes qui est habitée par une autre tribu sauvage, appelée les Nagas et qui leur donne leur nom. De toutes les populations primitives de l'Assam, c'est la plus barbare et la plus laide. Une peau couleur de suie, des formes épaisses et massives, un aspect farouche et stupide, que rend plus repoussant un tatouage bizarre

opéré avec le jus de la noix béla, les distinguent de leurs voisins. Chaque fois qu'un Naga a tué un ennemi, il se fait une nouvelle marque à la peau, et cette même coutume s'observe chez les Pagai de Sumatra (1). Les Nagas nous présentent une analogie avec les Polynésien, encore plus frappante que celle que nous avons observée chez les Garos. C'est une race traîtresse et cruelle, livrée aux abus des liqueurs fortes, et dont l'accoutrement bizarre et la nudité ordinaire décèlent la profonde barbarie. Les uns relèvent sur leurs têtes leurs cheveux en houppe ou en panache. De singulières pendeloques décorent leurs oreilles. On a voulu même faire dériver leur nom de cet habillement misérable, mais l'étymologie sanscrite qu'on en a donnée ne saurait convenir, puisque les Garos plus voisins des Bengalis n'avaient pas moins de titres à cette dérisoire appellation. Les Barmans connaissent les Nagas sous le nom de Kakhyens. Quoique plus agriculteurs que ne le pourrait faire supposer leur état barbare, les Nagas sont, avant tout, guerriers ; sans cesse en lutte avec les tribus voisines, ils sont redoutés pour leur férocité. Mais cette vie belliqueuse ne leur a point donné des habitudes pillardes, car le vol est en horreur parmi eux et toujours puni de mort. Il y a des vertus qui sont le propre de l'état sauvage et qui tiennent à la simplicité des mœurs. Ce sont celles que l'on rencontre chez les Nagas.

Ces peuplades se divisent en un très grand nombre de clans, indépendants les uns des autres et qui sont en état d'hostilité habituelle. Chaque clan a son

(1) Voyez J. Logan, *A general sketch of Sumatra*, dans le *Journal of the Indian Archipelago*. June 1849, p. 363.

khonhao ou chef, qui juge et gouverne avec l'aide de deux ministres. Dans les cas graves on prend l'avis de toute la tribu. La dignité de khonhao est héréditaire. Chaque tribu a son dialecte, et ces dialectes diffèrent tellement entre eux, que deux individus de tribus différentes ne peuvent s'entendre qu'à l'aide d'un autre dialecte qui leur est commun. Toutefois, des unions ont lieu fréquemment entre ces tribus opposées. Un usage barbare qu'on retrouve chez eux, ainsi que chez les Abung de Sumatra et certaines populations sauvages de Bornéo, et chez les Koukkis de Telittagong, c'est qu'un jeune homme ne peut se marier tant qu'il n'a pas coupé un certain nombre de têtes d'ennemis (1).

Un caractère tranché ne permet pas de confondre les Nagas avec les autres tribus de l'Assam. La forme de leurs lances, qui rappellent les harpons des Esquimaux, et qui sont garnies de barbes ou de plumes, sert encore à les reconnaître. Leur costume de guerre ajoute à leur aspect repoussant et sauvage. Les femmes tissent et teignent le peu d'étoffes de coton dont ils font usage. Leurs demeures sont analogues à celles des Garos. Ils ont aussi leurs danses, dans lesquelles ils imitent toutes les actions de la vie. La danse par excellence est celle qui précède les combats. Les femmes, vêtues de bleu ou de noir et chargées de tous leurs ornements, exécutent une ronde, tandis qu'à l'entour les hommes agitent leurs armes et font, en dansant, entendre une plaintive mélodie.

Nous venons de passer en revue les principales tri-

(1) Logan, *A sketch of Sumatra*, p. 363.

bus qui habitent au sud de l'Assam ; disons maintenant quelques mots de celles qu'on rencontre dans les montagnes du nord : les Dophlas, les Abors et les Michmis.

Les Dophlas résident dans la chaîne de montagnes qui s'étend de Koriapara au Subanchiri. Ils sont divisés en un certain nombre de tribus, ayant chacune son *gam* ou chef. Quoique moins hideux, de peau moins foncée que les Nagas, ayant un accoutrement moins bizarre et qui dénote plus d'industrie, ils ne sont ni moins cruels, ni moins dangereux, et leurs habitudes de déprédation les placent moralement au-dessous d'eux.

Les Abors, alliés d'assez près aux Bor²-Abors et aux Miris qui s'étendent sur la rive droite du Brahmapoutre, au pied de leurs montagnes, constituent une nation puissante et redoutée de ses voisins. Ils forment un grand nombre de clans, régis par un gouvernement républicain. On trouve aussi quelques Abors dans la vallée qui longe le Dhibong et le Dhihong. Les Abors ont tout à fait la physionomie tartare. Les deux sexes se coupent les cheveux court, se conservant seulement une large mèche au sommet du crâne. C'est un usage qu'on trouve chez une foule de peuples tartares et qui achève de déceler l'origine de ces sauvages.

La langue des Abors est la même que celle des Miris ; elle est très fortement gutturale et appartient à la famille monosyllabique. Les Abors sont armés d'arcs et de flèches. Ils portent une sorte de manteau tissé avec le fil que l'on retire de l'écorce de l'adal. Ce manteau leur sert aussi de tapis pour s'asseoir, il est em-

ployé, suivant l'occurrence, comme pagne ou comme oreiller.

Chaque village abor comprend une centaine de maisons, construites sur la pente d'une colline, sur le versant peu escarpé de quelques montagnes. Le plancher est fait de bambous; il est supporté par des pieux fixés dans le sol, et c'est dans cette espèce de soubassement à claire-voie qu'on loge le bétail. Au milieu du village est un grand bâtiment appelé *morang*, qui sert de lieu de délibération et de salle de réception pour les étrangers. C'est là aussi que demeurent les célibataires, car l'usage ne permet pas à ceux qui ne sont pas mariés de construire des habitations séparées. Tous les matins, à l'aurore, on s'en va au dortoir des célibataires réveiller les dormeurs incorrigibles et les appeler au travail. Cette institution a sans doute pour objet de presser les jeunes garçons d'entrer dans les liens du mariage. Tant qu'un homme n'a point pris femme, il est toujours assimilé à un enfant et gouverné comme tel.

Les Madjmis ou Michmis sont alliés d'assez près aux Abors et présentent une organisation analogue. Leurs maisons sont également élevées sur des espèces d'échafauds. Ils sont comme les Abors, fort habiles à construire des ponts de bambous, mais, en général, leur état social est moins avancé. Les hommes vivent dans une extrême saleté, leur culture est misérable, ils ne connaissent ni le froment ni l'orge. Leur grande richesse consiste en bétail, et c'est l'usage de chaque propriétaire d'amonceler près de sa demeure les crânes et les mâchoires des animaux qu'il a tués, depuis qu'il a commencé à en posséder. Je laisse à penser la singulière

décoration que cette pile de crânes procure aux maisons des plus riches Michmis.

La religion des Michmis est, comme celle de toutes les tribus précédentes, un naturalisme voisin du fétichisme. Ces peuples, vivant au milieu de jungles épaisses, invoquent surtout les dieux des forêts. Un malheur vient-il à frapper quelqu'un d'entre eux, on le regarde comme un châtiment céleste ; on suspend à la porte de celui qui est ainsi éprouvé une branche d'arbre, ce qui met sa demeure en état d'interdiction pour un temps, et l'on ne peut y rentrer qu'après y avoir apaisé le courroux des dieux, en leur offrant des poules, des pigeons et des porcs.

Les Michmis exposent les corps de leurs morts sur des espèces d'échafauds jusqu'à ce que leurs chairs se corrompent et se détachent des os. Cette coutume se retrouve chez les Pagai de Sumatra (1).

Au sud des Michmis sont les Khamtis, qui présentent plus qu'aucune autre race de l'Assam le type chinois : c'est, comme les autres peuplades, une race d'hommes guerriers et cruels ; mais ils se distinguent par une grande activité et beaucoup d'intelligence. Ils ont embrassé le bouddhisme, et cette religion a dû contribuer à développer leur esprit. Ils sont du petit nombre des tribus de l'Assam qui connaissent l'écriture. Fort adroits, comme les Chinois, dans les arts mécaniques, ils ont été pour les Anglais des voisins incommodes, et ceux-ci se sont vus forcés de les expulser de leur patrie. Les Khamtis passent pour avoir émigré, au milieu du

(1) J. Logan, *A general sketch of Sumatra*, déjà cité.

siècle dernier, des montagnes qui entourent la source de l'Irouaddy dans la vallée qui sépare la rive droite du Brahmapoutre des montagnes des Michmis.

Dans la même contrée, sur l'autre rive du Brahmapoutre, sont les Singpous ou Singphous; ils occupent un espace montagneux d'environ 1 400 milles anglais carrés et d'une assez grande fertilité. Leur nombre s'élève à peu près à 6 000.

Les Singpous sont perfides, traîtres et vindicatifs; quelques uns ont embrassé le bouddhisme, comme leurs voisins les Khamtis; mais ils sont loin d'être aussi industrieux et aussi actifs. Chez eux tous les travaux sont exécutés par les femmes et les esclaves, et l'industrie est peu développée.

La langue de cette tribu est monosyllabique et a beaucoup d'analogie avec celle des Abors comme avec le barman et le manipuri.

Les Singpous admettent la polygamie, et ne distinguent pas entre leurs enfants nés de femmes de leur nation et ceux qu'ils ont eus d'épouses assamaïses. Ils se divisent en clans, désignés chacun par le nom de leur *Gam* ou chef. Guerriers et pillards, ils sont redoutés de leurs voisins. Leur teint est de couleur bistrée, leur corps allongé, leurs jambes courtes, leur air rusé.

Les habitations de ce peuple sont des espèces de longs hangars couverts d'herbe ou en bambou. Le plancher est élevé d'environ 1 mètre au-dessus du sol, et l'entrée consiste en une sorte de porche assez vaste où vivent leurs animaux domestiques. Ces maisons ont souvent jusqu'à 30 mètres de long et sont divisées en

compartiments, chacun assigné à une famille. Les habitations des chefs sont quelquefois fort étendues et construites avec d'énormes charpentes.

A la porte des maisons les Singpous suspendent les crânes des buffles qu'ils ont sacrifiés à leurs divinités. La première d'entre ces dernières est *Ning-deota*, le dieu des éléments, dont le culte est mêlé à celui de Bouddha qu'ils nomment *Guduma* et à celui d'hommes singpous déifiés.

Il existe encore, dans l'Assam, d'autres tribus de la même famille, mais je n'en parlerai pas. Il me suffit de donner ici une idée de ce que sont ces sauvages de l'Asie, dont il y a un siècle on ne soupçonnait pas l'existence.

L'analogie des peuplades de l'Assam avec les Malays, d'une part, et avec les populations polynésiennes, d'une autre, est un fait très significatif.

En outre, on sait qu'il existe une connexion linguistique assez directe entre les langues des peuplades des monts Vindhya et de l'Himalaya, et celles de la Malaisie et de la Polynésie. Il est vrai que les langues monosyllabiques des tribus de l'Assam n'ont point été assez étudiées pour qu'on puisse être assuré qu'elles ne se lient pas d'un certain côté à la famille tamoule. Quoi qu'il en soit, on doit admettre, avec M. J. Logan, que la race à laquelle appartiennent les débris actuellement connus des populations primitives de l'Hindoustan s'étendait dans la péninsule transgangetique, et par conséquent qu'avant l'arrivée des Aryas, la famille touranienne s'étendait du Gange à l'archipel de la Sonde.

Cette race, que l'on peut appeler indo-malaise, a dû

repousser à l'est la race alfouroue ou papoue, avec laquelle elle s'est parfois mêlée dans la Polynésie, et à laquelle était vraisemblablement liée la race primitive nègre de l'Hindoustan, si tant est que l'on puisse admettre son existence. Aujourd'hui encore, dans les îles que les Alfourous occupaient jadis complètement, aux Moluques, aux Philippines, et jusqu'à Bornéo, ces peuples ne sont plus que très clair-semés, et ils se sont réfugiés dans les montagnes. Quelques tribus de la grande île de Florès ou de Mang'arai ont un caractère papou assez prononcé, et l'on trouve aussi une tribu de cette race à Sumbawa, dans le voisinage des monts Timboro. Mais au delà ils disparaissent, et l'on ne les retrouve plus que dans la péninsule malaye, sous le nom de *Sémangs* (1), occupant quelques districts montagneux de Kedah, Perak et Kalantan. Les îles Andaman sont la contrée la plus à l'ouest dont la population garde encore le type papou bien prononcé, type qui présente une ressemblance frappante avec celui des indigènes de la terre de Van-Diemen (2). C'est, en effet, à cette même race papoue qu'appartenaient ces insulaires, aujourd'hui presque tous exterminés. Au nord-est, leur race se retrouve

(1) Voyez sur les Semangs l'article du colonel James Low, dans le *Journal of the Indian Archipelago*, August 1850. Les Semangs paraissent être de la même race que ceux qui portent le nom de *Pangam* sur la côte E. de la péninsule de Malaya.

(2) Voyez le savant mémoire de M. G. Windsor Earl, dans le *Journal of the Indian Archipelago*, January 1850, p. 6. Les insulaires de Nicobar n'appartiennent nullement au contraire à cette race, et semblent plutôt descendre de la souche tamoule. (Voyez la notice de M. Chopard, *A few particulars respecting the Nicobar Islands*, dans le *Journal of the Indian Archipelago*, May 1849, p. 370 et suivantes.)

de la Nouvelle-Guinée aux archipels de la Louisiade et de Salomon. Dans les Nouvelles-Hébrides, ils se sont mêlés à la race malaye-polynésienne, et se sont avancés jusqu'aux îles Fidji. Il ne faut pas, du reste, confondre les Papous avec les Australiens, qui constituent un rameau différent, et se distinguent surtout par leur chevelure, qui n'est pas disposée par touffe comme celle des Alfours, et est simplement épaisse comme celle des Hottentots.

A partir du détroit de la Princesse Marianne, en remontant vers le nord, la population, d'abord exclusivement papoue, se mélange graduellement de Céraméens, de Javanais et de Malays (1).

Ces tribus indigènes, dont les débris errent encore au nord-ouest de l'Amérique septentrionale, ces peuplades insulaires qu'ont rencontrées les navigateurs dans la Polynésie, l'Océanie et l'Archipel indien, l'Asie nous en offre encore aujourd'hui les pendants. A une époque ancienne, qu'il est impossible de rigoureusement assigner, le centre et le sud de cette partie du monde étaient habités par ces races sauvages que la civilisation hindoue a repoussées devant elle, et que la société chinoise a rejetées aux extrémités méridionales de son empire. C'est dans ces défilés presque impénétrables, qui séparent l'Hindoustan du Tibet et de la Chine, que se sont réfugiées ces populations déshéritées. Là elles subsistent encore, et elles subsisteront jusqu'à ce que la colonisation anglaise les ait à tout jamais effacées du sol. Il en est des races d'hommes

(1) Voyez De Boudyck-Bastiaanse, *Voyage dans les Moluques, à la Nouvelle-Guinée et à Célèbes*, p. 64.

comme des races d'animaux, que la Providence crée et qu'elle abandonne ensuite à la destruction. De même que partout où l'Européen pénètre, les animaux féroces disparaissent, les forêts vierges sont abattues, la nature abrupte et primitive fait place à la culture uniforme de nos champs; partout où une race plus forte, plus intelligente et plus active s'établit dans un pays, elle dépossède forcément les anciens habitants, elle les détruit, les disperse, quand elle ne se les assimile pas. Qui pourrait compter combien de races ont déjà disparu, que de populations dont nous ignorons l'histoire, l'existence même, ont quitté notre globe, sans y laisser au moins leur nom pour trace! Le mouvement perpétuel d'émigrations, de conquêtes et de destructions, est ce qui fait de la géographie une science si mobile, malgré l'immobilité apparente du sol. Les peuples changent, les territoires se distribuent différemment, les États s'agrandissent ou s'éteignent, les villes s'élèvent ou sont détruites, la végétation même s'altère par l'action de l'homme, et le climat subit le contre-coup de tous ces changements. Le géographe doit donc chercher curieusement la trace des races qui ne sont plus, puisque le secret de leur existence cache tant de problèmes intéressants et inattendus.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. LE COLONEL POINSETT,

Membre correspondant de la Société de géographie.

LUE A LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 7 AVRIL 1854,

PAR M. DE LA ROQUETTE,

Vice-président de la Commission centrale.

MESSIEURS,

Je viens vous entretenir aujourd'hui d'un de vos correspondants étrangers, que la Société de géographie a eu le malheur de perdre il y a peu d'années, de M. le colonel Poinsett, homme non moins distingué par les postes importants qu'il a occupés dans la grande république américaine que par les services qu'il a rendus à sa patrie et aux sciences.

Joel Roberts Poinsett, né le 2 mars 1779, à Charleston, chef-lieu de la Caroline méridionale, descendait d'une famille calviniste que la révocation de l'édit de Nantes força d'émigrer de France en 1685. Comme la plupart des protestants français qui abandonnèrent à cette époque leur patrie, les ancêtres de Poinsett cherchèrent d'abord un asile dans les contrées de l'Europe où l'on professait le même culte; ce ne fut qu'en 1700 qu'ils passèrent en Amérique.

Le docteur Elisha Poinsett, père de notre confrère, médecin honorable de Charleston, avait épousé à Londres Anna Roberts, parente de Jean Dollond,

célèbre opticien, inventeur du télescope achromatique, et était ensuite revenu dans la Caroline.

Le jeune Poinsett reçut d'abord de son père, puis à l'Académie de Greenfield, dans le Connecticut, les premiers éléments de l'éducation, qu'il alla, en 1796, compléter en Angleterre. Ses progrès furent rapides, et il se fit surtout remarquer par la facilité extraordinaire avec laquelle il se rendit familières, non seulement les langues classiques, mais la plupart des idiomes modernes; il écrivait correctement et parlait couramment le français, l'espagnol, l'italien, l'allemand et le russe.

A l'âge de vingt ans, Poinsett fut envoyé à Édimbourg pour y étudier la médecine; mais l'âpreté du climat et des occupations trop sédentaires ayant altéré sa santé, naturellement délicate, le séjour dans un climat plus tempéré lui fut prescrit. Il partit en conséquence pour Lisbonne, et revint l'année suivante en Angleterre; peu après il entra à l'école militaire de Woolwich, et résolut de prendre une commission dans l'armée. Mais son père avait sur lui d'autres vues, et de retour dans la Caroline, Poinsett dut se livrer à l'étude des lois. Ce genre de travail, qui lui était imposé, ne convenait ni à ses goûts, ni à son besoin d'activité; il y renouça bientôt avec le consentement de sa famille, et se décida à voyager.

En 1801, il fit voile pour le Havre, resta tout un hiver à Paris, et l'année suivante parcourut à pied une grande partie de la Suisse; il visita ensuite l'Italie, Malte et la Sicile. En 1803, il fut témoin des inutiles efforts d'Aloys Reding contre l'influence et les armes de la France, et, après avoir joui pendant quelques semaines sur les bords pittoresques du lac Léman, de

la Société de Necker, de madame de Staël et d'autres personnages distingués, il traversa la Bavière et se rendit à Vienne. Il venait d'y faire la connaissance du prince de Ligne, lorsque la mort de son père et la maladie d'une unique sœur qu'il ne devait plus revoir le rappelèrent aux États-Unis. Aucun lien de famille ne l'attachait à son pays; il résolut de reprendre le cours de ses voyages. Il commença par l'Angleterre, se rendit ensuite à Saint-Petersbourg, où il fit un séjour de plusieurs mois, puis il descendit le Volga jusqu'à Astrakhan, en compagnie de lord Rogston, jeune gentilhomme anglais de la famille de Yorke, avec lequel il visita le pays des Kalmouks, la Géorgie et l'Arménie. La guerre qui existait alors ayant empêché les deux amis de voir Constantinople, ainsi qu'ils en avaient eu le désir, ils revinrent sur leurs pas en traversant la Prusse et la Russie.

Ce fut à Saint-Petersbourg que Poinsett apprit la mort de lord Rogston, qui, forcé par les événements politiques, de rentrer en Angleterre, avait péri avec le navire sur lequel il avait fait voile pour Lubeck. Obligé de garder la chambre par suite d'une inflammation de foie qu'il avait gagnée à Tiflis, Poinsett reçut les témoignages les plus empressés de la bienveillance de la noblesse russe et même de la famille impériale. Alexandre le visita plusieurs fois en personne, et s'entretint souvent avec lui dans la plus grande intimité du commerce et de l'industrie des États-Unis, et des moyens les plus efficaces d'accroître les relations entre les deux pays. Il paraîtrait même, si l'on s'en rapporte aux notes laissées par notre confrère, que l'autocrate, étonné des privilèges des Américains et des droits

dont ils jouissaient comme citoyens , se serait écrié : « Je comprends parfaitement tout cela , et si je n'étais pas empereur , j'aurais été républicain. » Il offrit à Poinsett une commission de colonel dans l'armée russe , proposition qui ne fut pas acceptée , comme on peut bien le penser.

De Pétersbourg , Poinsett se dirigea sur Paris , où il ne fit pas un long séjour ; l'affaire de la Chesapeake lui faisant prévoir une guerre avec l'Angleterre , il retourna aux États-Unis , se proposant de servir activement son pays. Mais les événements prirent un autre cours , et il fut nommé par le président Madison , chargé d'affaires des États-Unis dans l'Amérique méridionale. Il se rendit d'abord à Rio-Janeiro , comme simple voyageur , dans la crainte que sa mission ne rencontrât quelque difficulté s'il la faisait connaître , et , après s'être concerté avec le colonel Sumter , né , comme lui , dans la Caroline méridionale , et à cette époque ministre près la cour du Brésil , il prit passage à bord d'un navire anglais , arriva à l'improviste à Buenos-Ayres , et annonça son caractère officiel. Bien accueilli par les révolutionnaires , et mal vu des royalistes et des Anglais , le diplomate américain évita avec soin d'intervenir dans les élections et dans les querelles des deux partis , et , après avoir conclu un traité de commerce , il partit pour le Chili et l'océan Pacifique , traversa les plaines immenses des Pampas , puis les Andes , et arriva enfin sain et sauf à Santiago. Là aussi la révolution avait fait des progrès , et le pays était en proie à l'anarchie. Lié intimement avec José Carrera , un des hommes les plus riches et les plus intelligents du pays , et placé à la tête de l'administration , Poinsett était tenu

exactement au courant de tout ce qui pouvait intéresser les États-Unis. C'est ainsi que Carrera lui donna communication d'une lettre interceptée du gouverneur de San-Carlos de Chiloé au vice-roi du Pérou, dans laquelle on annonçait la capture d'un bâtiment américain; et qu'il l'informa peu après de la saisie de onze autres bâtimens de sa nation, retenus à Talcahuano, dans la baie de la Conception. Quoique ses instructions, qui lui prescrivaient de secourir les citoyens américains et de défendre leur propriété, ne l'autorisassent point à employer la force des armes, Poinsett n'hésite pas à prendre un parti énergique et décisif dans une situation aussi exceptionnelle. Avec l'approbation de Carrera, il se fait délivrer une commission dans l'armée chilienne, prête en ce moment à se mesurer avec les Péruviens, et à la tête d'une division dont on lui avait donné le commandement, il attaque et défait les envahisseurs, qu'il disperse ensuite à la bataille de San-Carlos. Puis, se séparant du principal corps d'armée chilien, et ne prenant avec lui que quelques batteries d'artillerie légère, il se hâte d'atteindre Talcahuano, dispose ses pièces de manière à commander la ville, qui demande à capituler, et annonce bientôt aux capitaines américains qu'ils sont libres. Cet événement arriva le 13 mai 1813, lorsque la déclaration de guerre contre l'Angleterre, faite déjà depuis onze mois, était restée encore inconnue. En l'apprenant, Poinsett éprouva le plus vif désir de rentrer dans sa patrie, mais il fut quelque temps sans pouvoir trouver une occasion favorable.

Elle se présenta enfin : au retour du commodore Porter, qui venait de terminer une brillante croisière

dans l'océan Pacifique , Poinsett prit passage sur *l'Essex* ; mais ce bâtiment, rencontré par deux navires anglais, *le Phœbé* et *le Cherub*, dut se réfugier sous les canons d'un fort chilien. La garnison ayant refusé d'intervenir, il se détermina à abandonner *l'Essex* pour traverser de nouveau le continent, et, s'embarquant sur un navire portugais en destination pour Madère, il regagna de là les États-Unis. A son arrivée, la paix venait d'être proclamée.

Ce fut vers cette époque que Poinsett fut élu membre de la législature de la Caroline méridionale ; il prit une part active aux améliorations intérieures qui furent adoptées, et dirigea en personne la construction de la route montagnaise qui passe pour la meilleure de l'Union. Devenu, en 1821, membre du congrès, où il représentait Charleston, il figura dans tous les débats de cette session et de la suivante, et se montra particulièrement opposé à toute intervention en faveur de la Grèce, ainsi qu'au tarif protecteur.

Lorsque Iturbide se fit proclamer empereur du Mexique, le président Monroe chargea Poinsett d'aller s'assurer de la situation de ce nouveau gouvernement et du degré de confiance qu'on pouvait avoir dans sa durée. Il se rendit en conséquence à Mexico, et l'opinion défavorable qu'il s'était formée de la tentative d'Iturbide ne tarda pas à être confirmée par les événements. Peu de mois en effet après l'accomplissement de la mission de Poinsett, le nouvel empereur fut détrôné et banni, et, à son retour, après une courte absence, il fut fait prisonnier et mis à mort. Poinsett publia, en 1824, à Philadelphie, ses *Notes sur le Mexique*, recueillies en 1822 et accompagnées d'un résumé historique de

la révolution dont il avait suivi personnellement les différentes phases. Il avait fait paraître précédemment un *Tableau statistique de la vice-royauté du Pérou*, adressé par lui au secrétaire d'État des États-Unis. Ces deux ouvrages, qui renferment des informations géographiques précieuses, furent offerts dans le temps par M. Poinsett à notre Société, et lui méritèrent, en 1827, le titre de correspondant étranger.

Quoique, dans l'élection présidentielle contestée entre le général Jackson et M. Adams, Poinsett se fût prononcé pour le premier, il n'en fut pas moins nommé par son concurrent qui l'avait emporté, ministre à Mexico; le sénat confirma ce choix et il se rendit immédiatement à son poste. A son arrivée, le Mexique était dans un état presque complet de désorganisation et divisé en deux principaux partis qui, sous la dénomination de démocrates et de royalistes, se faisaient une guerre acharnée. A la suite d'une insurrection pendant laquelle beaucoup de sang fut versé, les démocrates parvinrent à renverser Pedraza, chef des royalistes, et élevèrent Guerrero à la présidence. Plusieurs royalistes, parmi lesquels se trouvait madame Iturrigari, veuve du dernier vice-roi du Pérou, cherchèrent alors un asile dans la maison du représentant des États-Unis. La populace en fureur demanda qu'ils lui fussent livrés, menaçant d'enfoncer les portes en cas de refus. Poinsett montra dans cette occasion une noble fermeté; suivi de M. Mason, son secrétaire de légation, et le drapeau de la république américaine à la main, il s'avance sur le balcon de son hôtel, et, malgré quelques coups de fusil tirés sur eux par les révoltés qui les prenaient probablement pour des

royalistes, il fait connaître à ces furieux le caractère dont il est revêtu, et par des paroles simples et énergiques, il réussit à faire respecter son pavillon; la populace se disperse, les malheureux proscrits sont sauvés.

A son retour dans la Caroline méridionale, les habitants, mécontents d'un acte du congrès qui leur semblait frapper d'une manière inégale les États méridionaux, s'étaient prononcés non-seulement contre cet acte, mais encore contre tous les autres impôts établis par le gouvernement central, appelant *nullification* la mesure qu'ils comptaient adopter. Poinsett, convaincu que cette mesure était une rupture déguisée de l'union, réunit ses amis, se concerta avec eux, et, découvrant qu'une grande partie des hommes les plus influents de l'État désapprouvaient la *nullification*, il organisa un parti *unioniste* et parvint avec son concours à empêcher le mal qu'il prévoyait. Après ce dernier service rendu à son pays, Poinsett rentra dans la vie privée.

En 1835, il épousa une dame américaine, mistress Pringle, avec laquelle il se retira dans ses plantations de riz, situées aux environs de Georgetown, où il se livra tout entier aux travaux de l'agriculture. Élu membre du sénat à une grande majorité, quoiqu'il eût à surmonter l'opposition des adversaires politiques qu'il avait vaincus naguère et qui ne pouvaient cependant lui refuser leur estime, il accepta plus tard de M. Van Buren, nommé président de l'Union, le poste élevé de secrétaire d'État de la guerre. Ce fut pendant son administration et, grâce à son concours aussi actif qu'éclairé, que s'effectua le voyage d'explo-

ration autour du monde du lieutenant, depuis capitaine, Wilkes (1) ; on lui doit aussi l'établissement de l'Institut national de Washington, dont quelques circonstances particulières ont arrêté jusqu'ici le complet développement.

Le long séjour de Poinsett dans diverses contrées de l'Europe et les études auxquelles il s'était livré, particulièrement en France, le mirent en état de profiter des améliorations introduites depuis quelques années dans les armées européennes. C'est ainsi qu'il fit organiser aux États-Unis l'artillerie légère dont les services ont tant contribué aux succès obtenus dans la guerre contre le Mexique, et qu'il créa le corps des ingénieurs-topographes, qui a déjà rendu tant de services aux sciences, et particulièrement à la géographie de la grande république, depuis qu'il est placé sous la direction du colonel Abert, votre correspondant.

A l'expiration de la présidence de M. Van Buren, en 1840, Poinsett cessa de remplir les fonctions de secrétaire d'État de la guerre, et quitta Washington pour retourner avec sa famille dans sa délicieuse propriété rurale.

Depuis ce moment il vécut complètement éloigné des affaires publiques, écrivant cependant de temps à autre sur les événements du jour, soit en se montrant opposé à la guerre contre le Mexique, quoiqu'elle eût été déclarée par les hommes avec lesquels il avait toujours agi de concert ; soit en défendant la conservation de l'union entre les divers États de la république américaine, et en cherchant surtout à empêcher

(1) La Société doit à la générosité de M. le colonel Poinsett un bel exemplaire de la relation de ce voyage.

que la dissolution du pacte fédéral pût être attribuée à l'État où la révolution avait pris naissance.

Chéri de tous ceux qui l'entouraient, honoré par ses compatriotes et par les étrangers qui le connaissaient, et respecté par toute l'Amérique, Poinsett succomba à une affection pulmonaire à Statesbourg, dans la Caroline méridionale, le 14 décembre 1851. Il allait terminer sa soixante-treizième année.

PARALLÈLE

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE ,

PAR M. CORTAMBERT.

On a dit souvent que la géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'histoire, et c'est comme un des organes de l'histoire qu'on a généralement loué la géographie : on a montré son importance dans les connaissances humaines, on a exalté sa haute utilité, en disant que l'histoire n'offrirait sans elle qu'un chaos inintelligible. Je veux prouver, dans cet humble aperçu, qu'une telle opinion sur le rang de la géographie est trop restreinte ; que la géographie ne se borne pas à être l'œil de l'histoire, qu'elle est sa sœur, son émule, souvent sa compagne sans doute, mais qu'elle peut s'éloigner librement d'elle, parce qu'elle a son rôle propre, ses fonctions indépendantes ; qu'enfin elle n'est pas, comme on l'a dit dans presque toutes les classifications, une des *sciences historiques*, mais une science à part, d'un ordre parfaitement distinct et nettement séparé.

Définissons chacune de ces études, pour faire bien comprendre leurs propriétés spéciales.

L'histoire est la connaissance des événements passés : elle déroule dans une narration plus ou moins intéressante les faits accomplis dans l'humanité, les phases diverses des États, les révolutions des empires, les mouvements des peuples, la civilisation et les mœurs des nations dans les siècles écoulés ; elle nous instruit des vertus de certains hommes, en nous invitant de les imiter ; elle nous offre le tableau des fautes, des crimes, des malheurs d'un grand nombre, pour nous apprendre à les éviter ; elle nous charme, elle nous entraîne, elle nous touche par la peinture saisissante des drames innombrables liés aux passions du cœur humain.

La géographie est, avant tout, la connaissance du présent : c'est la description de ce globe, notre beau domaine, qu'elle nous fait connaître dans toutes ses parties. Elle nous le montre dans les aspects variés de sa surface, avec ce magnifique mélange de reliefs, de profondeurs, de plaines et d'eaux, que le Créateur y a répandus comme à dessein, pour en faire un séjour salubre et délicieux ; elle examine, elle énumère, elle indique avec exactitude les habitations des hommes ; elle dit les peuples et les tribus qui se partagent la Terre ; les grands travaux dont le génie humain a cherché à modifier et à embellir sa demeure ; les divisions artificielles et innombrables qu'il y a introduites pour l'administration plus facile des territoires. Elle fait voir les moyens de communication qui unissent entre elles les populations ; elle signale les richesses des diverses régions ; elle dépeint le commerce,

l'industrie, enfin la part d'intelligence de chaque section de la grande ruche de l'humanité ; elle enseigne les gouvernements, les mœurs, les lois actuelles des différentes nations ; elle guide l'art de la guerre dans ses redoutables travaux, et la politique dans toutes ses combinaisons. Elle conduit à travers leurs explorations les voyageurs courageux, qui, à leur tour, l'enrichissent et la complètent ; elle est elle-même un voyage général et pittoresque sur tout le globe, dont elle nous fait passer sous les yeux les paysages si variés, les accidents naturels si nombreux, les monuments humains si ingénieux.

Ajoutons que la géographie décrit aussi les différentes limites qui ont marqué les États dans le cours des siècles, les lieux où se sont passés les événements racontés par l'histoire, les routes qu'ont suivies les peuples dans leurs marches diverses. Mais ce n'est pas une raison suffisante, selon nous, pour qu'on la place dans les sciences historiques ; c'est un côté très utile de la géographie sans doute, mais ce n'en est ni le plus essentiel ni le plus attrayant. Je dirai plus : cette idée malheureuse, qu'on a eue longtemps, de ne considérer la géographie que comme une annexe de l'histoire, de la subordonner à l'histoire, et de ne faire faire généralement qu'un cours commun des deux sciences réunies, a porté un coup fâcheux à la géographie dans l'esprit de la jeunesse française. Accoutumée de ne voir dans le travail de la géographie historique qu'une aride nomenclature de noms propres, de limites modifiées par les conquêtes, les traités de paix et les mariages, elle s'est imaginé que toute la géographie était une étude aride ; elle n'a pas compris

ce qu'il y a de vivant, de pittoresque et de varié dans cette science, et elle l'a reléguée à peu près au dernier rang de ses affections classiques. Certes, cela se conçoit sans peine, d'après le but restreint auquel on l'a trop souvent limitée.

Prenons un exemple, afin de rendre cette explication plus sensible. Que, pour la France, je suppose, on fasse voir successivement les divisions romaines de la Gaule ; les différents royaumes des Francs, l'empire de Charlemagne, le démembrement de cet empire ; ensuite les États féodaux, les acquisitions énormes de la puissance anglaise au ^{xii}^e, au ^{xiv}^e et au ^{xv}^e siècle ; puis la réunion progressive des provinces à la couronne, et les grands accroissements du territoire sous Louis XIV, la République et l'Empire : ce tableau sera curieux sans doute, et il est indispensable pour accompagner l'histoire ; cependant il laissera le spectateur ou l'auditeur assez froid peut-être, et il paraîtra certainement pâle et décoloré à côté de la narration émouvante de toutes les choses qui ont amené ces transformations.

Mais, si l'on commence par examiner la place, l'étendue actuelle de la France, et la disposition heureuse de ses limites ; si l'on en suit les contours, en explorant pas à pas, comme un voyageur attentif et curieux, d'abord les dunes de la Flandre et de l'Artois, les falaises de la Normandie, les dentelures pittoresques de la Bretagne, puis les plages basses de la Vendée et de la Saintonge, les landes de la Gascogne, les lagunes du Languedoc et les sinuosités délicieuses des côtes de la Provence ; si, pénétrant ensuite dans l'intérieur, on décrit la charpente osseuse du pays, les

cimes élancées des Alpes, les cônes des Pyrénées, les hauteurs volcaniques de l'Auvergne, les masses allongées du Jura, les vallons boisés des Vosges, et les belles vallées qui s'étendent au pied de toutes ces montagnes, avec les plaines fertiles de la Touraine, de la Beauce, de la Flandre ou de la Limagne ; si l'on dépeint le caractère des divers bassins de nos fleuves, avec toutes ces rivières dont chacune a son intérêt particulier, et qui vont, comme des artères fécondantes, animer et enrichir de toutes parts notre beau territoire ; si l'on expose la température, les phénomènes atmosphériques, les productions de chaque zone, en s'étendant sur les céréales, les fruits, les arbres des forêts, les troupeaux, la faune entière, enfin sur la distribution géologique et minéralogique du sol ; si l'on trace avec sagacité le réseau des communications que la nature et les hommes ont établies, les canaux, les chemins de fer, les lignes télégraphiques, qui relient merveilleusement toutes les parties de l'Empire ; si l'on fait comprendre l'administration de notre patrie, ses ressources en tout genre, son agriculture, le mouvement de son commerce et de son industrie ; si, après tout cela, on entreprend un voyage complet à travers chaque département, examinant les monuments, les antiquités, les curiosités, les habitudes, les costumes, les hommes célèbres, les produits, les souvenirs de toute sorte : ne pensez-vous pas que l'intérêt sera plus grand, et que le jeune homme à qui sera présenté ce tableau prendra plus de goût pour la géographie que s'il n'en voit que le côté historique ?

Non, la géographie n'est pas une dépendance de l'histoire ; et il est malheureux, je le répète, qu'on

l'ait subordonnée longtemps à celle-ci dans l'éducation publique. Mais les nouveaux programmes d'un ministre éclairé lui ont heureusement donné enfin sa vraie place ; qu'ils soient bien appliqués, et la géographie va fleurir dans notre pays, comme elle fleurit si brillamment dans plusieurs contrées voisines.

Il n'est pas plus juste de la renfermer dans l'histoire, qu'il ne le serait de la comprendre dans l'histoire naturelle ou dans beaucoup d'autres études, auxquelles elle ne tient pas moins directement. Car un des caractères de la géographie, c'est de se rattacher à presque toutes les sciences, à presque tous les travaux de l'homme, de leur prêter son concours, et d'emprunter le leur.

Combien de rapports n'a-t-elle pas avec l'astronomie, pour les positions rigoureuses qu'elle a besoin de connaître ! Avec la physique et la météorologie, pour les climats et les températures dont elle nous entretient à chaque instant ! Avec la zoologie, la botanique, la géologie et la minéralogie, pour les productions nombreuses qu'elle dépeint ! Avec l'ethnographie, pour les peuples qu'elle examine ! Avec la statistique et l'économie politique, pour la comparaison de la puissance, des richesses et des ressources des États ! — Elle touche à la philosophie, à la littérature, à la linguistique, en s'occupant des mœurs, des usages, du génie et des langues des populations. Combien le commerce et l'industrie n'ont-ils pas besoin de son secours pour le transport et l'échange des produits qu'ils livrent à la circulation ! La guerre, la télégraphie, les ponts et chaussées, la navigation, la géodésie, tous ces arts sérieux sont intimement liés à la géographie. Mais

les plus délicieux des arts , la poésie, la peinture, y trouvent aussi les éléments de leurs plus intéressantes descriptions : les paysages tour à tour gracieux ou sauvages, les plus saisissantes beautés de la nature, les tableaux les plus grandioses, sont puisés dans la géographie. Les plus grands poètes, Homère, Virgile, Horace, ont tiré de cette science un admirable parti.

Voilà l'étude qu'on a accusée d'être aride. Ah ! sa fécondité est telle, au contraire, qu'elle accable un esprit studieux ; et, si l'on veut aborder toutes ses richesses, on se trouve comme écrasé devant une tâche si vaste. Voyez les immenses et interminables travaux du savant Ritter !...

Pour revenir à la comparaison que j'ai entreprise de la géographie et de l'histoire, je crois pouvoir affirmer que la géographie n'a pas moins d'utilité directe que l'histoire ; qu'elle a peut-être même une application plus pratique et plus positive.

L'histoire devient la règle du cœur humain, il est vrai, en nous offrant l'image des vertus et des erreurs des hommes ; elle ennoblit notre âme du souvenir des grandes choses ; elle inspire des sentiments élevés ; elle montre la main de Dieu partout présente dans la destinée de l'humanité. Mais combien est fréquente et fatale la pente qui, dans l'histoire, conduit à l'erreur ! Les faits anciens, et même les faits récents, sont difficiles à contrôler. L'imagination s'égare aisément dans le labyrinthe d'événements racontés de tant de manières différentes, obscurcis par des traditions souvent bizarres, par l'ignorance des écrivains. Si l'on n'est pas, dans leur exposé, d'une exacte vérité, que de

dangers pour l'esprit ! Hélas ! la plupart des fautes des nations sont provenues d'une fâcheuse appréciation de l'histoire.

La géographie, vivant de faits actuels, positifs, faciles à vérifier tous les jours, n'offre pas les mêmes écueils, et donne peu de prise aux écarts de l'imagination. Ses résultats sont sûrs. Elle met tout à sa vraie place ; elle donne des idées justes sur les rapports des peuples, et, nous enseignant les points d'où nous pouvons tirer les objets de nos besoins, ceux vers lesquels nous devons diriger les produits de nos arts, elle devient la règle des relations sociales qui lient les peuples entre eux. Elle n'a pas peut-être sur le cœur humain une action philosophique aussi profonde que l'histoire ; mais elle a cependant son côté éminemment moral et religieux : car, en présentant le tableau de la magnificence de la nature, et de l'ordre, de l'harmonie, des merveilles de l'univers, ne nous inspire-t-elle pas un juste sentiment de respect et d'admiration pour l'Auteur des choses ?

Que manque-t-il donc à la géographie pour égaler parmi nous l'éclat qui s'attache à l'histoire et aux sciences naturelles ? Il lui manque peut-être un écrivain tout à fait à part, un de ces cachets littéraires qui entraînent et enlèvent le public. Elle compte, il est vrai, des savants du premier ordre, des esprits éminents, des auteurs d'un admirable mérite : ainsi, l'élégante plume d'un Malte-Brun, d'un Walckenaer, d'un Humboldt (car l'illustre Allemand est aussi un habile écrivain français), a beaucoup contribué à propager le goût de la géographie dans notre patrie ; des géographes éminents que nous voyons ici, et

que je citerais si je ne craignais de blesser leur modestie , ont écrit et écrivent tous les jours des morceaux capitaux et excellents. Mais, enfin, le Buffon, le Bossuet de la géographie, n'est peut-être pas encore venu ; il n'est peut-être pas venu celui qui, voilant la difficulté des noms propres sous le charme d'une peinture animée et rapide, doit revêtir la description du globe d'une pensée large, juste et prompte, de cette pensée d'aigle qui plane sur une science, l'embrasse d'un regard profond, et en éclaire toutes les parties de la lumière du génie, pour les faire saisir à tous les esprits étonnés et charmés.

Il est regrettable que les anciens, dans leur ingénieuse mythologie, n'aient pas créé une muse de la géographie, comme ils en ont créé une de l'histoire et une autre de l'astronomie, deux muses qu'on a fait présider tour à tour à la géographie elle-même.

Ah ! si l'on avait imaginé une muse de la géographie, il me semble qu'on aurait pu l'accompagner d'attributs délicieux. On ne l'aurait pas ornée, comme Clio, de la couronne de lauriers et de la trompette, signes des victoires et de la bruyante renommée ; on ne lui aurait pas donné, comme à Uranie, une couronne d'étoiles et des instruments de mathématiques*, qui rappellent seulement les travaux savants et admirables, mais ardu, de l'étude du ciel. Je me la serais volontiers représentée comme une jeune déesse, d'une beauté douce, et un peu sévère cependant, la tête parée d'une guirlande élégamment formée de fleurs, de plumes délicates et de pierres variées, symboles des trois règnes de la nature ; jetant un coup d'œil intel-

ligent et profond sur l'espace , peignant d'une main habile les paysages et les contrées qu'elle découvre au loin ; assise sur une hauteur lumineuse du voisinage de la mer , d'où elle peut contempler à la fois les deux principaux éléments qui font l'objet de ses descriptions , ayant autour d'elle plusieurs des fruits de ses nobles travaux , des cartes , des plans , des livres , un globe , des images des races humaines , quelques uns des instruments qu'elle emploie pour ses exactes déterminations , enfin divers produits de l'agriculture , du commerce et de l'industrie.

Mais qu'ai-je besoin , messieurs , de vous dépeindre cette muse que j'entreprends de vous décrire ? Vous la connaissez mieux que moi. C'est vous qui , par vos grands et persévérants travaux , lui avez donné ses attributs , son caractère , toute sa beauté ; c'est vous qui lui avez voué ce culte constant qui fait sa gloire et qui m'a inspiré son éloge. Continuez donc à lui offrir le tribut de votre zèle éclairé , de votre savante activité ; soyez sûrs que vos efforts porteront leurs fruits , et que le public , suivant les traces d'une sage administration qui a déjà rendu pleine justice à votre science favorite , lui accordera enfin lui-même aussi tout l'intérêt qu'elle mérite.

NOTICE

GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

SUR

LA NOUVELLE-CALÉDONIE,

Décrétée colonie française en octobre 1853.

PREMIÈRE PARTIE.

Description géographique.

La Nouvelle-Calédonie appartient à la zone équatoriale; elle est située presque sous le parallèle du centre de l'Australie, à environ 10 degrés à l'est de ce continent, et elle s'étend du nord-ouest au sud-est sur une longueur d'environ 75 à 80 lieues, et une largeur de 12 à 15, du 20° 10' au 22° 30' de latitude méridionale, et du 161° 30' au 164° 82' de longitude orientale.

On la reconnaît de loin à sa forme allongée et à l'aridité du sommet et des flancs déchirés de ses montagnes qui paraissent former une chaîne continue dans toute sa longueur.

Ses abords sont très difficiles, et ses côtes sont entourées d'une immense chaîne de récifs madréporiques, formant une sorte de ceinture s'étendant et la dépassant au sud jusqu'à dix lieues et dans la direction nord-ouest l'espace de cinquante lieues; cette chaîne, située à l'ouest à environ quatre ou cinq lieues du rivage, est beaucoup plus rapprochée sur la côte orientale. Ces récifs sont de temps en temps interrompus et peuvent

donner passage aux plus gros bâtimens ; la navigation est possible, surtout pour les bâtimens à vapeur, entre les récifs et la grande terre.

L'atterrage par la côte orientale semble, jusqu'à présent, plus facile. On y trouve six ports fréquentés par les navires de Sydney, qui viennent y chercher du bois de sandal dans la partie méridionale de l'île, et du trévang dans la partie septentrionale. Ces ports sont, en allant du nord au sud, ceux de *Balade*, *Puëbo*, *Yenguène* ou *Henguène*, *Kuana*, *Kanalah*, et *Naquety*, le premier et les deux derniers sont les plus fréquentés.

Sur la côte orientale on ne connaît, jusqu'à présent, qu'un seul port nommé par d'Entrecasteaux, *Port Trompeur*, et par le capitaine Kent, *Port Saint-Vincent* ; il paraît ne pas devoir offrir une grande profondeur.

Le prolongement des roches madréporiques qui s'étendent vers le nord-ouest, jusqu'à cinquante lieues de la pointe la plus septentrionale de l'île sous le nom de *Récifs français* ou d'*Entrecasteaux*, entoure plusieurs petites îles dont quelques unes sont inhabitées : ce sont les îles *Huon*, qui portent le nom d'un des compagnons de d'Entrecasteaux ; l'île *Surprise*, l'île *Lebert*, l'île de la *Reconnaissance*, l'île *Mouton*, l'île *Boulabio*, et l'îlot *Boudioué*, qui commande le havre de Balade situé près de la pointe nord-est de l'île. À l'est, les îles *Beaupré*, *Loyalty* ; au sud-est, la belle île des *Pins* et quelques îlots, sont les dépendances géographiques de la grande île.

Si nous nommons encore le rocher volcanique de l'île *Mathew*, que Dumont d'Urville rattache au groupe

précédent, nous aurons fait connaître les îles qui composent l'archipel de la Nouvelle-Calédonie.

Mais revenons à l'île principale, que les indigènes nomment aussi *Balade*. Elle fut découverte par Cook, le 4 septembre 1774, lors de son second voyage, et depuis elle a été successivement visitée par d'Entrecasteaux, Kent, Dumont d'Urville, Laferrière, Dubouzet, Lecomte et un grand nombre d'autres marins français; en dernier lieu, en 1850, par M. le capitaine de frégate Jean d'Harcourt, qui y a fait exécuter sous ses yeux de beaux travaux hydrographiques, et plus récemment encore, en septembre 1853, par M. le contre-amiral Febvrier Despointes, qui en a pris possession au nom de la France.

La Nouvelle-Calédonie a une forme allongée, et son inclinaison, du nord-ouest au sud-est, est telle que sa direction générale fait avec l'équateur un angle de 40 degrés. Les montagnes qui la traversent s'élèvent graduellement vers l'est-sud-est, à environ 600 mètres au-dessus du niveau de la mer; une cime paraît même atteindre 8 à 900 mètres. Vers le sud, non loin du port Saint-Vincent, et dans la latitude de Kanalah, on a cru apercevoir pendant la nuit un volcan en activité, ce que rendrait d'ailleurs probable l'existence reconnue de colonnes basaltiques. Les principales roches sont le quartz, le mica, la stéatite, les grenats, la mine de fer spéculaire, et l'amphibole verte; les missionnaires ont rencontré une mine de cuivre, des gisements de fer, de charbon et une source minérale, et, d'après la composition géognostique du sol, on pense que l'on pourrait y trouver des pierres fines et des métaux précieux.

Ces montagnes partagent l'île en deux versants inégaux, le versant sud-ouest et le versant nord-est. Le premier est le moins étendu, les pentes sont plus abruptes, et elles ne laissent entre elles et la mer que des plaines peu considérables. Le second présente, au contraire des collines et des plaines qui descendent en amphithéâtre vers la mer.

Les sommets des montagnes sont arides et dépourvus ; il n'en est pas de même des nombreuses vallées, qui paraissent d'une fertilité surprenante. De belles cascades alimentent des ruisseaux et des rivières qui coupent l'île dans tous les sens. Quelques unes de ces dernières, le Djahot par exemple, sont larges et profondes, et, bien avant leur embouchure, ont, au dire des missionnaires, la largeur de la Seine à Paris ; elles pourraient même former, à leur embouchure, d'excellents ports, ou des ancrages faciles, sans les roches qui semblent en défendre l'entrée aux navires. L'île offre donc plusieurs aiguades commodas. Pendant la saison sèche les grands cours d'eau seuls ne tarissent pas.

Le Djahot, que nous signalons comme la principale rivière de l'île, vient du sud-ouest ; il a son embouchure un peu au nord-ouest du havre de Balade, et il est navigable pour les plus fortes embarcations jusqu'à Bondé, village situé à plus de dix lieues dans l'intérieur. Il reçoit plusieurs affluents, se bifurque avant d'arriver à la mer, et forme une île qui est occupée par une montagne très élevée. A l'embouchure même de la rivière et à la distance de 12 milles, au nord-ouest du mouillage de Balade il existe une baie formée, d'une part, par les hautes terres de la Nouvelle-

Calédonie, et, de l'autre, par l'île montagneuse dont nous avons parlé et qui l'abrite fort heureusement des vents d'ouest et du sud-ouest. La mer qui vient du large, y est toujours brisée par la ceinture de coraux qui environne l'île de Boulabio et par un banc de sable fermant la baie dans la direction du nord. Cette baie est destinée à devenir un bon port, que sa position sur la passe de l'est et du nord-est et à l'embouchure d'une rivière navigable rendra en peu de temps très-importante. Les vallées et les premières pentes des montagnes sont en partie convertes par des forêts impénétrables. Les plaines et les forêts vont rarement jusqu'à la mer; cette dernière est bordée de mornes incultes, arides, escarpés et affreux à voir. L'intérieur passe pour renfermer de vastes plaines d'une grande beauté, mais il est si peu connu, qu'il faut probablement beaucoup en rabattre; la partie qui avoisine le port Balade est surtout disgraciée de la nature, et les plaines trompeuses qu'elle renferme sont presque tout à fait sablonneuses et ne nourrissent qu'une herbe maigre avec les inutiles *gnailis*.

Le *gnaili* est un arbre répandu sur ces côtes avec une déplorable abondance; il s'y plante de lui-même en quinconce comme s'il avait horreur du contact de ses semblables. Son tronc tordu est dur et n'est même pas bon comme bois à brûler, son feuillage amaigri ne donne pas d'ombrage, mais ses feuilles légèrement froissées répandent une odeur aromatique assez agréable, et il paraît que par certains procédés on peut en extraire une huile essentielle assez agréable. Les indigènes se procurent quelques belles pièces de bois de sapin et de *Kaïri*; ce dernier surtout est un très beau

bois, mais rare : les sapins sont rarement droits sur grande hauteur, ce qui vient sans doute de ce que les arbres ne sont pas taillés.

Le règne végétal comprend ici un grand nombre d'espèces communes à tous les archipels situés dans la zone équatoriale de ces parages, et quelques-unes plus particulières à la Malaisie. Le bananier, l'arbre à pain, le cocotier, le figuier, l'oranger et le gingembre, couvrent les flancs des vallées ; on y cultive la canne à sucre et le taro, le chou palmiste, etc., etc. Les missionnaires y ont introduit plusieurs plantes d'Europe qui ont réussi. C'est assez indiquer une nature entièrement différente de celle de l'Australie, de la Tasmanie et de la Nouvelle-Zélande. A partir de la Nouvelle-Calédonie, la végétation devient toujours plus belle et plus riche à mesure que l'on remonte vers l'Équateur et la Malaisie. L'île n'avait, avant la venue des Européens, d'autres quadrupèdes que le rat, Cook y introduisit le chien et le cochon, qui s'y acclimatèrent. Les oiseaux y sont rares ; les corbeaux, les pigeons et une espèce particulière de pie, sont les plus communs. Les insectes sont nombreux, et les moustiques, surtout, y pullulent. On y trouve la grande araignée *Nouki*, qui sert à la nourriture des indigènes, et qui forme des filets assez forts pour résister à la main qui les déchire ; les poissons, dont quelques espèces sont venimeuses, et les coquillages, abondent.

Les indigènes, au nombre de 50 000, nombre qui a longtemps paru exagéré, mais que les rapports des missionnaires tendent à faire considérer comme exact, appartiennent à une des familles les plus laides et les plus inférieures de la race humaine.

Ils sont, en général, de couleur noir-chocolat, grands, maigres, mal proportionnés ; leur nez est épaté, leur bouche grande avec des lèvres épaisses, mais leurs yeux noirs sont très expressifs ; ils ont les cheveux laineux, noirs, tirant quelquefois sur le rouge. Par coquetterie, ils s'enduisent la peau d'une sorte de graisse noire et s'introduisent à travers les lobes de leurs oreilles des objets fort gros et pesants, ce qui les fait souvent pendre jusque sur leurs épaules ; mais c'est alors chez eux du suprême bon ton. Les femmes sont mieux constituées que les hommes , mais leur visage est aussi laid et souvent plus hébété. La langue des peuples de la Nouvelle-Calédonie n'a aucun rapport avec celle des îles voisines de l'Océanie ; elle parait informe, et leur prononciation, d'ailleurs rauque et très désagréable à l'oreille, est si confuse, qu'il sera difficile d'en dresser un vocabulaire exact. Les missionnaires ne purent converser avec eux que par l'intermédiaire de quelques habitants de Wallis établis par force majeure chez eux, et qui possédaient les deux langues par suite d'un long séjour. L'unique vêtement des hommes est une pagne d'écorce ou de feuilles d'arbres ; quelques chefs portent de grands bonnets noirs à forme cylindrique, sans fond. Les femmes sont couvertes d'une sorte de jupe courte en fibres de bananier, attachée par un cordon autour des reins. Leurs armes sont des casse-tête, des lances, des dards et des frondes.

Cook et le naturaliste Forster vantent leur confiance et leur douceur, leurs mœurs simples et frugales : ils ne vivaient que de racines, de poissons et de coquillages. D'Entrecasteaux, Labillardière et plus tard Dumont

d'Urville furent d'un avis tout différent; ils les trouvèrent aussi cruels, aussi perfides, aussi enclins au vol que la plupart des Polynésiens et des Mélanésiens. De plus, ce que ne soupçonnait guère l'honnête Forster, ils sont *anthropophages*, mais avec cette nuance qu'ils ne le sont que par sensualisme. Rien n'égale pour eux, dit Labillardière, la chair humaine cuite dans la stéatite (sorte de pierre grasse verdâtre dont l'île abonde). Avec quelle convoitise ne regardaient-ils pas les bras et les jambes des matelots français les plus jeunes et les plus gras, se hasardant à les toucher en articulant le mot : *Kaparak!!!* avec un cri d'admiration qui n'appartenait qu'à des connaisseurs consommés.

Dans une de ses entrevues avec les naturels, Dumont d'Urville en vit un qui rongait paisiblement, avec le laisser-aller d'une conscience tranquille, un os auquel adhérait un morceau de chair humaine : c'était un fragment d'épaule qui avait appartenu à un jeune homme de quinze ans, et le sauvage assurait que c'était un morceau bien délicat.

Plus récemment encore, un missionnaire, le père Viard, était allé visiter, à *Puëbo*, un chef, son ami; bien reçu, bien fêté par lui, enchanté de l'accueil qui lui était fait, il voulut passer la nuit dans sa case. Son réveil fut moins agréable, le lendemain matin, lorsque ses yeux vinrent se fixer sur une corbeille que l'on avait déposée près de lui pendant son sommeil; elle contenait la provision de la journée : une jambe humaine. Le révérend père eut toute la peine du monde à faire comprendre à son ami le sauvage toute l'atrocité d'une telle nourriture.

Pour expliquer les récits contradictoires des Français et des Anglais, relativement à l'horrible coutume de l'anthropophagie dans la Nouvelle-Calédonie, peut-être faut-il admettre que, peu de temps après le voyage de Cook, la partie septentrionale de l'île aurait été envahie par une peuplade anthropophage venue du nord d'une grande île que les naturels désignaient sous le nom de *Mingha*, et que ces nouveaux venus auraient chassé ou exterminé les paisibles et inoffensifs habitants qui plurent tant autrefois à Cook et à Forster. Ce qui semblerait donner quelque crédit à cette hypothèse, ce sont les traces récentes de pillage, de ruines, d'incendie, que le naturaliste Labillardière observa sur toute la surface du sol dans le cours de ses nombreuses excursions. De plus, on peut encore remarquer aujourd'hui, parmi les Calédoniens, une race mêlée qui accuse l'introduction d'un élément de population étrangère. D'ailleurs, les missionnaires y retrouvèrent des naturels de Wallis et des îles Fidji. On peut encore s'expliquer cette divergence d'opinion par l'hypocrisie de ces sauvages, qui ne se montrent jamais tels qu'ils sont.

Les peuples de la Nouvelle-Calédonie se distinguent par leur grande hospitalité qui fait que tout est commun chez eux ; en revanche, ils sont, comme nous l'avons déjà dit, fort pillards. Ils ont une grande idée des Européens, ils leur attribuent la puissance sur le vent et la pluie ; le ciel, selon eux, est la terre que nous habitons, et ils l'ont conclu parce qu'ils voyaient nos navires à l'horizon toucher le ciel. Leurs mœurs sont pures, ils ne connaissent pas le libertinage ; mais chez eux la femme est réduite à un véritable esclavage, elle

est condamnée aux travaux les plus pénibles, et rampe aux pieds de l'homme, qui la tyrannise.

Les naturels forment un grand nombre de tribus, dont quelques-unes comptent jusqu'à 4 000 âmes. Chacune d'elles a son chef particulier. Le principe de la loi salique est en vigueur chez eux, les seuls aînés mâles sont reconnus chefs après la mort de leur père; du reste, ces chefs sont à peu près sans influence, et peut-être faut-il l'attribuer à leur trop grand nombre : il n'est pas de si petit hameau qui n'ait le sien.

Les villages sont disséminés sur la surface de l'île assez loin les uns des autres, et ne communiquent entre eux que par des sentiers à peine tracés et que le moindre accident rend impraticables. Mais les naturels qui habitent le bord de la mer ont entre eux des relations très fréquentes ; les tribus voisines sont continuellement en visite les unes chez les autres, et ils franchissent rapidement les distances à l'aide de leurs pirogues simples et de leurs pirogues doubles. Les villages ne sont formés que par des habitations disséminées ; peu d'entre elles sont groupées de manière à contenir une population agglomérée, comme celle des villages de notre Europe. Les cases ressemblent beaucoup à de grandes ruches à miel et à des hangars : les premières servent de refuge pour la nuit et n'ont d'autre ouverture qu'une petite porte étroite et basse, en sorte que, pour y être à l'aise, il ne faut pas avoir besoin de beaucoup d'air pour respirer, et surtout ne pas craindre la fumée ; les secondes, ouvertes d'un côté, sont des lieux de réunion pour le jour.

Chacune d'elles est entourée de quelques champs où les naturels cultivent le bananier et le taro, sorte

de fruit violet ressemblant assez, pour la forme et la grosseur, à la pomme de terre; la canne à sucre, qui y a été introduite par les Européens, réussit dans quelques cantons.

Toutes les tribus vivent continuellement en guerre les unes avec les autres, et, pour la cause la plus futile, font des incursions à la suite desquelles les cases sont brûlées, les plantations ravagées et les malheureux prisonniers dévorés; car c'est une victoire et un triomphe pour eux d'avoir mangé un ennemi : sa mémoire est alors à jamais flétrie.

Le pays n'est donc pas aride et impropre à la culture, comme l'ont avancé certains voyageurs; outre ses sites, d'une grande beauté, il ne manque pas de plaines très fertiles, qui pourraient nourrir une multitude d'habitants. « Mais, dit un missionnaire (le P. Rougeyron, *Annal. de la prop. de la Foi*, septembre 1846, n° 108, page 399), mille causes, et surtout la paresse, réduisent les indigènes de la Nouvelle-Calédonie à la plus extrême misère; ils cultivent, et même fort bien, avec le secours d'un morceau de bois pointu ou avec leurs ongles, mais ils cultivent peu, et jamais en raison de tous leurs besoins. L'arbre à pain se trouve dans quelques parties de l'île sans qu'ils sachent en tirer parti. Vraiment, ils sont arriérés de trois siècles et plus sur les peuples des îles Tonga et Ouvéa, bien qu'ils ne soient pas sans intelligence. C'est bien un peuple enfant et sans prévoyance. Ont-ils fait une récolte abondante, on dirait qu'elle leur pèse. Ils appellent des voisins de dix à douze lieues à la ronde pour s'en débarrasser au plus vite, et leur festin dure autant que leurs provisions; de sorte que pen-

dant les trois quarts de l'année ils n'ont rien à manger.

« Leur nourriture consiste alors en quelques poissons, coquillages, racines et écorces d'arbres ; quelquefois ils mangent de la terre (la stéatite), dévorent la vermine dont ils sont couverts, avalent avec gloutonnerie les vers, les araignées, les lézards, etc., etc. Je ne sais comment ces malheureux peuvent vivre pendant les neuf à dix mois de disette, et comment eux, qui se repaissent de la chair de leurs ennemis vaincus, ne se font pas la chasse, ne s'entr'égorgent pas pour assouvir la faim qui les dévore. »

Au sud-est de la Nouvelle-Calédonie, par 22° 37' de latitude méridionale et 165° de longitude orientale, et séparée de celle-ci par un chenal d'environ quinze lieues, semé de roches madréporiques, se trouve une autre île qui semble jusqu'à présent devoir présenter à la colonisation des chances plus favorables : c'est l'île des Pins.

Cette île des Pins a environ dix lieues de tour ; les naturels la nomment *K'ounié* ; elle doit son nom européen aux pins droits et élancés, aux sommets dentelés et pointus, groupés par masses, d'aspect varié, qui la font reconnaître de loin. Elle est dominée par un pic d'une hauteur qui doit être considérable, car il se fait apercevoir de toutes les directions à la distance d'au moins dix lieues. Ce pic est situé dans la partie méridionale de l'île, dans le voisinage du port de l'Assomption, et un peu à l'ouest de l'établissement des missionnaires. La population de l'île paraît peu considérable ; le grand chef, ou *Ariki*, semble plus respecté et mieux obéi que les chefs des nombreuses tri-

bus de la Nouvelle-Calédonie. « Les habitants (écrivait le R. P. Goujon, en octobre 1848) paraissent appartenir à la race polynésienne, la plus intelligente et la moins féroce des races de l'Océanie. Ils vivent entre eux dans la paix et l'union. Ils sont de couleur presque noire; les hommes ont la taille haute et bien prise; leur regard n'a rien de farouche, et ils ne nous ont pas encore prouvé qu'ils fussent aussi voleurs que leurs voisins. Je ne sais, ajoute le même missionnaire, si le peuple de l'île des Pins est anthropophage, mais il se défend de cette réputation, et il a l'air de mépriser ses voisins qui mangent les hommes. Malgré ces démonstrations extérieures, on voit cependant qu'il regarde avec une espèce de convoitise la chair des blancs. Il jette surtout des regards de concupiscence sur le gras des jambes; et plus d'une fois, au moment où vous y pensez le moins, vous sentez une main passer légèrement sur votre mollet. Si vous dites à l'indiscret que vous prenez en faute : « Ce que tu fais est mal, » il répond, en se pinçant les lèvres : « *Oh! lelei : C'est bon!* » Néanmoins nous n'avons eu jusqu'ici à leur reprocher aucune insulte. » (*Annal. de la prop. de la Foi*, 1850, n° 129, lettre du R. P. Goujon.)

Les productions de l'île des Pins sont les mêmes que celles de la grande île voisine; mais les habitants négligent trop leurs plantations d'ignames et de cannes à sucre pour exploiter le bois de sandal, qui abonde dans l'île et qu'ils échangent aux armateurs anglais contre quelques pièces d'étoffes et d'autres menus objets dont ils sont fort avides. Le sol paraît, d'ailleurs, plus sain que celui de la Nouvelle-Calédonie; il est fertile, propre à la culture du café, de la canne à sucre

et des plantes légumineuses d'Europe ; il est enfin arrosé par des sources fraîches et abondantes.

Le port de l'Assomption, situé au sud de l'île, protégé des vents du large par la petite île *Kounou* et l'îlot boisé *Alcmène*, n'est pas le seul abri que présente l'île des Pins aux navires : il existe au nord un autre port, celui d'*Ouzélé*, dans le voisinage de *Gadji*, résidence actuelle du chef indigène. Mais les approches de ce dernier port sont plus difficiles ; la mer est très parsemée de coraux, et la côte est ordinairement battue par un ressac incommode aux embarcations.

DEUXIÈME PARTIE.

Notice historique et prise de possession.

Tels sont les principaux documents que nous possédons jusqu'à ce jour sur la Nouvelle-Calédonie (1) ; nous allons maintenant faire l'histoire des rapports des naturels avec les Européens jusqu'à la prise de possession de l'île. Nous y trouverons encore de nouveaux traits qui nous permettront de bien apprécier la nature du pays, et qui, tout en nous mettant en garde contre la férocité de ses sauvages habitants, nous apprendront ce que nous devons espérer d'une sérieuse tentative de colonisation...

La Nouvelle-Calédonie, se trouvant sur le chemin de Sydney aux mers de la Chine et de l'archipel Indien, dut plus d'une fois servir d'escale et être visitée par les navires qui se rendaient en Australie, ou que leurs itinéraires conduisaient à travers les archipels de

(1) Les informations et les rapports officiels du gouvernement n'ont pas encore été publiés.

la Polynésie. Mais ses approches étaient redoutées des voyageurs. Flinders, et, après lui, bien d'autres marins, avaient fait naufrage sur les récifs qui l'entourent. Le capitaine Kent, en 1793, avait bien franchi la terrible barrière occidentale et découvert le port Saint-Vincent, où il avait séjourné six mois; mais, s'il y avait trouvé un excellent abri, il y eut à peine assez d'eau pour son petit navire. Les dangers de la navigation, le peu de ressources de l'île imparfaitement connue, semblaient donc en éloigner les navires. A peine si de loin en loin les entreprenants colons de Sydney venaient faire un commerce d'échange contre du bois de sandal et du trépang, sur la côte orientale de l'île; le risque de tomber entre deux peuplades ennemies, et d'éprouver le triste sort que les naturels réservent à leurs captifs, diminuait singulièrement les chances des relations commerciales avec la grande île.

Lorsque la France eut établi une station navale dans les mers de l'Océanie, les navires de l'État eurent plus d'une fois l'occasion de visiter l'archipel Calédonien, et à chacune de ces visites la carte de d'Entrecasteaux fut heureusement modifiée ou complétée par les travaux des habiles officiers de notre marine. Ils purent se convaincre que les dangers que présentaient les approches de l'île pour les navires à voile n'existaient plus pour les navires à vapeur, et que la côte orientale, mieux connue et d'un plus facile accès que la côte occidentale, offrait six bons ports, auxquels on pouvait arriver par des passes que les récifs laissaient entre eux; que, de plus, la navigation était possible dans le bassin compris entre la côte et la ligne de récifs située au large. La Nouvelle-Calédonie devenait donc moins

inabordable. D'autre part, les missionnaires établis aux îles Wallis avaient obtenu en peu de temps de si heureux résultats dans leur pieuse mission de régénération catholique et de civilisation parmi les peuplades de la Polynésie, qu'ils résolurent de tenter un établissement dans la Nouvelle-Calédonie, qui depuis longtemps était l'objet de leurs conversations et de leurs pieuses espérances.

Le 21 décembre 1843, le *Bucéphale*, commandé par M. Laferrière, après avoir jeté l'ancre dans le port Balade, débarquait M. Douarre, évêque d'Amata, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale, accompagné de deux prêtres et de deux frères, qui, au nom du Christ et de la religion, prirent solennellement possession de l'île.

Pendant les premiers mois de leur installation, les missionnaires ne furent point inquiétés; ils avaient, d'ailleurs, à l'aide de quelques petits présents, su gagner l'amitié du chef de la tribu au milieu de laquelle ils étaient venus se fixer. Ils durent d'abord pourvoir à leurs besoins. Les charpentiers du *Bucéphale* leur avaient construit à *Mahamata*, dans le voisinage du port de Balade, une maison de bois; ils avaient pour toutes provisions, pour cinq personnes, un baril de salaison et trois barils de farine. Jetés au milieu de peuplades cruelles, paresseuses, imprévoyantes, ils ne devaient donc attendre que peu de secours des naturels. Confians dans la Providence, ils se mirent à l'œuvre, ils creusèrent un puits, se construisirent un four, entourèrent leur maison et leur jardin d'une forte haie palissadée. Au bout de quelques mois, ils furent soumis à de rudes épreuves, leur maison tom-

bait en ruine, les bois en étaient vermoulus ; ils la reconstruisirent en pierre à une demi-lieue plus loin au sud, à *Baïao*. Cependant les provisions s'épuisèrent, le jardin cessa de produire, la récolte d'ignames leur manqua, faute de pluie ; la faim se fit sentir. Ils achetèrent dans le voisinage un champ d'ignames ; mais, à peine, après les avoir péniblement arrachées, commençaient-ils à les emporter, que le chef qui les leur avait vendues envoya une troupe de bandits, qui la leur enleva sous leurs yeux. Bientôt ils furent en proie aux horreurs de la faim, et nul doute qu'ils n'eussent succombé, si Dieu, qui veillait sur eux, ne leur eût envoyé un secours inespéré. Un chef qui demeurait à quinze lieues de leur habitation leur avait donné, quatre mois auparavant, un champ d'ignames pour gagner leurs bonnes grâces, car il les regardait comme des êtres surnaturels ayant grand pouvoir sur la pluie et le vent ; ils allèrent le trouver, et non seulement celui-ci leur fit porter la précieuse récolte dans leur barque, mais encore il y joignit quelques cocos, et si ces provisions ne ramenèrent pas chez eux l'abondance, au moins éloignèrent-elles la famine.

Le 28 septembre 1845, parut la corvette *le Rhin*. Quelle fut la joie des pauvres missionnaires, lorsqu'ils virent arborer le drapeau national ! « Béni soit le navire de la patrie ! » s'écrie dans sa reconnaissance le père Rougeyron, l'un d'entre eux. Le commandant Bérard et les officiers de son état-major se montrèrent pleins de dévouement pour la mission, et, lorsqu'après quelques jours de relâche ils la quittèrent, ils lui laissaient en abondance des vivres pour une année ; ils avaient réparé le bâtiment qui servait d'a-

sile aux missionnaires, et élevé une modeste chapelle.

Bientôt les missionnaires purent voir lever dans leur jardin les choux, les haricots et d'autres plantes potagères d'Europe ; le sol était fertile et pouvait donc répondre aux soins et aux travaux agricoles des colons.

Désormais à l'abri du besoin, les missionnaires purent reprendre plus librement leurs travaux apostoliques ; ils eurent la consolation de voir quelques tribus disposées à écouter la parole divine. Ils allaient à plusieurs lieues de leur demeure, baptisant les enfants, soignant les malades, portant à tous de bonnes paroles ; déjà une nouvelle mission avait été établie à trois lieues plus au sud, à *Poëbo*, au milieu d'une peuplade dont le chef avait, dès l'origine, témoigné de bons sentiments ; et ils étaient en état de venir en aide aux marins malheureux. Au mois de juin 1846, la corvette *la Seine* vint donner sur les récifs qui entourent l'île ; les missionnaires eurent la consolation, dans ce malheur, de pouvoir recueillir tout l'équipage, et leurs provisions purent les nourrir. Malheureusement la guerre et la famine vinrent de nouveau désoler l'île : « Que vous dirai-je de l'état de nos chers Calédoniens ? écrivait le révérend père Montrouzier, à la date du 13 août 1846. Hélas ! ils sont toujours bien à plaindre ! leur misère est extrême ; pour vivre, ils sont obligés de chercher sur les montagnes de mauvaises racines, et sur la plage des coquillages bien coriaces. De plus, ils sont constamment en alerte, à cause de leurs ennemis, qui ne leur laissent ni trêve, ni repos, qui ravagent leurs propriétés, et les tuent eux-mêmes pour les manger. La peste vint ensuite enlever ceux que la famine et la guerre avaient épargnés, et jeta la conster-

nation parmi les tribus. Elle a frappé tant de victimes, que des villages entiers sont déserts ; on a trouvé dans certaines cases des vases de terre pleins de taros à demi-cuits, et les personnes qui préparaient ces aliments étaient étendues sans vie à côté de leur feu... Sans exagérer, il est mort presque la moitié de la population (un autre missionnaire parle d'un quart) dans les diverses tribus que nous pouvons connaître. Les symptômes de l'épidémie sont un violent mal de tête, qui produit une surdité, des douleurs vives à l'estomac et de forts battements de cœur. »

Les missionnaires avaient reçu la visite de plusieurs bâtimens, entre autres de *l'Arche-d'Alliance* et du *Spek*, qui leur avaient apporté des provisions et des objets d'échange, lorsque, à la suite de mauvais rapports faits aux naturels, les dernières bonnes dispositions de ceux-ci disparurent pour faire place aux plus horribles projets.

Des marins européens qui faisaient au port de Yenguène l'échange du bois de sandal représentèrent les *Oui-oui* (c'est ainsi que les naturels désignaient les Français) comme des hommes *tabous*, c'est-à-dire sacrés, qui faisaient, par leur mauvaise influence, mourir les autres hommes.

Il n'en fallut pas davantage pour faire soupçonner les missionnaires d'avoir attiré le fléau ; à la superstition vint se joindre l'amour du pillage, et le 19 juillet ils vinrent attaquer l'établissement de Baïao, près du port de Balade. Ils l'incendièrent ; un des malheureux missionnaires fut tué ; les autres, épuisés, mourant de faim, les vêtements déchirés, parvinrent, au milieu des plus grands dangers, conduits par un de leurs plus

jeunes catéchumènes, qui leur était resté fidèle, à gagner l'établissement de Poëbo. Réunis au nombre de treize, dans la maison de la Mission, la haine des naturels les y poursuivait, et ils y eussent, cette fois sans doute, péri, sans l'arrivée d'un navire français, *la Brillante*, qui, sous le commandement de M. Dubouzet, se rendit d'abord à Balade, puis à Poëbo, où l'équipage, mis à terre, délivra les malheureux assiégés; mais cela ne se fit pas sans qu'il fallût livrer aux naturels un combat en règle.

Les missionnaires se résolurent alors à abandonner l'île, et c'est ainsi qu'échoua leur première tentative : ils quittaient à regret les Calédoniens, qui repoussaient si aveuglément les bienfaits de la foi; cependant ils laissaient quelques germes qui devaient un jour leur faciliter, à une époque plus propice, leur retour dans le pays. Au milieu des terribles épreuves auxquelles ils avaient été soumis, ils eurent la douce consolation de voir que quelques-uns de leurs catéchumènes ne les avaient pas entièrement oubliés.

Le 24 août 1847, la corvette *la Brillante* ramenait à Sydney les missionnaires, tandis que le brick de commerce, *l'Anonyme*, conduisait aux îles Salomon Mgr. Douarre, évêque d'Amata et vicaire apostolique de l'Océanie occidentale.

Une année ne s'était pas écoulée que nos pieux missionnaires, qu'aucun obstacle ne pouvait arrêter, tentaient un nouvel établissement, et, plus heureux cette fois, après avoir été repoussés de l'île *Halgan*, la principale du petit archipel des îles *Loyalty*, ils abordaient, le 15 août 1848, à l'île des Pins, dans un port situé au sud de l'île, et qui reçut, à cause de la solen-

nité du jour , le nom de *port de l'Assomption*. Bien accueillis par le chef de l'île , dont ils surent gagner les bonnes grâces , ils s'y établirent , et bientôt les relations les plus amicales les unirent aux naturels , qu'ils trouvèrent plus doux et plus intelligents que ceux de la Nouvelle-Calédonie.

Cependant ceux des naturels de cette dernière île qui avaient été convertis par les missionnaires étaient , à Balade , à Baïao et à Poëbo , continuellement exposés aux mauvais traitements et aux persécutions de leurs sauvages compatriotes ; ils purent en informer les missionnaires , qui envoyèrent chercher , à deux reprises différentes , les néophytes , que l'on établit provisoirement à Futana.

La mission de l'Assomption était en voie prospère , lorsqu'en 1850 le capitaine d'Harcourt , commandant la corvette de l'État *l'Alcmène* , vint , après avoir visité les îles Pomoutou , des Navigateurs , Wallis , relâcher à Sydney. Il désirait visiter la Nouvelle-Calédonie ; il demanda et obtint de Mgr. Douarre , pour guide et pour interprète , un frère de l'ancienne mission de Balade. Après avoir relevé diverses positions de cette grande île , et notamment reconnu toute la côte orientale , dont il fit faire le relevé hydrographique par ses officiers , il jeta l'ancre à Balade : il voulait tracer la carte de la pointe de l'île. Il fit expédier une chaloupe montée par douze hommes d'équipage , un chef de timonnerie et deux officiers , MM. de Varennes et de Saint-Phal. On avait fourni l'embarcation de vivres pour une douzaine de jours , et , en cas de quelque surprise , on avait pris quatre fusils avec des munitions. Le point que l'on voulait explorer était à dix lieues au

nord-ouest de Balade. La crainte de tomber entre les mains des tribus féroces et anthropophages empêcha l'équipage de faire une descente sur la grande île de Calédonie; mais, comme on crut être certain que quelques îles voisines à peu de distance étaient inhabitées, dès le lendemain matin on y descendit, et sans défiance : ce fut là un grand malheur. Les deux officiers étaient à peine à terre, qu'une troupe de quelques centaines de sauvages fondait sur eux tout à coup, en poussant les hurrahs les plus féroces. Ils étaient armés de haches, de frondes, de casse-tête, de lances et de flèches. On avait eu à peine le temps de les apercevoir, que M. de Varennes tombait frappé à la tête d'un coup de hache. Deux matelots qui le relèvent, et le portent au milieu d'une grêle de traits sur l'arrière de l'embarcation, expirent bientôt eux-mêmes sous les coups qui pleuvent de toutes parts. En vain on cherche dans cette lutte à mort, dans cette effroyable mêlée, à dégager les fusils et les munitions, on n'en a pas le temps; en vain le pilote de la chaloupe se fait jour autour de lui en frappant à droite et à gauche avec la barre du gouvernail, dont il s'était armé; en vain le second officier, M. de Saint-Phal, jeune aspirant, à peine âgé de vingt ans, déjà percé de coups, pare avec son épée, en quelques instants les sauvages font autant de victimes qu'il y avait de matelots dans la chaloupe. Quatre seulement essaient de se sauver à la nage; mais l'un d'eux est massacré sur la plage où on l'attendait; les trois autres avaient fui dans des directions opposées.

Neuf jours après cette épouvantable boucherie, l'inquiétude gagna l'équipage de *l'Alcmène*, déjà tourmenté par de tristes pressentiments; une chaloupe

armée fut expédiée pour avoir quelque nouvelle , et bientôt on acquit la lugubre certitude du malheur que l'on appréhendait. La première embarcation fut retrouvée intacte , mais complètement dévalisée , et présentant les horribles et sanglants vestiges d'un combat à mort. Quelques naturels que l'on interrogea ne laissèrent plus de doutes. Après le massacre on avait éventré et vidé les cadavres ; puis immédiatement les cannibales avaient procédé à l'horrible festin, envoyant aux parents et aux alliés une part de cette horrible boucherie ; « trois matelots, ajoutait-on, qui s'étaient enfuis à la nage, avaient été adoptés dans une tribu voisine, mais qu'étaient-ils devenus ? » La chaloupe revint tristement à bord, trainant à la remorque une embarcation vide... — Commandant, dit l'officier de l'expédition , en abordant avec une contenance morne et les yeux gros de larmes, voilà tout ce que nous avons pu recueillir !!!

Le capitaine d'Harcourt tira des naturels la seule vengeance qui fût possible avec eux, après avoir vainement essayé de les poursuivre, car ils passèrent à la nage des petites îles dans la grande terre : il fit couper leurs cocotiers et détruire leurs plantations, leurs cases et leurs pirogues. Les habitants de Balade, hommes, femmes et enfants, qui étaient accourus à la nouvelle de l'expédition, aidèrent nos matelots, et s'en retournèrent ensuite chez eux avec tout le butin qu'ils purent emporter. Des lambeaux de vêtements, des restes de chevelure, des ossements épars, qui furent retrouvés sur le lieu de la catastrophe, réunis dans deux caisses chargées de pierre, furent coulés à la mer ; les trois matelots qui avaient échappé au

massacre par la fuite purent rejoindre le bâtiment. Selon la mode la plus coquette du pays, ils avaient le visage peint et les cheveux relevés et attachés au sommet de la tête.

La corvette *l'Alcmène* poursuivit tristement son exploration. Sur la carte de la Nouvelle-Calédonie, que dressèrent ses officiers, ils marquèrent d'une croix le lieu où leurs compagnons avaient été massacrés, et un passage qu'ils découvrirent entre les terres, et qui se prolongeait dans l'ouest, au delà de la chaîne de récifs, reçut le nom de *détroit de Varennes* (1). Ce passage est d'une importance très grande, parce qu'il permettra aux navires venant de Sydney de se rendre directement au port Balade par la pointe septentrionale de l'île, tandis qu'auparavant il fallait arriver par l'île des Pins au sud, et longer toute la côte orientale, au milieu d'une mer dangereuse et difficile.

Lorsque *l'Alcmène* revint en France, le gouvernement s'occupait de la grande question de la colonisation pénitentiaire. Les Marquises n'avaient ni l'étendue, ni la fertilité, ni la situation géographique, qui constituent les conditions indispensables à la création sérieuse d'un grand établissement maritime et colonial. A Taïti, ces conditions ne se rencontraient que très incomplètement, malgré les avantages incontestables du port et du climat; d'ailleurs, la France n'exerçait pas sur cette île les droits de la souveraineté. Les documents que rapportait M. d'Harcourt sur la

(1) Le récit du triste épisode de *l'Alcmène* est presque littéralement emprunté à une lettre du R. P. Fonbonne, en date du 1^{er} avril 1851. (Voyez les *Ann. de la propag. de la Foi*, n° 139, nov. 1851, p. 460.)

Nouvelle-Calédonie fixèrent sur cette grande île l'attention de ceux qu'il avait chargés d'étudier la question. En effet, sa fertilité et son heureux climat, qui lui permettaient de s'approprier les plantes et les cultures de la zone torride et de la zone tempérée, son éloignement de la mère patrie, parurent offrir les conditions désirables. Conformément aux instructions qui lui avaient été transmises, le contre-amiral Febvrier-Despointes se dirigea sur la corvette à vapeur *le Phoque*, en septembre 1853, vers la Nouvelle-Calédonie; il trouva la Mission de la baie de l'Assomption dans un état prospère. Le révérend père Goujon y entretenait, ainsi que ses pieux collègues, de bonnes relations avec les naturels, qui se montraient doux et intelligents. Le révérend père Rougeyron était venu s'établir de nouveau au port Balade : les Calédoniens avaient regretté l'éloignement des missionnaires et les avaient rappelés après le départ de *l'Alcmène*; ils étaient donc revenus, mais après s'être assurés des bonnes dispositions de la tribu à leur égard.

Après avoir pris auprès des missionnaires quelques renseignements sur les dispositions des naturels, après s'être assuré que le pavillon d'aucune nation maritime ne flottait sur la Nouvelle-Calédonie, le contre-amiral Despointes prit solennellement possession de cette île et de ses dépendances, y compris l'île des Pins, les 24 et 29 septembre 1853, au nom de S. M. Napoléon III, empereur des Français. Les procès-verbaux de prise de possession furent signés par les officiers du *Phoque* et les missionnaires. Le chef de l'île des Pins, nommé Ven de Gon, qui avait consenti à se placer sous la protection de la France, fut

appelé à signer le procès-verbal, et dut conserver son autorité.

La Nouvelle-Calédonie appartient donc aujourd'hui à la France, et, d'après une décision impériale, dont il est fait mention au *Moniteur* du 25 mars 1854, elle formera désormais avec Taïti et les îles Marquises un gouvernement maritime, à la tête duquel sera placé le commandant de la station de l'Océanie. Chacune des îles aura, d'ailleurs, un gouverneur particulier qui relèvera du chef de la station.

Espérons donc que de la prise de possession de la France datera pour la Nouvelle-Calédonie l'ère de sa prospérité et de la régénération religieuse et sociale de ses habitants.

V.-A. MALTE-BRUN.

Analyses, Rapports, Extraits d'ouvrages, Mélanges, etc.

AFRIQUE ORIENTALE.

LETTRE DE M. KRAPP

A M. JOMARD, PRÉSIDENT HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ
DE GÉOGRAPHIE (*Extrait*).

Wanika-Rabbaï-Mpia (intérieur du pays, près de Mombas),
30 août 1853.

« Très honoré Monsieur,

» Il y a quelques semaines que j'ai eu le plaisir de recevoir la lettre de votre Société, datée de Paris, 5 avril 1852, accompagnée de deux grandes médailles d'argent, dont votre Société a bien voulu me faire présent, à moi et à mon ami M. Rebmann, pour avoir fait la découverte du mont Kilimândjaro.

» En remerciant respectueusement votre honorable Société pour cette marque de bienveillance, j'aime à reconnaître que ce don me semble d'autant plus précieux, qu'il émane d'une réunion d'hommes éminents parmi les hommes de lettres de notre époque. En second lieu, j'apprécie cette distinction, parce qu'elle offre un contraste avec le blâme que certains géographes anglais ont jeté sur les rapports et sur le caractère des missionnaires de l'Afrique orientale. Il est satisfaisant de voir que des personnes impartiales apprécient les découvertes des missionnaires et récompensent

sent leurs efforts. Il existe encore contre eux d'anciens préjugés en vogue, comme si les missionnaires étaient des hommes stupides, *ipso nomine*, et comme si leurs relations devaient être soupçonnées d'infidélité. Votre noble Société ne s'est pas montrée accessible à ces préjugés.

» Je n'ai pas été, il est vrai, envoyé en Afrique pour faire des découvertes : mon principal devoir est de répandre la connaissance du Dieu vivant parmi les peuples dégradés de ce continent, pour l'avantage de leurs âmes immortelles ; mais je ne suis pas seulement un missionnaire, je suis aussi un homme, et comme tel je prends intérêt à tous les sujets qui se rapportent à la géographie, à l'ethnographie, à toute la science géographique, d'autant plus que dès ma première enfance j'ai pris grand plaisir à ces questions, particulièrement pour ce qui regarde l'Afrique. Il ne serait pas possible qu'un missionnaire, un homme qui a fait des études, ne prit pas d'intérêt à l'avancement des sciences ; c'est pour lui une jouissance aussi bien qu'un devoir. Souvent, en effet, il pénètre dans des contrées qu'aucun voyageur européen n'a encore traversées : comment pourrait-il garder secret l'état de ces contrées et ne pas le révéler au public de son pays ? J'ai toujours agi d'après ce principe depuis que je suis arrivé en Abyssinie, en 1837, comme le prouvent un grand nombre de documents imprimés. Je n'ai aucun motif quelconque pour altérer, cacher ou exagérer les choses ; je communique simplement ce que j'ai observé par moi-même ou appris des naturels ; je suis la manière d'Hérodote, qui avait coutume de dire : « Je ne fais que rapporter ce que m'ont raconté les Afri-

cains. » Si mes observations contrariaient certaines théories des géographes de mon pays, comment puis-je l'éviter? Plusieurs théories que j'avais apportées moi-même en Afrique ont été renversées par l'observation personnelle des faits; qu'importe si d'anciennes erreurs sont renversées par ces observations : ce renversement n'est-il pas un véritable profit pour la science géographique? Que les préjugés tombent, que les noms et les titres péricassent, pourvu que la science progresse et poursuive son cours triomphal. Un savant anglais a cherché à jeter le ridicule sur des hommes qui, à force de privations et de dangers personnels, ont réussi à traverser une partie considérable du continent; qui ont eu maintes occasions de voir les choses de leurs propres yeux, tandis qu'il paraît s'en fier à quelques matelots arabes rencontrés dans les rues de Londres, et qui racontent tout ce qui peut lui plaire et s'accorder avec ses méditations de cabinet : un tel procédé ne peut pas tourner au progrès réel de la science. Sans doute, il est juste et nécessaire que les hommes instruits tiennent l'œil de la critique ouvert sur les récits des voyageurs; mais quand la critique va trop loin, elle nuit à la science elle-même. Si j'étais sûr que tous les géographes pensent et agissent ainsi, je ne prendrais pas la peine, à l'avenir, de faire d'autres communications, puisque je serais conduit à penser que maintenant la géographie n'exige plus d'efforts personnels au dehors, et qu'il suffit de travaux théoriques pour la perfectionner; mais je suis heureux de trouver qu'une telle manière de voir et d'agir n'a pas encore été admise par les géographes français.

» Il est juste de remarquer que mon ami et colla-

borateur M. Rebmann est le premier Européen qui ait vu le mont Kilimândjaro, en 1848 ; je l'ai vu en 1849 et en 1851, pendant mon voyage en Mombas, à l'époque où je découvris à mon tour une autre montagne neigeuse, appelée Kénia ou Kirénia (autrement Oldoinio Cibor, ou montagne Blanche, comme elle est appelée par les sauvages Wakuafi, groupe de tribus de pasteurs dans l'intérieur du pays). Je dois faire observer que le terme de Kilimândjaro paraît appartenir à l'idiome des gens de Zeita, qui appellent cette montagne Ndjaro, d'où Kilimaja-Ndjaro ou montagne de Ndjaro. Comme les gens de Teita habitent très près de la côte, je suppose que les Souhaclis, qui ont porté sur la côte le mot Kilimândjaro, l'ont dérivé de cette langue. Mais, comme ce nom y est devenu vulgaire, je ne voudrais pas le changer en *Mont Ndjaro*, et il est mieux de le laisser dans sa forme. Quant à l'objection qui s'est élevée en Angleterre contre la persistance de la neige sur la montagne, elle a peu de poids à mes yeux et à ceux de mon ami Rebmann. Je pense que la montagne a une hauteur relative d'au moins 10 000 pieds au-dessus de sa base, laquelle est élevée de 2 à 3 000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Maintenant, si nous considérons que des montagnes hautes de 6 à 7 000 pieds sont au voisinage du Kilimândjaro ; que tout le pays environnant est herbu et boisé, qu'il n'y a aucun désert au sud de l'Équateur ; si nous réfléchissons que la cime de la montagne, en forme de dôme, est très escarpée, que des vents de mer froids y soufflent au moins huit mois de l'année ; que les vents de mer doivent passer sur les pays montagneux d'Usambara, Pare et Arusha ; que les vents, quand ils soufflent du

nord (entre les mois de novembre et d'avril), doivent passer sur les montagnes d'Ukambani et Kikuyu, et que les montagnes se resserrent en un groupe qui forme le Kirénia; si l'on considère toutes ces circonstances, on reconnaîtra la réalité du fait des montagnes neigeuses dans l'Afrique orientale. Je ne doute point que les montagnes d'Abyssinie, de 13 à 14 000 pieds de haut, n'eussent des neiges perpétuelles si l'existence des déserts de Nubie et d'Adel, et d'autres circonstances encore, ne s'y opposaient. Les conditions physiques des pays au sud de l'Équateur sont entièrement différentes de celles des pays situés au nord.

» Je me suis familiarisé, dans ces derniers temps, avec la langue des tribus sauvages appelées Wakuaï, qui semblent s'être étendues sur une vaste portion de l'Afrique équinoxiale, entre la Nigritie à l'ouest et Kikuyu à l'est, là où commence la *famille des nations à teint brun*. Le langage usité dans l'est semble avoir une affinité *lexicographique* avec l'arabe, dans sa forme primitive. La partie *grammaticale* de cette langue a une tendance marquée vers l'idiome des populations brunes qui habitent tout le continent africain au sud de la ligne équinoxiale. Celles-ci paraissent avoir toutes une langue commune au milieu de nombreux dialectes, dont la comparaison est d'un haut intérêt (1). Je n'aurais pas essayé de toucher à cette dernière question, si je n'avais pas supposé que beaucoup de personnes désirent s'éclairer sur ce sujet. Je me suis efforcé, depuis l'année 1845, d'y porter quelque lumière; mais je n'ai

(1) Le passage qui précède a déjà été publié dans le *Bulletin*, mais on n'a pas cru devoir tronquer la lettre de M. Krapf.

été en état de le faire qu'au mois de juin dernier. A cette époque, j'ai appris d'un esclave, échappé du pays des Wakuafi, quelle espèce de langage existe entre la Nigritie ou les Hamites noirs de l'ouest et les Orphno-Hamites ou Hamites bruns à l'est. Ce sujet sera un peu éclairci par le vocabulaire que je viens d'envoyer à la Société des missionnaires à Londres, avec une courte description des mœurs et coutumes des Wakuafi, qui occupent la tête du Nil, laquelle doit être cherchée à la latitude du Kirénia, point que les Wakuafi considèrent comme le siège primitif de leurs ancêtres. Ils se nomment eux-mêmes Loikob ; le nom de Wakuafi ou Akabs est celui que leur donnent les gens voisins de la côte.

» Combien il reste encore à découvrir dans la *terra incognita* du continent africain ! Les Arabes de la côte orientale savent le désir qu'ont les Européens de connaître les pays ignorés de l'intérieur ; mais, au lieu de favoriser les découvertes, ils cherchent à les empêcher par des raisons politiques ou par d'autres motifs. Dernièrement, j'ai été fortement blâmé en certain haut lieu de Zanzibar pour avoir donné des informations géographiques au consul français au sujet de la côte d'Usambara. Ce consul, M. de Belligny, personne aussi distinguée par sa naissance que par ses nobles procédés et son amour de la science, m'avait seulement adressé quelques questions géographiques : les Arabes crurent y voir des vues politiques ; ils ne peuvent pas s'imaginer que la science seule puisse occuper l'esprit d'un Européen et le conduire au delà du cercle étroit de son pays, en dehors des intérêts matériels de sa nation.

» Renouvelant ici l'expression de mes sincères re-

merciments et de mon respect pour votre Société et pour vous-même (votre nom m'étant familier depuis longtemps),

» J'ai l'honneur d'être,

» Très honoré Monsieur,

» Votre très obéissant serviteur,

» J.-L. KRAPF, D^r phil. »

Missionnaire de la Société *Church missionary*
dans l'Afrique orientale.

P. S. D'Aden, 4 novembre.

Quand j'ai écrit cette lettre, j'ignorais que j'en serais moi-même le porteur jusqu'à Aden. Une maladie d'entrailles, qui m'a saisi dans mon voyage à Ukambani, pour avoir essayé de vivre de racines, de bourgeons, mêlés de poudre à canon, etc., jointe au malheur que j'ai eu d'être volé de tout ce que je possédais, m'a forcé de quitter l'Afrique orientale et d'aller chercher en Europe les soins de la médecine.

LETTRE DE M. REBMANN

A M. JOMARD,

Président honoraire de la Société de géographie.

Kisuludini, station des missionnaires (à environ 18 milles de Mombas, dans l'intérieur), 19 septembre 1853.

« J'ai l'honneur d'accuser réception de la médaille dont votre honorable Société a bien voulu me faire présent; elle a été remise dans mes mains le 26 juillet dernier. Je n'apprécie pas seulement cette médaille comme une récompense du zèle que vous m'attribuez

pour avoir travaillé aux progrès de la science géographique, le véritable objet de mes fréquentes excursions dans l'intérieur ayant été d'étudier les populations qui l'habitent plutôt que ces contrées mêmes. Toutefois, mon collaborateur le docteur Krapf et moi, depuis notre arrivée sur la côte de Mombas, avons toujours reconnu que, si l'Afrique orientale était le champ de travail de l'estimable Société au service de laquelle nous sommes engagés, la première chose à faire était d'acquérir des renseignements sur la nature et l'étendue de ces pays et de communiquer ces informations. Et comme aucun voyageur *ex professo*, ni aucune personne occupée du commerce, n'avait jamais pénétré dans ces régions, ce soin était donc dévolu aux missionnaires. Ma découverte du mont Kilimândjaro n'était rien moins que prévue ou cherchée, elle a été entièrement accidentelle, et je n'ai droit à aucune louange pour mon zèle en faveur de la science géographique.

» J'apprécie encore la médaille dont vous m'avez honoré, parce que la simple assertion d'un fait qui pouvait *et devait* être reconnu, non seulement par un homme à courte vue comme je suis, mais même par un homme moitié aveugle se trouvant aussi près de ce point que je l'ai été; parce que, dis-je, cette assertion, ailleurs révoquée en doute, et même attribuée par plusieurs à une pure ambition, a été admise par vous sans prévention; et que vous nous avez honorés comme des hommes véridiques, qui ont simplement rapporté ce que, dans l'accomplissement d'une mission infiniment supérieure à celle de faire des découvertes géographiques, ils n'espéraient pas de voir. Je n'avais jamais, en effet, songé à ren-

contrer des montagnes de neige dans ces régions. J'allais devant moi sans aucune autre préoccupation géographique que celle qu'aurait pu avoir tout géographe : savoir que, dans les montagnes de Teïta (dont on peut voir une partie d'ici même), j'aurais à gravir le bord ou la terrasse d'un plateau ; tandis que j'ai eu réellement à gravir des montagnes dans le Teïta, et que du côté de l'ouest, au lieu qu'elles supportent un plateau, j'ai eu à descendre autant que j'avais monté auparavant ; de façon que de Teïta à Jagga, j'ai marché sur une plaine non plus haute que celle de l'est de Teïta, et j'ai vu la même plaine s'étendant elle-même à l'ouest de la montagne de neige. Le bord ou la terrasse du plateau de l'Afrique orientale, au moins dans le voisinage de Mombas, commence en fait avec les montagnes de Danika, sur lesquelles nous habitons, qui sont à environ 15 milles de la côte et à 1 500 pieds environ au-dessus du niveau de la mer ; conséquemment nous sommes ici à la même hauteur que la montagne d'où surgit brusquement le Kili-mândjaro, à environ 3 degrés dans l'intérieur, s'élevant au-dessus de la vaste plaine environnante, et entouré d'une multitude de plus petites montagnes qui, suivant l'expression de mon estimé collègue, semblent des enfants autour d'un géant. Voilà, honoré Monsieur, un simple coup d'œil jeté sur l'Afrique orientale aussi loin que nous avons pu la voir, et nous défilons, sans hésiter, tous ceux qui suivront nos pénibles traces, parsemées d'épines, de le contredire s'ils le peuvent...

» J'ai l'honneur d'être, etc.

« J. REEMANN. »

NOUVELLES DE L'ARRIVÉE DU D^r BARTH

A TOMBOUCTOU (1).

LETTRE DE M. AUG. PETERMANN.

Des dépêches et des lettres particulières du docteur Barth sont parvenues ce matin, annonçant qu'il est arrivé sain et sauf dans la célèbre ville de Tombouctou. On sait que le docteur Barth, après avoir perdu son unique compagnon de voyage, le docteur Overweg, se vit forcé à regret de renoncer au voyage qu'il avait projeté de faire au sud-est, à travers le continent, jusqu'à l'océan Indien; il prit en conséquence la résolution héroïque d'entreprendre seul le voyage de Tombouctou. « Comme seul survivant de la mission (écrivait le docteur Barth avant son départ de Kouka), et l'accomplissement de l'entreprise reposant absolument sur moi, j'ai senti mes moyens doubler et je me suis déterminé à pousser jusqu'au bout les résultats déjà obtenus; je possède une quantité suffisante de présents, en outre de 200 dollars, 4 chameaux, 4 chevaux; ma santé est dans les meilleures conditions; j'ai avec moi cinq dignes serviteurs, fidèles, dès longtemps éprouvés et bien armés. Nous avons beaucoup de poudre et de plomb; j'espère qu'en redoublant de courage et avec pleine confiance dans le succès, je pousserai heureusement jusqu'à Tombouctou. »

(1) On se sert ici de l'orthographe vulgairement adoptée, mais il serait plus correct d'écrire Toumbouctou ou Ten-boktoû.

Le docteur Barth, homme incapable d'ostentation, est parti de Kouka à la fin de novembre 1852, et s'est porté d'abord sur Sakkatou par la route de Zinder et de Kaschna, la route de Kano étant impraticable à cause de la guerre qui avait éclaté dans ce pays entre les Bornouans et les Fellatah. Les dernières lettres reçues de lui étaient datées de Kaschna, le 6 mars 1853; celles qu'on a reçues aujourd'hui de Tombouctou par la voie de Touat, portent des dates qui se suivent du 7 septembre au 5 octobre dernier; mais aucune des différentes lettres qu'il a expédiées, pendant six mois (de mars à septembre), n'a encore atteint l'Europe. Les détails de ses marches pendant ce temps, comprenant tout le voyage de Kaschna à Tombouctou, sont donc encore inconnus; il paraît cependant que la direction générale de sa route, de Sakkatou à Tombouctou, a été d'abord ouest-nord-ouest, et qu'il a traversé *le Kouara nommé communément Niger*, au lieu appelé Say, place importante d'une grande étendue, et située environ à 14 degrés nord de latitude et 3° 45' de longitude est de Greenwich, autrement à 150 milles géographiques ouest-nord-ouest de Sakkatou. De ce lieu et de Libtako, il a expédié des lettres en Europe par la voie de Sakkatou. Libtako est une grande ville, située environ à 14° 40' nord de latitude et à 0° 30' longitude est, à 335 milles géographiques de Sakkatou, et 240 de Tombouctou. De Libtako à Tombouctou, la direction générale du docteur Barth a été nord-ouest jusqu'à ce qu'il ait gagné Saraiyamo, grande ville à 60 milles au sud de Tombouctou et située sur un affluent, ou une branche du Kouara. Il s'est embarqué sur la première rivière le 1^{er} septembre; elle présen-

tait d'abord un beau courant d'eau large de 300 yards; ensuite il entra dans une série compliquée de canaux étroits et sinueux, en partie couverts de roseaux et d'herbages jusqu'à une distance de 40 milles en ligne droite de Saraiyamo. — Après une navigation en zigzag très fatigante, il est entré dans la branche principale, le Kouara, le 4 de septembre, auprès du village de Koromeh; la rivière était d'un aspect magnifique, couverte d'une flotte nombreuse composée de navires et de barques de toutes grandeurs.

Traversant le Kouara et entrant dans une crique, située du côté du nord, le docteur Barth a atteint Kabara, le jour suivant. Kabara n'est qu'une petite ville de 400 maisons ou cabanes, mais qui a acquis une certaine célébrité comme port de Tombouctou; elle mérite à peine ce titre, puisqu'on ne peut en approcher par eau que pendant quatre mois de l'année, ou au plus cinq mois dans les crues extraordinaires; la crique sur laquelle elle est située est d'une profondeur si peu considérable qu'à l'époque de la visite du docteur Barth, c'est-à-dire dans la saison pluvieuse, la barque qui ne portait que lui et ses effets ne put aborder, jusqu'à la place, que traînée, et avec une grande difficulté. Dans la crique l'eau atteignait à peine les genoux des bateliers. Les docks de Kabara consistent en un beau bassin fermé comme un dock artificiel; ils ne contenaient qu'un petit nombre de barques à l'époque de l'arrivée du docteur Barth. Koromeh, lieu nommé ci-dessus, et les îles de Day, entre ce lieu et Kabara, auraient plus de droits d'être appelées le port de Tombouctou.

Le 7 septembre 1853, le docteur Barth est entré

dans la ville de Tombouctou , en grande cérémonie, escorté par le frère du cheikh El-Bakay, le gouverneur en chef, et par une suite nombreuse d'hommes montés à cheval et à chameau , ou bien à pied ; il a été bien accueilli et salué joyeusement par les habitants de la ville. On avait fait croire à ceux-ci que le messager était un envoyé du grand sultan de Stamboul ; la véritable qualité du docteur Barth n'était connue que du cheikh lui seul, dont l'intrépide voyageur avait été assez heureux pour obtenir la protection et la bienveillance ; celui-ci regardait comme prudent que le voyageur prît ce caractère, à cause des dispositions très fanatiques manifestées par la grande masse du peuple durant le séjour du docteur Barth jusqu'au 5 octobre. Le cheikh El-Bakay et son frère sont restés fidèles amis du prétendu ambassadeur de Stamboul ; même avec ce caractère, le docteur Barth ne se considérait pas comme absolument à l'abri du danger, vu la multitude des pouvoirs politiques qui exercent de l'autorité sur Tombouctou, les habitants se composant de diverses nationalités. Ce sont d'abord les Sonray, formant la grande masse de la population, puis les Arabes de diverses tribus, les Fellatah et les Touaricks, ainsi qu'un petit nombre de Bambaras et de Mandingo. Il y avait parmi les habitants un parti qui, loin d'être favorablement disposé pour le docteur Barth, demandait qu'il fût sacrifié ; tellement qu'il fut nécessaire pour lui d'observer les plus grandes précautions dans toutes ses démarches et dans ses rapports avec la population. Heureusement pour le voyageur, il avait acquis la sincère amitié du cheikh, sous la protection immédiate et dans la propre demeure duquel il vivait, et

qui lui avait promis de le faire escorter sûrement à son retour à Sakkatou.

Ces nouvelles seront satisfaisantes pour les amis du docteur Barth ; mais, au moment où il écrivait, son état de santé ne l'était pas au même degré ; l'accomplissement du voyage, du lac Tsad (1) jusqu'à Tombouctou, qui, en tenant compte des détours de la route, comprend au moins 2 000 milles, peut bien être regardé comme une rude épreuve pour les forces physiques de tout homme, à cause de sa seule étendue ; mais, quand on y ajoute des fatigues de trois années, les obstacles provenant de la saison pluvieuse, le passage des rivières débordées, les inondations, etc., au milieu desquels le voyage de Tombouctou a été effectué, ainsi que les difficultés, les peines et les dangers provenant du caractère fanatique des populations qu'il avait à traverser, on sera peu surpris de l'état d'épuisement où il était, quand il a atteint Tombouctou ; telles ont été les fatigues du voyage que deux de ses six chameaux sont morts en chemin, et que les autres sont arrivés hors d'état de servir. Et quant à Tombouctou, le séjour dans cette ville n'a été rien moins que propre à délasser et remettre le docteur Barth de ses fatigues, étant obligé de se tenir enfermé et comme au secret. Des attaques de la fièvre ont affecté la santé du voyageur encore plus que l'affaiblissement causé par le voyage ; il est évident, d'après ses lettres, que ses forces étaient altérées au moment où il écrivait : cependant l'espoir de les recouvrer ne

1) C'est ainsi que le voyageur écrit le nom du lac Tsad, d'après des renseignements nouveaux.

l'a jamais abandonné; et avec un courage et une persévérance remarquables, il a tracé le plan de sa prochaine excursion à Sakkatou, au moment où il expédiait les lettres qu'on vient de recevoir.

La ville de Tombouctou, dont la seule vue a fait l'ambition de la vie de plusieurs célèbres voyageurs, est placée par le docteur entre $18^{\circ} 3' 30''$ et $18^{\circ} 4' 5''$ de latitude nord, et à $1^{\circ} 45'$ longitude ouest de Greenwich; sa forme est triangulaire, ses maisons sont bâties, la plupart, en terre ou en pierre; plusieurs avec de belles et élégantes façades; l'intérieur est disposé comme dans les maisons d'Agadès, visitées par le docteur Barth en 1850; la population est estimée à 20 000 âmes. Le docteur a trouvé que le marché de Tombouctou, vanté comme le centre de commerce des caravanes de l'Afrique septentrionale, est moins étendu que celui de Kano, mais les marchandises sont de qualité supérieure et d'une valeur plus grande; il a obtenu du cheikh un complet *imana* (ou *mana*) pour tous les négociants anglais qui voudraient visiter Tombouctou; le pays où cette ville est située touche au désert de Sahara, et lui est semblable par la sécheresse et la stérilité du sol, excepté du côté du Kouara, où le sol prend une apparence plus fertile. Le mois de septembre est l'époque culminante de la saison pluvieuse; les pluies fréquentes, quoique non torrentielles, arrivent tous les deux ou trois jours.

Le docteur Barth espérait quitter Tombouctou dans un mois, à partir du 29 septembre, pour retourner à Sakkatou; il est très probable qu'il voyagera sur le Kouara inférieur jusqu'à la ville de Say. Il ne savait rien encore de l'expédition du docteur Vogel, parti

d'Angleterre en février 1853, ni de celle du bateau à vapeur destiné à visiter les régions qu'il a découvertes en 1851; on espère sincèrement que ces heureuses et encourageantes nouvelles lui seront parvenues peu après le départ de ses lettres et que de plus sa bonne fortune lui aura fait rencontrer ou l'une ou l'autre de ces expéditions. »

Londres, 25 mars 1854.

AUGUSTUS PETERMANN.

EXTRAIT D'UNE LETTRE ADRESSÉE PAR M. LE CAPITAINE DU
GÉNIE FAIDHERBE, COMMANDANT AU SÉNÉGAL.

A M. JOMARD.

Saint-Louis, 15 février 1854.

Nous allons partir au commencement de mars pour l'expédition de Podor; aussi nous sommes accablés de besogne. Cela ne m'empêche cependant pas de consacrer une partie de mes nuits à un travail qui pourra être très utile au pays et qui est tout à fait dans mes goûts.

Je fais un vocabulaire des langues sénégalaises. Il renfermera 2000 mots, les plus usuels, et 500 phrases d'un usage ordinaire, en français, en ouolof de Saint-Louis, en sérère du Baol, en toucouleur (peul) du Fouta, en bambàra du Kaarta, en mandingue du Bambouk, en sarakolé de Galam, en arabe sénégalais (caractères arabes et français), en berbère sénégalais (*idem*), en arabe régulier (caractères arabes seulement); c'est-à-dire, en toutes les langues que l'on parle de Saint-Louis à Ségou; plus une grammaire

sommaire de chacune de ces langues ; quelques renseignements géographiques sur ces différents peuples et une carte ; ce travail est déjà fait aux deux tiers.

Comme résultats généraux de mes études sur ces langues , je vous dirai que l'ouolof et le sérère sont deux langues identiques quant aux grammaires. Les mots sont différents.

Le bambara et le sarakolé appartiennent à une même famille. Le mandingue, le kassonké ne sont que des dialectes bambaras.

Le peul ou toucouleur est une langue magnifique qui n'a aucune espèce de rapport avec les langues nègres qui l'entourent. Un des signes les plus frappants de cette différence , c'est que les pluriels y sont tout à fait différents des singuliers. Cette langue est très riche et au moins aussi douce que l'italien, etc.

Signé L. FAIDHERBE.

RÉCIT DE LA BATAILLE D'ISLY,

RECUEILLI AU SÉNÉGAL.

PAR M. LE CAPITAINE DU GÉNIE FAIDHERBE.

On s'est quelquefois préoccupé de savoir ce que devaient penser les peuples de l'intérieur de l'Afrique de nos conquêtes dans le nord de ce continent. Les caravanes du Maroc, de Tunis et de Tripoli, qui sillonnent péniblement le désert, portent aux noirs, avec leurs marchandises, des récits tardifs, et dénaturés par l'imagination et la mauvaise foi arabe, des grands événements qui s'accomplissent dans le nord.

Voici un curieux récit de la bataille d'Isly que nous avons trouvé sur les bords du Sénégal.

Ce fragment d'histoire à la manière arabe est intitulé : Khabar el mehadjarati ellali ouagaât baïna el meslimina oua el naçara ; c'est-à-dire : Nouvelles des démêlés qui ont eu lieu entre les musulmans et les chrétiens. Il commence par ces mots : Dhaharoua âla el meslimina nin âindi el djazairi oua kharadjour âla oudja..... etc.

En voici une traduction :

« Vainqueurs des musulmans d'Alger, les chrétiens se portèrent sur Oudja et s'emparèrent de tous les musulmans qui s'y trouvaient. Ils avaient fait chrétiens quelques hommes des troupes de Mahi-el-Din (Abd-el-Kader).

» Ces nouvelles étant arrivées aux oreilles de l'iman Moulé-Abd-er-Rahman, il partit de Mrakech (Maroc) pour Rabath, expédia un envoyé à l'iman de Tafilet, l'iman el Hassan, caïd, et à ben Amhaouch, caïd d'Atamen, et mit à la tête de ses armées trois de ses fils : Sidi-Mohammed, Moulé-Sliman et Moulé-Ahmed. L'armée de Moulé-Ahmed était d'un peu plus de 75 000 hommes, et pourtant c'est le plus jeune des trois frères, et son armée était la moindre des trois.

» Ils marchèrent au-devant des infidèles et leur livrèrent bataille. Les chrétiens employèrent contre eux les perfidies les plus insignes, mais sans succès. Ainsi, ils leur envoyèrent une mule en bois qui était pleine de poudre et de balles ; les musulmans ne la regardèrent seulement pas, et pourtant il y avait sur son dos une très grande quantité d'or. Ils envoyèrent encore à Sidi Mohammed une figure d'homme en or,

et c'était aussi une machine de guerre; Sidi-Mohammed ne se retourna seulement pas sur elle.

» Les armées étant rangées en bataille, on en vint aux mains; les musulmans lâchèrent pied et il s'en fit un grand carnage; il y en eut 9700 de tués (aveu extraordinaire, mais que vient corriger la phrase suivante); les chrétiens avaient mis en avant les musulmans qui étaient avec eux. On dit que l'iman Mouléabd-er-Rahman se mit en colère contre son fils Sidi-Mohammed, et lui envoya l'ordre de revenir; Mohammed lui fit répondre de ne pas croire que les chrétiens l'eussent complètement battu.

» Le caïd ben Amhaouch, qui a des armées tellement nombreuses qu'on ne peut évaluer leur nombre qu'après réflexion, se trouvant en présence de Sidi-Mohammed, lui dit: laisse-nous faire avec les chrétiens jusqu'à ce que nous ayons tous péri jusqu'au dernier. Sidi-Mohammed se fâcha contre lui et lui répondit: Tais-toi, ce n'est pas là ta place, tandis que c'est la nôtre à nous.

» Son père Moulé-Abd-er-Rahman lui envoya dire qu'il ne s'y prit plus comme il l'avait fait la première fois, mais qu'il eût soin de diviser son armée en trois corps, deux pour les ailes et le plus considérable au centre. Il fit ainsi et les chrétiens prirent la fuite. On en fit un grand carnage et ils furent presque tous tués.

» Louanges à Dieu maître des mondes!

» Les musulmans cernèrent les chrétiens et les tinrent enfermés dans la ville d'Alger; l'émir des chrétiens (le gouverneur) envoya aussitôt vers leur iman (le roi) pour le prier d'envoyer à son secours une

armée considérable. L'officier envoyé sortit et parvint à passer. C'était un musulman qui s'était fait chrétien; il vint trouver l'iman Sidi Mahi-ed-Din, et lui fit part de ce qui se passait. Il lui annonça aussi qu'il fallait vingt-cinq jours pour recevoir de France les secours demandés; par le fait on n'en mit que quinze.

» Mahi-ed-Din alla trouver Sidi-Mohammed, il lui fit part de tout cela et lui demanda un secours de 4 000 hommes; après lui avoir raconté en détail toutes les affaires, il lui dit : donne-moi encore 4 000 Arabes, et Sidi-Mohammed lui répondit : je te renforcerai d'autant d'hommes que tu le voudras; mais Mahi-ed-Din répondit : c'est assez comme cela, et il obtint ce qu'il avait demandé.

» Son armée étant ainsi augmentée, il l'embarqua sur un grand nombre de navires et il observa la route par où devaient arriver les chrétiens. Les musulmans restaient sur mer pendant la nuit et passaient le jour à terre. Ils rencontrèrent enfin sept à huit bâtimens, s'en emparèrent et les mirent au pillage. Ils y trouvèrent beaucoup d'hommes et 400 femmes. Quatre de ces femmes moururent de désespoir. Les musulmans prirent des richesses telles qu'un homme ne peut pas les évaluer, mais Dieu seul. Mahi-ed-Din donna tout à Sidi-Mohammed, et celui-ci envoya à son père le récit de tout cela, et son père lui dit de lui envoyer les femmes et les hommes de condition, et on les lui envoya.

» Il se trouva parmi eux deux fils du roi des chrétiens. Moulé-Abd-er-Rahman donna l'ordre de séparer les prisonniers et l'on en envoya une partie à Fas et une partie à Mrakech. Et les chrétiens restèrent blo-

qués à Alger, au point qu'une poule se vendait trois soultanis d'or, et un petit pain, trois douros. Et leur émir envoya quelqu'un à l'iman des musulmans, Moulé-Abd-er-Rahman, pour le saluer et lui payer la djezia (la coutume, comme traduisent les Sénégalais) et lui demander qu'il laissât partir les prisonniers. L'iman répondit : si les chrétiens sortent de mes mains, ils sortiront par Souira. L'infidèle répondit : non, parce qu'il y a à Souira des Anglais et que les Anglais sont nos ennemis.

» Et le roi des chrétiens envoya de nouveau à l'iman Abd-er-Rahman pour ravoir ses deux fils, en promettant de renvoyer tous les prisonniers musulmans, et en demandant un traité de paix, et l'iman y consentit. Les chrétiens renvoyèrent tous les musulmans qui étaient entre leurs mains et, quand ceux-ci arrivèrent, on vit que les femmes avaient les mamelles coupées ! »

Voilà comment nos démêlés avec Abd-el-Rahman sont racontés dans l'Afrique centrale; voilà ce que croient naïvement ces bons nègres fraîchement convertis et fanatisés ! On plaisante en Algérie sur l'abus qu'on a quelquefois fait du bulletin; avouons qu'en cela nos Arabes sont nos maîtres.

Nous avons entendu, en 1846, un Arabe marocain raconter ainsi la bataille d'Isly : « Sidi-Mohammed était allé avec son armée faire une partie de chasse à quelque distance de son camp; le maréchal *Bijou* arriva en tapinois et lui prit son parasol et sa tente; quand Sidi Mohammed revint, il poursuivit les Français, mais ne put les atteindre. » Cette version qui transforme le maréchal Bugeaud en un simple voleur de parapluie, est vraiment le sublime du genre.

De ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux, concluons bien qu'on doit mettre en grande suspicion, plus même qu'on ne l'avait encore fait jusqu'ici, les documents historiques arabes.

Des historiens français ont mis en doute la défaite des Sarrasins par Charles Martel, parce qu'on ne trouve pas de traces de cet événement dans les chroniqueurs arabes. Ces historiens n'eussent pas attaché autant d'importance à cette considération s'ils eussent *vécu* seulement un an en pays musulman.

Rien n'égale l'impudente mauvaise foi des musulmans quand les préjugés religieux sont en cause. Comment en serait-il autrement d'une doctrine qui érige le mensonge en devoir et en général tous les crimes en œuvres méritoires, quand il s'agit de l'intérêt de la religion; d'une doctrine qui annule la raison devant la foi?

Quand je disais à quelque Marabout sénégalais : tu me connais ; m'as-tu vu mentir quelquefois ? — Jamais. — Me crois-tu capable de le faire ? — Non. — Les Arabes mentent-ils, eux ? — S'ils mentent ! à tel point que menteur et Arabe , c'est le même mot dans notre langue *ouolofe*. — Eh bien , moi , qui te parle , j'ai vu ces événements ; j'étais là et je t'affirme que , loin d'avoir possédé une flotte nombreuse , Abdel-Kader n'a jamais eu une simple pirogue , par la bonne raison qu'il n'y en a pas en Algérie. Crois-tu maintenant qu'il ait pris une escadre de 8 frégates à vapeur comme celles que tu vois là en rade , avec leurs obusiers de 80 ? — Oui , parce que je suis musulman. — Mais pourtant , tu es Français , toi , homme de Saint-Louis. — Moi , Français ! non , je suis musulman !

Et c'est bien cela, pour le vrai musulman ; les divisions qu'établissent entre les hommes les différences de nationalités, de races ou de couleurs disparaissent ; les divisions politiques du globe n'existent pas ou ne sont que des accidents passagers. Ils voient les choses de la terre d'un point de vue plus élevé : les hommes sont par eux classés en deux catégories : les musulmans, qui ont toujours raison et qui iront tous en paradis quoi qu'ils fassent ; et les infidèles, auxquels il faut nuire le plus qu'on peut, et qui seront tous brûlés éternellement quelque bons qu'ils soient.

Ces gens-là en sont sur cette matière absolument au même point que les chrétiens du moyen âge. Les tortures individuelles qu'ils font subir aux malheureux Européens qui tombent entre leurs mains, c'est l'inquisition mise à la portée de leur état social.

Dieu merci, ces idées atroces ne souillent plus l'Europe ; il serait bien à désirer qu'on pût les extirper de l'Afrique.

Un peuple qui, misérable comme il est, se pose sur la terre comme l'ennemi de tous les autres, qu'il confond dédaigneusement sous la dénomination d'infidèles, doit être, d'après son désir même, traité comme l'ennemi de l'humanité et traqué comme une bête fauve.

Les croisades contre le fanatisme intolérant, cruel et mettant obstacle aux progrès de la civilisation et du commerce, seront toujours des entreprises louables aux yeux de toute religion éclairée et de la philosophie.

Certes, la persécution contre les musulmans soumis et désarmés de l'Algérie, qui, dans les villes surtout,

commencent à se prêter aux tentatives de civilisation que nous mettons à leur portée, serait odieuse, impolitique et désapprouvée de tous.

Certes, nous aurions tort de nous laisser influencer par le sentiment religieux dans les questions de politique européenne, à l'égard de la Turquie et de l'Égypte, de ces États musulmans où toutes les religions trouvent une protection suffisante, où les gouvernements s'efforcent d'arracher du cœur de leurs sujets cette haine absurde contre les chrétiens.

Mais il serait déraisonnable et lâche de supporter le mépris et les mauvais traitements de ces hordes sauvages et féroces du désert et de leurs néophytes noirs, de laisser leur doctrine s'étendre sous nos yeux, et étouffer les germes chrétiens et civilisateurs que les nations de l'Europe ont déposés le long de la côte d'Afrique.

Relevons les noirs idolâtres inoffensifs que les Arabes foulent impitoyablement aux pieds, crions haro sur le Koran, qui sème en Afrique la haine parmi les hommes et substituons-lui l'Évangile, qui secourt le Samaritain blessé.

CONFÉRENCE MARITIME

POUR L'ADOPTION D'UN SYSTÈME UNIFORME D'OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

Depuis longtemps on songe à la nécessité d'établir un système commun de notations géographiques, sans que, jusqu'à présent, les savants aient pu réussir à faire adopter leurs idées. Le recueil de la Société de géogra-

phie de Paris renferme à cet égard plusieurs plans ou documents qui n'ont pas laissé d'attirer l'attention, en même temps qu'ils révélaient les difficultés attachées à l'entreprise (1). Il est surtout difficile, mais non impossible, de s'entendre sur un méridien commun. On pourrait le faire dans une sorte de congrès scientifique des principales nations de l'Europe. Les notations pour l'altitude, pour les sondes marines, pour les mesures thermométriques et barométriques, pourraient également y être adoptées. On est parvenu récemment à un pareil concert, pour les mesures sanitaires, comme on l'avait fait, à la fin du siècle dernier, pour l'établissement d'un système métrique, fondé sur la grandeur absolue du méridien terrestre (2). Il y a lieu d'espérer que le nouvel exemple qui vient de se produire l'an dernier aura d'heureuses conséquences pour la réalisation d'un plan que les savants appellent de tous leurs vœux : il s'agit de la *conférence maritime* tenue à Bruxelles pour introduire, à la mer, un système commun d'observations météorologiques. La facilité avec laquelle cette tentative a été réalisée, le succès qu'elle promet dans un avenir prochain, les résultats importants qu'on a droit d'en attendre, tout nous engage à donner ici un aperçu de la conférence de Bruxelles.

Il n'est peut-être pas inutile de dire, d'abord, que la

(1) Voyez : *Bulletin*, 4^e série, t. I, p. 206; et 2^e série, t. III, p. 145; t. VII, p. 251; t. VIII, p. 81. Dans le premier de ces articles, je proposais d'ouvrir un congrès à Berlin, Berne ou *Bruxelles*, lieux qui ne pouvaient éveiller aucune susceptibilité d'amour-propre national.

(2) Malgré les avantages incontestables de ce système, on ne compte guère que quatre nations qui l'aient mis *en pratique* en tout ou en partie : la France, le Piémont, l'Espagne, la Belgique.

réunion devait avoir lieu à Paris ; c'était l'intention du gouvernement des États-Unis, ou du moins elle était exprimée dans une lettre d'initiative, écrite ici à M. Robert Walsh par M. le lieutenant Maury, directeur de l'observatoire de Washington. Cette lettre exprimait le vœu que l'Académie des sciences prit cette affaire en main ; mais, l'invitation étant indirecte, la communication n'a pas eu de suite.

Le gouvernement américain avait été provoqué, dans le principe, par une démarche du gouvernement anglais, ayant pour but d'établir un mode d'observations météorologiques commun entre les deux nations. Le premier répondit que, déjà, les marins des États-Unis avaient reçu des instructions pour faire ces observations sur un plan uniforme ; bientôt surgit une idée plus étendue, plus libérale, c'est-à-dire celle de l'établissement d'un système pareil avec l'intervention de toutes les puissances maritimes. Quoi qu'il en soit, M. le lieutenant Maury, voulant arriver promptement au résultat qu'il poursuit depuis longtemps, c.-à-d. au moyen d'améliorer la navigation par la connaissance exacte des vents et des courants (1), a saisi une occasion favorable qui se présentait pour ouvrir une conférence à Bruxelles, ville également voisine de Londres et de Paris. Sans retard, des délégués ont été désignés dans ces trois pays, ainsi qu'en Danemark, en Suède, en Norvège, en Russie, dans les Pays-Bas et en Portugal ;

(1) Tout le monde connaît les *cartes des vents et courants* que ce savant a publiées dans ces dernières années, et dont on fait déjà usage avec grand profit pour abrégier la navigation entre New-York et Rio-Janeiro.

en tout, dix pays, représentés par douze personnes, savoir : deux pour la Belgique, deux pour la Grande-Bretagne et une pour chacune des huit autres nations (1). La première réunion a eu lieu le 23 août et la dernière le 8 septembre, de manière que le résultat ne s'est pas fait attendre, grâce à l'activité, à la haute intelligence et au dévouement de M. le lieutenant Maury. Il aura contribué par là, puissamment, à lever les obstacles qui peuvent s'élever encore contre la formation des congrès scientifiques pour un objet déterminé, surtout pour ce qui regarde les notations en matière de géographie : que M. Maury reçoive, à cette occasion, nos félicitations et nos remerciements.

Ce qui va suivre est tiré d'une publication récente faite à Bruxelles, en français et en anglais (2), sous les yeux de M. Quetelet. Personne n'ignore que le savant directeur de l'observatoire royal de Bruxelles est l'un des observateurs les plus assidus et les plus versés dans l'étude des faits météorologiques et magnétiques et de tous les phénomènes qui se passent dans l'atmosphère ; aussi, la réunion l'a-t-elle nommé son président à l'unanimité.

Le but que se proposait M. le lieutenant Maury, en provoquant cette conférence, est clairement défini dans les phrases suivantes qui émanent de lui : « Il est » à désirer que les marines de toutes les nations soient

(1) Il ne manquait à la conférence que les délégués de l'Autriche, de la Prusse, de l'Espagne, de Naples et de la Sardaigne : je ne parle pas de la Grèce ni de la Turquie européenne.

(2) *Maritime conference held at Brussels for devising an uniform system of meteorological observations at sea* (August and September 1853); *Conférence maritime, etc.* 125 pages in-4°, avec tableaux in-folio.

» appelées à faire les observations, de telle manière et
 » avec de tels moyens et instruments , que le système
 » soit uniforme, et que les observations faites à bord
 » d'un navire de guerre puissent être comparées aux
 » observations faites à bord d'un autre navire de guerre,
 » dans toutes les parties du monde. En outre, comme
 » il est désirable de pouvoir enregistrer les observa-
 » tions des navires marchands de toutes les nations,
 » aussi bien que celles des navires de guerre, il est
 » jugé non seulement convenable, mais politique, que
 » le modèle du journal, la description des instruments
 » à employer, les observations à faire , la manière de
 » se servir des instruments, et les méthodes et modes
 » d'observations soient décidés en commun par les
 » principales parties intéressées. »

C'est à peu près en ces termes qu'il s'est exprimé à
 l'ouverture de la conférence le 23 août. On s'est occupé
 longuement des échelles thermométriques et baro-
 métriques; les instruments ne pouvant tous être uni-
 formes, on a prescrit du moins de les comparer avec
 des étalons reconnus. La conférence recommande
 d'employer : 1° un anémomètre qui soit assez exact
 pour mesurer la force, la vitesse et la direction du vent;
 2° un instrument qui serve à noter l'hygrométrie et le
 rayonnement solaire; 3° un autre pour mesurer la
 pesanteur spécifique de l'eau de mer, etc.

La conférence a exprimé le vœu de voir toutes les
 observations, tous les documents, qui seront fournis
 par les journaux de bord des différentes marines,
 devenir l'objet d'échanges fréquents et complets, et
 l'espoir qu'en temps de guerre ces relations ne seront
 pas interrompues, que le fruit n'en sera pas perdu ni

compromis ; privilège qui a été accordé de tout temps aux expéditions naviguant dans un intérêt scientifique.

On ne peut reproduire ici le grand *tableau* en quinze colonnes, ou plutôt en vingt-quatre colonnes, que la conférence a arrêté pour servir de modèle à l'*extrait du Journal de bord*, et que les navigateurs auront à remplir : il suffira d'en donner une indication succincte : Date, jour, heure. Latitude observée, estimée. Longitude observée, estimée. Courants, direction, force. Variation observée. Baromètre, hauteur du baromètre et de son thermomètre. Thermomètre, boule sèche, boule mouillée. Forme et direction des nuages ; forme d'après les noms reçus, Cirrus, Cumulus, Stratus, Nimbus. Sérénité du ciel. Heures du brouillard, de pluie, de neige, de grêle. État de la mer. Eau de mer, température à la surface, pesanteur spécifique, température à certaine profondeur. Temps. Remarques.

Les observations doivent être faites principalement le matin à quatre heures, neuf heures et midi ; puis à trois et huit heures du soir ; les autres heures sont : deux, huit, dix heures du matin ; deux, quatre, six, dix heures du soir et minuit. Les observateurs noteront le méridien à partir duquel on compte les longitudes, les relâches du navire ; si le navire est de bois ou de fer, et, s'il y a du fer dans le chargement, la quantité ; les corrections du baromètre, la comparaison du thermomètre avec le thermomètre étalon ; les déviations de l'aiguille causées par l'attraction locale, observées au lieu du départ et au lieu de l'arrivée, en donnant le procédé employé.

La description des instruments avec celle des procédés suivis est la première condition.

Telles sont les questions recommandées en général à l'observateur. Voici maintenant quelques recommandations de détail, entre plusieurs autres qui sont indiquées. On demande que le temps exprimé soit le temps civil, plutôt que le temps astronomique ;

Qu'on observe la latitude et la longitude , principalement vers quatre heures du matin, midi et huit heures du soir ; il en est de même de la direction et de la force du vent, de la forme et de la direction des nuages, du brouillard, de la pluie, etc. ; de l'état de la mer, de la température de l'eau de mer. Pour celle-ci, il faut particulièrement l'observer dans les *changements de couleur des eaux*, dans le voisinage des glaces, à l'approche des écueils, des courants, et des embouchures des grandes rivières, enfin lors des orages et des phénomènes électriques ;

Qu'on note les courants chaque jour à midi, sans préjudice des autres observations à faire, surtout dans les parages des grands courants ;

Qu'on observe le baromètre et le thermomètre au moins cinq fois par jour, à quatre heures, à neuf heures du matin, à midi, à trois heures et huit heures du soir ;

Qu'on observe la pesanteur spécifique de l'eau de mer au moins une fois par jour.

Tous les phénomènes électriques, les orages, les trombes, les ouragans, les tourbillons, les halos, les arcs-en-ciel, les aurores boréales, et les étoiles filantes (surtout en août et novembre), doivent être observés et notés dans le plus grand détail, ainsi que leur durée et leurs transformations.

La colonne des remarques contiendra encore des

observations sur la rosée, sur les brouillards colorés, sur la hauteur des vagues et des lames, sur les eaux à différentes teintes (les recueillir dans des flacons), sur les sondes, sur la marche des glaces, enfin sur le mouvement des marées.

On comprend qu'il serait utile de faire toujours mention de l'âge de la lune (1).

Tels sont les objets variés et importants recommandés à ceux qui feront des observations météorologiques à la mer, d'après un système uniforme. Si elles peuvent être un jour effectuées sur une grande échelle, par des observateurs de toutes les nations, et dans toutes les mers connues, à plus forte raison pourrait-on faire à terre des observations météorologiques sur un plan commun; et si, un jour, ces deux espèces de travaux se faisaient simultanément et assidûment, pendant un certain nombre d'années; puis si elles étaient rapportées à un centre unique, où tous les matériaux seraient comparés, discutés et coordonnés, on peut croire que quelques-unes des lois qui régissent les phénomènes atmosphériques et les courants des mers, finiraient par être découvertes, non pas seulement à l'éternel honneur des sciences, mais au très grand avantage de l'humanité. Tel est sans doute le but auquel tend la nouvelle association qui vient de se former en France, et qui compte, parmi ses adhérents, les premiers savants de l'Europe, comme ses plus habiles observateurs : la *Société météorologique*. JOMARD.

(1) C'est un point qui n'est mentionné qu'une seule fois dans les instructions du *tableau*, savoir: quand on a à observer les remous des courants; il me semble qu'on devrait généraliser cette mention pour toutes espèces d'observations météorologiques.

LETTRE DE M. LE COLONEL FISCHER

AUX MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, SUR UNE
NOUVELLE CARTE DE L'ASIE MINEURE.

Coblentz, le 12 février 1854.

MESSIEURS,

Au nom de M. le baron de Moltke, de M. le baron de Vincke, de M. le docteur Kiepert et au mien, j'ai l'honneur de vous adresser une carte de l'Asie Mineure, en six feuilles, dont nous sommes les auteurs, ainsi que d'autres cartes et divers plans qui s'y rattachent, et un mémoire qui la concerne; nous l'offrons à la Société de géographie de France, en osant espérer qu'elle voudra bien l'agréer comme un témoignage de la haute estime que les autres éditeurs de l'ouvrage et moi portons à ses membres distingués.

MM. de Moltke et de Vincke et moi nous avons été envoyés en Turquie par notre gouvernement dans un but militaire; nous y avons séjourné plusieurs années, et c'est particulièrement dans l'Asie Mineure que nos fonctions nous ont appelés à résider la plus grande partie des années 1838 et 1839. Secondés par la position que nous occupions, nos travaux et nos observations dans les longs et fréquents voyages que nous fûmes obligés d'entreprendre, s'étendent sur environ 2 000 lieues de route. De retour dans notre patrie, nous eûmes d'abord l'intention de publier simplement ces travaux. Mais nos itinéraires se rattachant à Constantinople, Smyrne, Mossoul, Anamour, et

enfin à des points fort éloignés les uns des autres, auraient embrassé presque toute l'étendue de la Turquie. Nous avons préféré donner une carte complète de l'Asie Mineure, d'autant plus que trois autres voyageurs prussiens, M. le docteur Kiepert et les professeurs Schonborn et Koch, avaient terminé, peu de temps après nous, des voyages dans le même pays et recueilli des notions qu'ils ont eu l'obligeance de mettre à notre disposition, M. le docteur Kiepert a bien voulu se réunir à nous pour la publication de l'ouvrage.

Nous avons utilisé, en outre, les rapports publiés par les Sociétés géographiques de Paris et de Londres, et mis aussi à profit toutes les découvertes publiées jusqu'à ce jour sur cette matière.

Il nous a paru convenable de laisser en blanc dans notre carte les parties où des données dignes de foi nous ont manqué. Ces lacunes assez fréquentes et assez grandes indiqueront aux voyageurs futurs les contrées les plus dignes de leur attention, et sur lesquelles leurs efforts devraient se diriger de préférence.

Nos reconnaissances topographiques couvrent à peu près le tiers de notre carte. Dans certains endroits les routes que nous avons suivies séparément, se sont rapprochées et croisées entre elles de manière à nous fournir un ensemble qui ne nous laisse aucun doute sur son exactitude. Telle est, par exemple, la partie de la contrée des deux côtés de l'Euphrate depuis Kharpout jusqu'à Samsaun. Favorisé par des circonstances extraordinaires, M. le baron de Moltke a pu, à la suite d'une armée, traverser dans toutes les directions ce pays dont l'accès était défendu depuis des siècles aux

voyageurs, et qui restera probablement impénétrable pour longtemps encore, par suite des insurrections des Kurdes. En descendant l'Euphrate sur un radeau d'ouïres, cet officier a pu déterminer la position des cascades de ce fleuve et rattacher son travail à celui du colonel Chesney. La reconnaissance du Tigre, depuis ses sources jusqu'à Mossoul, a été opérée de la même manière. — Il en est de même de la description de la contrée au nord du Bulghat-dâgh, publiée sur une plus grande échelle. Ayant été chargé par la Porte Ottomane des fortifications et de la défense de la montagne vis-à-vis du Kulek-Boghaz, je suis parvenu à lever la carte complète de cette partie intéressante du pays. Des reconnaissances militaires dans la contrée adjacente entre le Bulghat-dâgh, Koniah et la côte de la mer à l'E. d'Anamour, m'ont fourni d'ailleurs l'occasion de parcourir ce pays en tout sens, et de fixer la situation d'un grand nombre de localités.

Les alentours de Koniah, d'Angora, de Mossoul et de quelques autres endroits nous ayant paru intéressants sous beaucoup de rapports, nous les avons publiés séparément, et leurs plans se trouvent ci-joints.

M. Kiepert a fourni les reconnaissances fort intéressantes entre Aydin, les Dardanelles et Brousse. C'est lui qui a rédigé les itinéraires des MM. Koch et Schornborn, et fixé la situation générale de la carte, où il a fait entrer, après une étude approfondie, les noms anciens. Il a rédigé de plus le mémoire sur la construction de la carte. Le mémoire contient nos notices géographiques sur les diverses parties de la carte, qui ont été levées par nous, et des explications sur la construction générale de la carte, ainsi que sur les par-

ties qui ont été dressées d'après les itinéraires d'autres voyageurs. La carte était déjà dessinée en 1843; la rédaction du mémoire et la gravure des cartes et des plans qui se rattachent à la grande carte, ont été retardés près de dix ans. En conséquence, M. Kiepert a ajouté à ce mémoire des additions explicatives sur les publications plus récentes.

Ce retard de publication est cause que nous n'avons pas eu l'honneur de vous présenter notre travail plus tôt.

Messieurs, en vous le soumettant maintenant au nom des autres auteurs et au mien, je vous prie de vouloir bien le juger avec indulgence et bonté, et de l'accepter comme un hommage que nous croyons devoir aux lumières que vos efforts, aussi sages que bien dirigés, ont répandues sur la géographie des régions les moins connues et les plus reculées de notre globe.

Agréez l'expression de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Messieurs, votre très obéissant serviteur,

Le colonel FISCHER.

LETTRE DE M. FORTOUL, MINISTRE DE L'INSTRUCTION
PUBLIQUE, A M. LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE
GÉOGRAPHIE.

Paris, le 1^{er} avril 1854.

Monsieur le Président,

Vous m'avez fait l'honneur de m'annoncer, que, sur votre proposition et celle de M. de Pongerville, la Société de géographie a bien voulu m'admettre au

nombre de ses membres, par délibération du 17 mars.

Je suis heureux d'être associé à cette savante Compagnie, et je m'empresse de vous exprimer tous mes remerciements. Je saisis avec empressement, croyez-le bien, l'occasion de seconder les efforts de la Société de géographie et de contribuer à étendre son influence. Je vous prie de vouloir bien en reporter l'assurance à mes nouveaux confrères.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Le ministre de l'instruction publique et des cultes,

H. FORTOUL.

Nouvelles géographiques.

ASIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. OPPERT, DATÉE DE MOSSOUL,
LE 27 FÉVRIER 1854. (*Com. par M. de la Roquette.*)

Il se présente une occasion pour vous écrire, mais on me presse tellement que je ne puis vous adresser que peu de mots aujourd'hui. J'aurais bien voulu vous entretenir de différents objets d'un haut intérêt, tels que les champs de bataille d'Arbelles et de Gavgamèle ; mais le défaut de temps ne me permet pas, à mon regret, de le faire ici. Avant de retourner en Europe, j'espère pouvoir rester encore quelque temps à Mossoul, où le consul de France, M. Place, veut bien me confier plusieurs travaux. Les Anglais ont vraiment beaucoup de chances. A peine avons-nous cessé les fouilles, par ordre de notre gouvernement, qu'ils se sont mis à fouiller les endroits abandonnés par nous, où ils y ont fait de magnifiques trouvailles. Ils ont ainsi découvert dans les ruines de Kujundjuk, ancien palais du petit-fils d'Assarhaddon, le même auquel les Grecs donnent le nom de Sardanapale, bon nombre de bas-reliefs ronds et plus beaux que tous ceux que renferment nos collections en Europe. Les Anglais ont aussi trouvé beaucoup de pierres portant des inscriptions assyriennes, chaldéennes et en écriture cunéiforme, et, ce qui est surtout remarquable, c'est qu'on rencontre quelquefois réunies sur la même pierre des inscriptions composées dans ces trois langues. M. Rawlinson ne manquera sans doute pas d'envoyer en Europe toutes ces belles trouvailles.

AFRIQUE.

NOUVELLES DE L'EXPÉDITION DU DOCTEUR VOGEL.

(Extr. de l'*Athenæum*.)

Des communications du docteur Vogel, datées du 13 novembre 1853, d'un lieu qu'il nomme Shimotetsen, sont parvenues à Londres. Le docteur Vogel et ses compagnons étaient arrivés en bonne santé à cette place (qui paraît être située près de Bilma, dans le pays des Tibbous), après une marche difficile et dangereuse d'environ trois semaines, depuis leur départ de Tegghery, le point le plus méridional du Fezzan. « La contrée que nous avons laissée derrière nous, dit le docteur Vogel, est une affreuse région, où l'on ne voit que du sable et de noirs rochers de grès, sans aucune trace de végétation sur une étendue de 600 milles, mais que nous avons heureusement traversée sans que notre santé en souffrit et sans perdre un de nos chameaux. Ici, nos yeux ont été récréés par les premiers arbres verts que nous ayons rencontrés depuis notre départ de Tegghery; nous y ferons une halte de trois jours pour donner à la caravane un repos général et nous procurer les approvisionnements de farine et de beurre qui nous sont nécessaires. Nous ne sommes plus actuellement qu'à dix-sept jours de marche des bords du lac Tchad. J'ai pu continuer mes observations de la même manière que dans la première partie de notre voyage. Mes baromètres m'indiquent que nous sommes toujours sur un plateau qui a une élévation moyenne de 4 300 pieds (anglais) au-dessus du niveau de la mer. C'est le grand plateau du nord de

l'Afrique, qui commence sur notre route à Sukna (Sokna) et aux montagnes Noires, et s'étend sur un niveau presque complètement uniforme jusqu'à notre station actuelle. Il n'est entrecoupé qu'une seule fois, sous le 22° parallèle de latitude nord, par une chaîne de collines qui atteint la hauteur de 2 400 pieds. (C'est probablement la chaîne traversée par Oudney, Denham et Clapperton, à la passe d'El-Wahr.) Mais à l'est du point où nous sommes, dans le Tibesty, il doit y avoir de hautes chaînes de montagnes, parce que le vent qui vient de cette direction est très froid. » Le docteur Vogel se loue beaucoup de l'extrême bienveillance que Hayje-Akson, le prince de Bornou, a témoignée aux voyageurs, et des soins qu'il a pris pour leur sûreté et leur bien-être; c'est sous sa protection qu'ils traversaient le désert. Ils s'étaient aussi attiré l'amitié du sultan des Tibbous. Ils ont pris avec lui des arrangements pour la transmission, à travers son territoire, de leurs futures communications de l'Afrique centrale.

VOYAGE DE M. ANDERSON.

M. Charles Anderson qui annonce son arrivée au 2° degré 56' de latitude S. et à 20° 45' de longitude E. de Paris, par une lettre du 11 novembre, promet à l'Académie des sciences de Stockholm un rapport sur ses découvertes en histoire naturelle. C'était le compagnon de M. Francis Galton dans le voyage chez les Damaras; il paraît qu'il s'est dirigé au nord nord-est, en le quittant, et qu'il a fait 4 à 500 lieues depuis.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 3 mars 1854.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le secrétaire général donne lecture de la correspondance.

M. Aug. Michelot adresse ses remerciements à la Commission centrale pour le titre de membre adjoint qu'elle lui a accordé.

M. Amyot, libraire, annonce qu'il s'occupe de la publication prochaine des œuvres de Napoléon III, en 4 volumes in-8°.

M. Kupffer, directeur de l'observatoire physique central de Russie, accuse réception du tome IV de la 4^e série du *Bulletin* de la Société. L'état-major du corps des ingénieurs des mines de Russie adresse un exemplaire des *Annales de l'observatoire physique central* pour l'année 1850.

M. le baron de Hammer-Purgstall transmet un article sur la coupole d'Arine ; la lecture de ce document intéresse vivement l'assemblée, qui renvoie le mémoire à M. Sédillot et vote l'insertion au *Bulletin*.

M. Sueur-Merlin, ancien membre de la Commission centrale, fait hommage, au nom de feu M. le comte

de Cassini, d'un atlas composé de la carte où sont indiqués tous les lieux de la France qui ont été déterminés par des opérations géométriques; M. Sueur-Merlin fait remarquer, dans sa lettre d'envoi, que les feuilles de cette carte ont été choisies parmi les premières épreuves, et qu'elles sont parfaitement conservées. Des remerciements empressés sont votés au donateur, ancien membre de la Société.

M. Garnier transmet une lettre de M. Hecquard, consul de France à Scutari (Albanie), et membre adjoint de la Commission centrale, qui offre de donner des renseignements sur l'Albanie. La section de correspondance est invitée à préparer des questions, qui seront adressées à M. Hecquard.

Il est donné lecture de la liste des ouvrages offerts à la Société.

M. le président communique la liste des rapports à faire sur les ouvrages offerts à la Société; il rappelle à MM. les rapporteurs l'engagement qu'ils ont pris de présenter leurs comptes rendus, et il insiste sur l'intérêt et la convenance qu'il y a à ne pas les faire attendre trop longtemps.

A l'occasion de l'ouvrage sur *Ethicus*, publié par M. d'Avezac et confié à l'un de MM. les rapporteurs, M. d'Avezac cite avec éloges des publications récemment faites sur le même sujet par M. Petersen, de Hambourg, et par M. Charles Pertz, fils du savant éditeur des *Monumenta Germaniæ historica*; il signale, dans le livre de M. Charles Pertz, des aperçus ingénieux sur l'existence réelle et la nationalité slave d'Ethicus Hister, et sur la légitimité d'attribution à saint Jérôme de la version latine publiée pour la première fois par

M. d'Avezac. Le même membre parle aussi d'un curieux travail de recensement et de classement *généalogique* tenté, par M. Charles Pertz, de tous les manuscrits connus de l'autre cosmographie vulgairement désignée sous le nom d'*Ethicus*; mais il ne peut souscrire à la conclusion qui présente les rédactions les plus complètes de cette compilation comme des éditions successivement amplifiées des *Excerptorum excerpta* qui conservent de seconde main le nom de *Julius Honorius*: il suffit, ajoute M. d'Avezac, de mettre en regard les diverses recensions, pour être frappé au contraire du procédé de mutilation, d'abréviation et de condensation dont les rédactions successives portent en elles-mêmes les traces manifestes.

La première séance générale de l'année 1854 est fixée au vendredi 7 avril.

M. Jomard fait un rapport verbal sur le concours au prix annuel, au nom de la Commission de ce prix. Il s'agit des découvertes géographiques les plus remarquables de l'année 1854: M. le rapporteur mentionne les voyages de MM. Barth, Galton, Rae, Kennedy, Inglefield, Hecquard, etc.; la Commission conclut que la Société doit décerner la grande médaille d'argent au docteur Barth pour son voyage au pays d'Adamowa, dans l'Afrique centrale, et la même médaille à sir Francis Galton pour ses explorations dans la partie sud-ouest de l'Afrique australe.

M. Cortambert entretient l'assemblée de la perte que la Société vient de faire dans la personne de l'amiral Roussin, l'un de ses présidents honoraires; les profonds regrets de la Société seront exprimés

dans la notice annuelle de la deuxième assemblée générale.

Le même membre annonce le retour prochain en France de M. de Montigny, consul à Chang-hai.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 17 mars 1854.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le secrétaire général donne lecture de la correspondance.

Une circulaire de M. le ministre de l'instruction publique annonce à la Société qu'il est publié par les soins du ministère un *Bulletin des Sociétés savantes*, et il la prie d'envoyer, pour être analysés dans ce *Bulletin*, deux exemplaires des bulletins, mémoires, comptes-rendus et autres travaux publiés par elle, avec les programmes des prix qui auront été proposés. Il demande, en outre, qu'on veuille bien lui faire parvenir, à défaut des ouvrages de la Société, s'ils sont épuisés, une note exacte des différents travaux qu'elle a publiés depuis son origine. Un programme du *Bulletin des Sociétés savantes* est joint à cette circulaire.

M. Anatole Vaquez écrit pour remercier la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres; il lui offre le concours de son zèle et de son dévouement.

M. Smyth, secrétaire de la Société royale de Londres, accuse réception du tome V de la 4^e série du *Bulletin*.

M. de la Roquette communique une lettre de M. Op-

pert, relative surtout aux mesures des anciens Babylo niens, à l'étendue de Babylone et à l'emplacement des jardins suspendus, que ce voyageur croit avec certitude retrouver sur la colline d'Amran.

M. Cortambert communique l'extrait d'une lettre de M. Coulier, qui adresse à la Société une note sur les couches salifères du globe.

M. Jomard annonce la mort de M. Beauteemps-Beaupré, un des membres fondateurs de la Société. La perte de ce savant géographe et hydrographe est vivement ressentie par l'assemblée. Une notice biographique lui sera consacrée dans le compte-rendu annuel du secrétaire général.

M. le président fait connaître l'ordre du jour de la séance générale qui doit avoir lieu le 7 avril.

M. Jomard, au nom de la Commission du concours au prix d'Orléans, rend compte des recherches de cette Commission sur l'importation la plus utile à l'agriculture, à l'industrie et à l'humanité. Le rapporteur conclut à ce qu'il soit décerné une médaille d'encouragement à M. de Montigny pour ses envois de graines de la Chine, dont plusieurs ont réussi en France et en Algérie; d'un rappel de médailles à M. Ch. Renard, pour les procédés agricoles ou industriels qu'il a communiqués, et à M. Jules Itier, pour les plantes textiles qu'il a naturalisées en France et en Algérie.

M. Hippolyte Fortoul, ministre de l'instruction publique, présenté par MM. Jomard et de Pongerville, est admis dans la Société.

M. DEMERSAY, présenté par MM. Jomard et Garnier, est également admis.

M. Sédillot rend compte de l'examen qu'il a fait de

la communication de M. de Hammer sur la coupole d'Arine. Il joint à cette communication une note qui sera insérée au *Bulletin* en même temps que celle de M. de Hammer.

Le secrétaire général lit le mémoire de M. Coulier sur les couches salifères du globe.

M. Cortambert entretient la Société des limites données au Paraguay par des documents qu'il tient du général Lopez, président de cette république. Ces limites seraient bien plus reculées qu'on ne le croit généralement, surtout vers l'ouest, où elles comprendraient le Grand Chaco.

M. Alfred Maury fait remarquer que les limites de plusieurs des républiques de l'Amérique méridionale sont très vagues et très indéterminées.

M. Demersay donne quelques développements sur le même sujet, et dit qu'une extrême confusion règne dans les frontières des États du sud de l'Amérique. Le même membre fait connaître des nouvelles récentes qu'il a reçues de M. Bonpland.

M. Jomard annonce le départ prochain de Brest de *la Sibylle*, et d'autres bâtiments destinés à explorer les mers du Japon.

Séance générale du 7 avril 1854.

PRÉSIDENCE DE M. LE VICE-AMIRAL LA PLACE.

M. le président ouvre la séance par une allocution qui est accueillie de l'assemblée avec le plus vif intérêt.

On remarque, parmi les assistants, les quatre Chinois

qui ont accompagné en France M. de Montigny, consul de France à Chang-haï, présentés par ce consul.

Le procès-verbal de la dernière assemblée générale est lu et adopté.

On communique la correspondance.

M. Hippolyte Fortoul, ministre de l'instruction publique, adresse ses remerciements pour sa nomination de membre de la Société.

M. Paulin Talabot écrit qu'il offre à la Société une somme de cinq cents francs, applicable à l'amélioration du *Bulletin*, et surtout à la publication des cartes qui présenteraient le plus d'intérêt.

M. le colonel Fischer offre, au nom de MM. de Moltke, de Vincke et Kiepert, et au sien, une carte de l'Asie Mineure en 6 feuilles, ainsi que les plans qui s'y rattachent. Sa lettre, pleine d'intérêt et de détails sur la construction de la carte, est renvoyée à la Commission centrale.

M. Alexandre Vattemare fait hommage d'un exemplaire de la lettre qu'il a adressée au sénat des États-Unis pour lui proposer l'adoption du système français des poids, mesures et monnaies; lettre accompagnée d'un mémoire de M. Silbermann sur les poids et mesures, d'un autre de M. Luzani sur les monnaies, et d'une lettre de M. Mann, citoyen des États-Unis, sur le système métrique et décimal. M. Vattemare ajoute qu'il réitère à la Société ses offres pour les échanges internationaux; qu'il a en ce moment un nombre assez considérable de cartes de l'Amérique et des Indes, et qu'il s'empressera de fournir celles qui pourraient manquer à la collection de la Société.

M. le chevalier Marzolla, ingénieur topographe de

la guerre du royaume de Naples, envoie plusieurs de ses cartes à la Société, particulièrement des cartes de l'Amérique et des provinces du royaume de Naples.

M. Norton-Shaw, secrétaire de la Société géographique de Londres, accuse réception du tome V de la 4^e série du *Bulletin* de la Société de géographie et de diverses notices envoyées par MM. Jomard, de la Roquette et Cortambert.

M. Joseph Henry, secrétaire de l'institution Smithsonienne, accuse réception du tome III et du tome V de la 4^e série.

M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères, exprime son regret de ne pouvoir assister à la séance, à cause des occupations multipliées qui le retiennent.

M. Cadet, professeur au collège de Soissons, et récemment admis dans la Société, demande des instructions pour un voyage qu'il doit entreprendre l'hiver prochain en Corse, dans le but, surtout, d'observer les étangs et les marais de la partie orientale de cette île.

M. DE BRUHAN, présenté par MM. de La Place et Jomard, est admis dans la Société.

M. Pontelli fait hommage d'un portrait de Fernand Cortez, lithographié d'après un tableau conservé à Mexico et auquel on attribue la date de 1527.

On donne communication de la liste des ouvrages offerts. M. Jomard fait remarquer que, parmi ces ouvrages, se trouvent :

1^o Le grand travail publié tout récemment par M. Augustus Petermann sur l'expédition actuelle de l'Afrique centrale, accompagné d'une lettre du même à la Société royale géographique de Londres, intitulée

African discovery ; — 2° une statistique manuscrite des Açores, ouvrage de M. de Moura et présentée par M. de Montigny ; — 3° une notice de M. Jules Hier sur la naturalisation des plantes textiles de la Chine.

M. de la Roquette dépose plusieurs ouvrages de la part de MM. Perrotin, le général Zarco del Valle et Bianchi.

M. d'Avezac lit, pour M. Alfred Maury, une notice sur les populations primitives de l'Inde. M. Maury examine particulièrement, dans ce travail, les populations qui habitaient vers le Brahmapoutre, dans les monts Garrôs et l'Assam, et qui parlent, les unes, les langues dérivées du sanscrit, les autres, les langues tamoules.

M. Jomard, au nom d'une Commission spéciale, fait un rapport sur le concours annuel pour la découverte la plus importante en géographie. Il rappelle que ce sont les voyages de 1851 qu'il s'agit de juger cette année : après avoir signalé avec éloge les voyages faits dans les mers arctiques par le docteur Rae, le capitaine Penny, le capitaine Kennedy et le lieutenant Bellot, dont la perte est si douloureuse, ensuite ceux de M. le comte d'Escayrac et de M. Hecquard en Afrique, il a particulièrement insisté sur l'importance des découvertes de M. le docteur Barth dans l'Adamowa et à la rivière Bénoué, et sur celles de sir Francis Galton dans l'Afrique sud-ouest, aux pays des Damaras et des Ovampos. Sur les conclusions du rapporteur, la Société décerne ses grandes médailles d'argent à MM. Barth et Galton.

M. Jomard lit un second rapport sur le prix, dit d'Orléans, offert pour l'importation la plus utile à

l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité. Il conclut qu'il y a lieu de décerner : 1° une médaille à M. de Montigny, pour ses envois de graines de la Chine, dont plusieurs ont réussi dans le midi de la France, notamment le chanvre et la canne à sucre du nord de la Chine ; 2° un rappel de médaille à M. Charles Renard, pour avoir communiqué plusieurs procédés agricoles et industriels, ainsi qu'à M. Jules Itier, qui a naturalisé quatre plantes textiles en France et en Algérie.

M. de la Roquette lit une notice biographique sur le colonel américain Poinsett, ancien correspondant de la Société, qui s'est distingué à la fois par les services politiques rendus à son pays et par des travaux géographiques estimés, tels que la description du Pérou et celle du Mexique.

M. Cortambert lit un *Parallèle de la géographie et de l'histoire* ; il cherche à prouver, dans ce travail, que la géographie n'est pas seulement un des organes de l'histoire ; qu'on a tort de la classer communément dans les sciences historiques ; que c'est une science à part, d'un ordre parfaitement distinct ; il essaie de montrer tout l'intérêt, toute l'importance de cette étude.

M. Malte-Brun lit une notice historique et géographique sur la Nouvelle-Calédonie.

La Société procède aux élections de son bureau pour l'année 1854-1855. Sont nommés : président, M. Hippolyte Fortoul, ministre de l'instruction publique ; vice-présidents, MM. Guigniaut et Lefebvre-Duroufflé ; secrétaire, M. Michelot ; scrutateurs, MM. Duchanoy et Fabre.

M. l'amiral La Place, en levant la séance et en quit-

tant ses fonctions, prononce quelques paroles d'adieu profondément senties. Un grand nombre de membres se pressent autour de lui, et le remercient de son zèle et de son dévouement pour la Société.

Séance du 21 avril 1854.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

On communique le procès-verbal de la séance générale du 7 avril.

Il est donné lecture de la correspondance.

M. de Montigny adresse ses remerciements à la Société pour la médaille qu'elle lui a offerte.

M. H. Fortoul, ministre de l'instruction publique, écrit pour remercier la Société de l'avoir nommé à l'unanimité son président annuel.

Une lettre de M. Fabre, nommé scrutateur dans la séance du 7 avril, exprime le prix qu'il attache à cette nomination.

M. Malte-Brun communique, de la part de M. de la Roquette, une lettre de M. Oppert sur les fouilles qui viennent d'être faites à Kujundjuk (Kouyoundjouk) par les explorateurs anglais.

Le secrétaire communique la liste des ouvrages offerts. Parmi ces ouvrages, se trouve la 1^{re} livraison de l'atlas de France, par MM. Bazin et Cadet. M. Bazin, présent à la séance, entre dans quelques explications sur ce travail.

M. Jomard donne quelques détails sur des antiqui-

tés romaines qu'on vient de découvrir dans la vallée de l'Yvette, au hameau de Lozerre, vers Palaiseau (le *Palatiolum* des Mérovingiens); il exprime l'opinion qu'un grand nombre de lieux occupés par les Romains n'ont pas été mentionnés dans les itinéraires anciens. Ces antiquités se composent de médailles, de tuiles à rebord, de meules, de vases, de haches et armes de fer, etc. — Le même membre ajoute qu'après avoir fait de longues recherches pour découvrir le lieu qu'avait habité Nicolas Sanson vers le milieu du *xvii^e* siècle, alors qu'il était retiré à la campagne près de Palaiseau, il a réussi à déterminer cette demeure du célèbre géographe, et qu'il a fait placer une pierre avec une inscription qui rappelle ce souvenir.

M. le président demande à la Commission centrale de vouloir bien décider s'il est utile d'envoyer le budget de la Société à tous les souscripteurs du *Bulletin*, ou s'il suffit de l'adresser aux membres. Après une discussion à laquelle prennent part MM. Jomard, Poulain de Bossay, d'Abbadie, d'Avezac et Cortambert, il est convenu que la section de comptabilité sera saisie de la question et que la Commission centrale sera ensuite convoquée spécialement pour donner une décision sur ce sujet.

M. le président annonce que la section de correspondance a été invitée à se réunir pour donner des instructions à MM. Faidherbe, de Saint-Cricq, Heequard et Cadet, qui les ont demandées pour les explorations qu'ils veulent faire dans diverses contrées. Les membres de la section de correspondance présents à Paris étant peu nombreux en ce moment, M. le président propose à la Commission centrale de désigner

quelques membres pour s'adjoindre momentanément aux travaux de cette section : MM. Constant-Prévost, Maury, Michelot et Morel-Fatio sont, en conséquence, priés de participer aux travaux de la section de correspondance.

M. Cortambert rappelle que M. Vattemarc a fait des offres de cartes à la Société : il demande quelle suite il faut donner à l'invitation qu'a faite M. Vattemarc aux membres de la Commission centrale d'aller visiter ces cartes et choisir celles qui pourraient convenir à la bibliothèque de la Société. Après quelques observations de MM. Jomard, d'Avezac et Maury, la Commission centrale charge son bureau de prendre des renseignements.

Sont présentés par MM. de Montigny et Jomard, pour faire partie de la Société, MM. Lockard, médecin à Chang-haï; Guill. Ribeiro, vice-consul de France à Fayal (Açores); Ant.-Mar. d'Oliveira, chef du bureau sanitaire à Fayal. M. Fontanet, voyageur aux Antilles, est présenté par MM. Jomard et Garnier.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LES SÉANCES DES 3 ET 17 MARS, 7 ET 21 AVRIL 1854.

OUVRAGES.

EUROPE.

Titres des ouvrages.

Donateurs.

Archives administratives et législatives de la ville de Reims, par Pierre Varin. 1 vol. in-4°.

MIN. DE L'INSTR. PUBL.

Cartulaire de l'abbaye de Savigny, suivi du petit cartulaire de l'abbaye d'Ainay, par M. Aug. Bernard. 2 vol. in-4°.

Id.

Le mont Blanc, ou Description de la vue et des phénomènes que l'on peut apercevoir du sommet du mont Blanc, par A. Bravais.

Paris. 1 petite broch. in-12.

M. ARTHUS BERTRAND.

AFRIQUE.

Voyage au Soudan oriental et dans l'Afrique septentrionale, par M. Trémaux (compte-rendu par M. le baron Aucapitaine). In-32.

M. le baron AUCAPITAINE.

Campagne de circumnavigation de la frégate l'*Artémise* sous le commandement de M. La Place. Tome VI. 1 vol. in-18°.

M. ARTHUS BERTRAND.

Journal d'un voyage aux mers polaires, exécuté par le lieutenant de vaisseau de la marine française J.-R. Bellot à la recherche de sir John Franklin en 1851 et 1852. Paris, 1854. 1 vol. in-8°.

M. PERROTIN.

Sir John Franklin, the sea of Spitzbergen, and whale-fisheries in the arctic regions, with map, by Augustus Petermann. 1 broch. in-8°.

M. AUGUSTUS PETERMANN.

MÉMOIRES, RECUEILS ET JOURNAUX PÉRIODIQUES.

Annales du commerce extérieur. Janvier et février 1854.

MIN. DE L'AGRIC. ET DU COM.

Philosophical transactions of the royal Society of London, for the

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

year 1853. Vol. 143, part. III. 1 vol. in-4°. London, 1853.

SOC. R. DE LONDRES.

The Journal of the royal geographical Society. Vol. XXIII. 1 vol. in-8°. London, 1853.

SOC. R. GÉOGR. DE LONDRES.

The Journal of the Bombay branch of the royal asiatic Society. Janvier 1853.

SOC. R. ASIATIQUE.

Annales de l'observatoire physique central de Russie, par A.-T. Kupffer, directeur de l'observatoire physique central, pour l'année 1850. N° 1 et II. Saint-Petersbourg, 1853. 2 vol. in-4°. — Compte-rendu annuel, par le directeur de l'observatoire physique central A.-T. Kupffer. (Supplément aux Annales de l'observatoire physique central pour l'année 1850.) 1 broch. in-4°.

OBSERV. PHYS. CENTRAL DE RUSSIE.

Bulletin de la Société géologique de France. Janvier et février 1854.

SOC. GÉOL. DE FRANCE.

Journal de la Société d'horticulture de Mâcon. Sept. et oct. 1853.

SOC. D'HORT. DE MACON.

Extrait des travaux de la Société centrale d'agriculture du département de la Seine-Inférieure. 129^e et 130^e cahiers.

SOC. CENTRALE D'AGRIC. DE LA S.-INF.

Bulletin de la Société libre d'émulation de Rouen, pendant l'année 1852-1853.

SOC. LIBRE D'ÉMULAT. DE ROUEN.

Mémoires de la Société des sciences naturelles de Cherbourg. 1^{er} vol. 3^e et 4^e livraisons.

SOC. DES SC. NAT. DE CHERBOURG.

Journal asiatique, 5^e série, tome II.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen pendant l'année 1852-53. 1 vol. in-8°.

ACAD. DES SC., ETC., DE ROUEN.

Bulletin de la Société industrielle d'Angers et du département de Maine-et-Loire 24^e année. 1 vol. in-8°.

SOC. INDUST. D'ANGERS.

Bulletin des Sociétés savantes, missions scientifiques et littéraires.

Février 1854. — Journal des missions évangéliques. Janvier, février et mars 1854. — L'Athenæum français, n° 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15 de 1854. — Bibliothèque universelle de Genève.

Décembre 1853, janvier et février 1854. — Archives des sciences physiques et naturelles. Décembre 1853, janvier et février 1854.

— Nouvelles Annales des voyages et des sciences géographiques.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Janvier et février 1854. — Revue de l'Orient. Mars et avril 1854.
 — Revue coloniale. Février et mars 1854. — Annales de la propagation de la foi. Mars 1854. — Journal d'éducation populaire.
 Février et mars 1854.

LES ÉDITEURS.

MÉLANGES.

Mémoire sur la Glycérine et ses applications aux diverses branches de l'art médical. 1 petite broch. in-8°. M. CAP.

Über das allgemeine Niveau der Meere. 1 petite broch. in-8°.

M. KARL LITBROW.

Le nouveau guide de la conversation en français et en turc, par M. T.-X. Bianchi. 2^e édit. 1 vol. in-4°. Paris, 1852. M. BIANCHI.

Memoir über die Construction der Karte von Klein-Asien und türkisch Armenien in 6 Blat, von v. Vincke, Fischer, v. Moltke, und Kiepert. 1 vol. in-8°. Berlin, 1854. M. KIEPERT.

African discovery. A letter addressed to the president and council of the royal geographical Society of London, by Augustus Petermann. 1 broch. in-8°. M. AUGUSTUS PETERMANN.

Le prince Galitzin et le lieutenant de vaisseau Bellot. Notices biographiques par M. de la Roquette. 1 broch. in-8°. M. DE LA ROQUETTE.

Letter to the honorable Hannibal Hamlin, chairman of the committee of commerce in the United-States senate, by Alexander Vattenmare. 1 broch. in-8°. M. A. VATTENARE.

On an isothermal oceanic chart, illustrating the geographical distribution of marine animals, By James D. Dana. In-8°. M. J.-D. DANA.

CARTES.

EUROPE.

Atlas spécial de la géographie physique, politique et historique de la France, par MM. François Bazin et Félix Cadet. 1^{re} livr.

MM. BAZIN ET CADET.

Great Britain. Distribution of the occupations of the people. Census of 1851, by Augustus Petermann. 1 feuille. M. A. PETERMANN.

Provincia di Palermo, Napoli 1853, 1 feuille. — Provincia di Abruzzo citeriore, Napoli, 1853. 1 feuille. — Provincia di Abruzzo ulteriore 1 et 2. Napoli, 1853. 2 feuilles. — Provincia di Molise. Napoli,

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

1853. 1 feuille. — Sicilia, ossia Reali Domini al di là del Faro.
Napoli, 1853. 1 feuille. M. BENEDETTO MARZOLLA.

Karte von den Nordabhängen des Bulgar (Taurus) und Allah-Dagh
(Anti-Taurus) zwischen Eregli, Nihde und dem Kulek Bogas (Pylæ
ciliciæ) nach der Aufnahme des majors Fischer, 1845. 1 feuille.

M. KIEPERT.

ASIE.

Carte du royaume de Siam, dressée sous la direction de Mgr Pal-
legoix, évêque de Siam, d'après ses itinéraires et divers documents,
par Charle, géographe, 1854. 1 feuille. Mgr PALLEGOIX.

Map of part of Bengal, the Himalaya and Tibet, to illustrate Dr J.-D.
Hooker's routes, drawn by Augustus Petermann. London, 1854.
1 feuille. M. AUGUSTUS PETERMANN.

Karte von Klein-Asien, entworfen und gezeichnet nach den neuesten
und zuverlässigsten Quellen, hauptsächlich nach den in den Jahren
1838-1839, von baron von Vincke, Fischer und von Moltke, und
1841-1843, von H. Kiepert. Berlin, 1844. 6 feuilles.

MM. FISCHER, DE VINCKE, DE MOLKE ET KIEPERT.

AFRIQUE.

On account of the progress of the expedition to Central Africa, per-
formed by order of Her Majesty's foreign office, under MM. Ri-
chardson, Barth, Overweg et Vogel in the years 1850, 1851, 1852
and 1853. Consisting of maps and illustrations, with descriptive
notes, constructed and compiled from official and private materials,
by Augustus Petermann. London, 1854. 1 vol. in-f°.

M. AUGUSTUS PETERMANN.

AMÉRIQUE.

Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du sud, de Rio
de Janeiro à Lima et de Lima au Para; itinéraires et coupe géo-
logique, 11^e, 12^e et 13^e livraisons; géographie, 1^{re} livraison.

M. DE CASTELNAU.

Stati-Uniti dell' America settentrionale, coi territorii recentemente
annessi. Napoli, 1854. 1 feuille. M. BENEDETTO MARZOLLA.

MÉLANGES.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Portrait de Du Fernando Cortes de Mourroy, 1846. 1 feuille.

M. LÉON DE PONTELLI.

Royal geographical Kalendar for 1854, by Augustus Petermann.
1 feuille.

M. AUGUSTUS PETERMANN.

Karte der Umgebung von Angora, aufgenommen von Vincke. 1839.
1 feuille. — Plan der Umgegend von Koniah, aufgenommen von
Fischer, 1838. 1 feuille. — Plan der Stellung bei Biradschik und
der Schlacht von Nisib, zur Uebersicht der Begebenheiten vom
1839, von Moltke. 1 feuille. — Plan von Afium-Kara-Hissar; Plan
der Umgegend von Kiutahia; Plan der Stadt Karaman und Umge-
gend; Situations-Plan der Stadt Brussa, aufgenommen von Fischer.
— Plan von Mossul, Samsun und Urfa, aufgenommen von v.
Moltke. — Plan von Amasia, aufgenommen von v. Vincke. — Plan
des Schlosses Sayd-bei-Kalessi nebst Umgebung; Plan der Festung
Maraasch; Plan von Rum-Kaleh; Plan der Ebene von Mesere,
aufgenommen von v. Moltke.

MM. FISCHER, DE VINCKE, DE MOLTKE ET KIEPERT.

ERRATA

DU NUMÉRO DE FÉVRIER 1854.

Page 100, ligne 3 de la note en remontant : *au lieu de* : à ceux ;
lisez : et ceux.

Page 117, ligne 2 en remontant : *au lieu de* : Lagrenée ; *lisez* :
Lagarde.

Page 139, commencement de la lettre de M. Oppert : *au lieu de* :
Votre mission ; *lisez* : Notre mission.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MAI 1854.

Mémoires, Notices, Documents originaux, etc.

DE LA CULTURE DU RIZ EN CHINE,

PAR M. RENARD,
L'un des délégués du Commerce (1).

La culture du riz se divise en plusieurs phases :
1° la préparation de la terre ; 2° l'ensemencement ;
3° le repiquage ; 4° la récolte.

Le riz et le poisson forment, en Chine, l'unique nourriture du peuple ; le riz, en chinois, s'appelle *mé* ; quand il est bouilli, il change de nom et s'appelle *fann*.

Toutes les plaines qui avoisinent les canaux, les fleuves et même la mer sont cultivées en rizières :

(1) Ce fragment appartient à la série des procédés chinois recueillis en Chine par M. Renard et communiqués par lui à la Société de géographie ; l'insertion de ce morceau répond à la demande qu'avaient faite, à la Société, les directeurs d'établissements agricoles, du mode de culture des plantes de la Chine. (Voy. *Bull.* de mars-avril 1854, p. 170.) — M. Renard a reçu de la Société, en 1847, une médaille au concours du prix d'Orléans.

J-D.

le moindre filet d'eau descendant du flanc d'une montagne est utilisé en irrigations des mieux entendues. L'eau saumâtre ne nuit même pas aux plantations de riz : sur les rives du fleuve Chou-kiang, qui arrose Canton, les rizières se prolongent jusqu'aux forts de Boca-Tigris; en cet endroit, les marées les recouvrent totalement, et telle personne qui une heure auparavant avait pu passer sans trop s'embourber ne peut plus le faire ensuite qu'en bateau.

En Chine, où le moindre morceau de terre est précieux, on cultive le riz jusqu'au sommet des montagnes. Les champs sont étagés en forme de gradins, et les eaux pluviales sont maintenues jusqu'à complète absorption ou évaporation; quand les pluies manquent, il faut alors avoir recours aux irrigations artificielles. Au moyen d'une pompe à chapelet, qui puise l'eau dans un ruisseau ou canal que l'on a détourné vers le pied de la montagne à irriguer, on fait monter l'eau dans un bassin élevé d'une dizaine de pieds; d'autres pompes sont ainsi espacées de distance en distance jusqu'au sommet, où se trouve enfin un grand réservoir, d'où l'eau est distribuée sur les divers flancs de la montagne; quelquefois même, ce réservoir sert encore à arroser une montagne voisine; ce sont des aqueducs formés avec de gros bambous qui y conduisent l'eau.

Il y a plusieurs espèces de riz : les unes peuvent croître sans avoir continuellement le pied dans l'eau; à Java et aux Philippines, on voit cultiver le riz sur les hauteurs, sans autres irrigations que les pluies journalières qui tombent régulièrement dans certaines saisons; mais alors, si la saison pluvieuse est trop sèche, la récolte manque et le riz est fort cher. Le riz cultivé

en Chine est d'un grain plus gros que celui de l'Inde ; il y en a de deux sortes : le blanc ou fin , et le rouge , qui a beaucoup moins de valeur et qui est vendu aux classes pauvres.

Nous nous occuperons plus spécialement de l'espèce qui croît le pied dans l'eau ; c'est d'ailleurs la plus productive et celle qui doit trouver le plus de chance de réussite chez nous , soit dans les terrains inondés qui se trouvent à l'embouchure du Rhône , soit dans nos Landes irrigables , jusqu'ici restées à peu près incultes.

Préparation de la terre.

On laboure profondément ; l'homme qui dirige la charrue enfonce dans la vase jusqu'aux genoux et souvent plus. Le buffle est à peu près le seul animal employé aux labours des rizières en Asie ; les Chinois l'appellent *cheuny-niou*, bœuf d'eau ; en effet ses habitudes sont plutôt celle d'un pachyderme que celles d'un ruminant ; les buffles , après le travail de la journée , vont se vautrer dans des fondrières , où tout autre animal périrait ; il s'enfonce complètement dans la vase , on ne voit plus à la surface que la pointe de son museau , au-dessus duquel bourdonnent une quantité de mouches : ils restent plusieurs heures dans ce bain infect ; à leur sortie ils sont couverts d'une couche de boue qui les garantit pour la nuit des piqûres des insectes.

Après le labour , on passe la herse à plusieurs reprises , jusqu'à ce que les mottes de terre soient bien brisées : un homme peut monter sur la herse , afin de la faire pénétrer plus profondément ; il faut enfin que le terrain présente l'aspect d'un mortier bien délayé.

Si l'on cultive des terrains inondés soit par les marées, soit par d'autres causes naturelles, et dont les eaux se retirent vers la fin des jours d'été, il n'y a pas d'autre préparation à donner à la terre; mais si, par leur position, ils ont besoin d'être irrigués, il faut procéder de la manière suivante: on construit, pour chaque carré d'environ 25, 30 ou 40 mètres, de petites digues de terre, ayant environ 30 centim. de hauteur sur autant de largeur; on emploie de préférence, pour cette construction, des mottes de gazon où croît le chiendent; on les superpose les unes sur les autres: les racines de cette plante, pénétrant profondément, maintiennent ces petites murailles assez solides pour retenir les eaux, et pour qu'on puisse y circuler sans s'embourber; on a soin de réserver une ou deux ouvertures pour faire entrer l'eau à volonté.

Ensemencement.

On doit choisir, pour semer le riz, un des carrés dont nous venons de donner la description; supposons-le dans les meilleures conditions pour la bonne qualité du terrain; s'il est léger, d'une facile irrigation, on le cultive avec plus de soin et l'on y apporte de l'engrais; lorsque toute la surface en est bien unie, on peut semer le riz un peu serré; on passe ensuite la herse afin que les grains ne séjournent pas entièrement à la surface, on a soin d'agir de manière à ne plus y laisser pénétrer les animaux dont les pas enfouiraient beaucoup de grains à une trop grande profondeur. Deux ou trois jours après l'ensemencement, les jeunes pousses apparaissent d'un beau vert tendre. On laisse alors graduellement pénétrer l'eau.

Le riz destiné à l'ensemencement doit préalablement être mis pendant quelques jours dans un liquide, qui en active la germination et le rend moins susceptible d'être piqué par les vers ou insectes ; il est bien entendu que l'on n'emploie que du riz en paille, c'est-à-dire que chaque grain doit avoir conservé son enveloppe naturelle ; en Chine, aussitôt après l'ensemencement, on jette dans la rizière de l'arsenic et, à défaut de cette substance, des tiges et des côtes de feuilles de tabac, qui en peu de jours détruisent les insectes. On a soin aussi d'éloigner de ces endroits les poules, les corbeaux et autres oiseaux mangeurs de riz.

Repiquage.

Quand les jeunes pousses sont arrivées à environ 10 centimètres de hauteur, on les arrache avec précaution et on les emporte sur les terrains qui leur ont été destinés ; les repiqueurs sont espacés à quelques pas l'un de l'autre ; une ou plusieurs personnes tiennent les plants, en égalisent les racines, et les passent, par dix tiges environ, aux repiqueurs, qui, les saisissant entre le pouce, le médius et l'index, les enfonce dans la vase à environ 5 centimètres de profondeur. On rapproche ensuite des racines la terre qui a été écartée ; quand le terrain est plus solide, on peut faire des trous à l'avance avec un morceau de bois. Les plants de riz doivent être espacés d'environ 15 centimètres.

La rizière doit alors être irriguée selon les besoins et les circonstances de la saison. Le trop d'eau ne nuit pas à cette plante, que les habitants de la Caroline appellent avec raison graine de marais. Il faut avoir soin d'enlever les plantes parasites, qui, croissant

en trop grande abondance , pourraient étouffer le riz. Quand le riz commence à jaunir, pour en activer la maturité, on retire graduellement l'eau de la rizière, de sorte qu'au moment de la récolte le terrain est entièrement sec.

Récolte.

On coupe les touffes de riz avec une espèce de couteau crochu, ou avec des faucilles, à peu près à la même hauteur que nous coupons notre blé; on les transporte dans un endroit sec et l'on en forme des gerbes. Le chaume et les racines restent en terre pour servir d'engrais au sol.

Les Chinois emploient différentes méthodes pour égrener le riz. Dans le nord de la Chine, le travail s'opère souvent sur les lieux mêmes de la récolte. Ils préparent à cet effet de petites cuves, qu'ils garnissent, aux trois quarts, de nattes de bambous dépassant la hauteur d'homme; ils prennent dans les deux mains une poignée de tiges, et frappent fortement sur une claie placée au-dessus: les grains s'échappent et tombent dans la cuve. Le riz ainsi récolté ne forme qu'un petit volume; on l'apporte dans les habitations et on l'expose dans les cours sur des nattes de bambous, au grand soleil: il se sèche alors complètement, et l'on peut, sans craindre la fermentation, le conserver ainsi très longtemps. Une autre méthode pour égrener le riz consiste, assure-t-on (1), à attacher des bestiaux à un pieu fiché en terre, et à les faire courir sur la paille en les forçant à décrire un cercle. Mais le moyen le

(1) Ce mode de battage est employé en Egypte et en d'autres pays pour le froment et divers grains.

plus en usage en Chine est, nous le pensons, celui qui est employé en Europe, c'est-à-dire le fléau.

Pour enlever l'épiderme très adhérent qui enveloppe chaque grain de riz, les Chinois ont aussi plusieurs méthodes : tantôt ils se servent de deux pièces de bois à cannelure, qu'on superpose, et celle du haut est mise en rotation par un homme qui a soin d'introduire de nouvelles graines au fur et à mesure que les autres s'échappent; tantôt le travail s'opère dans une espèce de mortier de granit, et un foulon à bascule, mû par le pied, sépare l'écorce du grain. Ce dernier moyen brise beaucoup plus le riz.

Enfin, pour séparer la paille du grain, les Chinois se servent d'un van exactement semblable au nôtre : on assure que nous sommes redevables aux Chinois de cette utile invention, et que le premier modèle a été introduit en Europe par les Hollandais.

A Manille, pour épailler le riz, on emploie une machine à vapeur, qui fait plus de besogne en un jour que 500 hommes ne pourraient en faire dans le même espace de temps.

Il y a, en Chine, deux récoltes de riz chaque année et souvent trois : la première a lieu en juin, la deuxième en octobre, et quand la troisième ne germe pas, on élève la terre en talus, et l'on y plante des pois, des haricots ou des choux. A Macao, après la récolte du riz, on plante le plus souvent des pommes de terre.

Les engrais en Chine sont recueillis avec un soin extrême, et toute substance quelconque possédant quelques qualités pour enrichir le sol est convertie en engrais : non seulement la chaux, les cendres, le terreau, le fumier, mais les cheveux, les débris de barbe,

les cornes et les os réduits en poudre, les pains de haricots après l'expression du jus dont on a fait le fromage, ceux des graines oléagineuses, les plâtres des vieilles maisons, toute sorte de végétaux et enfin les excréments humains sont rassemblés avec soin et emportés dans les campagnes; ils sont alors déposés dans des fosses ou dans de grands vases de terre; on y ajoute de l'eau en quantité suffisante, car en Chine c'est toujours à l'état liquide que les engrais sont employés; pendant la fermentation, on en opère le mélange. Ils sont ensuite transportés dans des seaux, et, au moyen d'une espèce d'écuelle de bois placée au bout d'un long bambou, on arrose ainsi chaque pied des plantes.

Il n'y a pas de pays dans le monde où l'agriculture soit plus estimée, plus encouragée, plus honorée qu'en Chine. Non seulement l'empereur laboure en public chaque année une pièce de terre (à l'imitation de l'empereur Chin-nung, surnommé le mari divin), mais encore il se considère comme le père, le patron de tous ceux qui cultivent la terre.

NOTICE SUR BATAVIA

ET LES INDUSTRIES DE JAVA,

PAR M. BENARD.

En quittant Manille pour se rendre à Java, on longe plusieurs des nombreuses îles Philippines; on trouve plus loin la plus grande île de la Malaisie, Bornéo,

avec ses mille lieues de tour, source d'inépuisables richesses naturelles et minérales, encore abandonnées dans les mains de quelques hordes sauvages ; enfin , après avoir reconnu l'îlot de Gaspard , le navire s'engage dans le détroit de ce nom, et l'on navigue alors dans des eaux paisibles, au milieu d'un grand nombre d'îles et d'îlots, poussé par une faible brise, et par les courants, qui, à l'époque de la mousson de N.-O., vous entraînent dans cette espèce d'entonnoir de la mer de Chine dont la limite est l'océan Pacifique.

En cet endroit, on se trouve au centre de l'archipel Indien , dont le sol, déjà si favorisé de la nature, se trouve fertilisé par les pluies journalières de l'équateur. On a, d'un côté, la grande île de Sumatra, si riche en épices, poivre, girofle, muscades, maïs, piment ; en drogueries, camphre, cannelle, cubèbe, sang-dragon, antimoine, benjoin, gambico, etc. Plus près, on trouve Banca, avec ses mines inépuisables d'étain le plus pur, le plus estimé du globe ; en avant, on a Java, dont nous allons nous occuper, et enfin, d'un autre côté, Bornéo et les Philippines, dont nous avons déjà parlé ; toutes ces îles produisent en abondance des bois de teinture et d'ébénisterie, des bois odoriférants et de construction, et, en outre, le café, le riz, le sucre, le tabac, l'indigo, etc.

C'est encore au milieu de ces milliers d'îlots, dont beaucoup nous restent inconnus, que l'on trouve cette foule d'objets désignés sous la dénomination générale de produits des détroits : jones, rotins, nacre de perle, écaille de tortue, corail, éponges, nids d'hirondelles salanganes, ailerons de requins, biches de mer, estomacs de poissons, agar-agar, sagou, salpêtre, cire,

cuirs , peaux , os , cornes de buffle et de cerf , noix d'arek , bétel , bois d'aigle , d'aloès , de sandal , de fer de tek , poudre d'or , diamants , etc. , etc.

Placé sur la dunette du navire , on ne se lasse pas d'admirer ces massifs de mangliers et de palétuviers qui de tous côtés ombragent la mer ; le plus profond silence règne sur cette belle nature égayée par la présence des plus brillants oiseaux , qui en nombre infini peuplent ces rives enchantées ; on y remarque tout d'abord le lori rouge aux ailes irisées en violet , le kakatoès à l'aigrette jaune , les guépiers verts aux reflets métalliques , qui , par longues volées , traversent d'une île à l'autre , tandis qu'au-dessus de votre tête plane la majestueuse frégate et le paille-en-queue au plumage rosé.

Sil'on reporte les yeux vers la mer , on voit sous des berceaux de verdure glisser silencieusement , ridant à peine l'onde , la légère embarcation des Malais , ces hommes au teint basané , à l'œil farouche , tour à tour pêcheurs ou voleurs : ils sont à la recherche des tortues qui s'endorment à la surface de ces eaux paisibles ; d'autres , plus au large , vont reconnaître les bancs de coquilles de nacre. Les guetteurs à demi nus , la tête ceinte d'un mouchoir , placés à l'avant , exposés au soleil brûlant , observent attentivement le fond de la mer que la limpidité de l'eau leur permet de distinguer parfaitement : pas le moindre objet n'échappe à leur regard d'aigle , et , quand ils sont parvenus à trouver un banc de coquilles , les pros arrivent , et ces hommes plongent tour à tour jusqu'à ce que le banc soit dépeuplé. Ces coquilles sont ouvertes par ceux qui , fatigués de plonger , se reposent , et le contenu est jeté à

la mer : néanmoins quelques débris de ces animaux, adhérant fortement à la coquille, entrent bientôt en putréfaction; aussi ces bateaux répandent-ils au loin une odeur fort désagréable et qui les fait reconnaître à une très grande distance; cette odeur se retrouve encore aux environs des hameaux habités par ces pêcheurs; près de leurs habitations recouvertes de feuilles, on voit amoncelées ces belles coquilles de nacre, puis à côté, exposées au soleil, les carapaces des tortues dont les écailles précieuses se disjoignent à la chaleur; plus loin sont étendus sur des nattes les holothuries, les ailerons de requins, les estomacs de gros poissons et enfin des monceaux de fretins, qui, à demi pourris, sont mélangés au riz bouilli, nourriture principale des indigènes.

Les holothuries ou limaces de mer sont des animaux d'un aspect repoussant et qui se meuvent difficilement; on les trouve à la marée basse attachées aux rochers du rivage. Elles ont de cinq à six pouces de longueur: on les sépare en deux avec la lame d'un couteau, et elles perdent à l'instant toute l'eau dont elles sont injectées. L'holothurie desséchée n'a guère que la moitié de son volume: c'est un mets que les Lucullus chinois mangent avec avidité, et ils en font, comme avec les nids d'hirondelle, des potages très épais au milieu desquels surnagent les peaux rogneuses de ces vilains animaux; ils avalent ce mets, à la façon de notre macaroni; en Chine, les holothuries, suivant leur blancheur, valent de 4 à 8 fr. le kilog.

La pêche du requin, qui n'a lieu que pour ses ailerons, est aussi très fructueuse, et les indigènes s'y livrent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils débarrassent

la mer de leurs ennemis les plus redoutables ; car il leur arrive souvent, dans leurs plongées répétées, de ne plus reparaitre, emportés par ces voraces animaux ; aussi, dès que, de leur bateau ou du rivage, ils aperçoivent à la surface de la mer l'aileron qui, ridant l'eau, trahit la présence du poisson, ils sautent dans une embarcation, et l'émerillon, énorme hameçon que déguise mal un appât grossier, est traîné à l'arrière : le requin ne tarde pas à l'apercevoir, et il se dirige vers l'embarcation, qui ralentit sa marche, il flaire l'appât et l'engloutit en entier ; les hommes font alors force de rames, et le monstre, malgré ses efforts, soit pour se dégager, soit pour chercher à devancer l'embarcation, arrive au rivage où il est bientôt échoué ; il redouble alors ses efforts, et malheur à celui qui s'approche sans précautions, car il balaie et renverse tout ce qui l'entoure ; mais un coup de mentok (espèce de sabre malais), en lui séparant la queue, arrête les soubresauts ; ils détachent ensuite les ailerons et ils abandonnent son cadavre huileux aux oiseaux du rivage. Les ailerons de requin sont encore fort recherchés des Chinois, et leur prix varie, suivant la qualité, de 1 fr. 50 à 6 fr. le kilogramme.

Au milieu de tous ces mets extraordinaires, nous n'oublierons pas de mentionner les nids d'hirondelles, et nous dirons aux nombreuses personnes qui ne les connaissent point, que ces nids ne sont pas faits avec de la terre, que ce ne sont ni les œufs ni les petits que l'on mange, mais le nid lui-même.

L'hirondelle salangane (*hirundo esculenta*) est environ d'un tiers plus petite que notre hirondelle ; son plumage est bleuâtre sur le dos et grisâtre sous le ventre.

On la trouve au cap de Bonne-Espérance, à Bourbon, à Ceylan, en Cochinchine, etc.; mais sa patrie réelle est l'archipel Indien; elle y abonde dans toutes les îles rocheuses.

Elle construit son nid avec une matière gélatineuse qu'elle sécrète et qui, selon toute probabilité, est le résidu des millions de moucherons dont elle se nourrit chaque jour; le volume de ce nid est généralement environ le quart de celui d'un œuf d'oie, il est très mince, et ne pèse que 8 à 15 grammes. Quand on prend les nids avant la ponte des œufs, ils sont de première qualité; mais quand les petits y ont été élevés, et qu'ils sont généralement souillés d'ordures et de duvet, ils forment la deuxième qualité; enfin si les nids refaits à la hâte, après un premier nid enlevé, sont composés d'une faible quantité de gélatine (car l'oiseau pressé de pondre ne prend pas le temps de chercher une nourriture abondante, et il mélange à son nid une quantité de plumes qu'il s'arrache à la poitrine, afin d'en augmenter le volume), alors ils forment donc une troisième qualité et il faut une grande patience pour parvenir à les nettoyer. A Canton, on voit de nombreuses boutiques où des hommes sont occupés à ce travail; à cet effet, ils font tremper les nids quelques instants dans l'eau, puis avec une petite pince ils décomposent le nid en autant de portions que les milliers de parties dont il a été construit, et mettent à part la gélatine blanche, puis la roussâtre, enfin les plumes qui ne sont propres à rien.

Les prix extrêmement élevés que les Chinois accordent à ces nids engagent un nombre considérable d'individus à se livrer à leur recherche, et presque toujours c'est en courant les plus grands dangers

qu'ils parviennent, au moyen d'échelles de bambous, à gravir les rochers les plus escarpés, le plus souvent placés au bord de la mer; arrivés au sommet, ils disposent des cordes de rotin et se laissent glisser dans les grottes profondes et obscures où nichent ces oiseaux, dont les nids sont fixés par grandes quantités aux voûtes des grottes; mais malheur à celui qui fait un faux pas, car son corps, tombant sur les anfractuosités des rochers, arrive mutilé dans la mer qui vient se briser et s'engouffrer avec fracas sous ces cavernes.

Les Chinois qui, à tort ou à raison, accordent des vertus stimulantes aphrodisiaques à ces nids, placent ce mets bien au-dessus de toutes leurs fricassées d'œufs pourris, de chiens, chats, rats, vers à soie, scarabées aquatiques, etc. Aussi les prix en restent-ils toujours si élevés, que les riches seuls peuvent goûter de ce mets des dieux; les nids de première qualité valent 175 fr. le kilogramme; ceux de deuxième, de 100 à 125, et ceux de troisième, de 15 à 50.

Les importations en Chine s'élèvent chaque année de 100 à 125 000 kilogrammes. Java en fournit la majeure partie; en 1843, il en est sorti pour une valeur de 1 272 584 florins, sans compter tout ce qui a été fraudé et qui s'élève à une valeur considérable.

Quant à l'agar-agar, c'est la glu produite par une plante marine (*gigartina tenax*); les tiges détachées du fond de la mer par le remous des vagues viennent comme de longs serpents flotter à la surface des eaux. Cette plante est commune au cap de Bonne-Espérance, où personne ne songe à l'utiliser; mais dans les détroits les jonques en chargent chaque année de grandes quantités. Cette glu sert en Chine à une foule d'inclus-

tries ; ainsi, on en enduit la gaze et le papier des lanternes pour les rendre imperméables et inattaquables aux vers ; elle sert aussi dans l'apprêt d'une foule de tissus : elle est mêlée à la pâte pour le collage de certains papiers ; et enfin, cuite avec du sucre, elle forme une gélatine comestible, recherchée non seulement des Chinois, mais aussi d'une grande quantité d'Espagnols fixés aux Philippines. Son prix est excessivement bas, de 15 à 20 fr. les 100 kilogrammes. Des milliers de piculs en sont introduits en Chine chaque année.

Les navires surpris la nuit au milieu des détroits courent de réels dangers ; car, de tous ces bateaux qui sillonnent la mer et de la terre même, vous avez été observé, et dès que la nuit est arrivée, tous ces hommes réunis sautent dans les embarcations ; ils approchent avec précaution, vous entourent de leur nombre infini, et, le kris à la main, ils montent à l'abordage et assassinent l'équipage ; ensuite ils commencent à piller et enlèvent autant de choses que leur embarcation peut en contenir, puis ils coulent les navires. De cette manière, il ne reste aucune trace de leur brigandage.

Quelques navires de guerre, pris pour navires marchands, ont été ainsi attaqués : une corvette anglaise fut sur le point d'être prise à l'abordage, et un grand nombre de ces forbans vinrent trouver la mort jusque sur le pont. Un autre commandant, plus sur ses gardes, fit fermer les sabords et laissa approcher les embarcations ; puis, démasquant tout à coup ses batteries, il fit un feu si vif, qu'il en coula la majeure partie. Une corvette hollandaise à vapeur eut aussi son tour et se battit vaillamment pendant deux heures, c'est-à-dire

tout le temps qu'il fallut pour rallumer ses feux éteints et pouvoir marcher à la vapeur.

En quittant les détroits, on entre dans la mer de Java, dont les eaux jaunâtres, chargées du limon des grandes rivières des îles environnantes, charrient une quantité de débris, arbres, noix de coco, gousses de canne, etc. Il n'est pas rare même de voir de petits îlots flottants balancés par la houle et qui proviennent évidemment des nombreuses îles que les eaux de la mer minent continuellement ; un grand nombre de serpents d'eau venimeux surnagent aussi au milieu de ces débris.

On prend connaissance de la terre de Java par le millier d'îlots qui entourent la rade de Batavia, et l'on vient mouiller, à environ trois milles de terre, au milieu d'une flotte de navires, dont la plupart sont hollandais ; le pavillon national est tenu élevé depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ; à peine a-t-on jeté l'ancre, que de nombreux et grands oiseaux de proie, au plumage fauve et au col blanc, viennent disputer au goëland les débris jetés à la mer ; il n'est pas rare non plus de voir s'avancer jusque très près du navire d'énormes crocodiles qui se tiennent aux environs de l'embouchure du fleuve.

On aperçoit plus près de terre les corvettes du roi de Cochinchine, qui viennent plusieurs fois l'année à Batavia, puis les jonques chinoises et les bateaux de cabotage dont le petit tonnage leur permet de se tenir dans des eaux moins profondes. De la rade on ne voit pas la ville, qui est privée de monuments élevés et se trouve cachée par d'épais massifs de verdure ; mais on a devant soi la belle plaine de Batavia, s'élevant graduellement

jusqu'à plusieurs lieues à la ronde, couverte de palmiers, d'areks, de cocotiers, de bambous, qui s'élèvent élégamment à de grandes hauteurs et se détachent des autres végétaux qui couvrent la terre. Parmi cette nombreuse famille de palmiers, on distingue le curieux arbre du voyageur, dont les feuilles symétriquement placées forment un gigantesque éventail. Ce palmier, originaire de Madagascar, a été naturalisé à Java par d'Entrecolle ; il y réussit à souhait.

En quittant le bord, on gouverne droit vers un très petit phare placé à l'embouchure du canal, qui s'avance au loin dans la mer. Ce canal, qui a environ deux milles de longueur, traverse des terrains inondés couverts de palétuviers. Lorsqu'on s'y est engagé, on longe les pros malais à la proue élevée, chargés de rotins et de jones, et qui sont amarrés aux pieux rongés par les vers, dont sont bordées les murailles des quais ; on débarque enfin près d'un petit poste de douane, qui ne laisse pas entrer une seule arme, pas même le moindre pistolet, sans une autorisation spéciale ; il vous faut aussi, pour pouvoir demeurer dans l'île, un permis de séjour qui s'accorde lorsque deux personnes de la ville se portent garants de votre conduite.

Après avoir traversé d'anciennes promenades abandonnées, on arrive dans l'ancienne ville, dont il ne reste plus que quelques rues occupées par les maisons des négociants et des marchands qui n'y passent, pour le temps de leurs affaires, que quelques heures par jour ; les Chinois et les Malais ont envahi de leur côté la majeure partie des maisons européennes, et y ont aussi de nombreuses boutiques ou fabriques ; à l'encoignure de la grande rue qui conduit à la nouvelle

ville, on trouve les salles de ventes à l'encan, véritable bazar où une quantité de marchandises sont mises en dépôt en attendant l'occasion favorable pour les vendre; plus loin, on trouve de vastes et jolis magasins renfermant une foule d'objets de grand luxe, la plupart d'industrie parisienne, et aussi les curiosités en laque et porcelaine du Japon qu'un seul navire hollandais peut aller chercher chaque année au port de Nagasaki.

Les magasins des Chinois sont pourvus de nombreuses armures: kris, lances aux lames flamboyantes damassées et empoisonnées, javanaises, malaises, bornéennes, mentoks, dayaks, espèces de sabres dont les poignées d'os ou de corne de buffle et sculptées sont ornées de chevelures humaines, boucliers de rotin et de bois parsemés de mèches de cheveux et de peintures éclatantes, cuirasses et ceintures en tissus chamarrés de coquillages, coiffures de peau d'ours imitant un masque dont les yeux sont de coquille de nacre, carabines au canon damassé et fabriquées de toutes pièces à Pontianak, colliers de dents humaines, amulettes et une foule d'autres sauvageries de ce genre. On y trouve encore les zagaies des Papous, dont les pointes sont de bois de fer ou d'os à dentelures aiguës et sculptées en forme d'arêtes de poisson: ce sont des armes cruelles, qui, une fois qu'elles ont pénétré dans les chairs, ne peuvent plus se retirer; toutes sont revêtues d'un poison violent. Les sarbacanes sont ce qu'il y a de plus perfectionné: le perforage est un véritable tour de force d'adresse, et l'on se demande comment, sans instruments de précision, ces sauvages peuvent arriver avec tant de régularité à perforer un morceau de bois

d'une telle dureté et d'une telle longueur : la sarbacane est une arme terrible, et les indigènes s'en servent avec une adresse remarquable, traversant de leurs flèches légères à cinquante pas, de part en part, une noix de coco.

On trouve encore un grand nombre d'objets d'histoire naturelle : ce sont des oiseaux empaillés, des têtes rares d'animaux, comme antilopes, babiroussas, sampy (vache sauvage), rhinocéros, bois de cerf, etc., quelques coquilles, et parmi celles-ci d'immenses bénitiers, dont quelques-uns ont plus d'un mètre de diamètre ; des oiseaux de paradis provenant presque tous de la terre des Papous et emballés par centaines dans des paniers de feuilles finement tressées ; mais les moyens de conservation employés pour préserver ces animaux des insectes laissent toujours à désirer. Les armures, par leur bizarrerie, sont ordinairement ce qui attire le plus l'attention des étrangers ; chacun veut emporter de quoi composer un trophée qui devra un jour orner son cabinet ; mais les indigènes n'abandonnent pas ainsi leurs armures, et, pour avoir quelque chose sortant du commerce, il faut payer des prix très élevés.

L'orang-outang vivant se rencontre fréquemment, apporté dès son enfance de Bornéo ou de Sumatra à Batavia. On se procure les petits en tuant la mère au moyen de petites flèches empoisonnées qu'on lance avec la sarbacane : les indigènes se placent à l'affût au pied des arbres où ces animaux ont l'habitude de venir, et, observant le moment où la femelle tient ses petits dans ses bras, ils lui envoient une de leurs flèches. L'animal, légèrement piqué, ne sachant d'où lui vient le trait, ne s'en inquiète pas ; il ar-

rache la flèche des chairs où elle est enfoncée, puis, la flairant, la brise entre ses dents et en laisse tomber à terre les éclats ; mais bientôt le terrible poison a pénétré dans le sang, et l'animal affaibli a besoin de se retenir aux branches de l'arbre ; bientôt des tremblements s'emparent de tout son corps, auxquels succèdent des mouvements convulsifs, et il ne tarde pas à se laisser tomber, entraînant dans sa chute les petits qui n'ont pas quitté leur mère, et sur lesquels se jettent les indigènes qui, sortant de leur cachette, s'emparent des jeunes avec facilité.

A Java, les jeunes orangs-outangs se vendent de 100 à 150 francs l'un, suivant leur âge.

Les campongs des indigènes et des Chinois sont placés à quelque distance des rues commerciales ; les maisons, couvertes de feuilles, n'ont qu'un rez-de-chaussée. On y trouve des cotonnades de beaucoup de genres et dont quelques pièces ont été fabriquées par les indigènes, principalement des sarongs dont les Javanais se serrent la taille ; on y voit aussi des poteries d'une terre rougeâtre, poreuse, à grain fin, et dont les formes sont généralement élégantes.

Pour arriver à la ville nouvelle, on longe le canal de Ryswyk, sur les bords duquel est tracée une belle chaussée ombragée par des arbres ; là, à toute heure du jour, viennent se baigner les belles Javanaises, que la religion mahométane force à prendre des ablutions répétées : c'est un coup d'œil assez agréable pour l'étranger, qui, de sa voiture, distingue les gracieux contours de toutes ces femmes, lesquelles, du reste, paraissent prendre peu de souci des regards indiscrets des passants.

La nouvelle ville est construite sur les bords des canaux Ryswyk et Meuvlier, et s'étend sur la place de Weltevreden et de Konings-pleine. Les maisons, bien construites, d'une blancheur éclatante, sont espacées au milieu de beaux jardins, où croissent une quantité d'arbres à fleurs naturels ou naturalisés dans l'île ; là, les orangers, les manguiers, les girofliers, les muscadiers, avec l'arbre du voyageur, forment de rians contrastes de verdure.

Les principales industries exercées à Batavia et dans le reste de l'île sont : les sucreries, dont plusieurs emploient les machines perfectionnées de Derosne et Cail, les indigoteries, les distilleries d'arak, les briqueteries, les chaufourneries, les teintureries. Viennent ensuite des fabriques de chandelles, celles de cartes à jouer, à l'usage des indigènes, qui ont adopté le jeu chinois composé de vingt cartes à jouer très étroites. Il y a ensuite des carrossiers, des selliers, des cordonniers, des bijoutiers, des serruriers, des charpentiers, des chaudronniers, des ferblantiers, des fondeurs, des pâtisseries, des boulangers, des confiseurs, des tailleurs, des maçons, des forgerons, des charrons, des peintres en bâtiment, etc. Quelques-uns de ces états sont exercés par des Français, auxquels les Chinois et les indigènes, qui se montrent d'une grande habileté dans tout ce qu'ils entreprennent, livrent une concurrence acharnée. Aussi, si nos compatriotes réussissent, ce n'est qu'à force de persévérance et par le bon goût et la bonne qualité des objets qu'ils livrent à la consommation.

Les principales industries s'exercent, comme en Europe, par des maîtres ayant sous leurs ordres des ou-

vriers et quelquefois des condamnés, que le gouvernement met à leur disposition moyennant la nourriture et une faible rétribution qu'ils remettent à ces malheureux lorsqu'ils sont satisfaits de leurs services.

Nous dirons un mot sur les cultures et les industries qui nous ont paru offrir de l'intérêt, en commençant par décrire la fabrication de l'indigo.

Indigo.

L'indigo de Java prend chaque jour un grand développement, et, par la bonne qualité qui en est livrée au commerce, il tend chaque jour à remplacer en France les grandes importations d'indigo de Madras et de Calcutta ; mais nous avons appris de bonne source que le gouvernement songe à restreindre ces cultures, qui, chaque année, tendent à se substituer au riz, de plus en plus rare à Java.

L'indigotier (*Indigofera tinctoria*) est un arbuste qui s'élève, dans les bons terrains, de 1 mètre à 1^m,50 de hauteur ; à une petite distance, ces cultures ressemblent beaucoup à nos champs de luzerne. Cette plante peut supporter la plus grande sécheresse, et elle continue à croître, quoique exposée pendant plusieurs mois aux rayons d'un soleil brûlant.

On sème ordinairement l'indigo à la fin de novembre, et l'on récolte à la fin de juin ; à cette époque le fruit est mûr, et l'on peut recueillir la semence, qui est très petite et cylindrique, avec une petite cannelure sur le côté. Les mêmes plants produisent quatre récoltes. Pour extraire l'indigo de la plante, on s'y prend de la manière suivante. On arrête un cours d'eau pour y ménager une chute, et l'on construit deux

grandes fosses d'environ 2 mètres de profondeur, sur 4 à 5 mètres de large et 5 mètres de longueur; l'une de ces fosses doit être plus basse que l'autre. On jette dans la fosse supérieure les tiges entières de l'indigotier, que l'on a coupé au ras de terre, et, au moyen d'une petite rigole, on y introduit de l'eau; on charge le tout de quelques pièces de bois, afin de submerger toutes les branches.

Quand le soleil est chaud, la fermentation s'opère en quatre heures; si la température est moins favorable, il en faut davantage; quelquefois on compte douze heures. Du reste, on reconnaît que la fermentation est complète quand l'eau est d'un beau vert-pomme, et qu'en la transvasant d'un verre dans un autre, elle mousse facilement; alors on lâche l'eau de la fosse supérieure dans l'inférieure. Les branchages sont retirés de la première fosse et amoncelés, ils ne sont plus bons que comme engrais ou combustible; au bout de quelque temps, si on les retourne, on trouve de beaux et bons champignons, que les indigènes savent fort bien recueillir. On a installé au-dessus de la fosse inférieure une grande roue de bois, haute d'environ douze pieds, aux aubes étroites, auxquelles on a fixé des tubes de fer-blanc; la roue est alors mise en mouvement au moyen de la chute d'eau, et, tandis que les aubes frappent l'eau, les tubes laissent tomber de la hauteur de la roue l'eau qu'ils puisent au fur et à mesure de la rotation: une mousse abondante est bientôt obtenue. On laisse ordinairement fonctionner la roue une heure; au bout de ce temps, l'eau, de verdâtre qu'elle était, est devenue d'un bleu foncé: alors, d'un petit bassin supérieur,

on lâche une certaine quantité d'eau de chaux, qui précipite la partie colorante dans le fond de la fosse, puis on laisse reposer six heures. Après ce temps, on laisse partir, au moyen d'une petite écluse, toute l'eau limpide de la partie supérieure de la fosse, et l'on remplit des seaux avec le dépôt; celui-ci est l'indigo, que l'on transvase dans des chaudières, et l'on fait bouillir.

Après l'ébullition, on verse le résidu dans une poche de toile placée au-dessus d'une espèce de grand filtre en forme de tannis, garni de toile dans toute sa surface; l'eau qui s'échappe du filtre est remplacée de nouveau dans la poche de toile jusqu'à ce qu'elle s'échappe limpide. Alors on enlève le dépôt, on le met sous presse, et l'on en forme de larges plaques. Ces gâteaux sont portés dans des hangars recouverts de toitures de feuilles de bambou; cette pâte est coupée en petites briques carrées longues, qui sont ensuite pressées dans un moule de bois qui leur imprime les initiales du propriétaire : ces briques doivent ainsi sécher à l'ombre.

Depuis un temps immémorial, les indigènes de l'archipel Indien connaissent les propriétés de l'indigotier; seulement ils ne savaient pas la manière de le solidifier, et ils le vendaient à l'état liquide enfermé dans de grands vases de terre. Les premiers retours qui furent faits en Europe en indigo solidifié vinrent de Manille, en 1784 : ce fut le père Matias (Octavio Augustino), né à Nérin en Navarre, qui, le premier, introduisit la méthode aux Philippines.

L'indigo que la France tire actuellement des Philippines est de beaucoup inférieur à celui de Java. Fabriqué avec moins de soin, il est lourd, ses cassures

laissent voir de petits points brillants; tandis que l'indigo de Java est léger, happant à la langue, sa casure est d'un beau mat régulier. La qualité de l'eau employée peut être pour quelque chose dans cette fabrication.

L'indigo, suivant la qualité, vaut de deux à trois florins la livre.

Culture et torréfaction du thé à Java.

Depuis peu d'années, le gouverneur néerlandais a fait entreprendre la culture du thé sur une vaste échelle à Java, et à cet effet il a fait venir des Chinois de Canton et de Fou-tcheou-fou, les uns versés dans l'art de la torréfaction, les autres dans la culture de la plante.

L'arbrisseau que l'on nomme *thé* s'élève de 1 mètre à 1 mètre et demi de hauteur; les feuilles sont lisses et brillantes; les fleurs sont blanches et de la dimension de celles de nos cerisiers.

L'arbre à thé demande un terrain léger. On commence à le semer en pépinière, puis on repique les plants dans une terre que l'on a bien préparée, à 1 mètre et demi de distance les uns des autres, et c'est seulement la troisième année que l'on commence à recueillir les feuilles : à Java, où il n'y a pas d'hiver, on peut cueillir les feuilles toute l'année.

Pour faire du thé noir, on expose les feuilles sur des corbeilles plates, à petit rebord, à l'ardeur du soleil, et pendant deux heures; on les porte ensuite à l'ombre dans des hangars, où elles restent environ six heures; puis on jette dans une bassine de fonte chauffée par un feu doux environ 2 kilogrammes de ces feuilles, on les

agite et on les retourne, en augmentant le mouvement au fur et à mesure que le petillement et la crispation des feuilles ont lieu. Au bout de cinq minutes il est temps de les retirer; leur volume pendant ce temps a beaucoup diminué, et elles ont pris une teinte noirâtre. Elles sont alors saisies par trois hommes qui se partagent la fournée et se placent sur un plateau tressé en bambou; ils en forment chacun une grosse boule, à laquelle ils impriment un mouvement de rotation, en appuyant fortement, de manière à enrôler toutes les feuilles; puis ils brisent ces boules et ils les jettent de nouveau dans la bassine, afin d'enlever le reste d'humidité. 4 kilogrammes de feuilles produisent 1 kilogramme de thé.

Le dernier séchage s'opère dans des espèces de tamis que l'on place au-dessus de cendres chaudes; après quoi le triage a lieu.

Ces thés sont emballés dans des caisses doublées de feuilles d'étain avec caractères chinois, identiquement semblables à celles de Chine; chaque caisse pèse 25 kilogrammes et coûte à Java 30 florins.

Mais le thé récolté à Java a un goût entièrement différent du thé chinois. On ne peut le boire à Batavia; mais il paraît que la traversée l'améliore, car il peut se vendre, non pas en Hollande, où il y a trop de connaisseurs, mais en Allemagne, où certaines petites villes ont commencé à s'en servir comme remède; ensuite on s'y est accoutumé, et c'est sur ce marché que se vendent les quelques centaines de mille kilogrammes de la récolte annuelle de Java.

Récolte de la cochenille.

Les cochenilles sont de petits insectes du genre des pucerons et qui se nourrissent sur les feuilles des nopals.

La culture des nopals est encore récente à Java ; elle se divise en deux parties : l'une en plein air, l'autre couverte.

Les plants de nopals en plein air se composent de ceux qui sont trop jeunes ou qui, fatigués par les insectes, en ont été débarrassés ; on les laisse ainsi reposer et on leur donne le temps de prendre plus de vigueur.

La partie couverte garantit la cochenille des pluies torrentielles qui, chaque jour, tombent pendant quelques heures à Java.

Les plants sont espacés d'environ 2 mètres et s'élèvent jusqu'à sept et dix pouces de hauteur.

Quand on veut transporter les cochenilles d'un endroit à l'autre, on fait tomber avec les barbes d'une plume les insectes sur une feuille de papier, et l'on choisit l'insecte femelle près de pondre et qui se reconnaît facilement à ses proportions ; on l'enferme avec soin dans un petit cornet fait avec une partie de feuille de bambou, puis on fixe le cornet et l'insecte sur un plant de nopal, en traversant le corps de l'animal par une épine, ce qui l'empêche de s'échapper, mais non de pondre. Au bout de quelques jours, les petits éclosent dans le cornet, et, imperceptibles à l'œil nu, ils s'échappent par la moindre ouverture et se répandent sur la feuille voisine, où l'on ne tarde pas à les reconnaître au duvet blanc qui les couvre ; au

bout de quarante jours, l'animal a atteint tout son développement.

La cochenille, comme on le sait, est originaire du Mexique ; elle est dans un état prospère à Java : aussi il n'est pas de sacrifices que le gouvernement ne fasse pour encourager cette précieuse culture.

La vanille, également originaire du Mexique, parait aussi devoir réussir à Java, cette terre favorisée, et des essais de culture ont déjà prouvé qu'elle y peut prospérer.

Industries diverses ; mœurs.

Dans les fonderies de cuivre et chez les chaudronniers, on fabrique les immenses chaudières pour les sucreries et les distilleries, et il y faut des ouvriers de divers métiers : on y met des Chinois à la forge, et ils déploient une grande habileté. Les Malais sont de préférence chaudronniers ou fondeurs. Pour fondre de ces grands robinets qui pèsent jusqu'à 50 kilogrammes, ils commencent à faire un modèle creux en cire, dont ils adoucissent avec un fer chaud toutes les surfaces. Le modèle ainsi fait est recouvert d'un sable fin d'une qualité précieuse pour fabriquer les moules, que l'on fait sécher d'abord au soleil, puis au feu ; la cire, venant à fondre, est versée dans un vase ; ce moule est ensuite recuit au grand feu. On jette alors dans un creuset, et au même moment, moitié rosette, moitié zinc, et quand le tout est bien fondu et mélangé, on fond la pièce dans le moule que nous venons de désigner ; mais, pour l'en retirer, il faut briser le moule, qui ne peut ainsi servir qu'une seule fois.

Les Javanais fabriquent eux-mêmes une partie des tissus de coton et de soie destinés à leur usage. Les métiers que l'on rencontre dans la campagne sont d'une simplicité trop grande peut-être, car ils consistent en un morceau de bois sur lequel s'enroule la chaîne, et ils remplacent le battant par une espèce de sabre de bois de fer avec lequel ils frappent le fil que la navette vient de passer. Ils ne font en soie d'autres dessins que des rayures et des carreaux. Ces étoffes, comme on le pense, sont faites imparfaitement, mais, par contre, d'une grande durée. Quant à l'impression, ils sont encore plus en retard, et ils n'ont jamais su ce que c'était qu'une planche à imprimer ; ils y suppléent par les procédés suivants :

Ils tendent sur des châssis leurs étoffes, et avec une plume de bambou, à laquelle ils ont adapté un petit réservoir de cuivre où ils introduisent de la cire chaude, ils tracent des dessins imaginaires ; ils les plongent dans la teinture, qui se fixe aux parties non protégées par la cire. Pour obtenir une seconde couleur, ils dessinent de nouveau à la cire sur les endroits déjà teints et les replongent de nouveau dans une autre teinture d'une nuance plus foncée ; le tissu, passé ensuite à l'eau bouillante, perd la cire, qui lui donne un empois odorant auquel les indigènes ne se trompent jamais. Les sarongs imités en Hollande et en Angleterre, quoique représentant parfaitement leurs dessins, ne peuvent être vendus qu'environ le quart de ceux qu'ils fabriquent eux-mêmes, et ce sont les indigènes les plus pauvres qui les achètent ; l'addition de la cire à la teinture contribue beaucoup à fixer les couleurs, qui sont inaltérables.

Le costume des Javanais consiste en une veste de drap, ou, pour le peuple, de cotonnade imprimée, et en un sarong, large écharpe avec laquelle ils se ceignent la taille, qui retombe jusqu'aux mollets et qu'ils relèvent par devant afin de laisser la démarche libre; un mouchoir, dont les nœuds se trouvent réunis en avant, leur enveloppe la tête de manière à ne laisser nullement paraître leurs cheveux, qu'ils laissent pousser très longs; ils portent à la ceinture un kris, poignard incommode par la forme de sa poignée recourbée, mais dont la lame damassée, tantôt en dents de scie, tantôt flamboyante, fait des blessures cruelles, ce qui a rarement lieu chez ce peuple doué d'une grande douceur. Le kris d'un chef javanais est monté en or; la poignée et le fourreau sont ciselés et ornés de pierreries; ces armures passent de génération en génération, et jamais le fils ne se départit pour aucun prix de cet héritage, fût-il dans la misère: ce sont les seuls titres de noblesse de toute la famille.

Les femmes javanaises portent une légère camisole à manches courtes, sans aucun lien pour la taille, et une jupe ordinairement à carreaux, qui descend aux mollets; elles marchent, comme les hommes, nu-pieds; elles ont les cheveux sur les épaules très longs et flottants, ou bien elles les attachent sur le devant de la tête avec un peigne de bois.

Une curiosité que les étrangers vont voir à Batavia, c'est le campong, appelé Maester Cornelis. Là se trouvait un petit fort qui, lors de l'invasion des Anglais, se distingua par une vigoureuse défense. Cet endroit, qui, dans le jour, sert de marché aux légumes et aux fruits, devient, à la chute du jour, le rendez-vous de tous les

indigènes des environs ; là, les bayadères chargées de colliers, d'anneaux, viennent, au son d'espèces de tambourins et de flûtes, danser avec accompagnement de la voix. Ces danses ne ressemblent nullement à nos danses européennes ; elles consistent en mouvements lents de la partie inférieure du corps et en un frémissement lascif qui fait retentir les bracelets qu'elles portent aux pieds et aux mains. Les groupes sont ordinairement de cinq personnes, dont quatre femmes et un cavalier. Le cavalier, dont le rôle est assez insignifiant, se tient au milieu et se met à l'écart tour à tour. Les femmes se cachent la figure de leur éventail, lorsque leur mouvement devient par trop lubrique. A côté de ces danses on voit installés, à des tables placées en pente, de nombreux joueurs de dés et de cartes, auxquels les Chinois ne répugnent pas de se mêler ; les enjeux, il est vrai, ne paraissent pas être très considérables ; car la plupart du temps on n'y voit que du cuivre.

Derrière le marché, une seule maison est ouverte ; elle est tenue par un Chinois vendeur d'opium, qui a affermé le droit de ce commerce. Là il se fait un débit considérable de cette drogue, et c'est par 15 dutes que Malais, Javanais et Chinois viennent le mâcher. Pour cette somme, ils en ont juste de quoi fumer une pipe, c'est-à-dire gros comme un petit pois, qu'on leur pose sur une feuille de bétel. Quand on pousse les portes des maisons environnantes, on trouve étendus sur des tables basses les fumeurs d'opium, qui s'enferment et ne s'éclairent que par la lueur blafarde d'une petite lampe. Mais des tableaux d'un autre genre vous sont réservés ; car, un peu plus loin, dans une ligne de baraques étroites et longues, on aperçoit adossées aux

murailles des rangées de lits ayant chacun une moustiquaire et éclairés par une petite lampe ; il y a là étendus un pêle-mêle d'hommes et de femmes à demi nus, dégoûtants, chiquant le bétel, fumant l'opium, buvant l'arak, et qui, lorsqu'ils veulent se retirer de la vue du public, soufflent simplement leur lampe et laissent tomber leur moustiquaire. Les Européens reçoivent là mille agaceries de ces belles aux dents noires, aux lèvres sanguinolentes ; mais ces tristes spectacles vous répugnent, et il faut être dans l'Océanie pour comprendre que de tels lieux de débauche peuvent être tolérés.

Analyses, Rapports, Extraits d'ouvrages, Mélanges, etc.

RENÉ CAILLIÉ ET LE D^r BARTH

A TOMBOUCTOU (1).

Il y a environ trente ans qu'une nouvelle d'apparence un peu suspecte annonça l'arrivée d'un Français à Tombouctou. Cette nouvelle excita la curiosité générale et l'attention du monde savant. On la nia d'abord en Angleterre, mais bientôt elle fut reconnue vraie partout, même à Londres. De même on avait douté précédemment de la véracité du récit qu'avait fait le matelot Robert Adams : il était allé en 1810 jusqu'à la ville fameuse. Un autre Français, Paul Imbert, parti de Maroc, l'avait aussi visitée en 1670. Ces deux hommes seuls y étaient parvenus avant René Caillié, sauf cependant le major Gordon Laing, parti de Tripoli, qui le précéda de peu de jours et paya de sa vie cet honneur périlleux. Malheureusement rien ne nous est resté des papiers du major Laing ; instruments, observations, hors une seule, tout a péri dans les mains de ses bourreaux, les Touariks, ces farouches dominateurs du Sahara.

Depuis longtemps, les gouverneurs de Tombouctou

(1) L'orthographe de ce nom varie beaucoup, suivant la langue de ceux qui l'écrivent : la manière la plus correcte de l'écrire en français serait Tounboctou ou Ten-bouctoû.

leur ont laissé prendre un grand ascendant, et il y a tout à craindre pour un Européen voyageant dans le désert et qui tombe en leurs mains. René Caillié les a vus à Tombouctou et à Cabra (port de cette ville), exigeant des droits de toutes les barques qui descendant le Dhioli-bâ et pillant les voyageurs avec impunité.

Le docteur Barth ne pouvait ignorer aucune de ces circonstances, quand il prit, au mois de novembre 1852, la hardie résolution de visiter à son tour Tombouctou. Il venait de perdre son unique compagnon de voyage, Overweg, quand il se décida à faire ce voyage. On a vu plus haut (page 31) comment il avait été obligé d'éviter Kano : la guerre allumée entre les Fellatas et les Bornouans lui en faisait une nécessité. Il a donc passé par Kachina pour se rendre à Sakkatou, la capitale de l'empire Fellatah, lieu bien connu par la résidence de Clapperton. C'est bientôt après qu'il a visité des lieux jusqu'alors ignorés et atteint le grand fleuve Kouara, nommé communément Niger, inconnu dans cette partie de son cours ; il paraît l'avoir traversé au lieu appelé Say ; continuant sa course vers l'ouest, il a gagné Libtako, ville importante de l'intérieur, puis il s'est dirigé au nord-ouest sur Saraiyamo, autre grande ville placée sur un cours d'eau que le voyageur considérait, soit comme un affluent, soit comme une dérivation du Kouara (il laisse la question indécise) (1). De là se dirigeant droit au nord, il a retrouvé le grand fleuve à 60 milles de distance ; là est Kabra, le port de Tombouctou et d'abord Koro-

(1) Ce cours d'eau est formé de plusieurs canaux pleins de sinuosités et difficilement navigables.

méh (1). Il résulte des lettres du docteur Barth qu'il y aurait 40 milles de Saraiyamo à Koroméh. Ici rien ne contrarie les notions obtenues jusqu'à ce jour ; de plus, nous acquérons la certitude que le grand fleuve, encore appelé à Tombouctou Kouara ou Dhiolibâ, continue jusqu'à Say, à la distance d'environ 400 milles sans interruption ; du moins cela semble résulter de la construction de la route que M. Barth a suivie. Seulement on est surpris de l'incertitude où il nous laisse sur la direction de ces cours d'eau étroits et sinueux qui rejoignent Sarayamo au grand fleuve ; cette question a cependant une assez grande importance géographique ; si c'est un affluent, le fleuve coulerait sur un lit peu élevé, ce qui s'accorderait mal avec un cours long de 1400 à 1200 milles géographiques jusqu'à la mer de Guinée au-dessous de ce point. Si, au contraire, au lieu d'un affluent, c'est une branche, on se demande où elle se rend. Puis, que penser d'un delta qui aurait son origine à une telle distance de l'Océan, et sans exemple sur le globe ? De tout temps, depuis les voyages de Mungo-Park, comme depuis celui de René Caillié, on a appelé l'attention des explorateurs sur cette partie du grand fleuve, ou plutôt sur les divers cours d'eau situés entre Tombouctou et Boussa ; des nuages planent encore sur cette question de géographie, et le dernier mot sur le Niger n'est pas encore dit. Il semblerait même que le docteur Barth ne partage pas l'opinion commune à ce sujet. En attendant une solution, il est permis de rechercher quelles conséquences résultent de

(1) Selon le docteur Barth, Koroméh, village situé au-dessous, aurait plus de titres à porter ce nom de port. Voyez plus loin.

l'excursion remarquable que vient de faire le docteur Barth.

Et d'abord, c'est un devoir pour moi plus que pour personne de comparer son récit, tout sommaire qu'il est, avec celui que nous devons à René Caillié, sans établir d'ailleurs aucun parallèle entre les deux voyageurs. Il ne s'agit plus sans doute, comme il y a vingt-six ans, de soutenir l'authenticité de son voyage contre les incrédules; mais on peut reconnaître avec quelque satisfaction l'accord qui se remarque entre les deux relations, sauf les différences résultant de l'époque des deux voyages, l'un fait au mois d'avril, l'autre au mois de septembre. Si l'on objectait qu'il faut attendre la relation complète du dernier voyageur, et qu'on ne la connaît que par une lettre succincte, écrite par M. A. Petermann, je répondrais que celle-ci est tirée de la correspondance même du docteur arrivée à Londres le 25 mars, et qu'un tel document mérite toute confiance, comme extrait littéral des lettres du docteur Barth. La relation du docteur n'est pas près de paraître, et elle n'infirmera certainement pas ce qu'il a écrit officiellement au gouvernement britannique.

Voici en abrégé l'extrait de la relation de René Caillié, et, d'abord, les notes inscrites sur la *carte même* de son voyage (1). En naviguant sur le Dhioliba, d'I-saca à Kabra, il est parvenu à une sorte de bifurcation; « la première branche (de droite) est un grand bras dirigé à l'est-sud-est et passant à Houssa (*sic*); la suivante

(1) Voy. la *Carte itinéraire* du voyage de M. Caillié à Jenné et Temboctou, 1829, et *Journal d'un voyage à Temboctou*, etc. Paris, 1830, t. II, p. 292 et suivantes.

est une branche très étroite et profonde qui va rejoindre, selon quelques-uns, le bras allant à l'est-sud-est, et se perd, selon d'autres. Entre ces deux branches, le pays est marécageux à perte de vue. » Au nord de l'une et de l'autre (c'est-à-dire entre la bifurcation et la ville de Temboctou) (1), le pays est également noté comme marécageux. Voici maintenant comment, dans la relation, il s'explique sur les abords de Tombouctou : je n'extrais que ce qui est purement géographique.

« Nous arrivâmes à l'endroit où le fleuve se divise en deux branches : la plus forte peut avoir trois quarts de mille de large ; elle coule lentement à l'E.-S.-E. ; l'autre prend son cours à l'E. quart N. E. ; elle est profonde et a trente-cinq à quarante pas de largeur. Vers une heure de l'après-midi, nous arrivâmes au port de Cabra. Je n'aperçus autour de moi que des marais inondés et couverts d'oiseaux aquatiques. Le bras est très étroit sur ce point, et le courant est plus fort que dans le grand bras ; je supposai qu'il pouvait bien aller rejoindre le Dhioliba à peu de distance ; car, en cet endroit, la branche incline à l'E. S'il en est ainsi, le fleuve formerait une grande île marécageuse et tout inondée lors des débordements.

» De ces immenses marais, la vue se porte sur le village de Cabra, situé sur une petite montagne qui le préserve de l'inondation. On m'assura que, dans la saison des pluies, ces marais étaient couverts de dix pieds d'eau (ce qui me parut une hauteur énorme pour un espace aussi grand), et qu'alors les grosses

(1) Le nom a été écrit ainsi dans la relation.

embarcations allaient mouiller devant Cabra. Un petit canal conduit à ce village ; mais il n'y a que des embarcations moyennes qui puissent entrer dans le port. Si le canal était nettoyé des herbes et des nénuphars qui l'encombrent, les embarcations de vingt-cinq tonneaux pourraient y remonter dans toutes les saisons ; mais c'est un travail trop pénible pour des nègres.

» Je m'embarquai sur une petite pirogue avec les Maures d'Adrar, pour aller à Cabra : les nègres esclaves tirèrent l'embarcation avec une corde ; la perche aurait été insuffisante. Vers trois heures du soir, nous étions enfin à Cabra, petite ville située à trois milles au nord du grand port.

» La petite ville de Cabra est étroite ; les maisons sont construites en terre et à terrasse, elles n'ont que le rez-de-chaussée. Il y en a peu de bien bâties ; ce sont en partie des cahutes, car les personnes riches habitent de préférence Temboctou, centre du commerce. Les habitants de Cabra sont à peu près au nombre de mille à douze cents ; ils sont tous occupés à travailler soit pour débarquer les nombreuses marchandises qui viennent de Jenné, soit pour les conduire à Temboctou. Le chemin qui conduit à cette ville est un sable mouvant qui rend la marche très pénible.

» L'inondation continuelle des marais qui avoisinent le village de Cabra ne permet pas aux habitants de cultiver le riz ; le sol sablonneux dont ils sont entourés dans toute la partie du nord s'oppose à la culture du mil ; il est d'une trop grande aridité. Je remarquai sur le port beaucoup de grandes pirogues en réparation.

» Le petit port de Cabra s'étend à l'est et à l'ouest l'espace d'un demi-mille, sur une largeur de soixante-dix pas ordinaires environ.

» Le 20 avril, à trois heures et demie, les gens de Sidi-Abdallahi-Chebir et moi, nous nous mîmes en route pour Temboctou, en nous dirigeant au nord. Enfin nous arrivâmes heureusement à Temboctou, au moment où le soleil touchait à l'horizon. Il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables, et l'on admire les efforts qu'ont eu à faire ses fondateurs. En ce qui regarde Temboctou, je conjecture qu'antérieurement le fleuve passait près de la ville ; il en est maintenant éloigné de huit milles au nord et à cinq milles de Cabra, dans la même direction.

» (Le 21 avril). La ville peut avoir trois milles de tour ; elle forme une espèce de triangle ; les maisons sont grandes, peu élevées, et n'ont qu'un rez-de-chaussée. Elle est située dans une immense plaine de sable mouvant sur lequel il ne croît que de frêles arbrisseaux rabougris, tels que le *mimosa ferruginea*. Temboctou peut contenir au plus dix ou douze mille habitants, tous commerçants, en y comprenant les Maures établis. »

Maintenant il faut rapporter quelques parties du récit du docteur Barth et renvoyer pour le reste au *Bulletin*.

« Kabara n'est qu'une petite ville de 600 maisons ou cabanes, mais qui a acquis une certaine célébrité comme port de Tombouctou ; elle mérite à peine ce titre, puisqu'on ne peut en approcher que pendant quatre mois de l'année, ou au plus cinq, dans les crues extraor-

dinaires; la crique sur laquelle elle est située est d'une profondeur si peu considérable, que, dans la saison pluvieuse, la barque qui ne portait que lui (le docteur Barth) et ses effets, ne put aborder jusqu'à la place que trainée avec les plus grandes difficultés. Dans la crique, l'eau atteignait à peine les genoux des bati-liers. Koroméli et les îles de Day auraient plus de droit à être appelées le port de Tombouctou (1).

» Le 7 septembre 1853, le docteur Barth est entré dans la ville de Tombouctou en grande cérémonie, escorté par le frère du cheikh el Bakay, le gouverneur en chef, et par une suite nombreuse... Il a été accueilli et salué joyeusement par les habitants de la ville. On avait fait croire à ceux-ci qu'il était un envoyé du grand sultan de Stamboul.

» La ville de Tombouctou est placée entre 18° 3' 30" et 18° 4' 5" de latitude nord, et à 4° 45' longitude ouest de Greenwich. Sa forme est triangulaire. Les maisons sont bâties la plupart en terre ou en pierres, plusieurs avec de belles et élégantes façades..... La population est estimée à 20,000 âmes. Le marché de Tombouctou, vanté comme le centre de commerce des caravanes de l'Afrique septentrionale, est moins étendu que celui de Kano... Le pays où cette ville est située est sur les bords du désert de Sahara et lui est semblable par la sécheresse et la stérilité du sol, excepté du côté du Kouara, où le sol prend une apparence plus fertile. »

En quoi se rencontrent ou diffèrent ces deux récits, c'est ce que je vais examiner. On voit d'abord que

(1) Voy. *Bulletin* de mars et avril 1854, p. 270.

René Caillié, venant de l'ouest, n'a pas eu connaissance du fleuve au-dessous de Kabra, et que le docteur Barth, venant de l'est, n'a pas remonté au-dessus du même point ; mais tous deux ont parcouru le même terrain, du fleuve à Kabra et de Kabra à Tombouctou. Comme le docteur Barth, René Caillié dit que les environs de la célèbre ville sont d'une grande stérilité, et qu'elle est sur la lisière même du désert.

Vingt-cinq ans avant Barth, René Caillié avait reconnu que la ville a la forme d'un triangle.

La ville a paru mieux bâtie au dernier voyageur qu'au premier, ce qui prouve au moins que celui-ci était sincère, puisque les voyageurs sont suspects d'être enclins à l'exagération ; mais il est bien possible qu'après vingt-cinq ans, la ville se soit embellie.

Les deux voyageurs sont d'accord sur ce point « que le marché de Tombouctou n'est pas le plus important de la contrée » ; Caillié avait placé celui de Djenné bien au-dessus de celui de Tombouctou, comme le docteur Barth met celui de Kano au-dessus.

Tous deux sont encore conformes sur l'influence des Touariks à Tombouctou : on sait que René Caillié parle de campements touariks placés auprès de Tombouctou et sur le grand fleuve.

La population n'est évaluée par René Caillié qu'à 40,000 habitants ; le docteur l'estime à 20,000 âmes : cette différence n'est pas absolument difficile à expliquer.

On a vu plus haut ce que disent l'un et l'autre sur le site marécageux des environs de Kabra : leurs récits semblent se confirmer et se compléter réciproquement ; mais Caillié venait de l'ouest et du sud ; le

docteur venait de l'est et n'est pas allé plus loin. Il avait remonté le fleuve, et Caillié l'avait descendu ; le docteur s'est arrêté juste au même point que son précurseur, du moins jusqu'au 5 octobre dernier, époque des dernières nouvelles. Il n'y a point d'opposition dans leurs récits, malgré la différence des saisons : René Caillié était arrivé à Tombouctou le 20 avril ; le docteur Barth y est entré le 7 septembre.

Où la différence est notable, c'est dans la situation personnelle des deux voyageurs : l'un est arrivé dans la ville fameuse en pauvre pèlerin, privé de toute protection comme de toutes ressources, osant à peine montrer sa misère ; l'autre a fait une entrée solennelle, protégé par le gouverneur local, escorté par une suite nombreuse et accueilli par la population comme représentant du chef suprême de l'islamisme. Malgré le fanatisme d'une partie des habitants, il a pu mettre à profit une résidence de plus de cinquante jours (1), pour faire une série d'observations scientifiques sur tout ce que son prédécesseur n'a pu décrire ni même apercevoir : je mets au premier rang de ces observations la détermination de la position géographique de Tombouctou.

Le docteur lui assigne une latitude moyenne d'environ 18° 3' et une longitude de 4° 5' ouest de Paris. Ce n'est pas le lieu de comparer ces coordonnées avec celles qui ont été admises par les savants et par les cartographes. La discordance qu'on y remarque n'a rien de fait pour étonner ; l'infortuné major Laing, parvenu à Tombouctou avec des instruments, était le seul qui eût pu fournir des données exactes, comme il l'a fait

(1) C'est plus de trois fois autant que le séjour de R. Caillié.

pour la position d'Ayn-Salah, oasis qu'il avait traversée en chemin. Ses autres observations ont péri avec lui.

On n'a donc eu que les itinéraires pour fixer cette position importante (1) ; ceux des Arabes estimés en journées, sont bien vagues et même contradictoires ; aucun Européen n'avait marché sur les lignes de ces itinéraires pour en contrôler les directions et fixer les valeurs des journées. Que d'incertitudes sur les unes et sur les autres ! Caillié seul avait suivi une ligne continue, à peu près du sud au nord depuis Timé jusqu'à Tanger, c'est-à-dire dans un espace d'environ 26 degrés : c'était comme une sorte de méridien sur lequel il avait noté sans interruption toutes ses directions et les estimés de sa marche, notées en milles. Il n'a pas été très difficile, à celui qui a construit la carte de son voyage, de poser chaque lieu à sa place approximative, d'après la combinaison de toutes les données. Il en est résulté pour Tombouctou une latitude de 18 degrés (2). Il m'appartient moins qu'à un autre de faire remarquer cette coïncidence parfaite avec l'observation du docteur Barth ; je ne discuterai donc point une seconde fois la valeur des diverses données, et je nierai encore moins la possibilité d'une compensation entre les erreurs opposées. Il n'en est pas de même de la longitude, élément bien autrement difficile à établir que l'autre,

(1) Tombouctou est situé dans le Takroun (Afrique centrale) au point le plus nord du grand fleuve, à peu près comme Orléans, en France, est situé sur la Loire au point le plus septentrional de son cours.

(2) Voyez *Remarques géographiques et Recherches sur le voyage de M. Caillié dans l'Afrique centrale*. In-8°, 1829, t. III du *Journal d'un voyage*, etc.

surtout par le tracé de simples lignes itinéraires. On conçoit qu'une longue ligne allant du sud au nord, formée d'une suite de lignes très courtes, peut, sans changer sensiblement de longueur totale, varier beaucoup de l'est à l'ouest ; c'est ce qui est arrivé quand, après avoir conclu des marches de Caillié une latitude de 18 degrés, j'ai estimé, par le fait de la construction, la longitude à 6 degrés ouest ; elle serait seulement de 4° 5' selon les dernières nouvelles de Barth. Reste à connaître les éléments mêmes de son observation et à savoir s'il avait dans les mains les tables nécessaires pour la calculer. L'erreur commise sur la position de Bakel m'a toujours fait penser qu'on avait aussi porté Tombouctou beaucoup trop à l'orient ; mais toutes les conjectures devront tomber devant une observation directe, telle que celle qu'a pu faire le docteur Barth, armé de bons instruments, et habile observateur, soit qu'il ait fait usage du chronomètre, des occultations d'étoiles, des éclipses de satellites ou des distances lunaires. Pousser plus loin la discussion de cette question géographique serait aujourd'hui chose prématurée, et je me bornerai à citer la position qu'assigne à Tombouctou, sur sa carte récente d'Afrique, Henri Kiepert, l'un des meilleurs géographes de notre temps : Latitude, environ 15° 55' ; longitude, 3° 30' ouest de Paris ; j'ignore s'il a écrit quelque chose à l'appui de cette détermination ; il m'est donc difficile d'en faire l'examen. Toutefois la carte de M. Kiepert reporte Tombouctou à l'est dans l'intérieur beaucoup plus qu'aucune autre, et la différence est encore plus considérable pour la latitude, puisqu'il porte cette ville de 2° 8 à 9' plus au sud que le docteur Barth, et que la carte de R. Caillié. C'est

aux géographes qu'il appartient de choisir entre toutes ces données sur la longitude, et peut-être convient-il mieux d'attendre la publication des observations du docteur Barth, qui, sans nul doute, seront préférées à toutes les approximations.

Je n'ai plus qu'une remarque à faire sur la lettre de M. Petermann, rédigée d'après la correspondance du docteur Barth. On a vu qu'il dit du Kouara qu'on l'appelle communément Niger. Il est possible que cette désignation appartienne à M. Petermann seul; mais l'opinion de cet habile géographe n'en serait pas moins à noter, comme annonçant une modification, un changement à l'idée qu'on s'est faite du cours du Niger depuis quelque temps. L'identifier avec le Dhioliba m'a toujours paru chose contraire aux passages des anciens écrivains, et bien avant qu'on eût découvert le Benué, j'avais supposé à la Tchadda une source très reculée dans l'est, de manière à former le Niger, 1° de ce fleuve; 2° de la partie inférieure du Kouara de l'embouchure de la Tchadda à la mer, et se dirigeant ainsi de l'est à l'ouest, et non en sens contraire comme fait le Dhioliba.

Qu'on me permette en finissant une simple réflexion. En comparant la relation de René Caillié avec le récit tiré des lettres du docteur Barth, je n'ai nullement entendu comparer les deux voyageurs, celui-ci formé dans les écoles savantes, muni de bons instruments et habile à les manier; l'autre seul, isolé, dépourvu d'instruments comme d'une haute instruction scientifique, mais homme d'un jugement droit, homme d'intelligence et de sagacité. Par cette comparaison, qui n'est pas un parallèle, j'ai voulu montrer ce que peuvent, pour obtenir un succès qui a échappé à vingt

autres, la constance, l'énergie et le caractère dans une entreprise difficile, ce que peut une âme fortement trempée, allant à l'accomplissement d'une résolution fermement arrêtée, et cela à travers les plus grands obstacles qu'un homme puisse rencontrer. En donnant à M. Barth les grands et justes éloges auxquels il a droit, nous n'oublierons donc pas l'admirable dévouement, le courage et la persévérance de René Caillié, et nous reconnaitrons que, si le modeste voyageur n'a pas tout vu et tout dit, il a consciencieusement observé, rapporté des faits exacts, que le docteur allemand vient confirmer par un témoignage irréfragable.

Me sera-t-il permis d'ajouter une seconde réflexion ? La France possède en Afrique, depuis plusieurs siècles, une grande colonie ; le pavillon français peut flotter de l'Océan à la Falémé ; les royaumes voisins sont en bonne intelligence avec nous. D'un autre côté, depuis vingt-quatre ans, nous possédons l'Algérie, et déjà même plusieurs oasis du Sahara. Comment se fait-il que ces deux colonies n'aient pas encore essayé de se donner la main, en s'envoyant réciproquement, l'une à l'autre des missionnaires scientifiques, des pionniers de découvertes, des voyageurs courageux, des observateurs capables, même simplement des négociants intelligents et instruits, s'associant aux caravanes qui circulent sans cesse à travers le grand désert ? James Richardson avait dans le principe demandé un Français pour compagnon de voyage. C'est sur le refus d'une subvention qu'il fallait accorder à un voyageur bien connu, que Richardson s'est tourné d'un autre côté, et que deux Allemands, hommes d'ailleurs d'un grand mérite, lui ont été associés.

L'Afrique centrale, qui ne compte pas un seul Français parmi les explorateurs, est traversée en tous sens par des Anglais, des Prussiens, des Allemands, des Suédois, des Autrichiens. Un même jour, le 25 mars dernier, a vu annoncer à Londres l'arrivée du docteur Barth à Tombouctou, et à Stockholm l'arrivée de M. Anderson (l'ancien compatriote de M. Francis Galton) au 2^e degré 56' de latitude sud (et 20° 45' de longitude est de Paris), et voici, d'un autre côté, David Livingston, parvenu au 14^e degré de latitude sud ; sans parler des missionnaires Rebmann et Krapf l'Helvétien, faisant de grandes découvertes dans l'Afrique orientale. Presque toutes les nations de l'Europe, hormis les Français, ont donc des représentants au cœur ou aux parties les plus reculées de l'Afrique.

Ce n'est pas qu'il ne reste encore de belles palmes à cueillir. Il est possible que le docteur Barth descende le Benué (ou la Tchadda) et aille au-devant du bâtiment à vapeur qui va la remonter ; puis, qu'il retourne en Angleterre par le Niger inférieur ; mais qu'un voyageur, suivant les traces de d'Arnaud, de Knoblecher et d'Angelo Vinco, arrive à l'une des sources du Nil blanc, peut-être jusqu'à une chaîne dont le mont Kénia ferait partie ; que de là il se porte sur le Ouadây, puis à la source du Chari et le descende jusqu'au lac Tsad ; enfin qu'il revienne en Europe par la voie de Tripoli, aujourd'hui bien connue, et il se couronnera de gloire aux applaudissements de toute l'Europe.

P. S. Les nouvelles qui viennent d'arriver du docteur Vogel, en date du 3 janvier, méritent de trouver une place dans cet aperçu sur les découvertes du docteur Barth. On sait que M. Vogel, parti d'Angleterre en

février 1853 et de Tripoli en juillet, avait gagné Morzouk au mois de septembre. Il est arrivé sain et sauf au lac Tsad. En décembre, il écrit au consul anglais à Morzouk que l'expédition a traversé heureusement le désert et est parvenue au Bornou sans autre perte que celle de deux chameaux. La révolution arrivée dans le Bornou, à la suite de laquelle le sultan a été déposé et remplacé par son frère Abd-el-Rahmán, n'a rien changé aux bonnes dispositions en faveur de la mission. Le docteur Vogel a déterminé la hauteur du lac Tsad au-dessus du niveau de la mer; elle n'excède pas 850 pieds, et celle de Kouka 900; celle du plateau qui est au nord-ouest du lac est de 1200 pieds. M. Petermann, en publiant ces nouvelles, en ajoute d'autres relatives au bâtiment à vapeur *la Pléiade*, qui vient de partir de Kingston le 20 mai, pour rejoindre le bâtiment destiné à explorer la Tchadda, maintenant stationné à Fernando-Po. Le capitaine Becroft, consul à Fernando-Po, est le chef de l'expédition; le docteur Baikie, naturaliste, et le docteur W. Bleck, jeune ethnographe, l'accompagnent. Le nombre des Européens embarqués sera de treize; les équipages seront uniquement composés de noirs. Le navire appartient à M. Mac-Gregor Laird, qui supporte les frais de l'expédition. L'expédition doit être rendue à l'embouchure du Kouara le 1^{er} juillet; elle le remontera avec une provision de charbon pour vingt à trente jours, à raison d'une marche de douze heures par jour, ce qui suffira pour la conduire jusqu'au terme des eaux navigables de la Tchadda, sans être obligée de s'arrêter pour couper du bois.

M. Laird a calculé sur soixante-quinze jours de crue

des eaux, à partir du 1^{er} juillet. La *Pleiade* a 106 pieds de long sur 24; elle tirait 6 pieds $1/4$ en quittant Kingston, avec de l'eau et des provisions pour quarante-cinq jours et du charbon pour dix; elle^e pourra ne tirer que 5 pieds d'eau en rivière.

S'il est permis de se citer soi-même, je ferai observer, au sujet de la mesure prise par le docteur Vogel (barométriquement sans doute) de la hauteur du sol aux environs du lac Tsad (1), qu'il a été lu à l'Académie des sciences, il y a trente ans (le 18 avril 1825), un mémoire où l'auteur soutenait que la prétendue communication du Nil des Noirs (le Niger?) avec le Nil d'Égypte était une pure hypothèse dénuée de toute preuve; que le sol aux environs du lac Tsad était élevé d'environ 980 pieds au plus, et non de 14 000 *pieds*, au-dessus du niveau de la mer, comme on l'avait imaginé; enfin que le niveau du Nil blanc, sous le parallèle du lac Tsad, était infiniment supérieur à ce lac : cette opinion ne pouvait espérer une confirmation plus éclatante que celle que vient apporter le docteur Vogel par ses récentes observations et par le commentaire qui les accompagne (2).

JOMARD.

(1) Voyez ci-après, page 376.

(2) L'auteur est revenu sur cette question plusieurs fois depuis 1825; voy. le *Bulletin* de la Société de géographie.

LETTRE

DE M. FRÉDOUX, MISSIONNAIRE FRANÇAIS, A M. LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Motito, près Litakou (Afrique australe), le 11 février 1854.

Monsieur le Président,

Quelque temps après la découverte du lac Ngami, et après y avoir déjà fait un second voyage, M. Livingston m'adressa, sur le pays exploré par lui, quelques renseignements que j'envoyai à M. le directeur des Missions évangéliques, et qui vous furent communiqués. Encouragé par l'accueil bienveillant qu'ils reçurent de la Société de géographie, et reconnaissant de la médaille qu'elle lui a depuis décernée, M. Livingston, s'adressant cette fois directement à vous-même, vous a écrit de la résidence du chef Sèkéléto, fils de Sébitouané, une lettre qui contient des détails du plus haut intérêt, et qu'il m'a chargé de vous faire parvenir. Je m'acquitte de cette tâche avec infiniment de plaisir, ne doutant pas, Monsieur le président, que cette communication n'ait à vos yeux un prix réel pour la science.

Il y a aujourd'hui plus de onze mois que M. Livingston a entrepris son dernier voyage. Dans les derniers jours de décembre 1852, il passa sur la station d'où je vous écris, déjà en route pour les parties intérieures de l'Afrique australe qu'il explore.

Pendant tout le temps qui s'est écoulé depuis cette

époque, nous n'avons en de lui presque aucune nouvelle jusqu'à l'arrivée du paquet contenant la lettre qu'il vous a destinée. La fièvre, dont ses gens ont tant souffert, l'a attaqué lui-même non moins de huit fois, et la dernière attaque a été, dit-il, fort grave. Deux autres Européens, deux Portugais, se sont trouvés, en même temps que lui, dans ces régions si peu fréquentées de l'homme blanc ; ils étaient venus l'un et l'autre d'un établissement situé vis-à-vis de Benguéla, et qui est l'établissement portugais le plus distant des côtes dans l'ouest de l'Afrique. Il y a vu aussi des marchands arabes de Zanguebar, sujets de l'iman de Mascate, et dont l'un écrivit quelques mots couramment, de droite à gauche (en arabe sans doute), dans le portefeuille de notre voyageur. S'il a pu réaliser ses plans, depuis longtemps déjà il doit être en route pour la côte occidentale, s'il n'y est déjà arrivé. Sachant qu'à Loanda il trouverait des compatriotes et des Français, c'est là, plutôt qu'à un point plus méridional, qu'il désirait de se rendre ; et comme le pays qu'il avait à traverser était, à ce qu'on lui avait raconté, couvert de denses forêts, et coupé de nombreuses et grandes rivières, il avait résolu de ne pas prendre avec lui sa voiture, mais de tenter de faire le voyage à cheval.

Dans la confiance que la Société de géographie daignera accueillir avec sa bienveillance accoutumée les renseignements contenus dans la lettre du docteur Livingston sur un pays récemment encore inconnu à peu près totalement, et que le peu de mots que je me suis permis d'y ajouter ici ne vous seront pas désagréables,

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le président, avec

les sentiments du plus profond respect, votre très humble et très dévoué serviteur.

J. FRÉDOUX,
Missionnaire français.

LETTRE DE M. DAVID LIVINGSTON

AU PRÉSIDENT ET AUX MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ
DE GÉOGRAPHIE DE PARIS (1).

(TRADUITE DE L'ANGLAIS.)

Ville de Sekeletu, Linyanti (Afrique australe), 28 sept 1853.

Messieurs,

Des lettres du Cap et d'Angleterre m'ont informé récemment de l'honorable distinction que vous m'avez accordée en m'offrant la médaille de votre Société. Je suis sur le point de partir pour la côte de l'ouest ; votre médaille, probablement accompagnée d'une lettre d'envoi, est encore au Cap ; je ne m'empresse pas moins de vous exprimer ma reconnaissance pour l'encouragement que votre bienveillance m'a adressé. J'attacherai toujours le plus grand prix à votre approbation des humbles efforts que je tente pour ouvrir l'Afrique à la sympathie et à la civilisation des autres

(1) Voyez la carte qui accompagne cette lettre, à la fin du présent numéro. On a, sur cette carte, ainsi que dans la lettre, conservé scrupuleusement l'orthographe employée par M. Livingston. E. G.

parties de la famille humaine. Cette récompense, tout à fait inattendue, nous montre que nos efforts pour améliorer les conditions de cette malheureuse contrée sont d'accord avec les inspirations des hommes éclairés de tous les pays. Veuillez, Monsieur le Président, exprimer mes remerciements les plus reconnaissants aux membres de votre Société et recevoir vous-même l'assurance de ma sincère gratitude.

Le voyage que j'entreprends en ce moment a eu pour but la découverte d'une localité salubre propre à l'établissement d'une mission; le principal obstacle que nous ayons à redouter dans ces régions de l'Afrique, c'est la fièvre. Pour nous rendre en ce lieu, je n'ai pas suivi notre ancienne route; mais, depuis Kamakama, j'ai conservé la direction du méridien magnétique (21 degrés O.) jusqu'à 19° 16' de latitude sud. Là, tout mon monde fut atteint soudainement de la fièvre, excepté un jeune homme qui soignait les bœufs, tandis que je m'occupais de nos malades.

Après plus d'un mois de soins, quand je vis qu'on pouvait reprendre la route, nous nous dirigeâmes au nord. Nous avançons fort lentement, car le pays était couvert de bois épais, et j'avais à la fois à remplir les fonctions de conducteur de chariot et de coupeur de bois. Une herbe haute de huit à dix pieds rendait les bœufs très craintifs; ils s'échappaient souvent et s'enfuyaient quelquefois jusqu'à dix ou quinze milles sans s'arrêter. Le jeune homme fut lui-même atteint de la fièvre; mais deux Bushmen me secondaient activement, et, à force de persévérance, nous parvîmes au voisinage du Chobé. Au milieu de nos embarras, j'ai

éprouvé un plaisir inexprimable à la vue d'une vieille connaissance : cette connaissance était de la vigne, revêtue d'une magnifique végétation et des plus belles grappes pourpres. Les pepins de ces raisins sont de la grosseur de pois cassés, d'une nature très astringente, et ne laissant que peu de place à la partie aqueuse du fruit, qui forme lui-même un grain assez fort. La contrée voisine du Chobé offrait des vallées inondées, semblables à des rivières ; après en avoir traversé plusieurs, nous arrivâmes à celle qu'on nomme Sanshuré, et qui présentait un obstacle tout à fait infranchissable à nos chariots. Elle était profonde, avait un demi-mille de largeur, et renfermait des hippopotames. Je cherchais en vain un gué ; en même temps nos Bushmen nous abandonnèrent subitement. Très désireux d'atteindre la population de Sé-bituané, je pris avec moi un de mes malades les mieux rétablis, nous traversâmes le Sanshuré sur un petit bateau, et nous marchâmes au N.-N.-O. à la recherche du Chobé. La plaine à travers laquelle nous avançons péniblement présentait, outre une couche de six pouces d'eau, une herbe épaisse et élevée. Après avoir fait environ vingt milles, nous rencontrâmes une immense forêt de roseaux se prolongeant au nord-est, aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Mais le jour suivant, ayant marché au sud-ouest, nous trouvâmes enfin des arbres, et, du haut de l'un d'eux, nous eûmes le plaisir de voir un cours d'eau. Mais une barrière impénétrable de roseaux se trouvait entre la rive et le courant, et tous nos efforts ne purent nous faire parvenir jusqu'à celui-ci : tantôt l'eau était trop profonde dans les herbes

pour qu'on y marchât à gué, tantôt il nous était impossible de courber les masses de papyrus liées entre elles par des plantes grimpantes; pour donner une idée de la nature de nos efforts et des difficultés, je dirai que nos vêtements, cependant très forts, étaient complètement déchirés au genou, et que nos chaussures, excellentes aussi, étaient en lambeaux, par suite d'une détestable espèce d'herbes dont les extrémités supérieures, pointues et dentées, nous déchiraient les mains.

Obligés de revenir à l'immense forêt de roseaux, courant au nord-est, que j'ai mentionnée tout à l'heure, nous parvinmes, le quatrième jour de nos recherches, à y découvrir un passage. Nous descendîmes, l'espace de vingt milles, la rivière avec notre bateau, et nous arrivâmes à un village de Makololo. Notre visite surprit beaucoup les habitants, d'autant plus qu'ils considèrent le Chobé comme une barrière défensive complète contre leurs ennemis, et que personne ne peut le traverser à leur insu. En retournant à notre chariot dans des pirogues, nous allâmes en droite ligne et ne parcourûmes qu'environ dix milles; nos courses dans les herbes avaient été de soixante milles. Maintenant tous nos embarras étaient aplanis. Plusieurs pirogues et environ cent quarante hommes arrivèrent de la ville. Nos bagages furent promptement transportés à travers ce pays et la rivière, et, après avoir marché au nord pour éviter les terres inondées, nous tournâmes au sud-ouest et parvinmes à la ville.

Le fils de Sebituane se nomme Sकेलेतु; c'est un jeune homme de moins de dix neuf ans. Il nous reçut avec les plus aimables démonstrations d'affection. Je

voulais parcourir et examiner son pays; il désirait m'accompagner pour me garantir des dangers à craindre, mais il ne pouvait pas s'absenter pour le moment : d'ailleurs on n'est jamais pressé en Afrique. Je fus donc obligé de rester quelque temps en place, d'autant plus que des attaques de fièvre vinrent me surprendre. Afin d'employer ce temps autant que la fièvre me le permettrait, je commençai à enseigner à lire. Le chef était bien inquiet de penser qu'il fallait changer le fond de son cœur et se contenter d'une seule femme. Une conspiration faillit lui ravir la vie. Combien les plus légères circonstances suffisent quelquefois pour déranger les plans les plus habilement concertés ! Je me trouvais assis entre le chef et l'assassin qui voulait le tuer, et je prévis ainsi l'accomplissement du crime. Le conspirateur, qui désirait s'assurer la souveraineté, avait une petite hache avec laquelle il pensait frapper Sekeletu aussitôt que celui-ci se lèverait après une entrevue qu'ils avaient. Je me trouvais assis entre ces deux hommes ; me sentant disposé à me retirer, car il était tard, je dis à Sekeletu : « Où allons-nous dormir cette nuit ? — Viens, me répondit-il, je vais te le montrer. » Nous nous levâmes ensemble, et, comme mon corps couvrait le sien, le misérable ne put frapper. Des complices vinrent le soir même tout révéler au chef. Le conspirateur fut immédiatement amené et mis à mort. Tout cela se passa avec si peu de bruit, que je ne l'appris que le lendemain, quoique je fusse dans une hutte voisine. Nous remontâmes la rivière qui conduit aux Borotsé ; nous avions cent soixante hommes et trente-trois canots. La rivière est appelée partout Leeambye

(c'est-à-dire la Rivière), et peut être est-ce son nom le plus exact, car il y a plusieurs Seshekés (1). Ce beau cours d'eau est large souvent de plus d'un mille. Les rives en sont bordées de forêts. Beaucoup d'arbres ont des racines aériennes qui descendent des branches et vont plonger dans l'eau. De nombreuses îles de trois à cinq milles de longueur se rencontrent dans la rivière et offrent un magnifique aspect, car ce sont des masses de verdure arborescente parées des teintes les plus variées. Le dattier et de hauts palmiers dominent tout cet ensemble, et leur feuillage penné se dessine délicieusement sur l'azur du ciel. Il se trouve, dans le cours de la rivière, plusieurs cataractes de quatre à cinq pieds de hauteur, qui, avec divers courants rapides, rendent la navigation dangereuse. La plus grande est celle de Gonyé; un rocher forme un banc au-dessous de la chute et reçoit les eaux du torrent. Une partie de la cataracte se précipite dans un abîme, du fond duquel s'élève un nuage de vapeurs où se jouent les couleurs de l'arc-en-ciel.

Lorsque nous fûmes parvenus à 16 degrés de latitude, nous vîmes les hautes rives boisées s'écarter de la rivière, et courir comme deux rangées de collines au nord-nord-est et au nord-nord-ouest, à vingt ou trente milles de distance; elles dessinent une vallée d'environ cent milles de largeur, qu'on appelle pays des Borotsé, et qui est annuellement inondée, non par des pluies, mais par des eaux qui descendent

(1) Nous avons cependant cru devoir conserver, dans l'esquisse que nous donnons d'après M. Livingston, le nom de Sesheké, que portait cette rivière dans la première carte de MM. Livingston et Oswel. (Voy. le *Bulletin* d'octobre 1852.) E. C. et V.-A. M.-B.

du nord et du nord-ouest. Si la rivière s'élève de dix pieds au-dessus des basses eaux, la vallée est tout entière submergée, excepté les petits tertres où les villes et les villages sont placés ; si l'eau monte deux pieds plus haut, les villes sont inondées. Le sol de quelques-unes de ces villes, comme celui de la capitale, Nariéle, a été élevé artificiellement. L'emplacement de la plus grande ville qui ait été élevée dans ces contrées, est maintenant une partie du lit de la rivière. Santuru, chef des Borotsé, employa tout son peuple, pendant plusieurs années, à élever cet emplacement, qui, aujourd'hui, a tout entier disparu dans la rivière, excepté quelques mètres carrés. La vallée est couverte de pâturages excellents, formés de très grandes herbes ; je remarquai de ces herbes qui avaient douze pieds de haut et la grosseur du pouce. On voit paître de toutes parts des bestiaux de forte taille. Les villages sont assez nombreux, mais généralement petits. On ne rencontre pas d'arbres, excepté ceux que Santuru avait fait planter pour se procurer de l'ombrage. Les chaînes qui forment la vallée sont le commencement de plateaux élevés de deux à trois cents pieds au-dessus du niveau de l'inondation ; elles sont revêtues d'arbres et contiennent beaucoup de plantations de cannes à sucre, de patates douces, d'ignames, de manioc, de millet, de maïs, etc. On cultive de grandes quantités de blé (sorgho cafre) et de maïs. Ces céréales, l'abondance du lait fourni par des troupeaux nourris d'une herbe succulente, et le poisson dont fourmille la rivière, rendent dans ce pays la vie extrêmement facile.

Les hauteurs sont les seules parties qui m'aient paru

offrir un séjour habitable ; cependant elles ne sont pas salubres ; les exhalaisons de la vallée et de toutes les terres inondées du voisinage sont probablement la cause de la fièvre, contre laquelle il faudra lutter si l'on entretient des rapports avec les habitants de ce pays. Il y a des montagnes élevées au delà de Mosivatunya ; mais Mosilikatsé ne laisse vivre en paix aucune population de son voisinage.

Après avoir examiné le pays des Borotsé, je quittai nos hommes et j'allai au nord jusqu'au confluent de la Leeba ou Londa et de la Leeambye. Cette dernière paraît venir de l'est, et la Londa vient de la capitale d'un puissant État de ce nom. Si je voulais gagner Loanda, sur la côte occidentale, je pourrais employer le cours de cette rivière pour m'y rendre ; le confluent est à $44^{\circ} 11'$ de latitude sud.

D'après ce que m'a dit un marchand portugais, il y a bien peu de points de l'intérieur que les cartes donnent avec plus de précision que ne pourraient en offrir les renseignements des indigènes. Le fait est que beaucoup de cartes portugaises sont entièrement composées d'après ces renseignements. La carte construite par M. Oswel et par moi renferme une très bonne indication des rivières ; mais, comme on pouvait s'y attendre, il s'y est glissé plusieurs petites erreurs. Tout le pays de Sebituane devrait être reporté plus à l'ouest : car, si mes calculs sont exacts, la station de nos chariots, au lieu d'être à 26° de longitude est (de Greenwich), n'est qu'à $23^{\circ} 50'$; mais mes calculs seront soumis à des calculateurs habiles, avant que je puisse les donner comme tout à fait corrects. L'esquisse ci-incluse vous permettra de voir de quelles autres améliorations le

travail est susceptible. Nous n'avons présenté que ce que nous avons vu, et, jusqu'à ce que de nombreuses observations nous mettent à même de fournir une carte exacte de tout le pays, l'esquisse que M. Oswel et moi avons donnée l'année dernière sera toujours un bon guide pour les explorateurs futurs : c'est le seul but que nous nous soyons proposé.

Le Loeti, aux eaux légèrement colorées, s'unit à la Leeambye par 14° 18' de latitude sud ; il vient de Lobale, qui paraît être une contrée bien arrosée, située à l'ouest de ce confluent. Un marchand portugais rapporte qu'il a trouvé, dans cette direction, un pays où il eut à passer en un seul jour dix rivières considérables.

Mon voyage a duré six semaines. Je n'étais jamais resté aussi longtemps dans un contact continuél avec les païens. Ils ont tous été pour moi aussi affectueux et aussi prévenants qu'ils le pouvaient. Cependant leurs cris, leurs chants, leurs danses, leur habitude de fumer le *cannabis sativa*, leurs querelles, leurs anecdotes grossières, leurs imprécations, tout cela, enduré pendant six semaines, m'a fait voir que ces enfants de la nature sont dans un état de dégradation morale fort au-dessous de la lie même de la population de Londres. Heureusement je puis distraire complètement mon attention des bruits qui m'environnent ; mais un homme qui serait jeté sans livre parmi ces indigènes, serait, au bout d'un an, ou misanthrope ou fou.

Veuillez excuser la longueur de cette lettre et agréez, Messieurs, les sentiments de votre reconnaissant et humble serviteur.

David LIVINGSTON.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. LE BARON ALEXANDRE DE HUMBOLDT

A M. JOMARD,

AU SUJET DES TRAVAUX DE M. KOHL (1).

Potsdam, 25 avril 1854.

.... Je vous prie de recevoir avec bonté le porteur de cette lettre, M. Kohl, qui désire placer sous vos yeux un immense travail graphique sur l'histoire de la géographie de l'Amérique, qu'il porte en Angleterre. M. Kohl est un homme de talent, dont les voyages dans plusieurs parties de l'Europe ont été traduits en anglais. Il a fait de solides et fortes études sur la géographie du moyen âge, en remontant toujours aux sources mêmes. Vous lui montrerez, j'espère, toutes les choses que vous avez réunies; je suis lié d'amitié avec lui. Vous voudrez bien le protéger un peu à la Bibliothèque de l'Institut et à notre Société de géographie....

ALEX. DE HUMBOLDT.

(1) Voyez le procès-verbal de la séance du 19 mai, page 386.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. DE MONTIGNY ,
 CONSUL DE FRANCE A CHANG-HAÏ ET NING-PO,
 A M. LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ,
 AU SUJET DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE CHINOISE (1).

Paris, le 30 avril 1854.

Monsieur le Président,

..... Avec le secours de votre honorable Société, de grands bienfaits peuvent être répandus parmi nos industriels, nos agriculteurs ; et, tout en continuant à propager les lumières, notre Société, *entrant dans une phase nouvelle*, dotera la France des produits naturels et manufacturés des autres contrées. Ce n'est pas sans réflexion que je me suis adressé à vous, Monsieur le président, pour vous prier de répartir, au nom de la Société, des graines du nord de la Chine parmi nos Sociétés d'horticulture, et de les faire ainsi expérimenter dans toute l'étendue de notre riche échelle climatique. Mes prévisions ne m'ont pas trompé ; avec votre puissant concours j'ai obtenu, en même temps, la multiplicité des essais et des résultats utiles.

En venant vous prier aujourd'hui de faire, en faveur de notre industrie, ce que vous avez déjà si heureusement fait pour notre agriculture, j'ose espérer lancer

(1) Voyez le procès-verbal de la séance du 19 mai, page 385.

notre Société dans une série de bons et utiles services à rendre au pays, services qui, tout en appelant sa gratitude et les sympathies de notre gouvernement, auront nécessairement pour effet d'encourager les lointains efforts des nombreux agents de France, mes collègues, répandus sur toute la surface du globe, en leur apprenant que ces efforts auront des résultats utiles. Ne pensez-vous pas d'ailleurs, Monsieur le président, que, si le but de la géographie est de rapprocher les peuples, en les faisant connaître les uns aux autres, son plus bel apanage sera de pouvoir les aider à échanger leurs richesses diverses, en éclairant leur commerce?

Un exemple de cette nature, donné par la Société de géographie de France, n'aura-t-il pas de prompts imitateurs, et, de ces efforts réunis, ne naîtra-t-il pas une multitude de relations nouvelles et d'échanges utiles?

Je prends la liberté de soumettre ces pensées grossièrement élaborées à votre haute expérience.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, etc.

DE MONTIGNY.

Nouvelles géographiques.

AFRIQUE.

NOUVELLES RÉCENTES DE L'AFRIQUE CENTRALE.

Le gouvernement anglais vient de recevoir des nouvelles récentes du docteur Vogel, en date du 20 février dernier ; il ignorait encore l'arrivée du docteur Barth à Tombouctou : les dernières nouvelles qu'on avait reçues de lui, en date du 3 janvier, avaient été écrites très à la hâte. Le nouveau sultan Abd-el-Rahmân l'a bien reçu. On sait qu'il est le frère aîné du sultan Amur, prince faible gouverné par son vizir et qui vient d'être détrôné ; celui-ci a péri dans la lutte. Malheureusement, le chérif El-Fazy, de Zinder, qui était l'agent de M. Barth, a péri également, et l'on peut craindre que les papiers du docteur n'aient été perdus. La longitude de Kouka, si incertaine et si débattue entre les géographes, a été enfin déterminée avec précision par le docteur Vogel, à quelques milles près, au moyen de quarante distances lunaires : elle est de $13^{\circ} 22'$ est de Greenwich, ce qui est plus à l'ouest de $1^{\circ} 8'$ que la position assignée par Denham et Clapperton ; la latitude est de $12^{\circ} 55' 14''$. La hauteur de Kouka, au-dessus du niveau de la mer, est de 900 pieds, et, au-dessus du lac, de 50 pieds. La route s'élève depuis Morzouk, graduellement, jusqu'au passage de El-Wahr, où elle atteint 2 050 pieds, puis elle descend, par degrés, à 1 000 pieds, jusqu'à Bilma.

Le désert de Tintuma a 970 pieds d'élévation, et, aux puits de Kashiferi, 920 pieds ; ensuite le plateau élevé qui existe entre ce point et le lac Tchad (Tsad) a une hauteur de 4 100 pieds, sur une largeur de 40 milles. L'arbre du caoutchouc n'avait pas été mentionné par les précédents voyageurs ; le docteur l'a trouvé très abondant dans le Bornou ; les habitants ne connaissent ni la nature ni l'usage de cette substance. Le docteur se préparait à envoyer, par la grande caravane de la fin du mois de mai, époque à laquelle elle part du Bornou, des collections d'histoire naturelle, des cartes et des dépêches. Quant à ses excursions suivantes, il projetait : d'abord l'exploration du lac Tchad, ensuite un voyage à Yola et à la rivière Bénoué ; enfin un voyage à Kanem et au Bahr-el-Ghazal. Sa santé et celle de ses compagnons de voyage étaient dans les meilleures conditions.

Cette même semaine, on recevait à Londres des lettres du docteur Barth, datées de Sakkatou et de Wurno ; elles sont d'ancienne date, savoir : du 4 avril au 6 mai 1853, et arrivées, à ce qu'il paraît, par la voie de Ghat. Le 6 mars, il était encore à Kaschna (Katsena, Kachena). La guerre entre les Fellatas et les païens de Gober et Mariadi l'a retenu à Kaschna et l'a forcé de faire un détour. A moitié chemin entre Kaschna et Sakkatou, il a atteint le dangereux désert de Gundumi, qu'il a hardiment et heureusement franchi au moyen d'une marche forcée de vingt-six heures consécutives, et il est ainsi parvenu sain et sauf au village de Gaúasu, à environ 30 milles E.-N.-E. de Sakkatou. Là se trouvait l'empereur Aliyu, fils de Bello, avec son armée. L'empereur des Fellatas se préparait à l'attaque du Gober,

avec une force considérable. Le docteur a eu de lui deux audiences; il a obtenu : premièrement, la sécurité pour les négociants anglais dans tout l'empire Fellata; 2^o la permission d'explorer Adamawa et les autres territoires de l'empire. Après l'échange des présents, le sultan a remis au docteur Barth une lettre pour la reine d'Angleterre; mais comme cette lettre n'était pas convenablement écrite, le docteur en a demandé une autre, ce que l'empereur a octroyé sur le champ. Le docteur Barth s'est porté ensuite à Wurno, à 10 milles O.-N.-O. de Gaüasu et à 15 milles E.-N.-E. de Sakkatou. Le nom de cette ville était inconnu jusqu'à présent; bien qu'elle n'ait que douze à treize mille habitants, elle est plus importante que la ville même de Sakkatou; c'est aujourd'hui la résidence de l'empereur. Elle a été fondée par le sultan Bello en 1831; les habitants les plus riches de Sakkatou s'y sont établis. Le docteur Barth y a trouvé d'intéressants documents, ainsi que les écrits laissés par Bello. Le commerce du pays est aujourd'hui dans les mains des gens d'Ahir et de Ghat. Les Zoromaua forment la principale population de Sakkatou; gens industriels, qui travaillent le fer et le cuir avec adresse, et font de beaux ouvrages, dont le docteur a recueilli des échantillons. M. Barth a fait une carte de tout le pays qui s'étend de Kano et Kaschna, à l'est, jusqu'au Kouara, à l'ouest, et de Gober, au nord, jusqu'à Yauri et Zaria, au sud. La chaleur s'est élevée à 108 et 111 degrés Fahrenheit à midi (42 et 44 degrés centigrades). L'usage du café et celui du tamarin ont entrete nu les gens de l'expédition dans un parfait état de santé; de temps en temps on ajoute au breuvage des oignons et du

poivre noir, et aussi, quand on peut s'en procurer, un peu de miel.

On omet ici beaucoup d'autres détails qui ne manquent pas d'intérêt, et d'où ressort la preuve de la haute intelligence et du courage du docteur Barth.

JOMARD.

MINES D'OR ET DE CUIVRE DANS L'AFRIQUE AUSTRALE.

Des nouvelles du Cap en date du 28 février confirment la découverte de l'or dans le bassin du fleuve Orange. L'émigration s'organise pour profiter des premiers bénéfices de cette découverte, qui semble appelée à faire du Cap de Bonne-Espérance, à moitié chemin de l'Australie et de la Californie, l'un des centres commerciaux les plus importants des possessions anglaises.

Depuis une année seulement on a découvert, sur le territoire du Cap, des mines de cuivre, rapportant de 60 à 70 pour cent, et dont les produits se vendent déjà de 100 à 105 livres sterling le tonneau, à l'état pur, et de 125 à 135 livres sterling, quand ils sont mélangés avec l'or natif. On est, à Port-Natal, sur la voie de mines de charbon qui, selon toute probabilité, conduiront incessamment à rencontrer des gisements parfaitement exploitables.

D'autre part, la culture de la laine grandit de jour en jour. Le coton, le café, la canne à sucre et la soie entrent déjà pour quelque chose dans les exportations de Port-Natal.

AMÉRIQUE.

VOYAGE DE M. WAGNER.

Une lettre de M. Maurice Wagner, datée de Miravalles (État de Nicaragua), février 1854, annonce que ce voyageur allemand a tenté l'ascension du volcan de Miravalles le 4^{er} février ; il ne put atteindre le sommet le plus élevé, qui est au N.-E. : il atteignit seulement la pointe N.-O.

NOUVELLES DIVERSES

M. le lieutenant Maury, notre savant correspondant, directeur de l'Observatoire de Washington, vient de composer un mémoire où il expose en détail les moyens de relier Terre-Neuve avec l'Irlande, par des fils électriques. Selon M. Maury, cette opération serait facile. La distance qui sépare les deux pays est de 1600 milles maritimes ; d'après les mesurages faits, la profondeur de l'Océan près de Terre-Neuve est de 4 500 brasses, et elle augmente progressivement jusqu'aux côtes occidentales de l'Irlande, où elle est de 2 000 brasses ; le fond de la mer n'oppose aucun obstacle notable à la pose des fils, lesquels s'y trouveraient hors de l'atteinte des ancres des navires et en toute sûreté, puisqu'il a été constaté que les eaux sont fort tranquilles à cette profondeur.

Le même savant hydrographe a communiqué à l'Académie royale de Belgique, dans la séance du 4 février, une note sur la dépression barométrique observée à

la hauteur du cap Horn. La moyenne annuelle , dans l'Atlantique, est, en pouces, de :

29,97, par les vents alizés de N.-E.,

29,98, par les vents alizés de S.-E. ;

et dans l'océan Pacifique, de :

29,96, par les vents alizés de N.-E.,

30,05, par les vents alizés de S.-E. ;

tandis que, à la hauteur du cap Horn, on a pour moyenne barométrique 29°,23, c'est-à-dire une dépression d'environ $\frac{3}{4}$ de pouce.

Un télégraphe sous-marin ne tardera sans doute pas à franchir la Méditerranée pour mettre l'Europe en communication avec l'Afrique et l'Asie ; c'est par la Corse et la Sardaigne que doit s'établir la communication électrique. Le trajet de la Spezzia à l'île de Corse est assez uni. Le câble qui doit être immergé entre ces deux positions, est déjà terminé à Greenwich ; il mesure 110 milles de longueur et pèse 800 tonneaux. Il contient six fils conducteurs du fluide électrique, protégés par un conduit de gutta-percha et placés au milieu d'un câble de chanvre, lequel est entouré de douze fils de fer galvanisé et mis ainsi à l'abri de la rouille.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 5 mai 1854.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Il est donné lecture de la correspondance.

M. Berville, secrétaire perpétuel de la Société philotechnique, adresse des billets pour la prochaine séance publique de cette Société.

M. Viquesnel répond à la demande que le secrétaire général lui a faite, au nom de la Société, de vouloir bien joindre ses instructions sur l'Albanie à celles que la section de correspondance a préparées pour M. Hecquard, consul à Scutari. Il enverra ces instructions dans quelques jours.

M. Lefebvre-Durufle remercie la Société du titre de vice-président que lui a conféré l'élection du 7 avril dernier.

M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire envoie le premier numéro du journal de la Société d'acclimatation, dont il est le président.

On communique la liste des ouvrages offerts.

On vote l'admission des membres présentés à la dernière séance : MM. LOCKARD, RIBEIRO, D'OLIVEIRA et FONTANET.

Le secrétaire général donne lecture des questions préparées par la section de correspondance pour

M. Hecquard, sur l'Albanie ; pour M. de Saint-Cricq, sur le Pérou ; pour M. Cadet, sur la Corse. Ces instructions seront insérées au *Bulletin*.

M. Jomard présente la première partie des instructions que la section de correspondance l'a chargé de préparer pour M. Faidherbe, qui se propose de voyager dans l'intérieur de la Sénégambie. La suite se compose des questions rédigées pour M. Raffenel et pour M. Panat.

M. Alfred Demersay apprend à la Société que le Brésil vient de décider la création d'une nouvelle province, celle de Parana, formée d'une partie de celles de Saint-Paul et de Sainte-Catherine ; il entre dans quelques développements sur la position avantageuse de cette province, où pourront se trouver réunies les productions des climats tempérés et des climats intertropicaux.

M. Garnier donne des nouvelles de M. Berthelot, ancien secrétaire général de la Société, et agent consulaire de France aux Canaries. M. Garnier exprime le vœu que la Société envoie son *Bulletin* à cet ancien et honorable membre de la Commission centrale, qui est disposé à continuer sa correspondance avec la Société ; cette proposition est appuyée et renvoyée à la section de comptabilité, pour qu'il soit présenté une mesure générale relativement aux agents consulaires.

Le secrétaire général donne lecture de la lettre que M. Fischer a adressée à la Société au nom de MM. de Moltke, de Vincke, Kiepert, et au sien, à l'appui de la carte de l'Asie Mineure, et où il expose les moyens qui ont servi à la construction de cette carte.

Séance du 19 mai 1854.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le secrétaire général donne lecture de la correspondance :

M. Walckenaer, fils de l'ancien président de la Société, remercie M. le président de la Commission centrale de l'envoi qu'il lui a fait, pour lui et sa famille, au nom de la Société, d'un certain nombre d'exemplaires du portrait de M. le baron Walckenaer, son père, portrait inséré dans le *Bulletin*.

M. Fontanet adresse une lettre de remerciements pour son admission dans la Société.

M. Grand-Pierre, directeur de la Société des missions évangéliques, adresse une lettre de M. le docteur David Livingston, en date du 28 septembre 1853, accompagnée d'une carte manuscrite, avec une lettre d'envoi de M. Frédoux, missionnaire français, établi à Motito (Afrique australe). La lettre de M. Frédoux et les documents provenant de M. Livingston seront insérés au *Bulletin*.

M. Viquesnel adresse les notes que le secrétaire général, au nom de la section de correspondance, l'a prié de joindre aux instructions rédigées par cette section pour M. Hecquard, consul de France à Scutari (Albanie). Il annonce qu'à ces instructions pourront être aussi ajoutées utilement les notes que se propose de donner M. Perrey, professeur à la Faculté des sciences

de Dijon, occupé d'un travail étendu sur les tremblements de terre. Il recommande à la bienveillance de la Société le désir que ce professeur lui a exprimé de voir admettre sous le patronage de la Société de géographie une circulaire relative à la demande de renseignements propres à l'histoire des tremblements de terre.

M. Jomard communique une lettre qui lui a été adressée par M. le baron Alexandre de Humboldt, pour recommander à la Société les travaux de géographie historique de M. Kohl. M. Kohl assiste à la séance, et M. le président le présente à l'assemblée.

Le même membre communique ensuite un plan chinois de Nagasaki et des environs, apporté par M. de Montigny, consul de France à Chang-haï.

M. de Montigny écrit en même temps à M. le président, pour le prier de faire adopter par la Société de géographie, relativement aux objets de l'industrie chinoise, une résolution analogue à celle qu'elle a déjà prise pour les graines de ce pays et qui a eu de si heureux résultats; il désirerait qu'elle voulût bien transmettre aux chambres de commerce des échantillons de cette industrie, qui seront prochainement déposés dans le local de la Société. La Commission centrale accueille avec empressement la proposition de M. de Montigny.

M. Cortambert communique l'extrait d'une lettre de M. Albert de Burg, président de la Société d'émulation de l'Allier, qui signale quelques-uns des hommes célèbres nés dans ce département, entre autres le naturaliste voyageur François Péron, et qui exprime le vœu de voir la Société de géographie accepter l'échange

de son *Bulletin* contre les publications de la Société d'émulation. La Commission centrale, consultée sur cette demande, ajourne sa résolution jusqu'au moment où des travaux de cette société lui auront été communiqués.

M. Jomard annonce que M. Ferdinand Denis veut bien se charger de traduire la statistique manuscrite des Açores par M. de Moura, qui a été offerte à la Société par M. de Montigny. Il met sous les yeux un ouvrage de M. Squier, intitulé *Honduras interoceanic Railway*, sur un projet de communication entre les deux océans, à travers l'Amérique centrale.

On communique la liste des ouvrages offerts.

M. Jomard dépose sur le bureau, de la part de M. le lieutenant de la marine américaine Maury, l'ouvrage intitulé *The Amazon and the Atlantic Slopes of South America*.

M. V.-A. Malte-Brun entretient la Société de la réduction qu'il a faite, pour le *Bulletin*, de la carte de l'Afrique centrale par M. Aug. Petermann.

M. Kohl met sous les yeux de la Société une carte générale des découvertes successives faites en Amérique, depuis les premières explorations jusqu'à nos jours. Il lit une notice sur la distribution générale de ce travail graphique tout à fait neuf, où les noms des voyageurs, les dates des découvertes, le système des couleurs disposées avec une méthode particulière, suivant les routes et les époques, excitent l'attention et l'intérêt de l'assemblée. M. Kohl mentionne ensuite succinctement les sources où il a puisé les éléments de cette carte historique, et il montre à la Société une collection très considérable de pièces, copiées

d'après les cartes originales où il a retrouvé une mention quelconque d'une découverte nouvelle en Amérique depuis les plus anciennes explorations. Ces cartes ont servi de base à la construction de sa carte générale.

M. Isambert, président de la section de comptabilité, exprime, au nom de cette section, l'avis qu'on peut adresser le *Bulletin* à divers consuls et agents consulaires qui, par leur position, seraient à même d'être utiles à la Société. La commission centrale adopte cette proposition, après quelques paroles de MM. Jomard et d'Avezac, tendant à faire voir l'avantage de répandre le *Bulletin* le plus possible.

M. d'Avezac annonce la publication toute récente d'une nouvelle édition d'*Ethicus histriote*, par M. Wutke, à Leipzig.

M. Jomard annonce que M. Rochet d'Héricourt, membre de la Société et consul de France à Djeddah, vient de mourir en Arabie. L'assemblée se montre vivement affectée de la perte de ce zélé voyageur.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LES SÉANCES DES 5 ET 19 MAI 1854.

O U V R A G E S.

MÉMOIRES, RECUEILS ET JOURNAUX PÉRIODIQUES.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Annales du commerce extérieur. Mars 1854. — Bulletin de la Société géologique de France. Mars et avril 1854. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique. Février 1854. — Journal des missions évangéliques. Avril 1854. — Journal d'éducation populaire. Avril 1854. — Annales de la propagation de la foi. Mai 1854. — Revue de l'Orient. Mai 1854. — Nouvelles Annales des voyages. Mars 1854. — Archives des sciences physiques et naturelles. Mars 1854. — Bibliothèque universelle de Genève. Mars 1854. — L'Athenæum français. N^{os} 16 à 19 de 1854. — Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde. 1^{er} et 2^e cahier du 2^e vol. — Proceedings of the Royal Society. N^o 2.

ACTEURS ET ÉDITEURS.

MÉLANGES.

Astronomie élémentaire appliquée à la chronologie égyptienne. 1854, broch. in-8°.

M. DE VILLIERS DU TERRAGE.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

(Voyez aussi les ouvrages offerts à la Société.)

EUROPE.

- Le Danube, la mer Noire, la mer Baltique, la Turquie ancienne et moderne, par M. H. Lebrun. Paris, 1854, in-4°.
- La Russie contemporaine, par M. Léouzon-Leduc. Paris, 1854, in-16.
- Der Orient and Europa, von Callot. Leipzig, 1854, in-8°.
- Notions of Russia and Turkey. Londres, 1854, in-8°.
- Plan de la baie de Kronstadt, dressé par A. Vuillemin. Paris, 1854.
- Murray's Handbook for Travellers in Turkey. 3^e édit. Londres, 1854.
- Beitrag zur Geschichte der Stadt Villingen, etc. — Donaueschingen, 1854, in-8°.
- Géographie physique, politique, historique, etc., du département de la Charente-Inférieure, par Dolivet. Rochefort, 1854, in-8°.
- Géographie et statistique des communes de France, publiées par M. Th. Ogier. — Canton de St-Symphorien d'Ozon (Isère).
- Notices historiques, topographiques et archéologiques sur l'arrondissement d'Abbeville, par M. Em. Prarond. Tome I^{er}. Abbeville, 1854, gr. in-16.
- Études statistiques et topographiques sur l'arrondissement de Corbeil. Corbeil, 1854, in-8°.
- Topography of Isle of Wight. Londres, 1854.

ASIE.

- Voyage en Turquie et en Perse, exécuté pendant les années 1846, 1847 et 1848, par Xav. Hommaire de Hell, avec un atlas des planches par J. Laurens. T. I^{er}. Paris, 1854, gr. in-8°.
- Les Pèlerins d'Orient. Lettres artistiques, historiques et statistiques sur un voyage dans les provinces danubiennes, la Turquie, la Syrie, la Palestine; par M. Félix Pigeory. Paris, 1854; in-8°. Avec une carte, et un plan de Jérusalem.
- Travels in Siberia, by S. S. Hill. Londres, 1854, 2 vol. in-8°.
- The history of the great and mighty Kingdom of China, and the situation thereof; compiled by the Padre Juan Gonzalez de Mendoza, and now reprinted from the early translation of R. Parke. Edited by sir G. T. Staunton. — Publié par la Société Hackluyt.

AFRIQUE.

- Evenings in my Tent; or Wanderings in the african Sahara, by the Rev. N. Davis. Londres, 1854, 2 vol. in-8°.

AMÉRIQUE.

Voyage en Californie, par M. Auger. Paris, 1854, in-16.

Reise in Südamerika, von E. v. Bibra. Manheim, 1854, in-8°.

Minnesota and its Resources, by J. Wesley-Bond. New-York, 1854, in-8°.

A New and complete Gazetteer of the United States, by Thom. Baldwin and J. Thomas. Philadelphie, 1854, in-8°.

Travels in Rio de Janeiro, Buenos-Ayres, etc., by F. Gerstaecker. Londres, 1854, in-8°.

Océanie.

Mémoires historiques sur l'Australie, par Mgr. Rudesindo Salvado, traduits de l'italien en français, par M. l'abbé Falcimagne, 1854.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET HISTORIQUE.

Cosmographie d'Ethicus, par M. Pertz. Berlin, 1853. — La même, par M. Wutke. Leipzig, 1854.

Flavius Josephus der Führer und Irreführer der Pilger im alten und neuen Jerusalem. Mit einer Beilage Jerusalem des Itinerarium Burdigalense enthalten. Leipzig, 1854, in 8°.

Carte de la Gaule indépendante et romaine, donnant la division en 17 provinces, dressée par Desbuissons. Paris, 1854.

NOTE SUR LES OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

La section de publication se fait un devoir de rendre compte des ouvrages que les compagnies savantes et les auteurs veulent bien offrir à la Société. L'abondance des matières l'empêche cependant de donner, dans le présent numéro, l'analyse de plusieurs ouvrages dont différents membres ont fait l'examen; mais il paraîtra des comptes rendus dans les numéros suivants, et l'un des premiers sera celui de l'*Histoire* et de la *Description du Japon*, par M. Ed. Fraissinet, livre auquel la tentative récente des Américains dans cet empire donne un intérêt particulier. E. C.

PROGRAMME DES PRIX PROPOSÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

I. — *Prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie.*

La Société offre sa grande médaille d'or au voyageur qui aura fait, en géographie, pendant le cours de l'année 1852, la découverte jugée la plus importante parmi celles dont la Société aura eu connaissance ; il recevra, en outre, le titre de correspondant perpétuel, s'il est étranger, ou celui de membre, s'il est Français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut de découvertes de cette espèce, des médailles d'argent ou de bronze seront décernées aux voyageurs qui auront adressé pendant le même temps à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles au progrès de la science. Ils seront portés de droit, s'ils sont étrangers, sur la liste des candidats pour les places de correspondant.

 II. — *Prix d'Orléans.*

Médaille d'or de la valeur de 2 000 francs.

Un prix de deux mille francs est offert au navigateur ou au voyageur dont les travaux géographiques auront procuré, dans le cours des années 1853 et 1854, la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie

ou à l'humanité. La Société s'attachera de préférence aux voyages accompagnés d'itinéraires exacts ou d'observations géographiques.

III. — *Nivellements barométriques.*

Deux médailles d'or de la valeur de 100 francs chacune.

Deux médailles d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellements barométriques les plus étendus et les plus exacts faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des éléments de calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard, le 31 décembre 1854.

Les fonds de ces deux médailles ont été faits par M. Perrot, membre de la Société.

ERRATA

DU NUMÉRO DE MARS - AVRIL 1854.

Page 259, ligne 3, *au lieu de : Mombas, lisez : Ukambani.*

Page 273, ligne 8, *au lieu de : kharadjour, lisez : kharadjour.*

Plateau élevé appelé l'ango
couvert de verdure, mais sans arbres

Rio Londa
ou Leeba

R. L'acampage nommée sur les bords du Londa

ESQUISSE DU COURS DE LA RIVIÈRE SESHEKE

Sekhosé Lat. 17° 29' S.
Long. 24° 25' E.
Sesheke Lat. 17° 24' S.
Long. 24° 25' E.

RE-MARQUES

Les chiffres qui suivent les noms des lieux
sans aucune autre indication expriment des
longitudes

Les chiffres naturels sont formés par des
collines de 100 pieds au plus de hauteur.

Cette carte doit être comparée à la Carte
du lac N'Gami et des rivières voisines dressée
d'après les informations de M. H. Denoll,
et donnée au bulletin d'Ethiologie 1882.

Un rapprochement avec les cartes de l'Ethiologie, ce
même bulletin.

Longitudes constatées du Meridian de Greenwich

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUIN 1854.

**Mémoires,
Notices, Documents originaux, etc.**

INSTRUCTIONS

DONNÉES A DIVERS VOYAGEURS PAR LA SOCIÉTÉ
DE GÉOGRAPHIE EN 1854.

I.

INSTRUCTIONS POUR M. HECQUARD,

Consul de France à Scutari (Albanie).

Note de M. Alfred Maury (1).

L'étude de la géographie ancienne de l'Épire présente encore bien des lacunes, que peut seule combler une exploration attentive de la contrée. Scutari est placé presque au centre du pays appelé par les anciens *Illyrie grecque* ou *Nouvelle-Épire* (*Epirus Nova*), et occupe vraisemblablement l'emplacement de Scodra,

(1) Les notes des divers auteurs ont été discutées dans les séances de la section de correspondance et adoptées ensuite par la Commission centrale.

mentionné par Tite-Live et Ptolémée. Il serait bon de s'assurer du véritable emplacement de la ville antique et de faire des fouilles à l'entour de l'ancien lac *La-beatis*, aujourd'hui lac de Scutari ; car il y avait des établissements romains entre le fleuve Barbana, aujourd'hui Boyana, et Clausula, ainsi qu'il résulte des indications de Procope et d'Étienne de Byzance. Au sud de Scutari se trouvaient les anciennes villes de Lissus et de Pistus, dont l'emplacement n'est pas assigné d'une manière certaine à Alessio et à Vaudone. Il serait bon, en réunissant les témoignages de Tite-Live, de Polybe, de Diodore de Sicile, de Ptolémée et de la table de Peutinger, de rechercher l'emplacement certain de ces villes antiques.

On fera bien d'explorer tout le cours du Drin, l'ancien Drilo, qui paraît avoir servi pendant quelque temps de limite entre l'Illyrie grecque et l'Illyrie barbare.

Les notions que l'on possède sur les populations anciennes de ces provinces sont extrêmement incomplètes. Est-il encore possible actuellement de distinguer les peuples qui habitent entre le lac de Scutari et le *Drin blanc*, lesquels sont désignés par les anciens (Thucydide, Tite-Live, Pomponius Mela, Ptolémée) sous le nom de Taulantiens, et ceux qui habitent au sud de Prisren, sur l'autre rive du *Drin blanc*, et que Polybe, Plutarque et Tite-Live nomment Parthinien?

Il serait extrêmement important d'étudier toutes les populations du nord de l'Épire, afin de déterminer dans quelles proportions se sont mêlées les races slaves, illyriennes et épirotes, de les comparer surtout aux montagnards du Montenegro.

Si M. Hecquard peut pousser ses investigations un peu plus loin, il fera bien de reconnaître dans son parcours la *Via Egnatia*, qui allait à travers l'Épire et la Macédoine jusqu'à Byzance, et qui passait par Lychnidus, aujourd'hui sans doute Okhrida, sur le lac du même nom.

La position de Cavii, mentionnée par Tite-Live dans son *XLIII^e* livre, n'est pas connue et doit être cherchée entre le fleuve Genesus et le fleuve Panyasus, c'est-à-dire entre le Scombi ou Tobi et le Cavaya. Il en faut dire autant de Bulis, souvent cité par les anciens, et notamment par César, Tite-Live, Étienne de Byzance, Cicéron, et qui était bâti sur la rive gauche du Genesus, sans qu'on puisse savoir au juste où elle se trouvait.

Une étude approfondie de ce qui peut rester de l'ancien Epidamnus, colonie de Corcyre, appelé ensuite Dyrrachium, serait extrêmement intéressante. C'était le point de départ de la *Via Egnatia*, et ses antiquités n'ont guère été explorées. M. Hecquard, s'il peut se transporter jusqu'à Durazzo, fera donc bien de suivre la voie romaine, à partir de là, en se dirigeant vers Okhrida.

Au nord d'Okhrida, il trouvera des localités romaines dans la direction de Scutari, et il fera en sorte de retrouver les emplacements de Draudacum et d'Œneum.

Dans son exploration du pays, il devra aussi visiter, si cela est possible, Dukagin, l'ancien *Doracium Metropolis*, qui a eu jadis une grande importance, et Ibali, l'ancienne Deabolis des Byzantins, la Dibolia de Ptolémée.

M. Hecquard pourra étudier, non seulement au point de vue ethnologique, mais encore au point de vue philologique, les diverses populations de l'Épire septentrionale, et notamment les Zingaris ou Bohémiens, que les géographes disent s'y trouver en fort grand nombre.

Il a été publié, en 1835, à Francfort-sur-le-Main, par le chevalier de Xylander, un ouvrage sur la langue des Schkipetars ou Albanais. Si notre confrère pouvait se le procurer par un libraire de Trieste ou de Vienne, il ferait bien de noter, sur la grammaire et sur le vocabulaire contenus dans cet ouvrage, les différences de locution, de mots et de formes verbales suivant les cantons. M. de Xylander a négligé malheureusement d'indiquer les différents dialectes qui peuvent exister. Il est nécessaire de remplir cette lacune.

La langue des Schkipetars comprend des mots appartenant aux familles grecque, latine, slave et turque. Ces derniers, qui sont en petit nombre, peuvent facilement être distingués ; mais on ne sait pas si les mots de forme latine ont été introduits par les Romains, ou dérivent d'un ancien idiome voisin du grec de la famille pélasgique, et dont le latin serait lui-même en partie dérivé, les colons pélasges qui vinrent s'établir en Italie ayant remonté de Grèce par le nord du golfe Adriatique. La comparaison des diverses formes de mots pourrait mettre à cet égard sur la voie (1).

(1) Depuis la rédaction de ces instructions, M. Halm a fait paraître ses *Albanesische Studien*, dans lesquelles il éclaire quelques-unes des questions proposées à l'examen de M. Hecquard. Je le renverrai donc à la lecture de ce savant ouvrage. A. M.

Le voisinage du Montenegro permettra de recueillir le vocabulaire de la langue de ce pays et de constater ainsi la forme des mots d'origine slave qui ont pénétré dans le schkipetar.

Il serait utile, pour la question ethnologique, de se procurer des portraits fidèles des individus présentant au plus haut degré le type des diverses races de l'Épire.

Il existe en Épire divers lacs. Quelles sont les causes de leur alimentation ? Quelle est la nature de leurs eaux et leur profondeur ?

Quelques détails sur le régime des rivières, sur l'époque de la fonte des neiges dans les montagnes qui séparent l'Épire de la Bosnie et de la Macédoine, seraient fort intéressants ; de même M. Hecquard fera bien de s'attacher à marquer sur la meilleure carte qu'il se procurera les noms des rivières secondaires qui ne sont pas indiquées dans nos cartes.

Enfin, si notre confrère pouvait faire faire des fouilles à Scutari, il rechercherait surtout les inscriptions grecques et latines, les médailles, les vases et les pierres gravées qui se rapportent à l'histoire ancienne de la ville et pourraient nous dire ce qu'il faut croire de la tradition qui attribue la fondation de cette ville à Alexandre le Grand.

Note de M. Certambert.

M. Hecquard rendrait un grand service à la géographie actuelle de l'Albanie en en faisant connaître les divisions et subdivisions administratives, l'organisation politique et religieuse. Tout ce qu'il pourra dire sur la statistique et la population de ce pays serait reçu avec

reconnaissance par la Société de géographie. Il émettrait son opinion sur les limites précises qu'il faut assigner à l'Albanie et sur l'extension qu'il convient d'attribuer à la dénomination d'*Épire*.

M. Hecquard est prié de donner aussi sur le Montenegro tous les renseignements qu'il pourra fournir. Il consultera avec fruit la carte de ce pays par Karacsay, publiée en 1842, et la carte manuscrite du Montenegro par le prince Wassoewitch, carte dont nous lui envoyons un calque, et qui se trouve accompagnée d'une notice sur la haute Albanie, insérée dans le t. XV de la 2^e série du *Bulletin* de la Société, p. 166.

Note de M. Viquesnel.

GÉOGRAPHIE MODERNE. — Mes voyages en Albanie et en Épire remontent à 1836 et 1838; j'accompagnais mon savant ami M. Boué, membre de l'Académie des sciences de Vienne (Autriche). Ce géologue a publié la description générale de la Turquie d'Europe (*La Turquie d'Europe*, Paris, 1840, 4 vol. in-8°). De mon côté, j'ai publié deux mémoires dans le Recueil des *Mémoires de la Société géologique de France* (t. V de la 1^{re} série, 1842, et t. 1^{er} de la 2^e série, 1846). Le résultat de nos voyages a introduit des rectifications importantes dans la géographie de ces contrées; mais il reste d'énormes lacunes à combler.

Voici les itinéraires que j'ai suivis : 1^o de Novi-Bazar à Uskiup, par Ipek, Pristina et Katchanik; 2^o de Novi-Bazar à Scutari, par le plateau de Souodol, Rojaï, le lac de Plava et les montagnes de Schalia; 3^o de Scutari à Ianina, par Lesch, Tirana, Elbassan, Bérat, Klis-

soura, Prémili et Konitza ; 4° de Ianina à Corfou, par Philatès.

Dans un autre voyage (en 1837), M. Boué a parcouru sans moi : 1° la route de Novi-Bazar à Séraïévo, par Siénitza, etc. ; 2° celle d'Uskiup à Scutari par Prisren et les montagnes de la Myrdita ; 3° la route de Monastir à Prisren, par le lac de Presba, le lac d'Okhrida, Kritchovo et Kalkandèlen ; 4° la route de Ianina à Larissa, par Metzovo ; 5° celle de Kastoria à Okhrida, par le lac marécageux de Malik.

M. le professeur Grisebach a suivi la route de Salonique à Scutari par Monastir, Uskiup, Prisren, etc. Ses recherches botaniques l'ont conduit au sommet de plusieurs montagnes ; son ouvrage (*Reisen durch Rumelien und nach Brussa*, Gœttingen, 1841) renferme également des renseignements pleins d'intérêt.

Enfin, M. le colonel Leake (*Travels in northern Greece*, 4 vol. in-8, 1835) s'est rendu de Kastoria à Bérat, par Goritza et les montagnes de Khopari et du Tomoritza.

Tels sont les éléments dont j'ai profité pour construire, sous la direction du colonel Lapie, les cartes qui accompagnent mes mémoires.

M. Grasset, consul de France à Ianina, m'avait promis la description de son ascension au Tomoros ; il n'a pu me la transmettre. M. le docteur Joseph Muller, auteur d'une brochure sur l'Albanie (Prague, 1844), m'a envoyé le commencement de son itinéraire de Scutari à Okhrida par la vallée du Drin noir, qu'aucun Franc n'avait, à ce que je sache, parcouru avant lui. Ce savant espérait venir à Paris et me donner verbalement tous les renseignements dont j'avais besoin pour

faire usage de ses observations. Les circonstances ne lui ont pas permis d'exécuter son projet et m'ont privé de matériaux précieux.

Si vous tracez sur une carte les itinéraires que je viens de citer, vous verrez qu'ils dessinent un réseau à très larges mailles qu'il s'agirait de remplir.

Il paraît que, postérieurement à nos voyages, des observateurs ont parcouru l'Albanie et moissonné de nouvelles découvertes. M. Boué publie en ce moment le recueil de ses itinéraires et les renseignements qu'il a nouvellement recueillis (voyez les *Mémoires de l'Académie des sciences de Vienne*). Il m'écrit les phrases suivantes : « Vous serez étonné de me voir donner la » solution de plusieurs problèmes, tels que le cours de » l'Arzan, du Drnitsa, du Drin, et celui de cinq ou six » cours d'eau de l'Ischn. Nous avons eu le plus grand » tort de céder aux importunités de notre botaniste et » de renoncer à notre excursion à l'ouest d'Ipek. Il » fallait s'élever à travers de vastes solitudes jusqu'à la » cime des montagnes qui dominent le lac de Plava. » De ce point, nous aurions eu la carte de 30 lieues de » pays à la ronde. C'est ce qu'a exécuté un Kalou- » guéri. Rougova est fixé avec le nombre de ses habi- » tants ; le Schar, décrit cime par cime ; Dibre, dé- » chiffré. »

Je me contente de vous tracer l'exiguïté des connaissances positives qu'on possède sur l'Albanie, pour vous démontrer que vos recherches, de quelque côté qu'elles se portent, vous fourniront une ample moisson de faits nouveaux.

C'est avec une juste raison que M. Maury vous recommande de reconnaître la Via Egnatia. J'ai essayé

de placer sur ma carte les stations de cette route, depuis Lychnidus (*Okhrida*) jusqu'à Thessalonique ; je n'ai jamais pu y parvenir d'une manière satisfaisante. Cette difficulté doit tenir à l'insuffisance de nos connaissances sur le pays.

GÉOLOGIE. — Les montagnes du lac de Plava, de Gouzinié et de Schalia, situées au N.-E. de Scutari, nous paraissent, d'après leurs fossiles, appartenir à la craie inférieure et moyenne. Elles se composent de calcaire compacte, de dolomie, de conglomérats, de grès. La roche dominante est le calcaire ; la dolomie constitue des pitons déchiquetés, dont les formes rappellent celles de certaines vallées du Tyrol.

A Gouzinié, entre ce village et celui de Schalia, nous avons trouvé dans le calcaire des hippurites, des sphérulites, des polypiers, une grosse coquille ressemblant à une isocarde. Près de Dédagnê, le même calcaire renferme des polypiers, des nérinées de plusieurs espèces et une coquille dont la coupe paraît appartenir à la *Tornatella gigantea*.

Ce dernier gisement est à quatre heures et un quart de Scutari ; on y va par Kopilik, deux heures trois quarts ; Gradiska, trois quarts d'heure ; Dédagnê, trois quarts d'heure. Il serait très intéressant de casser beaucoup d'échantillons et d'y rechercher les fossiles dont nous n'avons pu recueillir que des spécimens peu déterminables. Une ou deux journées consacrées à cette localité fourniraient une collection précieuse. Des recherches dans les environs de Scutari amèneraient la découverte de nouveaux gisements.

La vallée de Schkrel et de Dédagnê est séparée de la

plaine du lac par un rideau de monticules composé de conglomérat tertiaire ou peut-être alluvial, dont les éléments proviennent des montagnes voisines.

En montant à la citadelle de Scutari, on trouve des schistes argileux calcarifères, du calcaire argileux schistoïde; le calcaire compacte forme le sommet de la colline. Ces roches nous paraissent appartenir à la formation crétacée. Il serait bon d'étudier l'ordre de superposition des couches et de noter les fossiles qui se trouvent dans chacune d'elles.

Si l'on se rend de Scutari à Elbassan, on trouve près de Bouchatz un mamelon de serpentine qui perce dans des grès quartzeux. Le grès nous paraît encore appartenir à la formation crétacée. C'est un fait à vérifier. La serpentine est une roche éruptive dont M. Boué a trouvé d'énormes filons dans la vallée du Drin et sur la route qui conduit de Scutari à Prisren. (Voyez les descriptions que donne ce savant voyageur dans son ouvrage précité.)

Les escarpements de Zadrinia sont calcaires; nous les considérons comme crétacés.

On prétend que des gisements de poissons fossiles se trouvent dans la colline qui borde la rive occidentale de l'Hisno et qui s'étend depuis l'embouchure de cette rivière jusque près du col du Gabar-Balkan. Il y aurait des recherches à faire à partir des environs du fort d'Ischn ou Ism; il faudrait déterminer les rapports des couches à poissons avec celles du terrain crétacé et des couches tertiaires.

Nous avons vu des huîtres et des nérinées dans la calcaire de Luz-Han, qui présente une caverne d'où sort un ruisseau d'eau sulfureuse.

Un dépôt lacustre, composé de grès, d'argile feuilletée et de marne, s'est formé à la base du calcaire au fond de la vallée de l'Hismo. On y trouve près de Luz-Han un mélanopsis très remarquable.

Un grès quartzeux s'est déposé entre Tirana et le col de Gabar-Balkan; horizontal en plaine, il redresse ses couches en approchant du col. Contient-il des fossiles? Nous n'en avons pas vu.

En descendant le versant opposé de la montagne, on trouve, environ à 50 pieds au-dessous du col, une couche composée de fossiles tertiaires et de fragments arrondis de calcaire fossilifère, répandus dans une marne calcaire. Cette couche nous a paru passer sous les grès précédents (à vérifier) et reposer sur des marnes calcaires ou argileuses de diverses couleurs, qui contiennent des lits subordonnés de grès et de calcaire marneux. Ce dépôt est très intéressant à étudier; il est indépendant du calcaire crétacé contre lequel il est adossé. Il faudrait rechercher s'il contient à sa base des nummulites; nous avons cité, d'après nos notes prises sur place, la présence de ce genre de fossile dans les couches inférieures *visibles*; la perte de l'échantillon qui les renfermait laisse planer quelque doute sur ce fait intéressant.

Près de Bérat, le terrain à nummulite prend un grand développement. On le considère *maintenant* comme l'étage inférieur du terrain tertiaire; à l'époque où nous écrivions, on le rapportait encore à la partie supérieure du terrain crétacé. Il faudrait rechercher l'existence de l'étage tertiaire moyen et de l'étage supérieur du même terrain, et en tracer les limites.

Voilà de belles questions à étudier aux portes de

votre résidence. Je n'ose aborder ici le chapitre des grandes questions théoriques : cependant, si vos loisirs vous permettent d'entreprendre les longues et pénibles recherches qu'exige leur solution, veuillez m'en prévenir ; je me ferai un plaisir d'entrer dans les explications nécessaires pour vous mettre sur la voie.

Le Muséum d'histoire naturelle de Paris recevrait avec plaisir vos envois de fossiles et le catalogue raisonné indiquant leur provenance et les renseignements que vous pourriez ajouter.

II.

INSTRUCTIONS POUR M. DE SAINT-CRIGQ.

Relativement aux observations à faire dans un voyage sur le haut Amazone.

Note de M. Cortambert.

Si M. de Saint-Criegq remonte, pour se rendre au Pérou, tout le cours de l'Amazone, ou s'il le descend à son retour, il devra signaler les avantages que pourrait offrir le fleuve à la navigation des bâtimens à vapeur, ou quels obstacles cette navigation aurait à y rencontrer.

Il indiquera les époques des crues du fleuve et le temps le plus favorable aux communications. Il déterminera, s'il le peut, le débit des deux grandes branches, l'Ucayali et la Tunguragua, et dira laquelle de ces deux branches paraît être le véritable commencement du cours de l'Amazone. Il fera connaître, de même, l'abondance des eaux de l'Apurimac et du Paro (appelé aussi, sur quelques cartes, Beni), qui se

réunissent pour former l'Ucayali, et il indiquera celle de ces deux rivières qui lui paraît être le véritable cours supérieur de l'Ucayali. Il énoncera son opinion sur la vraie source de l'Amazone : est-ce le lac Morocochia, comme paraît le croire M. Herndon ? Il donnera enfin la longueur aussi exacte que possible du cours de ce fleuve, en ayant soin de dire les noms que lui appliquent les indigènes dans les diverses parties de son cours : dans quelle étendue, par exemple, lui donne-t-on le nom de Marañon et celui de Solimoens ?

De grandes contradictions et de nombreuses incertitudes règnent sur l'hydrographie du bassin supérieur du rio Madeira. Le Beni est-il un affluent de gauche du rio Madeira ? Ou bien est-ce le cours supérieur du Purus, du Jurua ou de quelque autre affluent direct de l'Amazone. Il serait important de faire bien comprendre le cours encore peu connu de cette rivière, et l'on expliquerait si c'est par erreur que le même nom a été donné à l'une des branches de l'Ucayali.

Que faut-il croire d'un lac Rogagualo ou Rogaguado que donnent d'anciennes relations, entre le Beni et le Mamoré, vers 12° 30' de latitude ? Existe-t-il réellement ? Et, s'il existe, dans quelle rivière verse-t-il ses eaux ?

Enfin, M. de Saint-Cricq rendrait un service signalé à la géographie s'il parvenait à éclairer complètement, par une description développée et par une carte précise, toutes les questions, jusqu'ici très obscures, de l'hydrographie de la région comprise entre le Guaporé et l'Apurimac. Il ne rendrait pas un moindre service au commerce, à la civilisation, en faisant connaître les points jusqu'où les bateaux à vapeur de di-

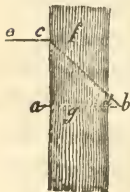
verses dimensions pourraient remonter les rivières de cette région.

Il est inutile de dire combien la Société de géographie attachera de prix à des observations exactes de latitude, de longitude, d'altitude, de météorologie, en aussi grand nombre que possible. Il est également superflu d'insister sur l'intérêt qu'elle trouvera dans les détails précis concernant l'ethnographie, l'archéologie péruvienne, les langues, la topographie, les productions des contrées que parcourra le voyageur. Les nombreux documents que M. de Saint-Cricq a déjà rapportés sur ces diverses branches sont un gage certain du fruit qu'on peut attendre du second voyage auquel il se prépare.

M. de Saint-Cricq est invité à prendre connaissance, en entreprenant son voyage, des grands travaux qu'a publiés, sur son voyage dans l'Amérique méridionale, notre compatriote M. de Castelnau, et des rapports du lieutenant Herndon, de la marine des États-Unis, sur l'exploration que cet officier et M. Gibbon ont faite, en 1851 et 1852, du cours de l'Amazone, par les ordres du gouvernement américain.

Note de M. d'Abbadie.

Pour trouver le débit d'un fleuve, la méthode la plus simple est de faire en b , au moyen d'une équerre d'arpenteur qui ait un angle de 45 degrés, l'angle abc égal à 45 degrés, et l'angle cab égal à 90 degrés ou un angle droit. Alors $ac = ab =$ largeur du fleuve, moins la petite distance db , dont on évi-



terait le mesurage, en choisissant le point *b* au bord même de l'eau en *d*. La largeur de la rivière étant ainsi obtenue, on estime la vitesse superficielle en observant le temps que met un petit corps flottant à aller de *f* en *g*; *f* est déterminé par l'alignement des deux signaux ou piquets *e, e*; *g* est déterminé par la ligne *ab*. Enfin, pour la profondeur, on fait, sur un bateau ou radeau autant de sondages qu'il est possible entre *a* et *b*, soit dix sondages au moins. Le débit se calcule aisément ensuite.

M. de Saint-Cricq ferait bien de se procurer chez M. Fastré trois hypsomètres (instruments plus commodes à transporter qu'un baromètre) et de les observer dans un même vase servant à les entourer de la vapeur d'eau bouillante. En présentant les résultats obtenus, il est toujours préférable de donner les observations originales, afin qu'on puisse les comparer et les calculer à loisir. Ces observations d'hypsomètres sont précieuses pour obtenir d'une manière rapide les altitudes des divers points des rivières et surtout de leurs sources.

On recommande au voyageur des observations continues sur les orages, en notant l'heure où éclate un orage, le nombre d'orages dans un jour, le point de l'horizon d'où vient l'orage, etc. Chaque fois que le voyageur fait un séjour quelque part, il est intéressant d'observer la quantité de pluie tombée, en employant une simple écuelle qu'on pose par terre, dont on a mesuré la surface d'ouverture et dont on mesure le contenu au moyen d'une petite jauge cylindrique. Ces observations de pluies paraissent, autant qu'il m'en souvient, manquer dans le bassin de l'Amazone.

A mesure qu'on remonte une rivière , il faut noter, d'après les débris qui persistent le long des rives, la hauteur des crues, mentionner l'époque des plus basses eaux, faire savoir s'il y a *habituellement* plus d'une crue par année.

S'il est possible de mesurer comparativement les débits de deux affluents voisins, et de répéter, lors des crues, une telle mesure faite pendant les basses eaux, les géographes verront ces résultats avec plaisir.

En pénétrant dans les pays moins connus, on rencontre souvent des langues nouvelles ; alors le travail le plus intéressant, quand on ne peut pas faire un long vocabulaire, est d'écrire les noms de nombre, jusqu'à trente au moins, la déclinaison d'un nom, s'il y en a, et la conjugaison d'un verbe.

Voilà les principaux objets de recherches intéressantes pour un voyageur qui ne veut porter avec lui d'autres instruments qu'une montre, deux thermomètres, trois hypsomètres, de l'encre et du papier. Si l'on emploie une boussole, il faut s'en servir pour relever des tours d'horizon dans chaque station un peu découverte et relier chacune de ces stations au moyen des journées de route.

On recommande au voyageur la méthode de M. Chazalon pour mesurer les distances.

III.

INSTRUCTIONS POUR M. CADET,

Au sujet du voyage qu'il doit faire dans la partie orientale de la Corse.

Note de M. Cortambert.

M. Cadet répondra aux vœux de la Société de géographie en fournissant tous les renseignements neufs qu'il pourra donner sur l'état physique et moral du pays qu'il va visiter. Mais, indépendamment des questions générales que sa sagacité le portera à résoudre, la Société croit devoir appeler son attention sur les faits particuliers suivans :

1° Il y a en Corse un assez grand nombre d'habitants qui parlent grec et qui proviennent de colonies venues, au xvi^e siècle, de la Morée, et particulièrement du Magne. M. Cadet rendrait service à la géographie etimographique en donnant des renseignements complets sur ces populations.

2° La position intermédiaire de la Corse entre l'Afrique et la France rend ce pays favorable à l'acclimation de plantes importées des régions asiatiques, africaines ou américaines. M. Cadet est invité à examiner et à signaler les localités susceptibles de recevoir la culture de plantes utiles, notamment de celles qu'ont récemment apportées de Chine MM. de Montigny, Renard et Jules Itier, récompensés pour leurs importations par la Société de géographie. De même, il devrait signaler les situations propres à l'introduction et à l'acclimation des espèces étrangères d'animaux domestiques.

3^e Il serait intéressant d'indiquer, avec quelque développement, les espèces d'arbres les moins connues des forêts de la Corse.

4^e M. Cadet est prié d'étudier et de décrire les antiquités phéniciennes, romaines et autres qu'il pourrait découvrir dans le cours de ses explorations.

IV.

SÈNÉGAMBIE.

INSTRUCTIONS POUR M. FAIDHERBE.

Note de M. Jomard.

M. le capitaine du génie Faidherbe, commandant son arme à Saint-Louis du Sénégal, sollicite de la Société des instructions pour les voyages qu'il se propose de faire dans l'intérieur de la Sènégalie. M. le capitaine Faidherbe s'est déjà fait connaître par un intéressant mémoire sur les Maures de la rive droite, et il a recueilli un certain nombre de vocabulaires, travail qui l'a mis à même de constater chez les maures Braknas et les maures Dowiches l'existence de plusieurs idiomes entièrement différents, tels que le berbère et l'arabè. Il a aussi annoncé une disposition remarquable pour l'étude des langues africaines, et il nous paraît doué de cette sagacité qui est nécessaire pour l'examen comparatif des idiomes : c'est pourquoi nous lui recommanderons, en première ligne, de former des vocabulaires des langues parlées par toutes les tribus africaines qu'il aura occasion de

visiter. Il vient d'ailleurs au marché de Saint-Louis des gens de toutes sortes de contrées de l'intérieur; c'est un moyen d'obtenir, chaque jour, en même temps que des renseignements positifs sur leurs pays, les éléments du langage que parlent les habitants.

Le mandingue, le berbère et le peul ou foule doivent être l'objet des recherches de M. Faidherbe, non seulement en ce qui regarde la formation des vocabulaires, mais pour ce qui touche à l'analyse grammaticale, partie que les voyageurs ont la plupart négligée. L'esprit caractéristique d'une langue se révèle moins dans la composition des mots que dans la syntaxe, dans la construction, dans les idiotismes.

Depuis le mémorable voyage de Denham et Clapperton, on connaît une écriture gravée sur les rochers d'El-Ghat par des tribus berbères, et qui depuis a été retrouvée dans la Cyrénaïque, dans l'Algérie et en d'autres parties de l'Afrique septentrionale. Puisque M. Faidherbe a reconnu, chez les Maures de la rive droite du Sénégal, l'usage de la langue berbère, il est plus que probable qu'ils connaissent et peut-être pratiquent cette écriture. Dans l'intérieur de l'Algérie, fait assez curieux, les habitants écrivent l'arabe avec ce caractère pour tenir leur correspondance secrète (1). On a découvert, dans l'intérieur du pays, des anneaux, des objets de parure et d'habillement où sont tracés de pareils signes. Dans les derniers temps, on a vu de ces inscriptions libyques dans plusieurs oasis voisines de

(1) Voyez l'alphabet libyque publié en divers ouvrages, entre autres dans un opuscule intitulé : *Deuxième note sur une pierre gravée*, et sur l'idiome libyen.

l'Algérie, et l'on peut regarder comme certain qu'il y en a dans les oasis les plus centrales, ou tout au moins qu'il s'y trouve la connaissance de ces signes et l'usage de la langue. D'ailleurs les Touariks, qui parlent et écrivent le berbère, viennent jusqu'à la Sénégambie dans leurs vastes excursions. Il doit y avoir des manuscrits de ce caractère, dans plus d'un quartier de l'Afrique, puisque le docteur Oudney en a trouvé à El-Ghat, puisque des noirs en ont porté avec eux à Bahia, où M. de Castelneau les a recueillis. Dès la plus haute antiquité les marchands qui, des bords du Nil et de l'oasis d'Ammon se rendaient jusqu'à l'Océan, s'entendaient avec les habitants de toutes ces régions; c'était donc avec une langue commune et sans doute avec cette écriture, puisqu'on la trouve gravée sur d'anciens monuments de la Numidie. Nous appelons donc l'attention toute particulière et les recherches suivies de M. le capitaine Faidherbe, non seulement sur les inscriptions, mais sur tout ce qui regarde cette langue que nous avons cru pouvoir appeler, il y a longtemps, la langue libyque.

La géographie de l'intérieur de la colonie est assez avancée pour qu'on n'ait pas besoin d'indiquer un sujet particulier d'observation; mais il y a, dans l'étude des productions naturelles du Sénégal, des points qui n'ont pas été bien éclaircis : de ce nombre est la connaissance de l'arbre appelé *arbre à feu*. Il y a une saison où cet arbre prend feu spontanément et peut faire embraser une forêt entière, selon de Beaufort et d'autres; c'est au moment où la fleur s'ouvre, ce qui a lieu avec éclat et explosion. Ce phénomène demande à être soigneusement étudié. L'*arbre à beurre* mérite

aussi d'être observé (1). Ce sont des végétaux qu'il faudrait introduire dans nos colonies.

Le père Labat parle de l'encens du Sénégal ; il est probable qu'il désigne une sorte de résine qui est odorante quand on la brûle : c'est encore un fait à observer. M. de Beaufort a donné quelques détails sur le grand arbre qui la produit et qui est une sorte de figuier. Il cite un arbre qu'il appelle *Nete*, qui est au Bambouk et ailleurs, et qu'il est peut-être intéressant de faire connaître, et surtout le *Fang-jang*. Une dernière observation *dendrologique* est suggérée par ce voyageur : c'est la succession des différentes espèces d'arbres à mesure qu'on s'élève ou qu'on change de latitude.

Les gommes sont d'espèces très variées ; il faut recueillir celles qui sont moins connues, ainsi que le mastic, si on le trouve.

Parmi les animaux, il serait utile de rechercher la civette, si elle existe, et la girafe, que de Beaufort a pensé être le *Guïammala* des Sénégalais. Quant à la nature du sol, qui est généralement trachytique, et aux autres questions de géologie, nous nous bornons à renvoyer aux remarques du même voyageur.

La population du pays est un élément de la statistique négligé de la plupart des voyageurs en Afrique, et pourtant d'une grande importance. On recommande à M. le capitaine Faidherbe de faire des recherches, en prenant pour le calcul une autre base que l'étendue des cultures. De Beaufort avait estimé la

(1) Cet arbre, qui ressemble au noisetier, est, suivant de Beaufort, de la famille des térébinthacées.

population dans le Cayor à 800 individus par myriamètre carré.

Ce dernier voyageur, homme doué de la faculté d'observer, et en même temps de beaucoup de jugement et de sagacité, avait étudié les races d'habitants en rapport avec l'état de la culture; il avait tiré de cette comparaison des aperçus lumineux, et au moins des conjectures ingénieuses sur l'ancienne population. Selon lui, la nation ouolofe, il y a plusieurs siècles, occupait un territoire très étendu, dont la capitale était sur les bords du Sénégal supérieur.

Il est presque superflu de signaler et de recommander les caravanes venant du Kaarta et de Ségo sur le Dhioliba, chargées d'ivoire, d'or et de marchandises, et qui fourniront les renseignements les plus variés à ceux qui les interrogeront dans leurs langues.

Les Mandingues, peuple qui habite la rive gauche de la Gambie, sont d'humeur paisible et adonnés au commerce; c'est une des raisons pour lesquelles nous recommandons aux voyageurs l'étude de la langue mandingue, bien qu'on en possède déjà des vocabulaires.

Nous recommandons en général de compléter les recherches ethnographiques déjà existantes sur les Mandingues, les Ouolofs, les Foulahs, les Bambaras, les Serrères, les gens de Bambouk, ceux de Bondou, les Oulli, les Sarracolets, peuple marchand, et de recueillir les anciennes traditions locales, les chants et aussi les fables sur lesquelles nous avons de précieuses notions dues au baron Roger, notre bien regrettable collègue.

Relativement à la géographie positive, je veux dire la détermination astronomique des lieux, surtout

la longitude, on ne saurait trop recommander aux voyageurs munis d'instruments les soins à apporter aux observations; il en est de même des altitudes ou hauteurs absolues au-dessus du niveau de la mer. On possède maintenant plusieurs méthodes pour ce dernier genre d'observation, ainsi que des instruments que nos physiciens ont perfectionnés et perfectionnent tous les jours. Les observations faites à l'aide de ces instruments permettent de contrôler les résultats obtenus par le moyen du baromètre.

A l'égard des routes les plus utiles à connaître pour pénétrer dans l'intérieur, on recommande celles qui mènent du haut Bâfing à Ségo et à Djenné, bien que Mungo-Park les ait indiquées; le commerce peut les avoir beaucoup modifiées pendant un demi-siècle. Cette notion ne peut s'acquérir que par renseignements; le devoir de l'observateur est de rechercher la vérité entre les rapports souvent différents, quelquefois contradictoires, des indigènes. Les lignes de routes entièrement inconnues, qu'il serait le plus important de connaître, sont celles qui conduisent de Djenné ou de Sansanding, de Ségo ou d'Yamina ou de Bamakou, à Sakkatou, à Foga ou à Yaouri sur le Kouara (ou Dhioliba). Cet intervalle, de 500 milles géographiques selon les uns, de 600 selon les autres, n'a été parcouru par aucun voyageur européen. Ce serait beaucoup d'apprendre, par de bonnes informations, comment les naturels parcourent ce vaste espace, quels cours d'eau le traversent, quels obstacles naturels s'y rencontrent. Les chefs de caravanes, tels que les marchands Sarracolets, les Bambaras de Ségo, qui viennent au Kaarta malgré la guerre entre eux et les Bambaras de ce der-

nier pays, les Foulahs et les Mandingues, peuvent être utilement consultés.

Selon le baron Roger, qui avait interrogé un homme de Tichyt (venu de Sègo à Saint-Louis, en 1824, après plusieurs voyages à Fogo et à Tombouctou), on peut aller, en douze ou quinze jours de cheval, de Djenné à Fogo. Ce lieu est cité par les frères Lander comme situé à trois jours de *Yaouri*, mais ils ne l'ont pas visité. Il paraît aussi qu'il existe une rivière dite Sirba ou Goulbe, coulant de l'ouest à l'est et débouchant dans le Kouara au-dessus d'*Yaouri*; on pourrait en suivre le cours, qui est assez étendu.

Voici une autre question également importante pour la science géographique et pour nos possessions d'Afrique : existe-t-il des routes de commerce entre Tombouctou et le pays d'Aschantie ? C'est en traversant de l'ouest à l'est le vaste espace dont nous avons parlé plus haut, qu'il y aurait chance de rencontrer les routes dont il s'agit, si elles existent. La difficulté serait grande sans doute de se rendre de nos comptoirs du grand Bassam et d'Assinie, de passer à travers ce royaume, et d'arriver ensuite, par exemple, au 12° ou au 18° parallèle nord ; mais, si l'on y réussissait, on aurait ouvert la voie de terre aux relations de la colonie sénégalaise avec la mer de Guinée.

Nous dirons encore quelques mots sur les communications à établir entre cette colonie et l'Algérie. On a parlé bien des fois de ce projet, qu'il est si naturel de concevoir, mais peu facile à exécuter ; cependant le progrès des découvertes est tel, et la convenance, la nécessité même en sont si évidentes, qu'on doit insister sur cette idée jusqu'à ce qu'elle soit réalisée. Soit qu'on

veuille se rendre à Tombouctou , soit qu'on aille de la même oasis à Toudeyni, Tichyt et Elimané non loin de Bakel (sur le haut Sénégal), on est assuré qu'il y a des routes dans ces deux directions suivies par les caravanes. Or la position d'Ayn-Salah est bien déterminée; cette oasis n'est guère qu'à trois cents milles de nos postes avancés de l'Algérie méridionale.

Les maures Darmankous peuvent fournir des guides intelligents au voyageur qui sera chargé de cette exploration; il s'agira d'en choisir un, assez sûr et dévoué, parmi les Darmankous qui viennent habituellement à Saint-Louis. On aurait beaucoup à apprendre sur les populations qui habitent ou fréquentent ces contrées moins désertes qu'on ne pense. Les parties les plus voisines de l'Océan, de Wadan jusqu'au Maroc, mériteraient aussi d'être explorées, sans négliger Arguin ni Ouadnoun.

M. le capitaine Faidherbe connaît trop bien les pays voisins de nos possessions du Sénégal pour qu'on doive insister ici sur celui de Kaarta. Cet État est puissant, peuplé, riche en or et en ivoire; il fait un assez grand commerce: mais la population est hostile aux chrétiens, loin de leur être favorable comme les habitants du Kasson, royaume voisin à l'ouest. En outre, comme on l'a dit plus haut, les Bambaras du Kaarta sont souvent en guerre avec ceux de Ségo; c'est pourquoi nous ne conseillerions de traverser cette contrée qu'avec de grandes précautions, et, s'il est possible, en obtenant des otages.

La description des cataractes qui existent sur le Bâfing n'a pas encore été donnée complètement. On sait assez bien en quoi consistent la chute de Felou ou les petites

cataractes, et les chutes très étendues de Gowina ; mais il paraît qu'il en existe d'autres intermédiaires, ou même au-dessus de Gowina : il serait bon d'avoir une connaissance complète de toutes ces cataractes, d'étudier le régime du Sénégal supérieur, autant sous le rapport topographique que sous le rapport géologique, l'époque des crues, le niveau qu'atteint l'inondation, son étendue et sa durée, la section et le débit du fleuve en plusieurs endroits de son cours.

On assure qu'entre la Falemé et la Gambie, il y a une et même deux rivières qui coulent tantôt vers la première, tantôt vers la seconde. Ce fait peu commun se retrouve dans le Cassiquiaré, entre l'Amazone et l'Orénoque ; on en doit la connaissance au baron de Humboldt. On ne l'a pas encore bien constaté en ce qui regarde la Gambie et la Falemé.

Je terminerai ces notes en indiquant comme sujets de lecture, entre autres voyages modernes, ceux de Mollien, de René Caillié, de Raffenel, sans préjudice des anciens ouvrages sur la Sénégambie ; enfin, je renverrai aux recueils périodiques de la Société de géographie de Paris et de celle de Londres, où il y a de nombreux articles sur le Sénégal. (Voy. les tables publiées par ces deux Sociétés.)

Nota. — Consulter les questions adressées à M. Raffenel et à M. Panet ; voyez aussi les vocabulaires de M. Richardson et ses itinéraires. Un africain appelé Moussa, élevé à Paris par les soins du baron Roger, aujourd'hui curé au Sénégal, et M. l'abbé Boilat, pourront donner d'utiles renseignements et, peut-être, procurer des facilités aux voyageurs.

CIRCULAIRE

RELATIVE A L'OBSERVATION DES TREMBLEMENTS DE TERRE,

ADRESSÉE A TOUS LES VOYAGEURS

PAR M. PERRY, PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE DIJON.

Le phénomène des tremblements de terre n'est pas un de ceux qu'on puisse observer journellement, et, quoique les manifestations en soient fréquentes à la surface du globe, l'étude en est difficile.

J'ai pensé depuis longtemps à dresser des catalogues des tremblements de terre enregistrés dans les recueils scientifiques ou mentionnés par les historiens, et, depuis douze ans, j'ai publié plusieurs catalogues des secousses ressenties dans diverses régions physiques. Mais en général je ne trouve dans cette revue rétrospective que les tremblements les plus violents, les plus désastreux ou les plus remarquables par quelques circonstances spéciales.

Cependant, plus des catalogues de ce genre seront complets, plus on doit espérer de fournir à la science des documents dont la discussion pourrait jeter un grand jour sur la physique terrestre. Convaincu de l'avantage qu'il y aurait à recueillir le plus grand nombre possible de faits, j'ai, depuis 1843, publié annuellement, dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique* et dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, la liste des secousses ressenties chaque année.

Pour ce travail, j'ai cherché à établir une correspondance étendue. Je suis assez heureux pour que des savants, des amis de la science, des observateurs, aient

bien voulu répondre à mon appel. Aujourd'hui j'ai des correspondants dans les divers États de l'Europe , en Égypte , en Syrie , aux États-Unis ; mais ces correspondants sont encore peu nombreux, et je ne reculerai devant aucune dépense pour mener à bonne fin la tâche que je me suis imposée.

La Convention avait ordonné à tous les agents consulaires de la République de recueillir les renseignements qui pouvaient intéresser la science , et fait imprimer le programme d'une série de questions que , *dans leurs nombreux loisirs*, ces agents devaient chercher à résoudre. La Convention ne leur demandait pas des mémoires scientifiques, elle voulait qu'ils enregistrassent des faits, qu'ils recueillissent des observations, qu'ils rapportassent même les traditions du pays relatives aux phénomènes qu'ils signalaient. Elle ne voulait pas qu'ils se bornassent à un rôle simplement diplomatique, elle exigeait d'eux tous les services dont ils étaient capables.

En effet , les agents consulaires , les voyageurs, tous les amis de la science, peuvent, presque sans peine et sans travail, fournir des renseignements utiles, que je me charge de réunir, et dont la discussion pourra un jour étendre nos connaissances encore si imparfaites dans la physique du globe.

Il suffit pour cela de ne pas laisser passer inaperçues les nombreuses commotions souterraines qui se manifestent annuellement , de les enregistrer aussi exactement que possible, et d'en dresser des catalogues que les savants puissent consulter et discuter un jour.

Les observateurs peuvent se borner à tenir un journal, à y noter le jour, l'heure, la durée, la direction, la

force et l'étendue des secousses ; à signaler la nature et le caractère du bruit qui précède, accompagne ou suit ordinairement les tremblements ; à en décrire succinctement les effets sur les édifices, sur le sol, sur les eaux, sur les hommes ou sur les animaux ; à indiquer le centre du phénomène, qui semble se déplacer assez souvent dans une série de secousses , et l'étendue du pays ébranlé ; enfin à enregistrer les différents phénomènes météorologiques qui leur paraissent avoir des relations avec les secousses. Si celles-ci se prolongent ou se renouvellent , il serait très intéressant d'en tenir un journal exact , car je ne puis plus douter que leur fréquence ne suive une marche en relation avec celle des marées océaniques. Dans ce cas , il faut indiquer les heures aussi exactement que possible, et ne pas se contenter de ces mots : les secousses sont renouvelées pendant quinze, vingt, trente jours.

Ces notes se prennent le plus tôt possible après la manifestation du phénomène, et s'inscrivent immédiatement. On y ajoute ensuite les renseignements qu'on peut recueillir.

Quant aux faits dont on n'est pas témoin, on peut en copier la description dans les journaux ; ou , pour éviter le travail , faire ce que font plusieurs de mes correspondants : ils coupent les articles de journaux, en ayant soin d'inscrire au *verso* le nom et la date du journal et mettent ces extraits sous une enveloppe commune, qu'ils m'adressent ensuite sous forme de lettre, avec les notes manuscrites qu'ils ont recueillies.

Il est bien entendu que chacun peut joindre à son envoi ses propres réflexions, que je me fais un devoir de publier dans mes catalogues annuels, dont chacun de

mes collaborateurs reçoit d'ailleurs un exemplaire par la poste et *sous bandes*, ou par toute autre voie qui lui paraît préférable.

Peut-être MM. les consuls de France pourraient-ils m'adresser leurs demandes par la voie du ministre des affaires étrangères, et les voyageurs par l'intermédiaire des Établissements ou Sociétés scientifiques auxquels ils appartiennent? Ce mode d'envoi m'épargnerait des dépenses qui, par leur répétition fréquente, ne laissent pas que d'être assez considérables.

MM. les consuls pourraient aussi se procurer facilement les renseignements officiels qui se publient à l'occasion des tremblements désastreux, et en joindre un exemplaire à leur envoi.

Enfin, je dirai que, comme je travaille à former une collection de tous les ouvrages, opuscules ou mémoires qui ont paru sur les tremblements de terre et les phénomènes volcaniques, collection qui s'élève déjà à plus de *onze cents* articles, et qui sera un jour déposée dans un grand centre scientifique, plusieurs de mes correspondants ont eu la complaisance de m'envoyer des exemplaires des mémoires ou opuscules publiés sur les grands tremblements de terre des pays qu'ils habitent. Mais c'est là une faveur spéciale que je n'ose réclamer des amis de la science qui voudraient bien s'adjoindre à notre petite croisade scientifique.

Dijon, le 24 mai 1854.

ALEXIS PERREY,

Professeur à la faculté des sciences.

Analyses, Rapports, Extraits d'ouvrages, Mélanges, etc.

LE JAPON.

**HISTOIRE ET DESCRIPTION. RAPPORT AVEC LES EUROPÉENS.
EXPÉDITION AMÉRICAINE.**

PAR M. ÉDOUARD FRAISSINET. 2 VOL. IN-12.

COMPTE RENDU PAR M. CORTAMBERT.

Une des expressions du titre de cet ouvrage fait voir que l'apparition en est fort récente. Cependant nous adressons à l'auteur le petit reproche de n'avoir donné aucune date positive à son livre. Le lecteur cherche vainement sur la page du titre, ou à la préface, le millésime qui accompagne ordinairement toute publication. Cette observation faite, nous entrons en matière avec plaisir, pour rendre compte de ce travail qui nous a beaucoup intéressé.

M. Fraissinet commence par jeter un coup d'œil sur l'histoire ancienne du Japon. Les Grecs et les Romains n'ont pas connu ce pays, cela est évident. La première révélation en est due à Marco-Polo, qui ne l'a pas visité, il est vrai, mais qui en fait mention dans le III^e livre de ses voyages, sous le nom de *Zipangu* ou *Simpagu*.

La masse de la population japonaise paraît être d'origine tartare ; c'est vers l'an 1196 avant J.-C. que les premiers habitants ont dû y arriver ; mais l'histoire

de cet empire ne commence avec certitude et n'est racontée avec ordre que depuis le premier empereur ou mikado qui devint maître de tout l'archipel en l'an 660 avant notre ère. Ce fut en l'an 85 ou 86 avant J.-C. que le mikado ou daïri revêtit l'un de ses fils de la dignité de siogoun ou généralissime. Plus tard, les siogouns devinrent indépendants et absorbèrent même l'autorité principale : cette révolution, commencée dans le ^{xii}^e siècle, par le siogoun Yoritomo, ne fut accomplie qu'au ^{xvi}^e, et l'usurpateur Iyéyas, au commencement du ^{xvii}^e siècle, établit solidement sa dynastie dans cette dignité.

Les premiers Européens arrivèrent au Japon en 1543. Ce furent trois Portugais, que les historiens appellent presque tous Antonio Mota, Francisco Zeimoto et Antonio Peixota, mais dont les véritables noms paraissent être Fernan Mendez Pinto, Diego Zeimoto et Christoval Borullo. Se trouvant sur la pirogue du pirate chinois Samipochea, ils perdirent de vue, dans une tempête, le rivage de la Chine et se virent poussés sur l'île japonaise de Tanégasima. Les *Annales du Japon*, dans le récit qu'elles font de cette importante aventure, confirment l'assertion de Mendez Pinto. Voici comment s'expriment ces annales : « Dans la douzième année du nengo (1) Tenboun, le vingt-deuxième jour du huitième mois, sous le règne du mikado Konara et du siogoun Yosihar (c'est-à-dire en octobre 1543), un vaisseau étranger touche près de la ville de Kohoura, dans le district Nisimoura de l'île de Tanégasima. L'équipage se compose d'une centaine d'hommes de

(1) Sorte d'olympiade japonaise.

l'aspect le plus singulier. Leur langage est inintelligible et leur pays inconnu. A bord se trouve un Chinois, nommé Go-hou, qui sait écrire. On apprend de lui que ce navire appartient aux Nanbans (hommes du midi). Le vingt-sixième jour du même mois, ce bâtiment est conduit à la côte N.-O. de l'île, dans le port d'Aknoki. Le gouverneur de Tanégasima, nommé Tokitaka, prend des informations détaillées sur les étrangers, par l'intermédiaire du bonze japonais Tsiousousou, qui se sert de caractères chinois. Les deux commandants du navire, Moura-Siouksia et Krista-Mota, portent des armes à feu, dont ils font les premiers connaître l'usage aux Japonais, ainsi que la fabrication de la poudre à canon. »

Jean Huygen van Linschooten et Dirck Gerritszoon sont les premiers Hollandais qui aient visité les côtes du Japon. C'étaient deux marins au service du Portugal, à la fin du xvi^e siècle. Ils invitèrent leurs compatriotes à tenter le commerce de cette contrée. Enfin, William Adams, Anglais de naissance, mais servant comme premier pilote à bord d'un vaisseau hollandais, en 1598, obtint de l'empereur, pour l'Angleterre, l'autorisation de faire le commerce au Japon. Cependant les Portugais, qui d'abord furent fort bien accueillis, avaient perdu, avant la fin de ce même siècle, tout leur prestige et toute leur influence. Le christianisme, qu'ils y avaient introduit avec succès, fut restreint en 1587, prohibé en 1596 et cruellement persécuté, surtout en 1613. Les causes de ces graves changements sont longuement expliquées par M. Fraissinet.

Les Espagnols, qui visitèrent le Japon peu de temps après les Portugais, eurent le même sort, et des 1639

l'empire fut fermé à tout étranger, à l'exception des Chinois et des Hollandais.

L'île Firato ou Firando, entre Nagasaki et Osaka, fut d'abord donnée aux Hollandais, à qui la charte commerciale fut octroyée par Iyéyas, en 1609. Mais le directeur hollandais de la factorerie de cette île ayant bâti un superbe édifice, avec l'inscription du millésime de 1638, cette date, qui rappelait le christianisme, inspira de l'ombrage au gouvernement de Yédo : on démolit la construction, et l'on résolut de concentrer le commerce étranger dans la ville de Nagasaki. On transféra, en 1641, les Hollandais dans l'île de Detsima, qu'on avait fait élever en forme d'éventail devant cette ville, pour les Portugais, peu de temps avant leur expulsion. M. Fraissinet donne des détails nombreux sur la position des Hollandais dans cette île, ainsi que la visite que le directeur de la factorerie est obligé de faire à Yédo tous les quatre ans.

Les Anglais avaient pu s'établir à Firato la même année que les Hollandais; mais ils abandonnèrent leur factorerie dès 1624. Ils reparurent ensuite en 1673, dans l'expédition du *Return*; en 1808, dans celle de lord Pellew; en 1813, dans une tentative que le lieutenant-gouverneur Raffles fit pour rattacher le commerce de Detsima aux nouvelles possessions anglaises de Java, mais qui échoua par suite de la fermeté de M. Doeff, directeur de la factorerie; en sorte que, par un concours extraordinaire de circonstances, ce directeur fut, pendant quelque temps, l'unique représentant du gouvernement national hollandais sur la Terre. C'était une situation curieuse et intéressante que celle des Hollandais restés durant huit ans (de 1808

à 1816) sans recevoir de leur pays et de ses colonies, toutes occupées par des forces étrangères, d'autres nouvelles que celles apportées par des adversaires venus pour les supplanter. En 1817, ils eurent le bonheur de voir le retour des communications régulières.

Pour ne pas laisser de chances à quelque surprise, l'expédition hollandaise s'annonce toujours aux gardes japonaises en ajoutant au pavillon néerlandais un drapeau secret et convenu. Une instruction détaillée, rédigée par le chef de la factorerie, trace aux nouveaux venus la conduite qu'ils doivent tenir à leur arrivée et pendant leur séjour dans ce pays. Une autre instruction, écrite en français et destinée aux vaisseaux étrangers qui pourraient se présenter, leur intime l'ordre de jeter l'ancre à quelque distance de la rade, près des *Cavales du Nord*.

Si nous examinons les nations qui, outre les Hollandais, les Anglais, les Portugais et les Espagnols, ont cherché à entretenir des relations avec le Japon, nous remarquons particulièrement les efforts des Français, des Russes et des Américains. Ainsi, parmi les premiers, Colbert conçut sur ces relations de sages projets, qui n'ont malheureusement pas eu de suite, et le contre-amiral Gécille fut très-bien accueilli par les Japonais en 1847, sans qu'il en soit résulté aucun traité de commerce ; une ambassade russe sollicita vainement, en 1804 et 1805, l'ouverture du commerce pour la Russie ; en 1807, un vaisseau russe exerça des hostilités sur les côtes N.-O. de l'archipel ; mais, la même année, un navire de cette nation s'étant montré dans le nord du Japon, les indigènes retinrent prisonniers le capitaine Golovnin et quelques hommes de l'équipage. Les Amé-

ricains, enfin, qui avaient déjà fait une tentative en 1803, viennent de renouveler leurs projets sur le Japon ; une de leurs flottilles, commandée par le commodore Perry, est entrée, en 1853, dans la baie de Yédo, et a obtenu une réception bonne sans doute, quoique un peu forcée, mais sans résultat définitif ; on attend la réponse de la cour de Yédo à des demandes présentées assez fièrement par la puissante république, et la flottille américaine est allée hiverner dans les mers de la Chine et s'installer à l'une des îles Lieou-khieou, ces îles aux mœurs douces et pacifiques, qui payent volontiers un tribut aux deux puissances japonaise et chinoise, afin d'acheter leur tranquillité (1).

Quant aux Chinois, qui ont aussi le droit de commercer au Japon, ils sont restreints au séjour d'un jardin au fond du port de Nagasaki, jardin fermé de fossés et entouré de hautes palissades. Ils peuvent se rendre dans la ville, soit pour la prière, soit pour leurs provisions ; mais, en revanche, on les traite avec moins de respect que les habitants de Detsima.

L'auteur consacre à peu près la moitié de son ouvrage à la description du gouvernement, des divisions politiques, de la statistique, des mœurs, des lois, de la religion. Il s'étend sur cet étrange caractère politique et religieux, sur cette cour splendide et sans pouvoir des *mikados* (c'est-à-dire fils du ciel), appelés à tort *dairis*, ce qui n'est qu'un surnom tiré de celui de leur palais. L'empire se divise en soixante-huit provinces,

(1) Au moment où s'imprime cet article, nous apprenons que le commodore Perry vient d'obtenir (mars 1854), pour le commerce de sa nation, l'ouverture de deux ports japonais : Simoda, dans l'île de Nifon, et Kakodade, dans l'île de Yédo.

dont cinq appartiennent à la couronne, et les autres sont gouvernées chacune par un prince. L'institution de la garde nationale existe dans toutes les villes du Japon et y rend des services réels; la police est parfaitement faite, et l'on n'accepte dans un quartier que les gens bien notés. M. Fraissinet considère la société japonaise comme la mieux administrée et la plus heureuse qu'il y ait sur la Terre.

Nipon, ou Nifon (dans la poésie et le style soutenu), est le nom de l'empire, et plus particulièrement de la plus grande de ses îles, car l'ensemble du territoire japonais s'appelle plutôt, chez les indigènes, *Daï-Nipon*, le *Grand-Nipon*. L'origine de ce nom est *Nitsou* (soleil), *Hou* ou *Fon* (lever), pays du soleil levant. Ce terme n'appartient pas cependant au japonais pur : on l'obtient en lisant, d'après la prononciation qui s'est introduite avec l'écriture chinoise, les deux caractères idéographiques qui expriment l'idée de *Nipon*. Dans le dialecte sacerdotal, le premier de ces caractères se prononce *Zitz*, ce qui donne, au lieu de Nipon, *Zipon*. Beaucoup d'habitants de la Chine prononcent *Zipèn* : de là *Zipangu*, *Zipan-koué* (c'est-à-dire empire du Zipan). Dans le japonais pur et dans la langue poétique, le Japon s'appelle *Pinomoto*; on dit aussi *Yamato* (terre des montagnes).

M. Fraissinet évalue l'étendue de l'empire, d'après les cartes japonaises les plus nouvelles, à 7 520 lieues carrées. Mais quelles lieues? C'est ce qu'il a le tort de ne pas nous dire. Si ce sont des lieues communes de 25 au degré, c'est évidemment trop peu; si ce sont des lieues allemandes, c'est-à-dire des milles de 15 au degré, comme je le suppose, il était indispensable d'en avertir.

Du reste, il dresse avec soin un tableau complet

des divisions du Japon, avec l'étendue de chacune.
Voici le résumé des principales de ces divisions :

- | | | |
|--|---|---------------------|
| | (| Nipon. |
| | | Kiousiou. |
| 1° Japon proprement dit. . . . | | Sikok. |
| | | Tsousima. |
| |) | Iki. |
| 2° Yedso. | | |
| | (| Sikotan. |
| 3° Hikasi-Yedso (Grandes- | | Kounasiri. |
| Kouriles). | | Yétorop (Ytouroup). |
| | | Ouroup. |
| 4° Kita-Yedso (Krafto), qu'on appelle aussi Sakhalian ou Tchoka. | | |
| 5° Mouninsima ou groupe de Bonin. | | |
| 6° Iles Lioukiou (Licon-khieou) | (| Groupe de Siousan. |
| (tributaires de la Chine et du | | Groupe de Sanbok. |
| Japon). | | Groupe de Sannan. |

La religion des Japonais embrasse trois principales sections : c'est d'abord le culte national, le *Sinto* ou la religion des aïeux ou des *Kamis* (seigneurs). Le but principal de ce culte est le bonheur en ce monde : il admet un être suprême et plusieurs dieux supérieurs, qu'on n'adore pas, puis plusieurs dieux inférieurs, qui sont d'anciens héros, des bienfaiteurs de l'humanité : ce sont ceux-là qui sont l'objet de l'adoration. Les mikados, descendus des anciens héros, sont considérés comme des images vivantes des dieux et comme dieux eux-mêmes.

Le second culte est le *bouddhisme* ou le culte de *Siaka*, qui est pratiqué par les trois quarts environ de la population de l'empire, et qui ne fut introduit au Japon que vers l'an 63 après J.-C.

Enfin, le *Siouto*, c'est-à-dire la voie des philosophes, est le nom donné dans ce pays à l'école philosophique de Confucius, qui compte au Japon un assez grand nombre d'adhérents.

Les mœurs et les lois sont décrites, comme la religion, avec d'intéressants développements, par M. Fraissinet.

Tels sont les principaux sujets embrassés dans cet ouvrage. Ils sont bien présentés, rédigés avec clarté et élégance ; malheureusement les faits ne sont pas assez liés entre eux : chaque chapitre est fort bien, mais il ne se rattache pas toujours à ceux qui l'avoisinent par un enchaînement bien rationnel. Enfin, les matières traitées par M. Fraissinet ne nous paraissent pas constituer une description assez complète du Japon. La géographie physique et la topographie de ce curieux empire ne sont pour ainsi dire pas abordées. Il y a bien une indication des îles principales et des détroits qui les séparent, mais les montagnes, mais les volcans et les phénomènes géologiques, mais les fleuves, les lacs, et la météorologie, et les productions, il n'en est pas question. On donne bien quelques détails sur Miako, sur Yédo, sur Nagasaki (1), mais on désirerait une description des autres villes, province par province. Il y a donc des lacunes et quelques imperfections dans ce livre. Il pourrait être à la fois plus méthodique et plus complet, mais il n'en est pas moins un ouvrage utile et instructif, qui sera lu avec fruit et plaisir par tous ceux qui veulent connaître cet extrême Orient destiné sans doute à ouvrir, tôt ou tard, son sein mystérieux à l'audacieuse persévérance de la race blanche.

(1) Cette orthographe doit être préférée à celle de *Nangasaki*, qu'on emploie assez généralement.

LETTRE DE M. DE CHALLAYE,

CONSUL DE FRANCE EN TURQUIE,

A M. LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Constantinople, le 20 décembre 1853.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint un tableau présentant l'itinéraire suivi par S. Exc. M. le général Prim et son état-major, pour se rendre de Constantinople à Schumla (1).

Il m'a paru que ce document, que je dois à l'obligeance de M. de Saint-Romain, colonel d'état major, attaché à la mission de S. Exc. M. le général Prim, pourrait avoir un certain intérêt pour la Société de géographie.

Vous remarquerez sans doute, monsieur le président, que les chiffres portés dans la colonne *des lieues du pays* ne correspondent pas toujours à des nombres proportionnels de kilomètres, ce qui provient de ce que, en Turquie, comme dans toutes les contrées peu civilisées, les gens du pays évaluent d'une façon tout à fait arbitraire les distances qu'ils ont à parcourir.

J'aurai l'honneur, monsieur le président, de transmettre incessamment à la Société le dessin topogra-

(1) L'orthographe *Choumla* nous paraîtrait préférable en français, tandis que *Schumla* est celle qui convient en allemand. E. G.

plique de l'une des passes du Balkan (celle par laquelle S. Exc. M. le général Prim a traversé cette haute chaîne de montagnes), ainsi que les calques de quelques autres positions sur la même ligne.

J'espère également pouvoir prochainement adresser à la Société les plans de Schumla et ceux des principales places fortes de la haute Arménie.

Veuillez agréer, monsieur le président , les assurances de ma haute considération.

C. A. DE CHALLAYE ,

Consul de France,

Commandeur de l'ordre d'Isabelle la catholique.

ITINÉRAIRE DE CONSTANTINOPE A SCHUMLA PAR ANDRINOPLE, PHILIPPOPOLI, KÉSANLICK ET TIRNOVA.

DATES.	LOCALITÉS.	DISTANCES EN			STATIONS INTERMÉDIAIRES.	ÉTAPES DE NUIT.	DISTANCES TOTALES DE CHAQUE JOUR EN		
		heures du pays	kilomètres.	heures de marche			heures de pays.	kilomètres.	heures de marche.
	Constantinople.								
28 août 1855	Baout-Pacha.	5/4	6,00	1 »	Kutchuk-tehek-medjé.	Harami-deresi.	4	50,00	5 »
	Zafra.	1/2	5,00	» 50					
	Kutchuk-tehek-medjé.	1	7,50	1 15					
	Harami-deresi.	1 5/4	45,00	2 »					
	Buyuk-tehek-medjé.	1 1/2	12,00	» 45					
29	Gratia.	1 1/4	1,50	» 45	Bugador.	Silhna.	8	60,00	10 »
	Kumburgazé.	2 1/4	16,45	» 45					
	Bugador.	4 1/2	12,00	» 45					
	Silhna.	4 1/2	18,00	» 45					
	Kenek-lé.	4 1/2	54,50	» 45					
30	Tchorlou.	5 1/2	25,50	4 15	Karesderan.	Koulé-Sargazé.	9	60,00	11 50
	Karesderan.	5 1/2	42,00	7 »					
	Koulé-Burgazé.	5 1/2	27,00	4 50					
	Bug-az-Keu.	5 1/4	25,50	4 45					
	Koulé.	5 1/4	16,50	» 45					
1 ^{er} sept.	Hansa.	2 1/2	18,00	» 50	Andrinople.	Andrinople.	4	50,00	5 »
	Salis-deré (cousino).	2	15,00	» 50					
	Andrinople.	2	15,00	» 50					
	Repos.								
	Hanchané.	5 1/2	25,50	4 15					
6	Tekederesi.	5	24,00	» 50	Gabiécha.	Harmanté.	14	105,00	17 50
	Muslad-Pacha.	5	15,00	» 50					
	Gabiécha.	4 1/2	40,50	1 45					
	Harmanté.	4 1/2	50,00	» 45					
	Usunchaava.	4 1/2	54,50	» 45					
7	Semischa.	2 1/2	18,00	» 45	Semischa.	Téimanté.	12 1/2	95,00	15 50
	Kuruschesmé.	1 1/4	9,00	» 50					
	Kayale.	2	15,00	» 50					
	Téimanté.	2 1/4	16,50	» 45					
	Papazlé.	2	24,00	» 45					
8	Doganché.	1 1/2	10,50	» 45	Chkadji-lar.	Philippopoli.	8	60,00	10 »
	Chkadji-lar (auberg).	1	7,50	» 45					
	Philippopoli.	2 1/2	18,00	» 50					
	Repos.								
	Chkadji-lar.	2 1/2	18,00	» 50					
10	Deganché.	1	7,50	1 15	Papazlé.	Papazlé.	5	56,00	6 »
	Papazlé.	1 1/2	10,50	» 45					

11	Seimanlé. Dumuslé. Chirpan. Chulhalan. Suludéré (casino). Tekin. Eksisagra. Derhent-keui. Késanlick.	1 1/2 1 2 1/2 4 4 1 1 2 1	10,50 7,50 19,50 51,50 7,50 7,50 7,50 15,00 24,00	1 45 1 15 2 45 5 15 1 15 1 15 2 50 4	Chirpan. Eski sagra.	9	69,00	11 30
12	Késanlick. <i>Repos.</i> Askeui. Schipka. Campement, point culminant des Balkans. Sokol (monastère). Tantra. Barcho. Garonick. Gatrova. Dranova. Devalscha. Tirnova.	1 1/4 1 1/4 1 1/2 1 1/2 1 1/4 1 1/4 1 1/2 1 1/2	7,50 9,00 12,00 12,00 4,50 1,50 1,50 7,50 50,00 25,50 9,50	1 15 1 50 2 2 2 45 2 45 2 45 3 4 15 4 45	Schipka. Gatrova. Devalscha. Tirnova.	5 1/2 6 5	42,00 45,00 56,00	6 45 7 30 6
13	Tirnova. <i>Repos.</i> Schirmat-keui. Coraba. Leferschila. Kadé-keui. Manzar-keui. Tim beler. Harach. Seyit-keui. Ayans-lar. Yeni-keui. Achmet-Mehmet-ler. Eskidjuma.	1 2 2 2 1/2 1 1 1/2 1 2 2 2 2 2 2 2	7,50 45,00 45,00 45,00 49,50 7,50 12,00 7,50 7,50 7,50 15,00 15,00 24,00	1 15 2 50 2 50 2 50 5 15 4 15 2 1 15 1 15 2 50 2 50 4	Coraba. Tim beler. Achmet-Mehmet-ler.	7 7	52,50 54,00	8 45 9
14	Eskidjuma. <i>Repos.</i> Taraikéui. Karakaslé. Evan-keui. Bayul-lar-keui. Chervan-keui. Oula-keui. Turmus-keui. Schumla.	1 1/2 1 1/2 1 1/2 1 1 1 1/4 1 1/2 2 1/4	7,50 4,50 4,50 7,50 7,50 1,50 9,50 45,50	1 15 2 45 2 45 4 15 4 15 2 45 1 45 2 15	Bayul-lar-keui.	8	57,00	9 30
15	Totaux généraux.					142	1072,00	178 30

NOTES DE M. KOHL

SUR SES TRAVAUX RELATIFS A L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

I.

SUR LA CARTE GÉNÉRALE DE L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE
DU NOUVEAU-MONDE (1).

Cette carte historique a été composée dans le but de faire voir sur une même feuille la marche et le développement progressif de la découverte du Nouveau-Monde, ainsi que la part qu'ont prise dans cette grande œuvre les différentes nations de l'Europe, les compagnies de commerce, les corps ecclésiastiques et d'autres classes d'individus, enfin tous les conquérants, tous les voyageurs, tous les explorateurs connus.

La carte a été faite d'après les principes suivants :

1° Les côtes et les rivières sont indiquées par une forte ligne noire.

2° A l'exception des côtes et des rivières, aucune indication géographique n'a été marquée sur la carte. Point de montagnes, point de formation de terrain, etc.

3° Il n'y a point de noms géographiques. Tous les noms et tous les nombres sont purement historiques.

4° Les routes des navigateurs dans l'océan ne sont

(1) Mise sous les yeux de la Société, ainsi que la collection des cartes consultées pour la composer, dans la séance du 19 mai 1854. Voyez le *Bulletin* de mai, page 386.

pas données, parce que l'on ne se proposait pas de tracer l'histoire de l'océan, mais de la terre ferme.

5° Pour chaque explorateur et chaque conquérant, on a choisi une couleur distincte et marqué de cette couleur la ligne de ses voyages, la direction de sa marche et le théâtre de ses exploits, ainsi que le commencement et le terme de ses courses.

6° Mais, comme l'histoire offre beaucoup plus d'individus célèbres que la nature n'a de couleurs, il était inévitable que les mêmes couleurs se répétassent en divers endroits. Ainsi, nous avons donné les traces et les noms d'à peu près sept cents voyageurs, et nous n'avons pu composer qu'une échelle de vingt à vingt-cinq couleurs.

7° L'échelle de couleurs qui était à notre disposition a été totalement épuisée dans chaque grande division du continent, dans chaque bassin de fleuve ou péninsule, mais de manière que les mêmes couleurs, dans des régions voisines, fussent séparées par des intervalles assez grands.

8° Par conséquent, il est possible que le même explorateur qui faisait des découvertes en différentes régions ait été désigné par des couleurs différentes. Par exemple, les découvertes qu'Hudson a faites dans la baie qui porte son nom peuvent avoir une autre couleur que celles qu'il a faites dans le Groënland.

9° Mais, dans la même grande division continentale, le même personnage a toujours la même couleur.

10° Chaque découverte a été donnée sous le nom de celui qui commandait l'expédition ou l'armée, et toutes les découvertes que les lieutenants d'un chef

ont faites sont généralement comprises sous la couleur de ce chef. Ainsi, on trouve tout ce que Cortez a fait exécuter par Ulloa, Ordaz, Bezzerro et autres capitaines, sous la couleur rouge, qui a été adoptée pour Cortez.

11° Seulement, lorsque ces lieutenants ont fait des découvertes importantes en leur propre nom, lorsqu'ils se déclaraient indépendants et qu'ils ont acquis une place éminente dans l'histoire, des exceptions ont été faites; et alors chacun a reçu sa couleur particulière. — C'est ce qui s'est présenté pour Benalcazar, conquérant du Popayan, par rapport à son chef Pizarre, dont il se déclara indépendant, agissant en son propre nom et s'établissant comme *conquistador* et chef lui-même, avec le consentement du roi d'Espagne. Il en a été ainsi de Pedro Alvarado, qui était envoyé de Cortez, pour faire la découverte et la conquête du Guatemala, mais qui, se faisant donner des pouvoirs et des titres du roi d'Espagne, devint un conquérant et un gouverneur particulier.

12° La plupart des découvertes ont suivi dans leur marche les bords des mers, des lacs et des fleuves. Par conséquent, les couleurs de notre carte suivent presque toujours les lignes de ces bords.

13° On a toujours indiqué la marche du premier explorateur par une ligne fortement tracée sur la terre ferme le long de la ligne noire de la côte, tandis que la marche de ceux qui sont venus après lui suit la même ligne, mais du côté de la mer.

14° Le même voyageur peut être, pour une partie du continent, un premier explorateur; pour une autre partie, un second ou un troisième. Conséquemment

les couleurs qui marquent sa route peuvent se trouver en partie *sur* la côte, en partie *devant* la côte.

15° Les couleurs des premiers, seconds, troisièmes explorateurs, etc., ont été arrangées dans l'ordre chronologique, de manière que le plus récent se trouve toujours le plus éloigné de la côte.

16° Le même système a été suivi le long des fleuves. Au reste, on a toujours ajouté au nom du voyageur l'année de la découverte.

17° Dans quelques cas, nous nous sommes contenté de mettre seulement le nom d'un voyageur dans la région qu'il a traversée, trouvant peu nécessaire ou impossible d'indiquer sa marche.

18° Il est facile de comprendre que notre carte n'ait pu indiquer nominativement que les voyageurs d'une grande illustration dans l'histoire ou dans la littérature. Toutefois il était nécessaire de ne pas omettre les classes nombreuses de voyageurs plus obscurs. Pour rappeler leurs services, nous avons désigné par une teinte particulière les régions qui ont été le théâtre de leurs travaux. Mais, comme il était impossible de les classer selon le même principe, tel que la nationalité, le genre de vie ou d'occupation, nous les avons groupés en tenant compte des circonstances et des données diverses que l'histoire nous a fournies, en suivant tantôt un de ces principes, tantôt l'autre.

Ainsi, on trouvera, sur la carte, des classes comme celles-ci : *Découvertes des coureurs de bois français*, — *des trappeurs américains*, — *des agents de la compagnie d'Hudson*, — *des Fazenderos brésiliens*; — et puis : *Découvertes des jésuites*, — *des Russes*; — et encore :

Découvertes récentes, — ou Anciennes expéditions des Espagnols du xvi^e siècle, -- ou Voyages des premiers capitaines portugais, etc., etc.

19° Souvent un seul grand conquérant ou explorateur prend la place de toute une classe, parce qu'il restait longtemps dans le pays et le traversait en tout sens. Dans ce cas on a donné à la région entière la couleur de cet individu. Par exemple, on trouve tout le Mexique marqué d'un rouge tendre, la couleur de Cortez, et en même temps on trouve indiquées les directions de ses plus mémorables marches avec la même couleur rouge, mais plus foncée.

II.

SUR LA COLLECTION DES CARTES CONSULTÉES POUR COMPOSER LA CARTE DES DÉCOUVERTES DE L'AMÉRIQUE.

Cette collection de cartes a pour but de fournir une base solide à une histoire exacte et détaillée des découvertes successives de l'Amérique et de toutes ses parties.

Elle doit, avant tout, contenir les tableaux primitifs que les explorateurs eux-mêmes ont faits de leurs routes et des pays qu'ils ont parcourus.

A défaut de ces documents précieux, qui ont été négligés et se sont trop souvent dispersés dans presque tous les pays de l'Europe, nous avons fait entrer dans notre collection les cartes des géographes contemporains, dans lesquelles on peut trouver une copie ou du moins un reflet des cartes originales, et celles qui

témoignent d'un progrès quelconque dans les connaissances géographiques.

La collection, indépendamment de ces cartes purement géographiques, doit renfermer encore toutes celles qui ont été publiées au point de vue spécial soit de la géographie physique, soit de l'histoire ou de l'ethnographie, etc.

Pour le moment, la collection est composée de plus de 600 esquisses ou calques, qui sont classés en divers groupes d'après l'ordre suivant :

1° Cartes sur la zoologie, la botanique, l'orographie et l'hydrographie de l'Amérique.

2° Cartes sur l'ethnographie et l'histoire.

3° Cartes générales du monde *avant* la découverte de l'Amérique, et spécialement mappemondes qui montrent les progrès des connaissances dans l'océan Atlantique; cartes des îles Açores, des Canaries, des côtes occidentales de l'Afrique, etc.

4° Cartes des contrées du nord-ouest de l'Europe, de la Scandinavie, de l'Islande, etc., pays qu'on a regardés pendant longtemps comme faisant partie du continent américain, et d'où sont partis les précurseurs des Colomb et des Cortez.

5° Cartes du nord-est de l'Asie, de la Sibérie, de la Chine, du Japon, etc., régions que l'on a crues aussi pendant quelque temps liées à l'Amérique et par où a commencé, dans un temps postérieur, la découverte de l'Amérique russe.

6° Cartes générales de toute l'Amérique, faites par les cosmographes espagnols, portugais, français, anglais et allemands dans les xvi^e et xvi^e siècles, et qui montrent la position et la forme attribuées par eux au

Nouveau-Monde, et les progrès des connaissances du globe.

7° Cartes spéciales de toutes les grandes divisions de l'Amérique, depuis les cartes les plus anciennes et les plus imparfaites jusqu'aux plus récentes et aux meilleures, en suivant l'ordre chronologique.

J'ai pris ces cartes dans les cosmographies anciennes et modernes, dans les différentes éditions de Ptolémée, d'Appien, de Méla, etc.; dans les atlas et collections de cartes imprimées et manuscrites, et surtout dans les journaux et rapports des voyageurs. Dans tous les cas j'ai cherché à me procurer les cartes originales mêmes. Mais souvent j'ai conservé aussi les copies des copies, parce que les erreurs même les plus grossières ont leur histoire, et ne sont pas sans quelque influence sur les notions et les idées géographiques du temps.

Pour un grand nombre de ces cartes, je n'ai pu encore atteindre à la première et à la meilleure source, et toute la collection est encore très incomplète.

III.

SUR L'ESSAI D'UNE HISTOIRE DES DÉCOUVERTES DE L'AMÉRIQUE.

Cet ouvrage est l'essai d'une histoire des découvertes de l'Amérique par les Européens, et des notions que les Européens se sont faites du Nouveau-Monde et de ses différentes parties.

Les principes qui m'ont guidé pour mettre en or-

dre le nombre immense de faits qui constituent cette grande chaîne d'événements, ont été la chronologie et la position géographique.

A l'exception des découvertes faites par les anciens Normands, les premières expéditions européennes ont touché le Nouveau-Monde dans ses parties centrales au milieu des deux grandes masses continentales qui le composent.

Dès que ces parties centrales ont été connues, les découvertes ont rayonné en deux directions, avançant d'un côté vers le sud et de l'autre vers le nord; de sorte que les découvertes les plus récentes sont celles des régions les plus proches des deux pôles.

Quelques expéditions vers le nord s'exécutaient dans le même temps que les expéditions vers le sud. Mais en général le sud a prévalu, et l'Amérique méridionale, à l'origine, était mieux connue que l'Amérique septentrionale, dont on n'a fait le tour que de nos jours, sinon par terre, du moins sur mer.

Les explorateurs de l'Europe, venant de l'est, ont dû voir les terres orientales du Nouveau-Monde les premières, et les terres occidentales les dernières, et, comme ces voyageurs arrivaient par l'océan, les côtes ont été explorées avant l'intérieur des terres.

En tenant compte de ces diverses directions, du centre vers les pôles, de l'orient vers l'occident, et des côtes vers l'intérieur, j'ai cru devoir adopter le plan suivant dans l'ordre de mon ouvrage.

J'ai commencé par l'histoire de l'Amérique centrale, ensuite j'ai traité de celle de l'Amérique méridionale, et j'ai terminé par celle du continent septentrional.

Dans l'Amérique centrale, j'ai commencé d'abord

par les Antilles, puis je me suis occupé de l'isthme de Panama et des contrées voisines, enfin du Mexique, du Guatemala, etc.

Dans l'Amérique méridionale, j'ai commencé par l'histoire des pays limitrophes de l'isthme de Panama, par la Nouvelle-Grenade, le Pérou, l'Orénoque. De là je suis arrivé au fleuve des Amazones, au Brésil, au Rio de la Plata, et j'ai fini par l'histoire de la Patagonie, du détroit de Magellan et des régions antarctiques.

Dans l'Amérique du nord, je commence de la même manière par les contrées les plus proches du centre et de l'Europe, par la côte orientale, le Canada, etc., et je me dirige peu à peu vers le nord et vers l'ouest, passant par la vallée du Mississipi et par les contrées autour de la baie d'Hudson, puis j'arrive à la Californie, à l'Orégon et à l'Amérique russe; je finis par les régions arctiques, qui couronnent le tout.

VOYAGE DE M. KRICK,

MISSIONNAIRE FRANÇAIS, AU TIBET.

M. Krick, accompagné de seize compagnons de voyage, partit de Tchéoumpoura, dernier village de l'Assam, le 18 décembre 1851. On suivit généralement le cours du Brahmapoutre, et l'on parcourut d'abord le pays des Michemis; après avoir marché dans des chemins affreux, et le plus souvent dans des cantons non frayés, notre missionnaire entra au Tibet le 5 janvier, vers le confluent de l'Ispack et du Brahmapoutre.

Onaloung est le premier village tibétain. Le pays y prend un caractère gracieux, qu'il n'avait pas dans la contrée des Michemis. M. Krick visita le village de Sommeu, près de la rive gauche du Brahmapoutre. Là, le chef tibétain l'obligea de revenir sur ses pas. Après des dangers nombreux, des menaces de mort et des fatigues inouïes, il rentra à Saikwah, dans l'Assam, le 18 mars 1852.

« Le Brahmapoutre sort, dit M. Krick, d'une montagne située au N.-E. de la province d'Assam; la tranchée qui le reçoit à sa naissance, ressemble à un étroit canal taillé entre deux roches à pic. Sa largeur, depuis le Brahmakoundo (réservoir de Brahma) jusqu'au Tibet, est de 150 à 200 mètres. Le lit du fleuve, trop étroit pour son volume, la pente du sol tout encombré de rochers, donnent à son cours une rapidité si impétueuse que je n'ai pas vu un seul endroit où le plus vigoureux éléphant pourrait tenir pied ferme une seule seconde. Sa surface, depuis Sommeu jusqu'aux plaines de l'Assam, n'est qu'une nappe d'écume blanche. Aucun bateau ne saurait passer d'un bord à l'autre; les ponts suspendus sont l'unique voie de communication entre les deux rives de ce torrent désordonné. »

Les renseignements fournis sur le Brahmapoutre par le courageux missionnaire tendent à donner à son cours une étendue moindre qu'on ne le croit communément; car on le dépeint ordinairement comme parcourant presque tout le Tibet sous le nom de Yarou-dzangbo-tchou; ce nom désignerait donc le cours supérieur de l'Iraouaddy, comme quelques géographes l'avaient déjà supposé.

E. G.

ÉTUDES SUR LES TREMBLEMENTS DE TERRE.

Travaux de M. Perrey.

M. Alexis Perrey est parvenu, par la discussion des catalogues, et en rassemblant, seulement pour la première moitié de ce siècle, près de 7 000 observations, à constater l'influence de la marche de la Lune sur la production des tremblements de terre, et l'on voit :

1° Que la fréquence des tremblements de terre augmente vers les syzygies ;

2° Que leur fréquence augmente aussi dans le voisinage du périgée de la Lune ;

3° Que les secousses de tremblements de terre sont plus fréquentes lorsque la Lune est dans le voisinage du méridien que lorsqu'elle en est éloignée de 90 degrés.

Travaux de M. Reynald, en Grèce.

M. Reynald, membre de l'école d'Athènes, vient d'adresser à M. le ministre de l'instruction publique le rapport qui lui avait été demandé sur les tremblements de terre qui ont agité la Grèce pendant près de six mois. Depuis le mois d'août 1853 jusqu'en mars 1854, des secousses presque continuelles n'ont cessé de se manifester et d'attester une cause permanente de révolutions sous le sol de la Grèce centrale.

L'Attique, le Béotie, l'Eubée ont seules souffert, Thèbes principalement, dont les désastres répétés ont attiré l'attention de l'Europe.

Le travail de M. Reynald, est-il dit dans le *Journal*

général de l'instruction publique, ne constate pas seulement les époques, la durée, la violence des différentes commotions; il en signale la direction, les circonstances physiques et météorologiques. M. Reynald y joint les notes prises à l'observatoire d'Athènes en septembre 1853.

Tous ces documents, dont l'intérêt sera particulièrement apprécié par les savants, concourent à établir le lien volcanique qui unit l'Attique, la Béotie et l'Eubée. Il semblerait même, et c'était l'opinion des anciens, notamment de Strabon, que le mont Mycalisse, en Eubée, a été le centre de ces mouvements souterrains. Si Thèbes a été plus cruellement ravagée, il faut l'attribuer à la nature du terrain sur lequel la ville est construite. Sur un sol plein de cavités naturelles et sans consistance, de chétives masures devaient aussitôt s'écrouler; tandis que des villes mieux bâties ont résisté aux commotions qui n'avaient d'extraordinaire que leur continuité.

Les tremblements de terre qui ont ébranlé ces trois provinces pendant l'automne et l'hiver, ont permis en outre de constater l'exactitude de certaines descriptions d'Aristote et présenté la plupart des phénomènes physiques qu'il signale. On sait qu'Aristote, en déterminant les variétés de tremblements de terre, leur donne différentes désignations et distingue les commotions *obliques*, les commotions *bouillonnantes*, celles qui *séparent*, celles qui *rompent*, celles qui se font ressentir par choc, les *palpitantes*, les *mugissantes*.

LE PALMIER NAIN DE L'ALGÉRIE.



Le *palmier nain* a fait longtemps le désespoir du cultivateur en Algérie. Il avait été jugé à ce point inutile, que de fortes primes avaient été données pour son extirpation, très difficile à cause de ses racines profondes et tenaces.

Quelques tribus arabes pourtant se servaient de la bourre fibreuse que fournit la tige du palmier nain pour fabriquer la toile de leurs tentes en y mêlant du poil de chameau ; d'autres confectionnaient des paniers avec les feuilles, et toutes se servaient des cordes grossières qui étaient formées avec la plante entière tordue et nouée.

Ces essais inspirèrent la pensée d'employer le palmier nain pour la fabrication du papier, et cette tentative fut couronnée d'un plein succès. On peut en récolter en Afrique des millions de quintaux, et le prix du quintal de feuilles vertes n'excède pas 2 fr. Or, comme le chiffon, en France, est de plus en plus cher, et coûte de 20 à 50 fr. le quintal, non compris 20 ou 30 p. 0/0 de déchet, il n'est pas douteux qu'avec les progrès actuels de l'industrie, on ne puisse arriver à obtenir des résultats considérables de l'emploi de cette plante.

Dès aujourd'hui déjà l'on peut tirer du palmier nain une bourre analogue au crin, et qui est à la fois consistante et très élastique ; on l'emploie pour la tapisserie sur une grande échelle, et alors elle reçoit le nom de crin végétal ou crin d'Afrique. Le cordier fa-

brique également avec cette plante des cordages meilleurs que ceux en sparterie, et dont l'usage est déjà répandu dans tous les ports de la France; ce qui est très-avantageux, puisqu'on évite ainsi de payer un tribut à l'Espagne pour des cordages en sparterie, que ceux-ci remplacent.

Mais ce n'est pas tout encore, car on a découvert récemment que, dépouillés du gluten qui les tient agrégés, les fils du palmier nain sont susceptibles de la plus grande division, et que, malgré leur peu de longueur, qui n'est que de 25 à 40 centimètres, ils sont presque aussi fins que ceux du lin et peuvent être employés utilement par l'industrie du tissage.

Voilà donc quatre industries considérables, la papeterie, la tapisserie, la corderie et le tissage, qui s'alimentent de cette plante, autrefois considérée comme l'un des fléaux de l'Algérie, et qui, aujourd'hui, devient pour le colon une source de produits dont il a un écoulement certain et avantageux.

(*Journal général de l'instruction publique.*)

BASSIN DE L'AMAZONE,

D'APRÈS M. LE LIEUTENANT MAURY,

Directeur de l'observatoire de Washington.

Dans son ouvrage intitulé *The Amazon and the Atlantic Slopes*, M. le lieutenant Maury fait du bassin de l'Amazone un tableau des plus avantageux : « C'est un pays à riz, dit-il ; le riz y rend communément quarante

pour un ; on le moissonne cinq mois après qu'on l'a semé, et on peut le semer à quelque époque de l'année que ce soit. Ainsi, le cultivateur qui fait l'ensemencement d'un boisseau de riz aujourd'hui, peut, dans cinq mois, en tirer quarante boisseaux ; semant ces quarante boisseaux, il peut, dans cinq autres mois, récolter seize cents boisseaux. En dix mois, la terre a donc donné plus de mille pour un. Si cette contrée était enlevée à ses nations sauvages, aux bêtes farouches, aux reptiles, et livrée à la culture, elle pourrait nourrir facilement la population entière du globe. »

M. Maury évalue de la manière suivante l'étendue des principaux bassins des fleuves du globe en milles carrés :

Bassin de l'Amazone (y compris celui de l'Orénoque, uni à l'Amazone par le canal naturel du Cassiquiare).	2048 480
Bassin du Mississipi.	982 000
Bassin de la Plata.	886 000
Bassin du Danube.	234 000
Bassin du Nil.	520 000
Bassin du Yang-tsé-kiang.	547 000
Bassin du Gange.	432 000

E. C.

COLONIE GRECQUE ÉTABLIE EN CORSE.

M. Marino Vrêto a donné, dans l'*Athénæum français* du 3 juin, des détails intéressants sur une colonie grecque établie en Corse depuis 1678. C'étaient des Maïnotes, que la disette avait forcés à s'expatrier ; cette

colonie s'établit d'abord à Paomia, où elle prospéra; en 1730, les Corses, s'étant insurgés contre les Génois, attaquèrent la petite colonie, qui demeurait fidèle à ceux-ci, et la dispersèrent. Les Grecs qui avaient échappé à ce désastre se réfugièrent à Ajaccio, et, quand l'ordre eut été rétabli, ils se transportèrent à Cargese, que leurs descendants occupent encore aujourd'hui, en conservant la physionomie et la langue grecques.

TRAVAUX

DE LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES.

La Société géographique de Londres, dans sa séance annuelle de mai, a entendu le rapport de ses travaux, de ses comptes financiers, des progrès géographiques. Elle a publié, cette année, le 23^e vol. de son journal, confié depuis longtemps à la direction de l'honorable docteur Norton Shaw. Les acquisitions de la bibliothèque de la Société, depuis mai 1853, se sont élevées à 400 vol. ou brochures, 300 cartes et 10 atlas.

La grande médaille d'or a été accordée au contre-amiral William Henry Smyth, pour ses nombreux travaux hydrographiques dans la Méditerranée, travaux qui ont fourni 105 cartes et fixé plus de 1200 positions maritimes sur les côtes de France, d'Espagne, d'Italie, de Corse, de Sardaigne, de Sicile, de Croatie, de Dalmatie, des îles Ioniennes, de la Grèce, et sur celles d'Afrique depuis l'Égypte jusqu'au Maroc; cette médaille récompense aussi les mémoires de ce savant

marin sur la climatologie et l'histoire naturelle de régions considérables, et principalement son récent et important ouvrage intitulé la *Méditerranée*, où ses observations sont intercalées dans un tableau complet de la géographie actuelle des régions baignées par cette mer, comparée aux caractères physiques qu'a offerts leur géographie dans l'antiquité et au moyen âge.

La seconde médaille d'or a été donnée au capitaine Robert Mac-Clure, commandant l'*Investigator*, pour sa navigation dans la mer Polaire, à travers les plus grandes difficultés, pour son exploration de l'île Baring, et sa découverte si remarquable du passage du nord-ouest.

E. C.

Nouvelles géographiques.

EUROPE.

NOTE DE M. LE DOCTEUR LONG

SUR UNE DÉCOUVERTE ARCHÉOLOGIQUE FAITE A DIE
(DÉPARTEMENT DE LA DRÔME).

« On découvrit à la fin du mois de mars 1854, à 3 kilomètres de Die, au quartier de Saint-Sornin, près du ruisseau de ce nom, en creusant un canal d'arrosage de 1 mètre de profondeur, sur 1 mètre de largeur, un massif de maçonnerie très dure de 8 mètres de longueur, dont la largeur n'est pas encore connue, parce que les fouilles ont suivi la direction du chemin vicinal de la ville au ruisseau. Le massif est couvert d'un ciment de chaux et de brique pilée formant un glais. Dans l'intérieur étaient maçonnées à plein dans le mortier 45 urnes ou amphores en poterie, absolument vides, renversées perpendiculairement, le goulot en bas, presque en contact les unes avec les autres, sur plusieurs rangs. Leur plus grande circonférence est de 1^m,20 ; leur hauteur, de 40 centim. ; leur épaisseur est faible en proportion de la grandeur du vase. La poterie est une argile rouge, assez pure, très cuite et sonore. Elle n'est pas empâtée de spath calcaire, comme celles des amphores funéraires d'une plus grande dimension et de la même forme qu'on rencontre quelquefois aux environs de Die. Nos urnes sont neuves et ne présentent aucun dépôt à l'intérieur. Leur adhérence au mortier en a rendu l'extraction

difficile ; cependant on en a conservé quelques-unes. Nous en possédons deux.

» Vitruve a dit qu'on plaçait des vases vides, comme ceux dont il s'agit ici, en bronze ou en poterie, nommés *echea*, *echeia*, sous les degrés des amphithéâtres, pour augmenter la répercussion du son. On a vu dans le grand théâtre de Pompée des vases de bronze pour le même but. Ce procédé était aussi employé dans le chœur des églises du moyen âge. Pourquoi est-il abandonné ?

» On a découvert dans les champs voisins, il y a plusieurs années, des colonnes, des morceaux de divers marbres en placage, des débris de poterie romaine, quelques médailles du haut empire, un beau médaillon, à fleur de coin, d'Antonin le Pieux. Il est probable que le massif contenant ces urnes ou amphores vides et renversées faisait partie de quelque temple païen qui a été dans la suite consacré à saint Saturnin ou *Sornin*.

» Nous ne pensons pas qu'on puisse, comme M. Walckenaer, trouver ici les *Comacini* de Pline. Ce savant a fondé son opinion sur le nom de la petite rivière de *Comane*, près de Die, dont le cours n'est pas de 6 kilom. Il faut chercher ce peuple, qu'on ne peut placer aux portes de DEA, au milieu des Voconces, plus au midi. Le vallon de *Comane* n'a pas jusqu'à présent offert le moindre vestige d'antiquités. »

TRAVAUX DE M. BEULÉ SUR L'ARCADIE.

M. Beulé vient de donner, dans une suite d'articles du *Journal général de l'instruction publique*, des détails

intéressants sur divers points de l'Arcadie et d'autres parties de la Morée, entre autres la rivière *Néra*, le *Styx*, le mont *Lycée*, etc.

ASIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. PHILIPPE DELAPORTE ,
CHANCELIER DU CONSULAT DE FRANCE A MOSSOUL (*Communiqué par M. Reinaud à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans la séance du 21 mai.*)

« Me voilà à Mossoul depuis trois mois, après un voyage fort long et fort pénible. Il est inutile de vous donner la description de cette ville : vous la connaissez sans doute depuis longtemps, d'après les rapports qu'ont dû vous faire les voyageurs qui l'ont parcourue. J'avoue que je m'attendais à quelque chose de mieux; ce n'est plus le Mossoul d'autrefois, ce n'est actuellement qu'une ville presque abandonnée, un lieu de transit. Elle n'a réellement d'intéressant que les ruines de Ninive qui l'avoisinent, et que j'ai, du reste, admirées sous tous les rapports. Les travaux de Khorsabad, dirigés par M. Place, sont quelque chose de prodigieux ; sans les avoir vus, on ne peut se rendre compte du travail et de la patience qu'il a fallu à cet agent pour arriver à un pareil résultat. Grâce à son habileté et à son savoir, nous pouvons dire que nous possédons aujourd'hui le plan d'une ville assyrienne. Il est seulement à regretter que le gouvernement ait donné l'ordre de suspendre les fouilles ; car c'est maintenant surtout, que M. Place a trouvé la clef de ces constructions, qu'on devrait continuer à fouiller plus que

jamais. Il faut croire que le gouvernement reviendra de sa première décision. M. Oppert, qui se trouve en ce moment avec nous, et qui retourne à Paris dans cinq à six jours, pourra vous donner des renseignements très étendus sur ces travaux qu'il a visités avec grand soin. Le jeune savant a su mettre aussi à profit son séjour ici en cherchant à déchiffrer les principales inscriptions de Khorsabad. Dans une d'elles, il est arrivé à lire que l'ancienne ville qu'il prétend être Sargon ou Sakhr-Sargon avait huit portes d'entrée. Ce fait paraît d'autant plus certain que M. Place en a trouvé sept, et qu'il a pu observer, par l'architecture de ces portes, qu'elles étaient disposées deux par deux, l'une que nous pourrions appeler porte monumentale, et l'autre porte simple. Cela fait supposer que le nombre huit donné par M. Oppert serait exact. Les portes monumentales étaient décorées par des figures de taureaux, et auraient été réservées aux piétons ; les simples, au contraire, dépourvues de tout ornement, auraient servi aux cavaliers et au passage des chariots. Ce qui a conduit M. Place à faire cette supposition, c'est qu'aux portes monumentales il faut monter plusieurs marches pour arriver dans la ville, tandis qu'aux portes simples ces marches n'existent pas. L'interprétation donnée par notre consul est fort juste, et je crois qu'on ne saurait mieux expliquer l'existence de ces escaliers dans les portes monumentales. C'est de l'une de ces dernières portes qu'ont été tirés les deux magnifiques taureaux que M. Place envoie aujourd'hui à Paris avec leurs deux statues, les seules qu'il ait trouvées jusqu'à présent. Chaque taureau pèse 32 000 kilogrammes, et chaque statue 15 000. Malgré la pesanteur

de ces masses et le manque d'instruments de mécanique, il est parvenu à transporter ces monolithes sur les bords du Tigre, c'est-à-dire à une distance de quatre heures de Khorsabad, sans avoir besoin de les scier. C'est au moyen d'un chariot colossal et des bras de six cents Arabes qu'il a pu triompher de ces poids énormes. Le jour de leur arrivée à Mossoul, toute la ville était sur pied ; chacun accourait pour voir ces six cents Arabes tirer ce chariot, au son de la musique du pays, qui ne cessait d'encourager leurs efforts. Plusieurs paris avaient été même engagés pour savoir si le consul de France triompherait ou non. La victoire fut complète sur toute la ligne. Maintenant, nous attendons l'arrivée d'un bâtiment de l'État qui doit venir sous peu à Bassorah. Faire descendre ces masses sur des kéleks va offrir aussi de nouvelles difficultés : les mesures sont déjà prises ; il faut espérer que M. Place en sortira avec gloire, et que ces monolithes arriveront en parfait état sur le quai du Louvre.

» Quoique le séjour de Mossoul soit mortellement triste pour nous autres Européens, cependant, pour celui qui aime l'étude, l'exil devient beaucoup moins pénible. Entièrement libre de mon temps, je puis ici m'occuper avec suite de mes langues orientales. Constantement en contact avec les ulémas du pays, je ne manque pas de tirer profit de leur conversation et de leurs connaissances.

» J'ai été réellement surpris de rencontrer à Mossoul des hommes aussi instruits ; seulement la prétention de ces ulémas de passer pour les hommes les plus doctes de l'Arabistan m'a paru un peu hasardée.

Pourtant je dois dire que beaucoup d'entre eux connaissent parfaitement bien leur langue. »

VOYAGE DE M. PETERMANN DANS LA TURQUIE D'ASIE.

M. le professeur prussien Petermann visite en ce moment la Turquie d'Asie orientale ; il a descendu le Tigre, et, après avoir visité les ruines de Ninive, Bagdad, les ruines de Babylone, il s'est arrêté, pour y séjourner quelques mois, à Souk-Elchiouk, ville soumise au puissant et belliqueux cheikh des Montéfik.

NOUVELLES DÉCOUVERTES DE M. RAWLINSON.

Une lettre du colonel Rawlinson, datée du 25 janvier, et lue à la Société asiatique de Londres, décrit les nouvelles découvertes faites par ce savant archéologue à Um-Queer (l'ancienne *Ur* des Chaldéens) ; il signale particulièrement deux cylindres qui contiennent les détails des travaux exécutés par Nabonidus, dernier roi de Babylone, dans la Chaldée méridionale, entre autres la réouverture de canaux creusés par Nabopolassar et Nabuchodonosor. On voit, par ces cylindres, que le fils aîné de Nabonidus s'appelait Belchar-azar, lequel est très probablement le Balthazar de Daniel, et l'on peut à présent comprendre que ce prince ait été gouverneur de Babylone, quand cette ville fut prise par les Perses, et qu'il ait péri dans cette circonstance, en même temps que Nabonidus, arrivant au secours de la place, était défait de son côté et forcé de se réfugier à Borsippa. On ne peut plus maintenant confondre, comme on l'a fait jusqu'ici, Balthazar et Nabonidus (Nabonit).

E. C.

AFRIQUE.

EXPÉDITION DE L'AFRIQUE CENTRALE.

On a reçu de Tripoli, à la date du 8 juin, des nouvelles du docteur Barth. Après avoir quitté Tombouctou, le 5 octobre, ce voyageur est arrivé, à la suite de difficultés infinies et de dangers sans nombre, à Sakkatou, où il se trouvait au commencement de février. Il a été reçu avec une grande bienveillance par le souverain des Fellatah. Il a obtenu de ce prince, comme il avait obtenu du cheikh de Tombouctou, un imana complet ou autorisation générale pour tous les commerçants anglais de visiter le pays et d'y faire le négoce. Il a profité de son séjour à Sakkatou pour élever un monument à la mémoire de Clapperton, qui y mourut en 1827. Ces détails avaient été transmis à Mourzouk, capitale du Fezzan, par le docteur Vogel, qui se trouvait à la fin de mars à Kouka, de retour d'un voyage au lac Tchad, et qui avait pu donner avis au docteur Barth de sa présence dans le Bournou. Ces deux intrépides voyageurs devaient s'y rencontrer à la fin d'avril ou au commencement de mai, pour s'embarquer ensuite sur le Benué (la Tchadda), qui s'unit au Niger. Au confluent de ces deux cours d'eau ils doivent trouver un bateau à vapeur envoyé à leur rencontre, et qui les ramènera en Angleterre par l'océan Atlantique.

EXPÉDITION MILITAIRE DANS LA SÉNÉGAMBIE.

M. le capitaine de vaisseau Protet, gouverneur du Sénégal, a adressé, le 16 avril 1854, au ministre de la guerre, un rapport sur l'expédition qui a eu pour ré-

sultat le rétablissement de Podor, l'un des forts de l'ancienne compagnie d'Afrique, situé à environ 60 lieues au-dessus de Saint-Louis, et destiné à protéger la libre navigation du fleuve.

Notre honorable correspondant, M. le capitaine du génie Faidherbe, a rendu compte, par un rapport daté du 8 mai 1854, de la prise de la ville de Dialmath, capitale du Dinar, peuplée de 5000 âmes, située sur une éminence, au bord d'un bras du marigot de N'Dor, et qui, entourée de tous côtés d'un *tata*, ou mur en troncs d'arbres et en terre glaise, passait dans le pays pour imprenable.

OUVERTURE DU CHEMIN DE FER D'ALEXANDRIE.

Les voyageurs de l'Inde sont actuellement transportés par le chemin de fer entre Alexandrie et le Nil, distance de 66 milles. On évite maintenant tout à fait le trajet sur le canal, qui était la partie la plus ennuyeuse du voyage à travers l'Égypte. On compte que la ligne entière entre le Caire et Alexandrie (140 milles de distance) sera achevée dans un an.

VOYAGE DE M. ANDERSON.

D'après une lettre du Cap, datée du 8 mai 1854, et communiquée à la Société géographique de Londres, par M. Galton, M. Anderson avait réussi à atteindre le lac N'gami, en partant de la côte occidentale. De ce point, il a remonté durant treize jours la rivière Téoge, qui se jette dans le lac, et dans cet espace de temps il parcourut

une distance de 150 milles ; mais, vu la nature extraordinairement sinueuse du cours de cette rivière , il n'avança pas à plus de 60 milles au nord du lac. Il dit que cette rivière est très étroite, et qu'elle n'a peut-être jamais plus de 40 yards de largeur, mais qu'elle est en général fort profonde. Elle court avec une rapidité qui varie de 2 à 3 milles à l'heure ; et, comme ses bords sont presque toujours très bas et qu'ils font même complètement défaut en quelques endroits, le pays est souvent inondé pendant des milles entiers, et ne présente à la vue qu'un lac sans bornes, rempli de joncs et de roseaux, et parsemé d'îles couvertes d'une riche végétation.

Les renseignements donnés par M. Anderson mettent hors de doute l'existence de la rivière Biribi, qui, prenant sa source à deux ou trois jours de marche à l'ouest du lac N'gami, court au nord-ouest, et presque incontestablement est un affluent de ce grand fleuve qui coule de l'est à l'ouest, et forme, d'après les découvertes de M. Galton, la limite septentrionale de la terre des Ovampos. Il semble donc qu'il y ait possibilité de se rendre par eau du voisinage du lac N'gami à l'Atlantique. Il paraît très vraisemblable que, sauf une petite interruption, il existe une communication par eau au moyen de rivières considérables, directement à travers l'Afrique, près du 17° parallèle de latitude sud. De la baie Walfisch au lac N'gami, la contrée est parfaitement saine. Les pays des Damaras et des Namaquas abondent en minerais de cuivre, et des commerçants du Cap s'établissent déjà à la baie Walfisch.

RAPPORT DE M. LE MARÉCHAL VAILLANT SUR L'ALGÉRIE.

M. le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, a présenté à l'Empereur un rapport sur la situation de l'Algérie en 1853. Nous rendrons compte de cet important travail dans le prochain numéro du *Bulletin*.

AMÉRIQUE.

DESTRUCTION DE SAN-SALVADOR.

La ville de San-Salvador, dans l'Amérique centrale, vient d'être entièrement détruite par des tremblements de terre qui ont commencé le 13 avril et ont duré jusqu'au 16.

EXPLORATION DE M. LE COLONEL FRÉMONT,

En vue de l'établissement du chemin de fer du Pacifique. *D'après un Journal de San-Francisco.*

M. Frémont est parti de Saint-Louis le 15 oct. 1853, accompagné de huit Américains et de dix Indiens Delawares, tous hommes dévoués et montagnards experts. Le 30 novembre, il arrivait au fort Bent; de ce point jusqu'aux établissements des Mormons, il ne devait plus rencontrer un seul homme blanc. Cette partie du voyage fut accomplie à travers un pays montagneux, boisé, couvert de pâturages et suffisamment pourvu d'eau. Le 5 décembre il pénétra dans les montagnes Rocheuses, et traversa, le 14, la passe de Cochetope; il se trouvait alors sur le versant de ces montagnes du côté de l'océan Pacifique. Ce passage effectué, les voyageurs suivirent l'un des tributaires du Rio Grande,

et, se dirigeant vers l'ouest, gagnèrent Parowan, établissement mormon, où ils arrivèrent le 8 février. De la limite ouest de l'État de Missouri au Rio Grande, la distance est de 800 milles; le sol, sans interruption, est d'une grande fertilité. De ce dernier point à Parowan, 150 milles, le pays est pauvre.

Près de Parowan, un des compagnons du colonel Frémont, O. Fuller, mourut des suites des fatigues et des privations que l'expédition avait éprouvées pendant un trajet de six semaines accompli dans des pays sauvages, au milieu des rigueurs de l'hiver.

Le 21, le colonel Frémont quitta Parowan et se dirigea vers le S.-O., pour aller passer la Sierra Nevada. Après avoir fait 400 milles, il traversa la rivière du Grand-Bassin; de là il gagna le Ranch Owen, situé à 200 milles, par 37 degrés de latitude. Le 21 mars, il cherchait à passer le mont Owen; les neiges l'empêchant de le faire, il suivit les flancs des montagnes dans la direction du nord, et rencontra les premiers êtres humains depuis Parowan: c'étaient des voleurs de bestiaux indiens qu'il attaqua et auxquels il prit trente chevaux. Un des hommes du colonel Frémont fut légèrement blessé par une flèche indienne dans le combat. Le 1^{er} avril enfin, les explorateurs passèrent la Sierra Nevada, par 37 degrés de latitude; ils arrivèrent au sommet par des pentes si douces, qu'ils ne mettent pas en doute la facilité d'y établir le chemin de fer. La passe qu'a rencontrée le colonel Frémont était encore inconnue; elle se trouve à la source d'un ruisseau (creek) qui se jette dans la rivière Kern du côté de l'est. La praticabilité du voyage en toute saison est démontrée par cette expédition.

NOUVELLES DIVERSES.

Un mémoire de M. Lartigue, relatif à l'exposition du système des vents, a été présenté à l'Académie des sciences dans la séance du 5 juin. On y trouve des explications très développées sur les vents polaires et les vents alizés.

Dans la séance tenue le 8 juin par la Société géographique de Berlin, M. Ritter a annoncé la mort de M. Engelhart, membre de la Société, qui s'est distingué par ses nombreux ouvrages statistiques sur tous les pays du monde, et par le grand nombre de cartes dont il a enrichi la science géographique. M. Engelhart était, en outre, un des membres les plus éminents du bureau statistique.

M. Ritter a ensuite donné communication à l'assemblée d'une lettre écrite à M. Alexandre de Humboldt par le célèbre chasseur de lions, M. le lieutenant Jules Gérard. M. de Humboldt avait demandé à M. Gérard si les lions peuvent supporter le froid : M. Gérard a répondu qu'ils le peuvent supporter jusqu'à 10 degrés, que le froid les excite et qu'il les rend plus dangereux pour les chasseurs qu'ils ne le sont lorsqu'il fait chaud. M. Gérard ajoute que les lions ne souffrent pas que le moindre flocon de neige reste sur leur corps, ce qu'il faut attribuer à leur instinct de propreté si développé. M. de Humboldt remarque qu'en Asie les tigres supportent très bien le froid jusqu'au-dessous de 18 degrés, ce qui expliquerait aux géologues la présence simultanée d'ossements d'animaux vivant ordinairement dans les zones des climats les plus opposés.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 2 juin 1854.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Il est donné lecture de la correspondance :

M. Perrey, professeur à la faculté des sciences de Dijon, adresse une note circulaire relative aux tremblements de terre, et destinée à être jointe aux instructions préparées par la Société pour M. Hecquard et pour tous les autres voyageurs.

On communique la liste des ouvrages offerts à la Société.

M. le président annonce la présence, dans l'assemblée, de M. Daux, ancien ingénieur du bey de Tunis, qui met sous les yeux de la Société plusieurs de ses travaux topographiques manuscrits sur la régence de Tunis, dont il se propose d'écrire l'histoire.

M. Morel-Fatio lit, en le traduisant d'un journal anglais, le compte rendu de la dernière séance générale de la Société géographique de Londres.

M. Cortambert communique la traduction qu'il a faite de la lettre adressée à la Société par M. David Livingston, sur les dernières explorations entreprises par ce voyageur dans l'Afrique australe, envoi accompagné d'une petite carte qui sera insérée au *Bulletin*.

Séance du 16 jân 1854.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

On donne lecture de la correspondance :

M. le maire de Rochefort écrit, en réponse à une lettre adressée par le président et le secrétaire de la Commission centrale, que le comité chargé, dans cette ville, de l'érection d'un monument en l'honneur du lieutenant Bellot, recevra avec reconnaissance la somme provenant de la souscription ouverte au sein de la Société de géographie pour contribuer à ce monument.

M. le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, envoie trois exemplaires du rapport qu'il a récemment présenté à l'empereur, sur la situation de l'Algérie en 1853. Des remerciements sont votés à M. le ministre.

M. le président de la Société d'émulation de l'Allier écrit à M. le président de la Commission centrale, pour offrir l'échange des publications de cette Société contre le *Bulletin* de la Société de géographie.

M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire, président de la Société zoologique d'acclimatation, annonce que cette compagnie continuera d'adresser à la Société de géographie son *Bulletin* mensuel, et qu'elle désirerait recevoir, en retour, le *Bulletin* de la Société de géographie. Cette proposition est renvoyée, ainsi que la précédente, à la section de comptabilité, qui fera son rapport à la prochaine séance.

M. de Challaye, consul de France en Turquie, envoie un tableau présentant l'itinéraire suivi par le gé-

néral Prim et son état-major pour se rendre de Constantinople à Choumla. Il annonce l'envoi prochain des plans de Choumla et des principales places fortes de la Haute-Arménie.

On donne lecture de la liste des ouvrages offerts.

M. Jomard annonce que M. Daux a adressé un mémoire sur Tunis, et M. Cuny un mémoire sur le Darfour.

M. Jomard rappelle à MM. les rapporteurs les comptes rendus dont ils se sont chargés et que la Société attend de leur zèle.

M. de la Roquette lit une lettre de M. le professeur Chaix sur le passage des Alpes par Annibal ; une carte manuscrite accompagne cette lettre ; l'une et l'autre seront renvoyées à la section de publication , pour l'insertion au *Bulletin*.

M. Jomard donne les nouvelles récentes qu'il a reçues de l'Afrique centrale par la voie de Londres ; il communique, sur l'arrivée du docteur Vogel, dans le Bournou, et sur celle du docteur Barth à Wurno et à Sakkatou, des renseignements qui intéressent vivement l'assemblée, et qui seront insérés dans le *Bulletin*.

M. de la Roquette communique une note de M. Marcou sur un voyage à travers les monts Rocheux, et jusqu'à San-Francisco.

M. Jomard entretient la Société de divers reliefs géographiques exécutés à Bonn par M. Dickert et représentant plusieurs territoires de la Prusse rhénane ; le même auteur a donné aussi un relief de la Lune. M. Constant Prévost entre, à ce sujet, dans des développements sur les cratères probables de ce satellite.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LES SÉANCES DES 2 ET 16 JUIN 1854.

O U V R A G E S.

AFRIQUE.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

- Rapport présenté à l'empereur sur la situation de l'Algérie en 1853.
Paris, 1854. Br. in-8°. M. LE MINISTRE DE LA GUERRE.
- Note annonçant un Voyage pittoresque, industriel et historique au
Sénégal, par C. Marchal, de Lunéville. M. MARCHAL.

OCÉANIE.

- Notice géographique et historique sur la Nouvelle-Calédonie. Paris,
1854. Br. in-8°, avec une carte. M. V.-A. MALTE-BRUN.

MÉMOIRES, RECUEILS ET JOURNAUX PÉRIODIQUES.

- Annales du commerce extérieur. Avril 1854. M. LE MINISTRE DU COM.
- Archives des missions scientifiques et littéraires, 9^e et 10^e cah. 1854.
M. LE MIN. DE L'INSTR. PUBLIQUE.
- Revista trimensal de historia e geografia, ou Jornal do Instituto
historico e geografico brasileiro, t. IV (2^e série), n^{os} 9, 10 et 11 du
t. XVI. — Revue coloniale. Avril 1854. — Bibliothèque universelle
de Genève, et Archives des sciences physiques et naturelles.
Avril 1854. — Nouvelles Annales des voyages. Avril 1854. —
Journal d'éducation populaire. Mai 1854. — Bulletin de la Société
zoologique d'acclimatation. Avril 1854. — L'Athenæum français,
n^{os} 20, 21, 22 et 23. — Mémoires de l'Académie des sciences, arts
et belles-lettres de Dijon, t. II (2^e série). — Mémoires de la Société
d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube, 1853,
t. IV. — Travaux de la Société d'émulation du département du
Jura pour 1852. — Extrait des travaux de la Société centrale
d'agriculture de la Seine-Inférieure, 4^e trim. 1853. LES ÉDITEURS.
- Explanations and Sailing directions to accompany the Wind and
Current Charts. sixth edition. Philadelphia, 1854. 1 vol. in-4°.
M. le lieutenant MAURY.

MÉLANGES.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Additional Notes of a discussion of tidal observations made in connection with the Coast Survey at Cat Island, Louisiana, 1852.
Br. in-8°. M. le prof. BACHE.

Parallèle de la géographie et de l'histoire (extrait du Bulletin de la Société de géographie) Br. in-8°. M. CORTAMBERT.

Discours prononcés aux funérailles de M. Beantemps-Beaupré. (Plusieurs exempl.) LA FAMILLE.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

(Voyez aussi les ouvrages offerts à la Société.)

EUROPE.

Annuaire du département de la Manche, par M. Julien Travers.
Paris, 1854.

Atlas pour servir à l'histoire et à la géographie de la France, par M. L. Dussieux. Paris, 1854.

Dictionnaire des communes du département d'Eure-et-Loir. In-12.
Chartres, 1854.

Carte générale et complète du théâtre de la guerre, par M. Bineteau.
Ports militaires et commerciaux de la Russie sur la mer Noire, carte
par A. Vuillemin. Paris, 1854.

Russia, Turkey, the people, etc., par Horton. 2 vol. in-8°. Londres, 1854.

Souvenirs d'un naturaliste, par M. Quatrefages (on y remarque,
entre autres, une visite à l'*Etna*).

L'Acropole d'Athènes, par M. Beulé. 2 vol. in-8°. Paris, 1854.

Albanesische Studien, von Hahn (Études albanaises). In-8°. Iena,
1854. (*La suite de la bibliographie au numéro suivant.*)

ERRATA DU NUMÉRO DE MARS-AVRIL.

Page 308, dans la liste des ouvrages offerts, ligne 17, le titre Océans
ET MERS aurait dû être mis avant la Campagne de circumnaviga-
tion, etc.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME VII DE LA 4^e SÉRIE.N^o 37 à 42.

(Janvier à juin 1854.)

MÉMOIRES, NOTICES, DOCUMENTS ORIGINAUX, ETC.

	Pages.
Fragments d'un voyage au Paraguay exécuté par ordre du gouvernement, par M. Alfred Demersay	5
Les Berbères et les Arabes des bords du Sénégal, par M. Faidherbe, capitaine du gême à Saint-Louis.	89
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 7 AVRIL 1854. — Allocution de M. le vice-amiral La Place, président.	153
Prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie. (Année 1851.) Rapport de la Commission spéciale. Par M. Jomard.	154
Prix d'Orléans, pour l'importation la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité. Rapport de la Commission spéciale. Par M. Jomard.	166
Les populations primitives du nord de l'Indoustan. Par M. L.-F. Alfred Maury.	173
Notice biographique sur M. le colonel Poinsett, membre correspondant de la Société de géographie. Par M. de la Roquette.	211
Parallèle de la géographie et de l'histoire. Par M. Cortambert.	220
Notice géographique et historique sur la Nouvelle-Calédonie. Par M. V.-A. Malte-Brun.	230
De la culture du riz en Chine, par M. Renard.	313
Notice sur Batavia et les industries de Java, par M. Renard.	320
Instructions données à divers voyageurs par la Société de géographie en 1854.	393
Circulaire relative à l'observation des tremblements de terre, et adressée à tous les voyageurs par M. Perrey, professeur à la faculté de Dijon.	419

ANALYSES, RAPPORTS, EXTRAITS D'OUVRAGES, MÉLANGES, ETC.

Rapport de M. Isambert sur les voyages de MM. Lynch et de Saulcy (Suite).	32
Mouvement du commerce français en 1852.	62
Cœurs de l'Asie Mineure et végétation du mont Argée.	65
Chmat de la côte orientale des États-Unis.	66

	Page
Rapport sur le voyage agricole et horticole en Chine, de M. Robert Fortune, par M. Poulain de Bossay.	113
Compte rendu des travaux de la Société impériale russe de géographie.	121
Lettre de M. Faidherbe à M. le président de la Commission centrale de la Société de géographie.	129
Les îles Ioniennes.	131
Note sur la gutta-percha.	133
Sur la coupole d'Arin dite le Dôme de la Terre, par M. le baron de Hammer-Purgstall.	135
Observations sur la note précédente, par M. Sédillot.	136
Afrique orientale. Lettre de M. Krapf à M. Jomard.	256
Lettre de M. Rebmann à M. Jomard.	262
Nouvelles de l'arrivée du docteur Barth à Tombouctou. Lettre de M. Aug. Petermann.	265
Extrait d'une lettre adressée à M. Jomard par M. le capitaine du génie Faidherbe, commandant au Sénégal.	271
Récit de la bataille d'Isly, recueilli au Sénégal par M. le capitaine du génie Faidherbe.	272
Conférence maritime pour l'adoption d'un système uniforme d'observations météorologiques, par M. Jomard.	279
Lettre de M. le colonel Fischer aux membres de la Société de géographie, sur une nouvelle carte de l'Asie Mineure.	287
Lettre de M. Fortoul, ministre de l'instruction publique, à M. le président de la Société de géographie.	290
René Caillié et le docteur Barth à Tombouctou, par M. Jomard. Lettre de M. Frédoux, missionnaire français, à M. le président de la Société de géographie.	345
Lettre de M. David Livingston au président et aux membres de la Société de géographie.	362
Extrait d'une lettre de M. le baron Alexandre de Humboldt à M. Jomard.	364
Extrait d'une lettre de M. de Montigny à M. Jomard.	373
Le Japon. Histoire et description. Rapport avec les européens. Expédition américaine. Par M. Édouard Fraissinet.—Compte rendu par M. Cortambert.	374
Lettre de M. de Challaye, consul de France en Turquie, à M. le président de la Société de géographie.	423
Itinéraire de Constantinople à Schumla par Andrinople, Philippopoli, Késanlick et Tirnova.	432
Notes de M. Kohl sur ses travaux relatifs à l'histoire de l'Amérique.	434
Voyage de M. Krick, missionnaire français, au Tibet.	436
Études sur les tremblements de terre.	444
Le palmier nain de l'Algérie.	446
Bassin de l'Amazone, d'après M. le lieutenant Maury.	448
Colonie grecque établie en Corse.	449
Travaux de la Société géographique de Londres.	450

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

EUROPE. — Note de M. le docteur Long sur une découverte archéologique faite à Die (département de la Drôme). . .	453
— Travaux de M. Beulé sur l'Arcadie.	454

	Pages.
ASIE. — Extrait d'une lettre de M. Oppert, datée de Babylone, le 3 novembre 1853 (Communiqué par M. de la Roquette).	67
— Mission russe en Chine.	67
— Extrait d'une lettre de M. Oppert, datée de Bagdad, le 6 janvier 1854. (Communiqué par M. de la Roquette.).	139
— Extrait d'une lettre de M. Oppert, datée de Mossoul, le 27 février 1854. (Communiqué par M. de la Roquette).	292
— Extrait d'une lettre de M. Philippe Delaporte, chancelier du consulat de France à Mossoul.	455
— Voyage de M. Petermann dans la Turquie d'Asie. . . .	458
— Nouvelles découvertes de M. Rawlinson.	458
AFRIQUE. — Nouvelles du docteur Vogel.	68
— Expédition de M. Anderson.	69
— Nouvelles de l'expédition du docteur Vogel.	293
— Voyage de M. Anderson.	294
— Nouvelles récentes de l'Afrique centrale, par M. Jomard.	376
— Mines d'or et de cuivre dans l'Afrique australe. . . .	379
— Expédition de l'Afrique centrale.	459
— Expédition militaire dans la Sénégambie.	459
— Ouverture du chemin de fer d'Alexandrie.	460
— Voyage de M. Anderson.	460
— Rapport de M. le maréchal Vaillant sur l'Algérie. . . .	462
AMÉRIQUE. — Voyage de M. Wagner à Costa-Rica.	70
— Communication entre les deux océans.	71
— Exploration de l'Amazone.	72
— Voyage de M. Wagner.	380
— Destruction de San-Salvador	462
— Exploration de M. le colonel Frémont.	462
Océanie. — Prise de possession de la Nouvelle-Calédonie par la France en 1853.	73
NOUVELLES DIVERSES, par M. Cortambert, etc.	75, 140, 380, 464

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Extraits des procès-verbaux des séances de la Commission centrale.	81, 141, 295, 382, 465
Ouvrages offerts à la Société.	85, 148, 308, 388, 468
Bibliographie géographique.	86, 151, 389, 469
Note sur les ouvrages offerts à la Société.	390
Programme des prix proposés par la Société.	391
Note sur le portrait de M. Walckenaer.	152
Errata.	312, 392, 469
Table générale des matières du tome VII.	470

PLANCHES.

Carte de Babylone, par M. Oppert.
Carte de la mer de Keneith, par M. Isambert.
Portrait de M. le baron Walckenaer.
Esquisse du cours de la rivière Sesbeké, d'après le docteur Livingston, par M. V.-A. Malte-Brun.





